

**REVUE**  
**DES**  
**DEUX MONDES**

C<sup>e</sup> ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME LVII. — 1<sup>re</sup> MAI 1930.





REVUE

DES

7108

# DEUX MONDES

---

C<sup>e</sup> ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

---

TOME CINQUANTE-SEPTIÈME

---

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—  
1939

DARTMOUTH  
COLLEGE  
LIBRARY

054

R3274

1930,

SEP 19 1930

EV. 32

276870

B.P.

WYOMING  
COLLEGE  
LIBRARY

---

# LA NUIT INCERTAINE

---

## DEUXIÈME PARTIE (1)

---

UNE pompe grinça, et le choc de l'eau fit trembler le seau qui la recevait sur la margelle de pierre. Des femmes riaient sur les portes. Des pas d'hommes traînaient. D'une boutique quelqu'un appela :

— Hé !... le Louis ! viens m'aider à poser les volets...

Ces bruits du soir, dans une petite ville inconnue, qui pénétraient par la fenêtre ouverte dans la triste chambre d'hôtel, Bernard leur était attentif ; il les reconnaissait. Autrefois, Sylvie racontait : « Quand nous habitions notre maison de Bourg, le soir, j'écoutais... » Depuis presque une heure qu'il était arrivé, il restait là sur cette chaise où il tomba dès que le garçon eut refermé la porte. Il oubliait d'ouvrir sa valise, d'allumer au plafond l'affreuse ampoule nue. L'ombre, vaguement rougeâtre à cause de la pharmacie éclairée de l'autre côté de la rue, le pressait, l'apaisait. Goutte à goutte, l'Angelus tomba sur les petits toits de tuiles rousses, et il s'émerveilla de savoir : l'église... c'est Saint-Pierre... Saint-Pierre?... Oui, je me rappelle, elle disait : « Alors quand j'entendais les cloches de Saint-Pierre... »

Sa maison ne devait pas être très éloignée de cette église. Mais depuis longtemps on l'avait vendue, et la mère de Sylvie n'avait plus quitté cette propriété où elle vivait aujourd'hui et où sa fille, chaque été, s'installait près d'elle. « C'est à trois kilomètres... une demi-heure de marche... Demain matin, vers

Copyright by André Corthis, 1930.

(1) Voyez la Revue du 15 avril.

dix heures... non vers onze heures, et encore... Le plus correct serait de me présenter dans l'après-midi... mais je ne pourrai pas attendre... En tout cas, je puis aller de ce côté, ce soir même, avant la nuit complète. » Sans se permettre de réfléchir plus longtemps, il se leva. Une âpre, une triste odeur de feuilles brûlées arrivait de quelque jardin. « Je tremble à présent?... » Soudain, il s'apercevait que sa certitude de retrouver demain Sylvie Mygennes ne reposait sur rien. Il avait peur. En trois pas, il gagna la porte, la rabattit et se précipita dans l'escalier.

Une jeune fille bien coiffée, assise devant un bureau d'acajou dans un petit salon où filtrait l'odeur des cuisines, s'étonna de voir entrer ce monsieur brusque et pâle...

— Mademoiselle... excusez-moi... Pourriez-vous me dire si M<sup>me</sup> Dobre habite toujours aux Malijaques ?

— Mais..., oui, monsieur.

Elle le toisait, presque inquiète. Et, le voyant qui hésitait, avec la face crispée d'un homme qui a peur, elle se hâta de poser devant lui, sur le bureau, une fiche blanche pour qu'il y inscrivit son nom et le lieu d'où il arrivait. Bernard la repoussa.

— Et savez-vous si sa fille, M<sup>me</sup> Mygennes, est actuellement auprès d'elle?...

Alors la jeune fille sourit ; et sa curiosité cessa d'être effrayée.

— M<sup>me</sup> Mygennes... Je l'ai vue passer hier... non plutôt, c'était jeudi, avant-hier. J'étais sur la porte. Elle m'a dit bonjour. Et elle allait chez Christinet, tenez, la maison à côté, acheter des souliers blancs.

— Ah ! bien... merci, mademoiselle.

Complice, le guettant, la petite caissière attendait d'autres questions. Mais une seule réponse était nécessaire. Bernard répéta :

— Merci.

Et il remonta l'escalier lentement, si paisible soudain, si lourd de cette paix, que son pied butait contre les marches. Sur le palier, il s'arrêta pour regarder une gravure qui représentait des filles et des garçons d'Arles faisant la vendange en Camargue. Il se répétait : « Elle est allée jeudi chez Christinet pour acheter des souliers blancs. »

Il rentra dans sa chambre, et déjà sa joie merveilleuse ne l'étonnait plus. Ce qui l'étonnait, c'est d'avoir pu s'inquiéter. « Allons... je le savais bien qu'elle était aux Malijaques. » L'absence de Sylvie Mygennes dans un moment où son besoin de la voir prenait une violence qu'il n'eût jamais, même aux heures les plus neuves de l'amour, l'eût irrité comme une révolte, comme une trahison. Et cette créature asservie eut-elle jamais l'idée de le trahir ou de se révolter ?

Il fit une toilette brève, se changea. Le bruit des couverts et des voix dans la salle à manger le mit en fuite. Il n'avait pas faim. La rue aboutissait à un cours planté de platanes. Cinq cafés l'illuminaient. Des hommes y buvaient, installés sous les arbres. Bernard détesta ces lumières et ces gens. Il suivit des ruelles qui devenaient des escaliers, les grimpa, dépassa les dernières maisons et fut sur la route libre dans une odeur de thym.

Le pays de Sylvie !... Comme il reconnaissait tout à l'heure les petits bruits de la ville, il reconnaissait maintenant la campagne... « A gauche, c'est la plaine. Maman se réjouit d'y avoir ses terres. Elles ont plus de valeur. Maintenant que j'ai connu la vie difficile, je la comprends un peu. Mais que j'enrageais, quand j'étais petite, de nos champs gras et plats ! Je n'aimais de chez nous qu'un bout de bois broussailleux qui grimpe la collinette. C'est toujours là que j'allais me cacher, qu'on me retrouvait les mains pleines d'une terre qui sent la sauge et le thym. » La collinette était d'un côté de la route. De l'autre, c'était la plaine avec ses petites lumières espacées dans la brume comme les étoiles du ciel.

Bernard marchait doucement. Il respirait dans le soir d'automne encore chaud, déjà mouillé, cette même odeur dont s'imprégnaient les puériles et tendres mains. « Qu'est-ce qu'elle racontait encore ?... Elle disait ?... Elle disait : « Tout le pays est plein de toi. Si tu savais comme j'avais mal à seize ans, à vingt ans, d'attendre, de t'attendre !... Car c'est toi que j'attendais... Ce n'est pas mon mari. Lui, je l'ai accepté pour me libérer, m'évader, pour vivre à Paris. Il était gentil. J'ai honte quelquefois de penser que la mort de ce pauvre garçon m'a fait si peu de mal. Mais quand je l'ai connu, après huit jours seulement, moins de huit jours, je savais déjà qu'un autre devait venir. Toi, au contraire... ah ! nous ne parlions pas

depuis cinq minutes que je sentais le monde se vider de promesses, de chagrins. Rien ne me toucherait plus qui ne vint de toi... » Des mots de femme, de pauvres mots. Il ne les avait écoutés jadis qu'avec une patience distraite, un peu ennuyée. Mais comme, à présent, il violentait sa mémoire pour les retrouver et retrouver la voix lente, le regard où brûlait une ferveur vaincue !

Non, le regard même de Lucien Grèves polissant son fils, le dorant, l'oignant, ne se pouvait comparer à ce limpide et lourd regard, appuyé, dilaté, qu'occupait un dieu. « Le regard... ce qui change le moins chez une femme », pensait-il. Par ailleurs, oui... par ailleurs... elle était peut-être un peu flétrie, alourdie avec ces joues craquelées d'un rose un peu violet, ces joues dures et séchées des femmes qui vivent au grand air ; mais en demeurerait-elle moins le réceptacle précieux d'une précieuse image ? Et il se rappelait encore. Elle disait?... Elle disait et elle écrivait : « Mes pauvres êtres ennuyeux ! Si tu savais ce qu'ils sont devenus depuis que je te connais. Je te porte avec moi sur tous les chemins. Je suis heureuse partout. Ne viendras-tu pas jusqu'ici ? »

Il n'était jamais venu. A ce moment, d'ailleurs, la vie devenait dure, les voyages impossibles. Et puis ce voyage-là ne le tentait guère. Et voilà que maintenant il s'émerveillait de penser que sur cette route où il marchait pour la première fois, il était cependant passé bien souvent, avec Sylvie. Pas un de ces arbres, dont il devinait les formes obscures, sur un ciel plein de brume à peine plus clair maintenant que leurs troncs compacts, pas une de ces lumières dans la plaine, pas un de ces rocs, sur lesquels ne se fussent posés des yeux pleins de lui. A ce pays inconnu, retrouvé, il avait envie de crier : « C'est moi... je suis venu !... » Et il recommençait à marcher comme depuis bien longtemps il ne marchait plus, d'un pas ferme et qui sonne ; il redressait les épaules, il les secouait aussi pour que tombât de lui comme une guenille, comme une boue desséchée et qui n'adhère plus, cet autre homme effrayant.

« Depuis le temps que je marche, je dois m'être rapproché des Malijaques, pensa-t-il, à moins que... » Trois kilomètres de la ville... oui... mais au nord?... au sud ? Il avait peur maintenant de s'être trompé. Tourner le dos à la maison de



Sylvie, au lieu d'aller vers elle, lui paraissait un détestable présage. Comment savoir? Personne ne passait plus. Un souvenir parmi tous ceux qui revenaient le secourut : — « Sur la route qui va de chez nous à Bourg, à peu près à mi-chemin, il y a une petite source d'une eau très fraîche et très bonne. » Il la chercha. La nuit était sans lune; mais une source s'entend... Et quand il l'entendit, ce murmure de l'eau, une joie sans mesure lui fit battre le cœur. En tâtonnant, il suivit le talus rocheux, trouva les mousses ruisselantes. Et, plus d'une minute, il tint pressée sur sa bouche sa paume mouillée.

La salle à manger, quand il rentra à l'hôtel, était presque vide. Une odeur de tabac, de vinaigre et de graisse stagnait au-dessus des tables jonchées de croûtes de pain et de serviettes froissées. « Servez-moi seulement du thé, commanda Bernard, et des toasts. » Comme ce n'était pas l'heure de cette sorte de repas, on le fit attendre longtemps. Déjà les garçons secouaient les nappes. Deux voyageurs de commerce étudiaient dans un coin des carnets de notes. Un gros monsieur achevait son cigare. Bernard le voyait de dos, séparé de lui par deux tables vides. Il regardait sa nuque rouge hérissée d'un poil rude, l'envers de ses molles et longues oreilles. Bidaroux! cet homme ressemblait à Badaroux! Et déjà s'éveillait la hantise affreuse; mais plus forte qu'elle était le souvenir de cette marche dans la campagne, de ces odeurs de thym, de cette eau pure et froide.

Les cloches du dimanche sonnant la grand messe le trouvèrent prêt depuis une heure, marchant nerveusement à travers la chambre et ne cessant de fumer. « Impossible de me présenter le matin dans cette maison... impossible! se répétait-il. Tantôt, vers trois heures ou quatre heures... Mais qu'est-ce que je ferai jusque-là? » Il lui semblait que par ce vide, par ce trou dans la journée, les monstres, de nouveau, allaient se précipiter. « Tant pis, j'y vais tout de suite. Je dirai que je repars à quatre heures par la diligence de l'Ardoise et que je n'ai pas voulu traverser le pays sans... » Évidemment, que ce soit maintenant ou tantôt, il y aurait toujours les premières phrases à dire, le prétexte à trouver. « A cause de la mère... mais peut-être que je ne la verrai seulement pas. Le mari non plus. D'abord, à cette

époque-ci, le mari n'est pas là. » Il en était sûr. Il était sûr aussi que Sylvie serait dans le jardin près de la grille, une mauvaise grille rouillée. « On l'a laissée si longtemps ouverte qu'elle ne peut plus se refermer. Les branches de la haie ont poussé entre les barreaux... Après, il y a une allée de terre rouge au milieu des champs. La maison est au fond sous des platanes, des acacias et deux arbres de Judée. » Une maison toute blanche. Sylvie l'avait décrite bien souvent. Que cette minutie des souvenirs, des confidences, cet acharnement à faire exactement connaître les endroits où elle vivait, lui avaient paru puérils et même importuns ! Tant de petits mots n'évoquaient alors aucune image.

Bernard souriait vaguement et, laissant parler la jeune femme, il lui caressait la joue, avec une mansuétude distraite. C'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'il la voyait, cette maison pleine de lui. Il voyait les arbres et la grille. Sur la route, il n'aurait besoin d'interroger personne.

De petites vagues d'argent couraient sur les trèfles. Des taches sanglantes ornaient la tige des millets. On distinguait au fond de la plaine le Ventoux chauve et brillant. D'abord, Bernard avait marché si vite qu'en moins de dix minutes il atteignit la fontaine. Avec ce bruit charmant de la veille, dans la nuit, l'eau tombait dans un vieux petit bassin disjoint, le débordait en silence et devenait de la boue. Mais Bernard la toucha quand elle sort de la roche. De nouveau, ôtant son gant, il y mouilla ses doigts, sa bouche. Et plus paisible soudain, il se pressa moins. Dimanche et le soleil dormaient sur les champs vides. Une ferme sentait la paille chaude, le vin qui fermente. Plus loin, un break passa chargé de trois fortes dames qui dévisagèrent le promeneur. Lui, ne leur jeta qu'un coup d'œil, mais qui suffit pour saisir ces chapeaux perchés et fleuris, ces faces nourries de grand air, ces mains gantées de fil noir qui serraient des paroissiens. Deux de ces femmes étaient plus âgées que Sylvie ; la troisième, la plus grosse, n'avait pas quarante ans.

Il se remit à marcher trop vite, courut presque, et les deux battants écartés de cette grille qu'il trouva bientôt, enterrée à demi, pleine d'herbes et de branches, l'accueillirent comme des bras ouverts. L'allée, au delà, était moins une allée qu'un chemin de charrettes, creusé d'ornières profondes ; mais la



maison était blanche, là-bas, sous de grands arbres. Les acacias seuls avaient la couleur de l'automne.

Bernard s'avança sur le chemin. Dans une petite ferme qui était à gauche, entre deux pièces de terre où brillaient des chaumes, un chien noir aboyait furieusement. La porte et les deux fenêtres étaient fermées. Des pintades poussaient leur cri affreux. Un bêlement de chèvre sortait de l'étable. « Les gens se promènent; ils doivent être à Bourg... mais puisque je sais que c'est ici... »

En avançant, il vit qu'une autre grille, bien fermée celle-là, entourait avec la maison un jardin assoiffé, planté de buis, de yuccas. L'ombre des platanes remuait sur ces durs feuillages et sur la façade blanche. La peinture rougeâtre de la porte et des volets s'usait et laissait transparaître la couleur grise du bois. Quatre fenêtres au premier. Au-dessus, autant d'ouvertures rondes devaient éclairer un grenier, des mansardes. Bernard s'appuya à la grille. Le chien de la ferme aboyait toujours, les chèvres bêlaient, mais ici rien ne bougeait et peut-être que d'abord il préféra ce silence. Il s'emplissait de cette maison banale, de ce jardin qui n'était pas beau et, dans le désarroi de ses nerfs, s'abandonnait à une émotion qui lui mouillait les yeux. L'image de lui-même qu'il trouvait hier sur la route, un peu flottante, étirée dans un vaste paysage, comme elle se resserrait ici, comme elle vivait! « Je regarde nos arbres et c'est toi que je vois. Je puis tourner interminablement dans nos petites allées; j'y suis avec toi et c'est chaque fois la plus merveilleuse promenade. Le soir, dans ma chambre... » Quelle était sa fenêtre?... Mais, il n'avait pas besoin d'y lever les yeux. Ce morne jardin, cette pauvre et dure oasis au milieu des champs de blé, de foin, de betteraves contenait tout entier ce qu'il lui fallait retrouver. Empoignant la grille à deux mains, il contemplait tout, avidement.

Enfin, continuant de n'entendre et ne voir personne, il s'en inquiéta et fit le tour de la maison. Un pliant sous un arbre, au clou d'une fenêtre un lièvre pendu, du persil dans un pot, le rassurèrent. Évidemment une domestique, ou M<sup>me</sup> Dobre, surviendrait d'un moment à l'autre. Ces dames devaient être à la messe. Pourtant, Sylvie?... Autrefois, elle ne pratiquait pas. Il se sentit irrité, jaloux. Cherchait-elle donc, par Dieu, à se consoler de lui? Du mari, il n'avait que peu souffert. Il savait trop

comme elle parlait de cet homme et pour quelles raisons elle le subirait. Et puis, à ce moment, son amour fatigué se détacha aisément. Mais cette bouleversante saveur que donnent à la vie la violence, la torture de certains sentiments, il entendait que par lui seul elle l'eût connue à jamais et ne permettait pas même à Dieu de le remplacer.

Dans des poteries de terre brune posées à l'intérieur de la grille, sur le soubassement du mur, poussaient des verveines qui passaient leurs feuilles rugueuses entre les barreaux. Bernard les toucha, puis, en arrachant une, il la mâchonna. Une soif affreuse le brûlait. Il s'assit sur une des deux bornes qui flanquaient l'entrée et il regardait l'herbe à ses pieds au bord des ornières. Elle brillait, coupante et claire, dans le soleil, et il semblait que la main, d'en saisir une touffe, resterait ensanglantée.

**D**ix minutes passèrent. Une grande femme parut au bout du chemin entre les battants rouillés qui ne se refermaient plus. Elle portait un chapeau rond. Le vent hérissait autour de son cou un boa de plumes. Une gamine la suivait, chargée d'un gros pain et de deux paniers. La dame marchait solidement. Apercevant cet homme qui attendait comme un pauvre, elle fut mécontente et fit de plus grands pas. Tout près, elle s'étonna. Bernard s'était levé, la saluait :

— Madame... Madame Dobre, n'est-ce pas?...

— Parfaitement, monsieur.

Elle tira une clef du grand sac de velours noir, tout pous-siéreux, qui lui pendait au bras, ouvrit la porte, poussa la gamine.

— Va-t'en bien vite « éclairer » ton feu, qu'il est tard !

— Entrez, monsieur, proposa-t-elle ensuite avec une correction appliquée.

Cependant, elle le toisait, le dévisageait. Il se hâta d'expliquer :

— J'ai eu le plaisir de connaître autrefois à Paris, M<sup>me</sup> Mygennes... Me trouvant à Bourg pour affaires, je n'ai pas voulu traverser le pays sans venir lui présenter mes hommages. Je... je repars ce soir..., tout à l'heure, ajouta-t-il.

Mais, le trouvant trop élégant et de trop beau visage, peut-être M<sup>me</sup> Dobre regrettait-elle déjà qu'il ne fût pas le mendiant

qu'elle avait cru. Et elle se hâta de dire : « Ma fille n'est pas ici, monsieur », avec tant de précipitation, une mine si satisfaite de donner cette nouvelle, que Bernard ne la crut pas.

— Oh !... je regrette, madame...

Il retenait un sourire et, prudent, ne voulait pas parler de Christinet, des souliers blancs. Il comprenait qu'une telle femme se méfiât des amis que sa fille put avoir quand elle vivait à Paris. Ayant répété : « Je regrette... », il restait là cependant. Or, à la campagne, on ne laisse pas quelqu'un sur la porte et M<sup>me</sup> Dobre fut bien obligée de proposer : « Entrez tout de même, monsieur... ». Il remercia autant que si cela eût été dit aimablement, et il la suivit.

En traversant le vestibule, elle enleva son chapeau et l'accrocha à un portemanteau où pendaient de vieilles pèlerines et un parapluie de coton. Elle n'eut pas un geste pour arranger ses mèches aplaties et défaits, relever son chignon gris. Ce qu'elle avait de décidé, de déplaisant ne touchait pas Bernard. Le jardin de Sylvie, la maison de Sylvie pouvaient le bouleverser, non la mère de Sylvie. Il savait qu'entre elle et sa fille se hérissaient toujours les pointes sensibles de l'âme. C'est un peu pour la fuir que Sylvie s'était mariée. « Nous nous aimons bien, mais nous ne nous comprenons pas, ce qui est pire que de se détester. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais pu rien lui dire de ce que je pensais, de ce que je souhaitais. Elle traitait tout de bêtises, d'exaltations. Il lui est arrivé de m'arracher des mains et de déchirer devant moi un livre que j'aimais trop. »

Le salon était humide, obscur et sentait les pommes. Des rideaux ornés de boules se croisaient devant les fenêtres. Les meubles... Mais vit-il seulement ce Louis XIII tourné vers 1850 et recouvert de fausses verdure ? Il suffit d'un livre sur un guéridon, dans une liseuse de cuir bleu pour que son regard se fixât, s'acharnât. Un bout d'enveloppe, dépassant, marquait une page. Le livre qu'elle lisait hier soir... Peut-être, quelquefois, elle le laissait glisser, mais elle le reprenait bien vite pour que sa mère ne lui demandât pas : « A quoi penses-tu ? »

— Alors, monsieur, vous êtes de passage?... Mais si vous voulez bien me dire votre nom. Ma fille m'a peut-être parlé de vous, autrefois.

M<sup>me</sup> Dobre s'était assise en face du visiteur. Sous ses che-

veux décoiffés, sa face large, vernie, son œil clair, un peu rond, restaient pleins d'une méfiance qui s'avérait sans vergogne.

— Bernard Grèves, madame. M<sup>me</sup> Mygennes habillait des poupées... charmantes, et qui avaient un grand succès. J'ai eu le plaisir de lui donner quelques conseils, des croquis...

— Ah! vous êtes artiste, dit-elle. — Et, après un petit silence, elle feignit de chercher : — Grèves?... Bernard Grèves? Je ne me rappelle pas du tout avoir entendu ce nom-là. D'ailleurs, si vous avez connu ma fille à Paris, vous devez savoir que la vie n'y était pas drôle pour elle. La pauvre a gardé de ce temps un bien mauvais souvenir. Elle n'en parle jamais.

Elle précipitait les mots comme tout à l'heure pour annoncer que Sylvie était absente et comme tout à l'heure semblait satisfaite de les jeter à la face de cet importun. Comment eût-elle deviné qu'il avait eu peur qu'elle ne lui répondit : « Ah!... oui, Grèves, parfaitement! »... Il savourait le silence qu'à propos de lui avait gardé Sylvie, et cela le rendait insensible au harcèlement de M<sup>me</sup> Dobre.

— Alors, c'est pour faire des dessins que vous êtes venu par ici?... Le pays n'a pourtant rien de bien extraordinaire. Les artistes vont plutôt du côté d'Arles. Vous repartez tout à l'heure?... Mais il n'y a pas de train avant ce soir... Vous êtes peut-être en auto!...

Elle piquait ses questions, comme un toréador pose des banderilles : l'air de la nonchalance, mais le regard aux aguets. Et Bernard répondait n'importe quoi, torturé d'impatience à présent, n'en pouvant plus.

— Madame, dit-il brusquement, — et M<sup>me</sup> Dobre qui demandait : « Est-ce de Paris que vous... » demeura la bouche ouverte. — Pardonnez-moi si j'insiste pour voir M<sup>me</sup> Mygennes. — Oui, je sais, s'impatientait-il, l'interrompant une seconde fois. Mais on m'a dit à l'Hôtel du Nord qu'elle était ici. La demoiselle de la caisse lui a parlé jeudi.

— Elle était ici jeudi, elle n'y est plus aujourd'hui, dit M<sup>me</sup> Dobre, sèchement, parce que le ton de cet intrus la dispensait de politesse.

Sans plus d'explications, elle se tut, ne dissimulant plus qu'elle souhaitait son départ. Mais il ne bougeait pas, regardait autour de lui avec une expression singulière et semblait

attentif à tous les bruits de la maison. Un craquement au plafond lui fit lever la tête.

— C'est la petite qui se dépêche de finir ma chambre avant le déjeuner... Il est déjà midi ! précisa-t-elle.

Alors, Bernard se leva. La pire maladresse eût été d'insister, de paraître déçu :

— Madame, vous voudrez bien dire à M<sup>me</sup> Mygannes...

— Certainement, coupa M<sup>me</sup> Dobre, quand je la verrai...

Elle accompagna Bernard jusqu'à la grille et c'était visiblement pour avoir la certitude de son départ. Derrière lui, il sentait ce regard qui le poussait, le chassait.

« Et alors... Et maintenant?... » se demanda-t-il, après avoir repassé l'autre grille, celle qui ne s'était pas refermée depuis que la franchissait une Sylvie adolescente et préoccupée d'aimer. Il avait soif, bien plus que tout à l'heure pendant son attente de pauvre, sur une borne, et il avait faim. Pourtant, il dépassa la chantante fontaine sans même la regarder. A l'Hôtel du Nord, la salle à manger était comble. Les femmes craquaient de taffetas, sentaient la sueur et le lilas. Les hommes étalaient des serviettes sur leur ventre en drap fin, leurs cuisses d'étoffe anglaise. C'est « la vote », aujourd'hui, dit le garçon désignant à Bernard sa table de la veille qui lui était réservée. Alors, dans la même seconde, il souhaita revoir l'homme à la nuque rouge et il en eut peur. Mais d'autres voisins remplaçaient ce passant d'un soir, et bien serrés, coude à coude, frottaient de pain, dans leurs assiettes, la sauce du civet.

Les orgues mécaniques se déchainèrent vers trois heures. Un peu plus tard, éclata l'orchestre du bal. L'étroite rue saisissait sur la place ces bruits insupportables et les menait sournoisement jusqu'à la fenêtre que Bernard avait fermée. Cela crevait les vitres, tournait et bourdonnait dans la chambre. Les coudes sur la table meublée d'un encrier vide et d'un buvard ciré, les poings aux tempes, il ne distinguait pas ce tapage du sabbat intérieur qui l'étourdissait. Pendant longtemps, il devait se rappeler son visage dans la glace, au sortir de cette abominable et lente méditation et comme, avec une distraction douce, égarée, il le lissait du doigt pour en détruire l'expression.

Il reprit son chapeau, s'évada de cette chambre. Dans le



bureau de l'hôtel où il entra, comme la veille, une dame à cheveux blancs remplaçait la jeune fille qu'il espéra trouver.

— Mademoiselle Geneviève, monsieur?...

— Une jeune fille qui était ici hier soir, brune. Je vous en parlais, n'est-ce pas? — Non... je vous remercie.

— C'est bien M<sup>me</sup> Geneviève, la caissière. Elle « promène », monsieur, c'est son jour de sortie. Mais je puis vous renseigner aussi bien qu'elle.

— Non... je vous remercie.

Le soleil n'éclairait plus que le toit roux des maisons. Les boutiques étaient closes, les rues vides. Le cours et la place aspiraient la ville. Bernard marcha dans cette pâte fumeuse que formaient la poussière et les confettis écrasés. Il se laissa presser, bousculer. Des groupes se retournaient pour le voir, tout seul, et qui semblait chercher quelqu'un. Il dévisageait les jeunes filles, cherchant à reconnaître, sous leurs chapeaux enfoncés, un visage qu'il n'avait vu qu'un instant, les cheveux nus; et elles faisaient les sérieuses, mais riaient après qu'il était passé. Dans la salle de bal, délimitée par quatre barrières en planches tendues de calicot, il examina les couples qui tournaient, les mains aux épaules, graves de plaisir. Et puis, il marcha le long des cafés. Des femmes, près des hommes, buvaient de la bière. Elles se poussaient du coude, parce qu'il les regardait trop. « Qu'est-ce qu'il veut celui-là?... » Le manège était au bout du cours, tournoyant, éclatant. Toute la fête semblait jaillir de là, n'être que l'éclaboussement de ses lumières, de son bruit.

Bernard s'approcha et découvrit enfin M<sup>me</sup> Geneviève. Assise entre les cornes d'une grande vache rose et noire, qui se balançait en tournant de haut en bas, elle laissait le vent gonfler sa jupe. Un jeune homme près d'elle se tenait à califourchon et la jeune fille se renversait vers lui, cramponnée des deux mains aux cornes vernies, riant de tout son cœur. Mais ce rire cessa, elle se tint droite, gênée, quand elle vit Bernard. C'est juste devant lui que s'arrêta la vache rose et noire. Le cavalier de M<sup>me</sup> Geneviève la prit dans ses bras pour la poser par terre. Tout étourdie encore, elle salua, elle sourit.

— Pardon, mademoiselle, je voudrais vous dire un mot.

Elle devina tout de suite, à cause de l'air qu'il avait et qui ressemblait si fort à son air traqué de la veille, quand il s'in-

formait de M<sup>me</sup> Mygennes. L'inquiétude de ce voyageur l'intéressait. Elle expédia le garçon godiche qui commençait sous son petit canotier à froncer les sourcils : « Allez m'attendre au bal, pour la prochaine mazurka... Monsieur est un client de l'hôtel... » Et seule avec Bernard, elle attendit, complaisante. Quelques pas les isolèrent de la foule. Ils s'arrêtèrent derrière une petite baraque de toile, odorante de sucre brûlé, dans laquelle on fabriquait des berlingots « à la poix ».

— Mademoiselle, vous m'avez bien dit que jeudi vous aviez vu passer M<sup>me</sup> Mygennes?...

Éclairée par les reflets du manège, l'aimable figure ronde, trop poudrée, trop fardée, souriait discrètement.

— Jeudi... oui, monsieur... c'était bien jeudi.

— Vous lui avez parlé?...

— Non, monsieur. Je l'ai vue seulement. Elle passait.

— Alors, comment savez-vous qu'elle allait acheter?...

— C'est M<sup>me</sup> Christinet, la cordonnière, qui me l'a dit le soir; elle m'a dit : « La fille de M<sup>me</sup> Dobre est venue tantôt, pour des souliers blancs. »

— Et vous ne savez pas si M<sup>me</sup> Mygennes a parlé à cette M<sup>me</sup> Christinet de son départ prochain?...

— Pour ça, non, monsieur. Alors, elle est partie?... Vous ne l'avez pas vue?... dit-elle apitoyée. C'est aux Malijaques qu'on vous a raconté ça?...

Il inclina la tête.

— Et je parie que M<sup>me</sup> Dobre n'a pas seulement voulu vous dire où elle était?... Ce qu'elle est méfiante, cette femme-là ! Elle « se croit », vous savez. On ne l'aime pas dans le pays, mais attendez donc... D'abord peut-être bien que M<sup>me</sup> Christinet sait quelque chose. Elle est partie pour deux jours en Avignon. Mais vous allez bien rester deux jours par ici, n'est-ce pas?... Et puis, il y a d'autres personnes. Moi, je suis prise toute la journée. Je sors seulement le soir, une heure. Ça suffit pour demander... sans avoir l'air, bien sûr...

Silencieux, ne songeant plus qu'il devrait tout de même inventer n'importe quelle explication, il la laissait prononcer exactement les phrases qu'il fallait, le deviner, l'aider... Il marchait maintenant vers l'ombre, loin de la fête et la petite caissière bavarde allait près de lui, contente, un peu émue de cette complicité.

UNE ferme a des tours rondes coiffées à plat de tuiles couleur de pain trop cuit. Des pierres pendent aux flancs de la meule énorme, liées à des cordes qui retiennent la paille les jours de grand vent. Plus loin la route monte; un cèdre est noir au flanc d'une maison verte et grise; les villages dans la plaine sont comme des tas de grains. Et la route redescend. Une terre en contre-bas garde l'eau des pluies; rien n'y vit que la plume toujours agitée des roseaux. A droite, la roche se dresse nue; mais de tout petits chênes regardent de là-haut, cramponnés par leurs grosses racines noires, crispés, tordus de peur. D'autres chemins sont plats entre des champs qu'on laboure. Ceux qui vont vers la plaine longent des maisons poussiéreuses assaillies de tournesols et de reines-marguerites. Ceux qui montent se perdent dans cette espèce de maquis qui couvre le plateau et qu'on appelle la forêt, forêt sans arbres, toute en buissons serrés, aux feuilles dures, lustrées, toute en farouches petites plantes qui piquent, qui déchirent et qui sentent bon.

Bernard allait au hasard. « Je parcours le pays en tous sens. » Cette phrase fut écrite il y a cinq ou six ans. Mais pourquoi les habitudes de Sylvie auraient-elles changé? Rien n'empêchait de penser: « Il y a huit jours, peut-être elle passait ici. » Quand quelque chose le séduisait dans le paysage, proche ou lointain, il pensait que cela aussi l'avait séduite, et il s'asseyait à cette place, peut-être la même roche, au pied du même cyprès. Il imaginait le soulagement qu'elle dut y éprouver, — après le déjeuner avec M<sup>me</sup> Dobre, ou la lettre qu'il fallut écrire à son mari, — seule, toute seule, libre un instant de retourner à ce qui fut sa part dans la vie, son feu. En vérité, il la voyait, il l'entendait respirer près de lui, de cette façon un peu brève et haletante, rythmée par un cœur qui soudain se met à battre trop fort. Elle avait de ces émois quand il la retrouvait, après la séparation des vacances. Et même la dernière fois... Deux ans d'amour n'avaient pas épuisé, assagi son émerveillement d'aimer; alors il jugeait puéril et même un peu ridicule ce don qu'elle avait de se renouveler dans sa joie, de presser, contre soi, sans jamais l'épuiser, un bonheur dont lui-même avait mis si peu de temps à être las. Mais il se disait maintenant qu'avec le même soin, elle devait aujourd'hui



veiller sur sa plaie vive, l'empêcher de guérir. Pas un répit dans sa médiocre vie qui ne la jetât vers ses regrets, avide et les gardant comme l'unique bien qui lui restait. Quand ils se séparèrent, elle lui avait dit : « Tu seras en moi jusqu'à ma mort. » Et ce sceptique l'avait crue.

...Il eût pressé les arbres contre lui. Il eût baisé la poussière. Que cette paix de la veille sur la route, que cette paix était loin ! Ce qu'il prenait alors pour une impatience insupportable d'être devant Sylvie n'était rien auprès de ce torturant besoin d'une présence réelle, immédiate. Au juste, il ne savait trop ce qu'il attendait. Il n'écoutait pas en lui de ces dialogues où les mots qu'on veut crier et ceux qu'on attend se forment, se répondent si merveilleusement. Il voulait qu'elle fût là, c'est tout... Il le voulait. Ses dents serrées faisaient trembler les os de ses mâchoires, de ses tempes, toute sa tête. Il voulait... il voulait... Et que cela était dépourvu de toute sensualité, qu'il se rappelait peu cette bouche tendre, appuyée, les frémissements de ce corps ! S'il lui advenait de penser encore que quatre années peuvent changer une ligne, un visage, il continuait à n'en pas souffrir, mais il s'en irritait, parce que pour son repos, pour son salut, il était nécessaire que tout elle-même lui présentât du passé une image intacte.

IL n'osa pas ce soir-là relancer M<sup>lle</sup> Geneviève. « Elle me guetterait, si elle avait quelque chose à me dire. » La porte du bureau était fermée. Dans le casier où pendait la clef de sa chambre, une lettre attendait Bernard. Il reconnut sur l'enveloppe l'écriture appliquée de Vati et la fourra toute froissée dans sa poche, sans l'ouvrir. « Ah ! non, je veux dormir... » Mais, quand il se retrouva chez lui, après le diner, après une morne promenade dans les rues, — le manège et le bal recommençaient leur tapage dans une nuit lourde, électrique, bleue d'éclairs brefs, — il reprit ce pauvre papier.

« J'aime mieux en finir tout de suite... Qu'est-ce qu'elle me raconte?... » C'était la première fois qu'elle lui écrivait. Depuis leur mariage, ils ne s'étaient pas séparés. Ce voyage à Collobrières dont Vati parlait quelquefois, et même quand personne là-bas n'était malade, son père jamais ne lui permit de le faire.

« Comment cela va-t-il être tourné?... » se demandait-il en

déchirant l'enveloppe avec une vague et froide curiosité. Il s'attendait à des reproches dictés par Badaroux. Le vieil homme suffoqua de telle sorte quand Bernard nettement lui annonça son départ, qu'il paraissait sur le point d'avoir un coup de sang. « Comment!... après ce que vous m'avez dit hier!... Il fallait que Vati s'en aille... Et maintenant, c'est vous qui partez!... Vous vous moquez du monde... » Mais dans la lettre aucune allusion n'était faite aux rancunes qu'évidemment il conservait. La jeune femme pensait à son mari et souffrait de son absence. Elle ne disait que cela, et le faisait avec une ardeur que jamais en parlant elle n'osa laisser voir. Deux ou trois phrases même étonnèrent Bernard. « Où donc a-t-elle lu ça?... se demandait-il. Elle ne doit pas très exactement se rendre compte du sens des mots... »

Il répondit aussitôt qu'à son grand regret, il allait se voir obligé de prolonger un peu son absence. Les recherches à faire étaient plus compliquées qu'il ne l'avait pensé, intéressantes d'ailleurs... Et il se hâta d'expédier cette réponse dès le lendemain matin. L'impression de délivrance ressentie depuis deux jours se troublait, s'épuisait. Obsédé de nouveau, il cherchait vainement ce secours que lui offraient la veille les routes et les champs. « C'est la lettre de Vati... C'est la faute de cette lettre... », pensait-il en la tâtant, toute froissée, au fond de sa poche.

Surveillé par un berger comme une autre bête plus affamée et dangereuse que ses chèvres, un feu qu'on alluma pour dévorer des ronces courait le long du talus. Sourniois, se détournant, il glissait parmi les chaumes du champ, atteignait le tronc d'un mûrier. Les flammes étaient si pâles, par cette claire journée, qu'on ne pouvait comprendre pourquoi les plus basses feuilles, épaisses, pleines de sève, se tordaient tout à coup et devenaient noires. Bernard posa la lettre au milieu des ronces. Avec une espèce de plaisir, il la regardait se tordre et noircir comme les feuilles.

Vers le soir, il entra dans le bureau de l'hôtel. M<sup>lle</sup> Geneviève n'était pas seule. La vieille caissière examinait les comptes. Ce fut elle qui prit la parole :

— Vous désirez, monsieur?...

D'un regard, il interrogeait la jeune fille; elle ne put faire qu'un petit signe de tête, déçu, négatif.

Et trois journées passèrent, si lentes, si mêlées d'ennui et de fièvre, qu'à la fin de chacune, il ne pouvait comprendre comment il lui avait été possible de la supporter. « Demain... sûrement demain... Je saurai quelque chose », promettait M<sup>me</sup> Geneviève qu'il rencontrait dans l'escalier, ou qui s'arrangeait, quand il était à table, pour traverser la salle à manger.

Vers la fin de la semaine, n'en pouvant plus, il retourna sur la route qui mène aux Malijaques. Il atteignit la grille que l'herbe et les feuilles maintenaient ouverte. Il allait la franchir. Mais, au milieu du champ, pas très loin, un homme qui labourait laissait reposer son cheval, et parlait avec M<sup>me</sup> Dobre. Elle était tête nue, ses cheveux gris plaqués bleuisaient sous le ciel comme le fer du soc. Bernard dédaigna de s'inquiéter qu'elle fût là. Il regardait là-bas, le jardin, la maison. Mais l'homme le vit bientôt, et M<sup>me</sup> Dobre qu'il prévint se retourna brusquement. Déjà Bernard avait disparu derrière la haie. « M'aura-t-elle reconnu ? » se demandait-il.

Ce fut ce soir-là que M<sup>me</sup> Geneviève, le guettant par la porte entrebâillée du bureau, lui fit signe d'entrer. Elle était seule, sa figure ronde, sous la poudre, brûlait de mystère et d'animation.

— Ça y est, monsieur !... je sais !... La papetière qui vend les journaux, sur la place des Quatre-Vents, devant l'église, m'a raconté que M<sup>me</sup> Dobre lui a causé ce matin... Son gendre a acheté un vignoble du côté d'Uchaux. Il y a une grande maison; c'est là qu'ils vont habiter maintenant... M<sup>me</sup> Mygennes n'a passé que quelques jours avec sa mère, et elle est partie retrouver son mari pour tout installer. Lui est là-bas depuis deux semaines, à cause des vendanges. Alors, vous comprenez, conclut-elle, elle n'est pas près de revenir par ici, M<sup>me</sup> Mygennes.

Bernard avait pris sur le bureau et lentement dévissait le tampon-buvard. Il le remit à sa place, examina la calendrier et un chromo au-dessus qui représentait des filles d'Arles et de joyeux garçons faisant en Camargue la cueillette des olives.

— Uchaux... répéta-t-il... Où est-ce Uchaux?...

— Près d'Orange, monsieur, à quelques kilomètres...

— Et, pour aller à Orange, les trains sont à quelle heure?

Empressée, la jeune fille feuilleta l'indicateur.

— Pas ce soir, n'est-ce pas?... Vous n'êtes tout de même pas si pressé... Arriver dans la nuit, c'est désagréable. Alors, demain?... Demain?... Attendez voir... vers onze heures. Il faut changer par exemple et attendre deux heures... Mais ça sera la même chose avec tous les trains. Orange est de l'autre côté du Rhône... sur la grande ligne... Alors comme ça... attendez... vous arrivez dans l'après-midi... un peu tard pour aller tout de suite jusqu'à Uchaux... Mais le lendemain... avec une voiture... ou même à pied... puisque vous êtes bon marcheur... C'est à... dix?... non exactement, c'est à huit kilomètres...

Il la laissait parler, chercher, organiser son itinéraire. Soudain, il sursauta.

— Bien... merci, mademoiselle... Je vous remercie beaucoup, répéta-t-il, et il s'en alla. Quelques minutes, la petite caissière réfléchit à l'expression qu'il avait. Soudain, elle se précipita et le rattrapant dans l'escalier :

— Monsieur... supplia-t-elle... Monsieur, si vous allez là-bas, ça n'est pas pour faire un malheur?...

Elle paraissait si bouleversée que Bernard se mit à rire :

— Non, mademoiselle, rassurez-vous... Ça n'est pas pour faire un malheur... Au contraire.

« Qui sait?... » murmura-t-il, après avoir encore monté quelques marches. Mais ces derniers mots n'étaient pas pour M<sup>lle</sup> Geneviève qui, devant la glace du lavabo, remise de son alerte, poudrait soigneusement ses joues pleines.

**I**l marchait depuis une heure, plus d'une heure, il ne savait plus. Les vignes étaient autour de lui, quand il releva la tête. Jusqu'à l'horizon, semblait-il, jusqu'à cette dentelle bleue et or de petits monts aigus, vibrants, qui mordaient le bas du ciel, les vignes comblaient le paysage. A gauche, loin, elles finissaient contre un oblique mur de cyprès. Des êtres s'agitaient de ce côté autour d'une charrette. De ce côté aussi, une longue maison rose, la base submergée dans la houle verte des feuilles, flottait comme un vaisseau.

Bernard s'arrêta une minute, respira profondément, et, se décidant à marcher plus vite, atteignit la maison. Un homme, en bras de chemise, qui surveillait dans la cour, devant de vastes hangars, le déchargement des portes, vint au-devant

de lui. De courtes bottes poussiéreuses serraient le bas de son pantalon. Il avait un long nez légèrement tordu sur la gauche, l'œil très clair et petit, une grosse et bonne bouche. — Et il agitait en remuant, il semblait porter sur lui, l'odeur déjà vineuse qui montait de toutes ces grappes humides, écrasées.

Bernard demanda à cet homme s'il lui serait possible de voir M<sup>me</sup> Mygennes.

— Diable, fit l'autre, c'est que ma femme n'est peut-être pas très présentable, en ce moment... Moi non plus, ajouta-t-il, s'apercevant que l'œil du visiteur le fixait, s'attachait. — Et il ajustait sa cravate, époussetait, gêné, les genoux de son gros pantalon. — Excusez-moi. En ce moment, il faut mettre la main à la pâte, à cause de tout ce monde que nous attendons demain...

Ayant donné cette explication, il semblait à son tour en demander une au hasard. Bernard prononça :

— J'apporte à M<sup>me</sup> Mygennes des nouvelles... de M<sup>me</sup> Kraemer, une de ses amies de Paris. Nous formions, autrefois, un petit groupe...

Aussitôt, Mygennes lui tendit la main.

— Ah!... vous lui apportez des nouvelles de Paris... Vous êtes de ses amis; elle a dû me parler de vous. Entrez donc, monsieur, elle sera contente.

La tête levée vers le premier étage, il cria à pleine gorge :

— Sylvie... une visite!...

Mais, aucune fenêtre ne s'ouvrit.

— Elle n'entend pas... attendez... Mais entrez donc, répéta Mygennes avec cordialité.

Poussant Bernard devant lui, il le fit entrer dans un vestibule encombré de caisses où des vêtements étaient pendus.

— Voyez-moi ce désordre... C'est que nous ne sommes pas installés encore. Et cependant, demain... Enfin, à la grâce de Dieu!...

Au bas de l'escalier qui était vaste et carrelé de rouge, comme le vestibule, il appela de nouveau : « Sylvie! » attendit un peu et secoua la tête.

— Décidément... Je vais aller la chercher moi-même. Je ne sais pas où sont passés les domestiques. Tout est sens dessus dessous. Asseyez-vous dans la bibliothèque. Le salon est encombré.



Il fit entrer Bernard dans une petite pièce dont les quatre murs étaient, du haut en bas, couverts de livres.

— Je vais chercher ma femme, répéta-t-il. — Ayant fermé la porte derrière lui, il la rouvrit à moitié. — Si vous voulez vous amuser à regarder les titres, dites-vous bien que je ne suis pas responsable de toute cette bouquinaille. C'est mon prédécesseur qui collectionnait ça. Il y a là quelques belles ordures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Tout est à mettre au feu. Mais nous installons la maison peu à peu. Paris, n'est-ce pas? ne s'est pas fait en un jour.

Bernard s'était assis dans un fauteuil. Il enleva ses gants, en remit un, puis ne bougea plus; et il serrait si fortement dans son poing l'accoudoir du siège que la peinture écaillée lui entraînait dans les ongles.

Des pas dans le couloir le firent se lever brusquement. Personne n'entra; mais il ne put se rasseoir. Il regardait la porte. Heureusement que Mygennes ne lui avait pas demandé son nom. Le premier choc de Sylvie, ce visage qui n'aurait pas eu le temps de se composer, cette défaillance du regard, ce tremblement du sourire, toutes ces marques d'un bouleversement sans mesure qui la lui livreraient de nouveau, ah!... comme d'avance lui-même tremblait de les saisir! Il examina quelques livres, ne put lire aucun titre, tourna dans la pièce, et de nouveau fixait cette porte peinte en vert, quand elle s'ouvrit enfin.

— Quelle bonne surprise, monsieur Grèves!... Mais ça n'est pas tout à fait une surprise. Je vous savais dans la région. Ma mère m'a écrit ce matin.

Ah!... oui, M<sup>me</sup> Dobre!... Comment avait-il pu ne pas redouter?... Cette Sylvie qui entraît, l'air gai, la main tendue, était pareille de chair, d'apparence, exactement, extraordinairement pareille à la Sylvie d'autrefois, à peine plus forte et plus fraîche. Par un hasard qu'il fallait bien considérer comme une espèce de miracle, alors qu'il la voyait toujours vêtue de bleu comme la première fois, c'est une robe bleue qu'elle portait aujourd'hui, avec un col étroit de dentelle ocrée. Mais la Sylvie intérieure avait eu le temps de se masquer d'aisance et de politesse. Elle parlait toutefois peut-être un peu trop vite, elle disait : « Votre femme va bien?... Mais asseyez-vous donc!... » Et Bernard n'eut pas le temps de chercher son regard véritable, parce que Mygennes arrivait derrière elle. Il avait mis une veste, s'était lavé les mains, brossé les cheveux.

— Oui... oui... Elle a deviné. Elle m'a dit tout de suite : ça doit être M. Grèves. Et elle m'a raconté que vous étiez un homme extraordinaire, peintre, écrivain, est-ce que je sais!... Dites-moi, est-ce que vous avez laissé votre voiture sur la route?...

— Je suis venu à pied.

— D'Orange!... Ah! par exemple! Vous devez mourir de soif... Dis-donc, Sylvie, si tu demandais...

— Je vais m'en occuper moi-même, dit-elle aussitôt.

Et elle sortit si promptement que cela semblait la soulager de quitter la pièce. Cette fuite était le premier indice où l'on pût voir son trouble. Et l'émotion de Bernard, suspendue un instant devant cet excès d'aisance, l'écrasa brusquement : il tremblait sous le choc. La frange d'un fauteuil restait agitée par le vent de la porte trop vivement refermée et il lui semblait que cette chose était devenue vivante dans l'instant où Sylvie passait, la frôlait. Mygennes avait beau parler, il ne le comprenait plus. Le bruit des mots l'irritait et la présence de cet homme. Qu'est-ce qu'il faisait là?... « Allez-vous en! Elle va revenir. Nous avons besoin d'être seuls », lui criait-il derrière le sourire prolongé, stupide, qui peu à peu lui crispait la bouche. Mais, comme l'autre, étonné de son air, élevait la voix pour répéter : « Alors, c'est de Paris que vous arrivez? » il put dire « ...de Paris?... ah!... oui... » et retrouva enfin son personnage.

— Parfaitement... de Paris.

— Mais, vous n'y habitez plus?... Ma femme me disait que vous aviez un domaine dans la Lozère.

— Dans la Lozère... oui...

— C'est beau par là. Par exemple la culture ne doit pas y être commode. Après les pluies, on retrouve quelquefois son champ dans le torrent.

— Ça dépend...

Distrain, il parlait de Palhères, de son vallon. Cela intéressa Mygennes.

— Des arbres fruitiers! Vous avez de la chance. Par ici, vous savez, rien à faire pour les fruits... à cause du mistral qui les secoue, les cogne les uns contre les autres. Les vers se mettent dans la meurtrissure... Attends, je vais t'ouvrir, criait-il, parce qu'il entendait derrière la porte un petit bruit de verres tremblants sur un plateau.

Sylvie entra. Un instant, Mygennes tournant le dos, Bernard la dévora : Non... non... rien de changé. Toujours ce visage lisse, ces cheveux épais.

Tout occupée d'une carafe trop pleine et d'un sirop oscillant, elle fronçait les sourcils, elle disait : « Je vais faire un malheur. » Son mari lui enleva le plateau, le posa sur une chaise.

— Il y avait un petit guéridon. Qu'est-ce qu'il est devenu?...

— Toutes les tables ont été portées dans la salle à manger pour servir de dessert.

— C'est vrai, reconnut Mygennes.

Cependant Sylvie versait l'eau fraîche, le sirop. Elle présentait le verre de telle sorte, le tenant par la base, que les doigts de Bernard ne trouvèrent pas les siens. Et puis elle s'installa dans un fauteuil. Peut-être y avait-il dans les poses qu'elle prenait un peu plus de raideur. Cette Sylvie, toute pareille autrefois à ses ployantes poupées, s'adossait dignement, évitait de se croiser les jambes, mais ne craignait pas d'étaler ses souliers larges, blanchis sur les côtés, usés à la pointe. Elle qui disait autrefois : « Je me priverais de manger pendant huit jours pour être bien chaussée. » Il est vrai qu'à la campagne, une femme vit dans son jardin, toujours plein de poussière ou de boue.... Enfin, elle se décida à le regarder et déjà, saisissant cette seconde, il laissait sa prière, sa misère lui monter aux yeux.

— Comment va votre femme? demanda-t-elle de nouveau, vous ne l'avez pas amenée?

Les deux questions se suivirent si vite que Bernard ne put répondre qu'à la seconde.

— Ma femme est restée près de son père qui vit avec nous et qui n'est pas très bien portant.\*

— Ah!... vous avez encore votre beau-père!...

Ce petit éclat involontaire que M<sup>me</sup> Mygennes eut soudain dans les yeux, dans la voix, qu'il en fut bouleversé! Si banale, si peu confidentielle que voulût être la lettre, il y a quatre ans, où il lui annonçait son mariage, il disait cependant en parlant de Badaroux : « C'est un homme extrêmement vulgaire et déplaisant. Aucune entente ne sera jamais possible entre nous. » Non... non... elle n'avait rien oublié et peut-être que déjà elle devinait bien des choses.

— Oui... j'ai encore mon beau-père.



Il parlait lentement, parce qu'il s'appliquait à contenir tous les mots qui venaient, qui le suffoquaient. Mygennes eut un bon gros rire :

— Vous dites cela d'un ton... Ah!... vous ne devez pas le porter dans votre cœur, hein! le beau-père!... Et quand on s'entend... tout juste... et qu'il faut vivre ensemble, ça n'est pas drôle. J'ai connu quelque chose dans ce genre-là. Ma mère s'est remariée quand j'avais dix ans avec un bonhomme qui n'a jamais pu me souffrir. Quand j'ai commencé à grandir, nous avons eu de ces attrapées!... Il y a des jours, vous savez, où je l'aurais tué!...

— Toi!... — Sylvie riait à son tour. — Ne l'écoutez pas, monsieur Grèves, mon mari est le meilleur homme du monde. Il ne ferait pas de mal à une mouche... Mais qui est là? Entrez, cria-t-elle.

Quelqu'un frappait à la porte et l'entrebâilla aussitôt. Une fille noire, en tablier bleu, passa sa tête mal coiffée.

— Madame... c'est la femme qui doit venir pour aider à la vaisselle. Elle dit que...

— J'y vais! dit Sylvie qui se leva promptement.

Les franges du fauteuil remuèrent comme tout à l'heure. Bernard ne les regardait plus. Ce qui l'occupait maintenant dans l'air agité par Sylvie, c'était son odeur, qu'il respirait pour la première fois. Il n'y retrouvait pas ce parfum qui jadis était toujours le même, et s'étonnait d'un relent de toile neuve et chaude, et de savon au lilas.

— La pauvre!... s'attendrit Mygennes. Elle se donne un mal! C'est pour ce déjeuner de demain. Vingt personnes, vous savez, ça n'est pas une petite affaire. Surtout quand on n'a pas encore bien fait son trou dans un pays. On a peur des gaffes. Mais je vous parle comme si vous étiez au courant. En deux mots, voici. Puisque vous êtes venu à pied, vous avez remarqué les vignes. Elles sont superbes. Il y en a cent hectares que j'ai eus, je ne dirai pas pour une bouchée, pour tout de même une bonne miché de pain... mais pas plus. C'est grâce à Chiffard, un notaire d'Orange, que j'ai réussi cette affaire, une des dernières de son étude. Il a vendu sa charge et il quitte le pays la semaine prochaine. C'est pour ça que nous n'avons pas pu attendre d'être installés tout à fait. Le déjeuner est en son honneur. Reconnaissance d'abord, amitié ensuite. J'ai connu

Chiffard à Dijon; nous étions au lycée... mais ça, c'est une autre histoire... Toujours est-il que son départ nous oblige à une fameuse bousculade. Pensez donc! Une réception de cette importance, avant même d'être installés! D'un autre côté, ça vaut peut-être mieux; ça supprime d'un coup ces premiers mois pendant lesquels on regarde de travers les nouveaux venus. Nous aurons même Clansaye, Joseph Clansaye, notre député... Mais, j'y pense, monsieur Grèves, si vous ne repartez pas tout de suite...

Repartir? Bernard fixait au ras du carrelage les franges vertes du fauteuil, qui ne bougeaient plus.

— Repartir! Non, non, répéta-t-il précipitamment, pas tout de suite... c'est-à-dire...

Des voix furieuses d'hommes s'élevèrent de la cour Mygennes bondit à la fenêtre.

— Encore ces Italiens qui se disputent avec le granger! C'est terrible, au moment des vendanges, d'être obligé d'embaucher tous ces gens venus on ne sait d'où!

— Qu'est-ce qui se passe encore?... hurla-t-il en se penchant Il revint tout agité :

— Excusez-moi. Il faut que j'aille voir. Dès que j'ai le dos tourné...

« Ah!... qu'elle revienne la première. Qu'elle revienne avant lui!... Sylvie! » La pensée de Bernard courait dans toutes les pièces de cette maison inconnue. Elle rejoignait Sylvie qui, mystérieusement avertie, regardait dans la cour, apercevait son mari. « Alors... Bernard est seul... »

Debout près de la porte, il croyait entendre ce pas qui se précipitait. Il n'y put tenir et entr'ouvrit le battant. Des voix de femmes, lointaines, des bruits de plats remués arrivaient de quelque cuisine. Bernard referma doucement. Il s'appuyait au mur.

La prendre dans ses bras, s'abimer contre son épaule!... « Sylvie!... » Il faillit jeter ce cri et pressa contre sa bouche son poing qui brûlait.

Les cinq minutes qui passèrent furent le moment le plus épuisant de son impatience. Quand, enfin, le bouton de la porte fut tourné, il n'eut que le temps de faire un pas pour s'écarter de cette place dont il n'avait pu bouger. Mygennes entra le premier :

— Ah ! nous en avons une façon de recevoir les visites ! Excusez-nous, monsieur Grèves. J'ai pourtant bien dit à ma femme que vous étiez tout seul.

— Que voulez-vous ?... — Sylvie arrivait à son tour. Elle était plus rouge, un peu essouffée, l'air mécontent. — Les gens de ce pays sont extraordinaires... Il leur faut des égards. Si je n'avais pas discuté tout de suite avec cette bonne femme, elle était capable de nous planter là demain... Mais, je vous en prie... Asseyez-vous...

— Non... je vous dérange.

Il la regardait tenacement, lourdement, ne s'inquiétant plus du mari, ni de rien que de lui faire comprendre qu'il n'était pas venu pour une visite banale, qu'il avait besoin d'elle. Et voilà qu'elle aussi maintenant se démasquait : quelque chose de secret troubla ses yeux, une seconde attachés à Bernard. Et ses lèvres bougeaient imperceptiblement.

Mygennes de nouveau tendait l'oreille aux bruits venus de la cour.

— Je croyais qu'ils recommençaient... Non... Ça va !... Dites-moi donc, monsieur Grèves, si vous ne nous gardez pas rancune de la drôle de façon dont nous vous avons reçu, faites-nous un grand plaisir : soyez des nôtres demain pour le déjeuner.

... Et Bernard sut que, depuis quelques minutes, il attendait, il désirait désespérément cette invitation. Quel autre moyen avait-il de revoir Sylvie, de lui parler ? Il fixa encore la jeune femme avant de répondre. Ce regard qu'il avait surpris, élargi une seconde, cette bouche enfin tremblante... Mais cela n'était plus. Sylvie insistait : « Je vous en prie ! » aussi cordiale et nette que son mari. Tout de même, c'est peut-être un peu vite, un peu nerveusement qu'elle ajouta :

— Vous ne vous ennuierez pas. Quelques-uns de ces messieurs sont des hommes très cultivés. M. de Nesq, qui habite le château du Pin, a fait sur la région des livres dont on parle à Paris et M. Ploc, le docteur...

— Tu ne lui parles que des hommes, plaisanta son mari. Puisqu'il est ici en célibataire, peut-être que les femmes l'intéressent davantage. Il y en a deux ou trois qui sont très jolies... M<sup>me</sup> Remacle surtout... trop fardée pour mon goût... Je suis nature moi et pour la nature, mais je dois reconnaître

qu'elle est rudement bien... Alors, c'est décidé?... Nous comptons sur vous. Demain, midi et demie... midi et demie pour une heure bien entendu...

Ils ne lui demandaient plus de s'asseoir. Sylvie regarda Mygennes, puis la montre de son poignet.

— Bon... bon... tu es pressée. Monsieur Grèves t'excusera. Mais j'y pense, puisque tu vas à Orange... et lui aussi, il y aurait bien une place dans la voiture...

— Certainement, dit Sylvie. Je me mettrai au fond avec Adeline et les paniers.

— Alors, va mettre ton chapeau. Pendant ce temps, je vais faire visiter les pressoirs et la pompe à vin ; ça peut être curieux pour qui habite la montagne... N'est-ce pas, dit-il à Bernard, quand, ayant traversé la cour où s'agitait tout un peuple d'hommes et de femmes aux vêtements tachés par le jus de raisin, ils entrèrent dans les grands bâtiments qui prolongeaient la maison, je parie que là-bas on n'a pas idée d'une installation pareille.

Des foudres tout imprégnés d'une rougeâtre humidité, atteignaient presque les poutres du toit. Si formidables qu'ils fussent, ils ne suffiraient pas à l'abondance de la récolte et de profondes cuves cimentées étaient creusées dans la terre.

— Elles peuvent contenir jusqu'à deux mille hectos. On tire le vin au moyen de cette machine que vous voyez là.

Quel effort faisait Bernard pour regarder, pour répondre ! Sylvie mettant son chapeau !... Cela durait longtemps autrefois, et c'était quelque chose de charmant. La coiffeuse, nappée de broderies anciennes, était à l'angle de la fenêtre. La jeune femme s'installait, étudiait son visage, tirait de petites mèches. Derrière elle, dans la glace, elle surprenait les yeux de son amant. Alors comme changeait vite l'expression qu'elle avait, et de quelle voix, si puérilement, si câlinement inquiète, elle savait demander : « Je te plais?... »

Elle revint aujourd'hui, après moins de cinq minutes, ayant simplement enfoncé sur sa tête une petite cloche de paille sombre qui, d'ailleurs, lui allait bien. La fille noireude la suivait, portant deux grands paniers vides. Dans le jardin, qui était sur l'autre façade de la maison, à l'opposé de la cour, un gamin en cotte de toile bleue était au volant d'une petite torpédo dont la capote de toile était rabattue.

— Notre chauffeur est malade, expliqua Mygennes, Le fils du jardinier le remplace pour quinze jours... mais il est prudent.

Il fit monter sa femme. L'ayant installée, il remarqua :

— M. Grèves serait peut-être mieux dans le fond, près de toi.

Et, par-dessus l'épaule du bonhomme, le regard suppliant de Bernard cherchait ce visage que dérobaient l'ombre de la capote, l'ombre aussi du petit chapeau, car Sylvie baissait la tête, arrangeait sa jupe, semblait découvrir la pointe ternie de ses souliers : « J'aurais dû me rechausser... »

— Non, non... répondit-elle à son mari de ce ton un peu brusque et nerveux qu'elle avait déjà pris, M. Grèves sera beaucoup mieux devant... la place est plus large... Ici, j'ai les paniers.

Bernard, en s'asseyant, ne regrettait qu'à demi l'occasion entrevue. Cette crainte, justement, d'être trop près de lui, ne lui rendait-elle pas son amie plus sûrement encore peut-être que le regard surpris tout à l'heure ? Avidement, il respirait l'air qui lui battait le visage, il regardait la campagne. Le ciel était plus beau qu'à midi. Les cyprès pointus noircissaient contre lui, et le toit roux des maisons vibrail dans la lumière, semblait s'y dissoudre. Il fallut ralentir en entrant dans la ville, parce qu'un troupeau de moutons roulait ses vagues grises d'un bord à l'autre de la rue. Dans la poussière soulevée se mêlait aux odeurs grasses de la laine, la sauvage fraîcheur de la menthe qui pousse au bord des fossés.

L'hôtel devant lequel on s'arrêta s'ornait de lauriers roses et des servantes, bras nus, se penchaient aux fenêtres. Bernard, ayant sauté à terre, s'approcha de la portière où s'appuyait M<sup>me</sup> Mygennes. Elle cherchait à l'ouvrir et voulait descendre, elle aussi. Il l'aida, put toucher son bras. Ils firent trois pas sur le trottoir et se trouvèrent presque derrière la voiture.

— Sylvie, dit Bernard très vite.

Il lui avait pris la main, ne la lâchait plus ; et il sentait cette main qui se tordait doucement pour fuir, mais qui, prudente, n'osait pas de geste brusque.

— Sylvie, il faut que je vous parle.

Derrière les lauriers, il y avait des tables rondes encombrées de carafes et de seaux de glace. Des messieurs de la ville,



en veston d'alpaga, fumaient béatement devant les verres embués. M<sup>me</sup> Mygennes tourna vers eux un regard effrayé, que ne vit pas Bernard. Il saisit ce regard seulement quand il revint vers lui, rempli comme tout à l'heure de quelque chose d'insistant, de secret, et qu'il fallait comprendre.

— Moi aussi... moi aussi, il faut que je vous parle.

— Quand?...

— Demain... après le déjeuner... nous trouverons bien le moyen...

Un sourire poli, qui voulait donner le change aux observateurs, banalisait son visage qui se crispa soudain presque méchamment et, d'un geste enfin brusque, elle libéra sa main. Sur le petit carreau de mica incrusté dans la capote de l'auto venait d'apparaître la face soulevée et curieuse de la femme de chambre.

— Au revoir, monsieur, à demain, mon mari sera enchanté

Elle dit cela trop fort et tourna le dos. Elle marchait vite

— Non!... je ne remonte pas, dit-elle au chauffeur. Suivez-moi chez Poulade, au coin de la rue, et puis chez Aillasse.

Bernard avait senti sa peur de se compromettre et n'osait même pas l'accompagner des yeux. Il remonta dans sa chambre, mais ressortit après un quart d'heure.

« Moi aussi... moi aussi... il faut que je vous parle. » Ces mots un peu haletants, cette petite sécheresse tremblante de la voix restaient en lui et prolongeaient, dilataient jusqu'à l'infini, l'émoi qu'il ressentait. Déjà l'ombre de chaque maison bleissait la maison qui lui faisait face, les fenêtres s'ouvraient. Des gens tiraient leurs chaises pour s'asseoir devant les portes. Bernard suivit ces rues pleines d'une tranquille poussière. Il regardait les boutiques de fruits et de pâtisseries, espérant apercevoir encore, discrètement, de loin, M<sup>me</sup> Mygennes. Mais il ne la revit pas. Alors, il entra dans le théâtre antique. Une fois, avec son père, il était venu là, pendant les vacances de Pâques. Se rappelant ce jour-là, il escalada les gradins, s'assit sur le plus haut qui touche aux oliviers. L'immense plaine qu'on voit de cette place bleissait, pleines d'arbres, de maisons, coupée par ce grand Rhône qui court mieux qu'un torrent; et cela était sans borne, puissant, comblé, comme sa vie devant lui quand il avait vingt ans. « Refaire ma vie... renaitre... » Mais cette pensée, se demandait-il dans sa stupeur de la trouver si tres-

saillante et si neuve, ne m'est donc jamais venue? Les premiers mois, peut-être... Il ne se rappelait plus. Elle avait été si promptement affaiblie, puis détruite. Un monde obscur l'absorbait. Et voilà que, soudain, il s'en dégageait, il pouvait rejeter toute cette terre, toute cette boue... Se libérer!

« Partir avec Sylvie... » Que son imagination allait vite! Seulement, parce qu'elle avait dit : « moi aussi... moi aussi... » de cette voix pleine de fièvre! Mais cela suffisait, cet instant suffisait où il l'avait retrouvée telle, il le savait bien, qu'elle n'avait pas cessé d'être, brûlante, dévorée. Il la revoyait avec une si tenace obstination, debout sur le trottoir, dans ce petit moment-là, que son souvenir épuisé n'avait plus la force de la maintenir intacte. L'exacte expression se déformait peu à peu comme changeant les nuages : elle s'évaporait. Ne le retrouvant plus, il recréait ce visage, un peu nerveux, effrayé; l'inquiétude qu'il y replaçait était celle d'une femme vaincue, sans qu'un seul mot eût été nécessaire. Elle dirait oui, sûrement. Alors, il irait l'attendre, n'importe où, dans la banlieue de quelque ville, Marseille par exemple.

Il louerait pour un an une maison basse et rousse; trois ou quatre pièces, un petit jardin poussiéreux. L'argent qui servirait à cela et qu'il avait dans son portefeuille, lui avait été envoyé par l'éditeur de Lucien Grèves. Pas un billet là-dedans qui vint de la pension faite par Badaroux et que Vati déposait chaque mois dans un tiroir du bureau. Le couple puisait là pour ses dépenses personnelles. Bernard ne le faisait qu'avec répugnance. Il préférerait porter ses vêtements jusqu'à l'usure. « Sommes-nous encore riches? » lui demandait Vati, quand elle allait à Mende se commander une robe. Ainsi voulait-elle lui faire entendre qu'elle ignorait ce qui restait dans le tiroir et, par conséquent, ce dont il avait plu à son mari de disposer. Qu'il détestait, entre toutes les apparences qu'elle cherchait à se donner, cette apparence de délicatesse! Bernard était bien persuadé que les jours où il s'absentait, la jeune femme s'installait dans le bureau pour y faire ses petits comptes et connaître, àpre et curieuse, ce qu'il avait pu dépenser.

... Une maison basse et rousse, de trois ou quatre pièces, un petit jardin poussiéreux. Tout de suite, il chercherait du travail, n'importe quel travail, fût-il manuel et dur, dont ils

vivraient tous les deux. Rien ne l'effrayait plus, rien ne le rebutait. Une puissance sans mesure était en lui et, comme dans les soirs enivrés de la rue Garancière, le monde soulevé ne pesait pas à ses mains. Doucement, il s'émerveillait de cette force, et plus encore de cette paix. Son tumulte obsédant l'avait abandonné. Ainsi dans une chambre, l'été, le départ brusque d'une grosse mouche bourdonnante révèle un silence dont on ne soupçonnait pas les délices.

La même lumière qui dorait le sommet du grand mur était sur lui. Dans sa main creusée, il se donna l'illusion de la recueillir, et il la regardait qui dorait sa chair. Elle s'éteignit promptement, le soleil ayant glissé de l'autre côté du Rhône; mais elle persistait au fond de lui-même. Le plus éblouissant, soudain, fut de fermer les yeux.

**R** IEN, quand il s'éveilla, n'avait été déplacé, ni terni dans sa joie. De petites gaités tourbillonnaient autour d'elle, comme un peu de duvet s'envole d'un bel oiseau. Il riait de voir que le papier de sa chambre était décoré de roses qui ressemblaient à des melons. Et il riait d'entendre quelqu'un, dans une chambre voisine, qui chantait à tue-tête, en faisant couler l'eau dans la toilette :

Li poutoun... li poutoun... ma mie (1).

Et il riait de l'écouter.

En attendant la voiture qui devait le conduire à Uchaux, il fit les cent pas sur le trottoir, devant l'hôtel. Des géraniums poussiéreux décoraient un balcon; des jeunes filles passaient, portant des filets chevelus de poireaux, bossués de pommes; des charrettes étaient chargées de branches avec toutes leurs feuilles. Dans les autos brillantes qui filaient vers le sud, il avait le temps d'apercevoir un beau profil fardé, un pékinois roux. Tout lui plaisait, l'allégeait, le rajeunissait.

Des gens s'installaient déjà dans la salle à manger dont les fenêtres étaient grandes ouvertes. Ils parlaient fort. « C'est dimanche que vous revenez, monsieur Lespinasse?... demandait une des servantes à un habitué. — Non, jeudi prochain... dans huit jours. » « Dans huit jours. Jeudi prochain... », se répétait

(1) En provençal : les baisers, les baisers, ma mie.



Bernard. L'auto qu'il attendait tournait le coin de la rue, ralentissait, grinçante. Il y monta. « Où serai-je dans huit jours ? » se demandait-il sérieusement.

Dans la cour des Mygennes débarrassée des comportes et des charrettes, huit ou dix autos étaient déjà garées. Le gamin qui, la veille, avait conduit la voiture, affublé d'un gilet à raies et d'un vaste tablier blanc, pria Bernard de monter au premier étage pour y déposer sa canne et son chapeau. Une grande pièce, meublée surtout de portemanteaux en bois blanc, tout neufs et que l'on avait dû clouer la veille, servait de vestiaire aux messieurs. Il y avait des brosses sur un lavabo, du savon, des serviettes. Les dames se remettaient de la poudre dans une autre chambre précédant celle-là et qui était sans doute celle du ménage Mygennes. Bernard entendit : « Ils auront froid l'hiver, les fenêtres sont au nord. » Un monsieur maigre et gai qui se lavait les mains sourit en lui tendant le savon.

— Je vous laisse la place... Mais vous n'en avez pas besoin. Vous avez des gants, vous ! Moi, je ne sais pas conduire avec des gants.

Un autre monsieur brossait avec soin les revers de son veston et son gilet trop tendu.

— Même avec des gants, vous savez. Tenez... moi... j'ai eu beau mettre un cache-poussière... Vous n'avez pas dû faire une bien longue route, dit-il à Bernard, vous êtes impeccable.

— Je viens d'Orange seulement.

— Moi, de Nyons. C'est quatre fois la distance.

— Moi, d'Orange, comme monsieur, dit celui qui s'essuyait les mains. Mais est-ce que vous n'êtes pas à l'Hôtel de la Poste ? Il me semble bien vous avoir aperçu hier.

Leur cordialité prompte, et qui n'avait eu besoin d'aucune présentation, divertissait Bernard. Brusquement, il cessa de répondre. L'angoisse revenait, grondante. Elle balaya sa quiétude. Mais s'exhortant, se rassurant, il se préparait à l'indifférence dont témoignerait sûrement le premier regard de Sylvie : parce qu'une seconde, hier, elle s'était livrée, ne s'appliquerait-elle pas beaucoup mieux aujourd'hui à se méfier de soi ?

Ils descendirent tous les trois. Un grand tapage venait du salon. L'homme de Nyons en poussa la porte. Habillée de mousseline couleur de cyclamen, rouge et ses ondulations déjà

un peu défaites, M<sup>me</sup> Mygennes accourut du fond de l'immense pièce.

— Bonjour, monsieur Grèves! J'espère que la route ne vous a pas paru trop longue, et que vous n'avez pas été gêné par le soleil et la poussière.

Elle ne lui dit que cela et le répéta d'ailleurs presque exactement aux deux hommes qui entraient en même temps que lui. Mais il y avait, sous son banal sourire, quelque chose de préoccupé, de crispé, d'absent même, dont Bernard crut bien saisir la cause profonde et qui lui fit battre le cœur..

Malgré les portes fermées, une odeur grasse de rôti et l'acidité vinaigrée des hors-d'œuvre pénétraient le salon, se mêlaient à la petite odeur moisie qui persistait dans cette pièce trop longtemps abandonnée. Les branches de platanes bouchaient à demi les fenêtres.

Une quinzaine de personnes étaient arrivées déjà; elles gesticulaient dans cette lumière verte et Mygennes, vêtu d'un complet bleu trop neuf, un peu raide, allait de l'une à l'autre. Il présenta Bernard, mais dut lui demander son nom qu'il ne se rappelait plus. Si occupé qu'il fût par ses invités, il regardait trop fréquemment sa femme. Et Bernard l'imaginait inquiet, irrité peut-être de l'expression qu'elle avait. Il se réfugia dans un coin où le suivit le monsieur de Nyons.

— Lespinasse... je suis Marceau Lespinasse. — Il dirigeait une coopérative. Mygennes, qui désirait en fonder une, lui demandait des conseils. — Entre nous, je ne le crois pas de taille... Je ne veux pas dire qu'il soit bête... mais... C'est compliqué, vous savez... Tiens, mais qu'est-ce qui se passe?

Un silence s'était fait. Sylvie et son mari se précipitaient vers un maigre petit homme dont l'œil brûlait au ras du sourcil noir et droit.

— Diable!... Joseph Clansaÿe, notre député!... Il faut que j'aille lui dire bonjour, moi aussi!...

Bernard, libéré, examinait les boiseries qui étaient encore belles, les poutres peintes du plafond, et ce remous autour de Joseph Clansaÿe, cet agglutinement de poissons rouges autour d'une bouchée de pain. Mais c'était se donner le change à soi-même. De cette place où il se tenait, sans personne auprès de lui, il n'était plus nécessaire qu'il parût s'intéresser à ce qui

n'était pas Sylvie. Son regard pouvait la suivre et ne pas la quitter. L'air, le rire, les gestes de la jeune femme, il s'en emparait, fermait les yeux une seconde et revenait avidement à ce qui n'avait jamais cessé d'être son bien, sa proie. D'imperceptibles changements que la veille, dans son trouble, il n'avait pu saisir, commençaient d'apparaître ; mais il repoussait leur évidence et tournait contre lui-même une irritation qui ne voulait pas être de l'inquiétude. « Non... elle n'a pas grossi plus que je ne croyais... Je suis stupide de ne pas voir que sa robe est mal faite. La couleur n'en est pas facile à supporter. Il faut sa fraîcheur... » Une fraîcheur peut-être excessive, empourprée. Mais est-ce que toutes les femmes n'étaient pas trop rouges ?... Est-ce que lui-même ne suffoquait pas ?... Toute la chaleur de l'été semble se ramasser quelquefois pendant les derniers jours de septembre. Quant à ce ton qu'elle avait, cette parole un peu trop pressée, trop forte, et quant à cette façon agitée d'aller de l'un à l'autre, de regarder la pendule, de disparaître soudain pour revenir précipitamment... ah !... pouvait-il lui reprocher une nervosité dont lui seul était la cause, et dont la révélation tout à l'heure l'émut si profondément ?...

Il se pencha vers le jardin. Mal tenu, mal taillé, il présentait des allées envahies d'herbe où s'échevelaient, fleuris, des rosiers d'automne. De petits buis encadraient des bouquets de bambous. Des mousses noircissaient l'eau d'un bassin. La vue ne pouvait s'étendre bien loin, parce que les platanes, les micocouliers et ces vernis du Japon qui sont d'une si redoutable fécondité, enchevêtraient leurs branches. L'ombre, là-dessous, devait être profonde. C'est là, sans doute, qu'après le déjeuner, il retrouverait Sylvie et qu'il verrait le cher visage s'abandonner enfin à son bouleversement.

— Monsieur Grèves...

Il se retourna. C'est elle qui l'interpellait, du milieu du salon, et il souffrit de l'entendre ainsi crier son nom. Mais pouvait-elle le dire de cette voix basse et lente, qui savourait les syllabes, de cette voix qu'elle avait autrefois et qu'elle retrouverait tout à l'heure pour murmurer : « Bernard !... » Près d'elle, une assez belle créature, très peinte, bien habillée, le regardait s'approcher.

— Monsieur Grèves... J'ai dit à M<sup>me</sup> Remacle qu'elle aurait

grand plaisir à causer avec vous, M<sup>me</sup> Remacle, quand elle habitait Paris, a eu son portrait fait par le peintre Sardoine, qui était, je crois, de vos amis.

Bernard s'inclina sur une main qui sentait bon, si bon que cela étourdissait. Il n'était pas content. Cette M<sup>me</sup> Remacle l'ennuyait avant d'avoir dit un mot. Comment Sylvie ne comprenait-elle pas le besoin qu'il avait d'être seul, de ne parler à personne?... Mais Mygennes, de loin, lui adressait un clin d'œil, joyeux, rasséréné, s'imaginait-il. Alors, il admira l'adresse de son amie.

JOSEPH Clansaye était assis à la droite de M<sup>me</sup> Mygennes. Soudain, il se mettait à parler d'une voix forte qui faisait taire tout le monde. Bien qu'il ne s'adressât plus à la jeune femme, mais interpellât, comme à la Chambre, quelqu'un des assistants, Sylvie gardait le sourire qu'elle avait pour lui répondre, et l'offrait alors à l'un, puis à l'autre de ses invités, comme à la sortie d'une église encombrée de miséreux on dépose deux sous dans chaque main tendue. Bernard guettait l'instant où il le recevrait, et où le recevrait M<sup>me</sup> Remacle, assise à son côté, se penchant trop pour lui parler, et se pressant à tout moment contre son épaule. Mais le sourire ne s'attardait pas : aucune crispation ne le déformait, fût-elle la plus brève, la plus imperceptible. Il passait, il revenait intact à Joseph Clansaye.

Ce sourire, l'impatience toujours déçue avec laquelle il attendait son retour, ce fut de tout ce déjeuner, une des seules choses qu'il devait se rappeler. Le bavardage de la coquette insupportable assise près de lui, ses gestes, ses mines, le touchaient si peu que, huit jours plus tard, rencontrant de nouveau cette femme, il eût été incapable de la reconnaître.

Dans son souvenir devait aussi persister l'irritation avec laquelle il consultait quelquefois l'interminable menu. Le nom des plats, des vins, il ne les lisait pas. Il regardait toutes ces lignes écrites sur le carton blanc. « A trois heures... à quatre heures... nous serons encore ici ! » Il faisait très chaud. Bien que les volets ne fussent, par précaution, pas entièrement ouverts, quelques mouches importunaient les convives. Mygennes s'excusait : « Je n'ai pas encore eu le temps de faire placer des toiles métalliques. »

Ce que purent dire le monsieur assis en face de lui et le monsieur assis de l'autre côté de M<sup>me</sup> Remacle, ce qu'il put leur répondre, Bernard ne le sut jamais. Les visages de tous ces gens, hommes et femmes, tournés les uns vers les autres, un peu gonflés par le rire et par un sang qui s'échauffait, restaient vagues pour lui et sans réalité. Il mangeait peu, buvait, mais d'une façon machinale et sans reconnaître le goût des vins.

...Et parmi les choses qu'il se rappela plus tard, il y eut encore cette autre chose : l'expression de Sylvie, quand, à la fin du repas, son mari se leva pour remercier de leur présence Joseph Clansaye et le notaire Chiffard. Mygennes était rouge, très ému. D'abord, il balbutia et l'on put croire qu'il n'arriverait pas à prononcer une parole distincte. La préoccupation, l'inquiétude qui parurent sur le visage de Sylvie furent si violentes que Bernard pensa : « Elle exagère ».

Enfin, Mygennes se décida à tirer un papier de sa poche. Il le parcourut d'un coup d'œil plein d'angoisse et le relut, en s'appliquant, à voix haute. Le visage de la jeune femme se rassérénait à mesure que se déroulait cette bégayante parole. Il s'épanouit complètement aux bravos qui suivirent. Et quand Joseph Clansaye se leva à son tour, pour remercier son hôte, et pour saluer l'installation dans le pays d'un homme aussi compétent en matière vinicole, c'est avec béatitude qu'elle l'écouta, la tête renversée vers l'orateur, un doigt sur la joue.

Il était près de quatre heures. Les domestiques poussèrent les volets. Un petit souffle agitait les branches.

Là bas à V... l'ombre au flanc des montagnes montait comme une eau bleue. Badaroux s'éveillait de sa sieste, agitait la sonnette de cuivre, injurait Vati... Peut-être qu'elle répondait, quand Bernard n'était pas là pour entendre, et le père et la fille se disputaient vulgairement. Mais l'entente, assez vite, se rétablissait. « Et ton mari... hein !... qu'est-ce que je t'avais dit ? Il couraille, il s'amuse... »

— Eh bien ?... demanda Bernard à Sylvie quand elle lui offrit une tasse de café. — Il remuait à peine les lèvres et la regardait dans les yeux. — Eh bien ?...

— Tout à l'heure !... souffla-t-elle, en promenant un regard inquiet.



Le salon maintenant sentait la fine et l'anis. Tout le monde était debout. Toutes les faces étaient rouges. « Allons nous refaire une beauté... », avait dit M<sup>me</sup> Remacle entraînant vers les chambres du premier étage deux autres jeunes femmes. Mygennes paraissait un peu étourdi. Joseph Clansaÿe devenait chuchoteur et confidentiel. Une vapeur flottait qui ne venait pas seulement de cigares allumés, mais de tous ces corps qui avaient trop chaud.

— Ne me regardez pas comme ça... ordonna Sylvie. — Repoudrée en hâte, elle avait de petites plaques trop blanches aux ailes du nez, au sommet des joues. — Attendons un peu..., mais non... peut-être vaut-il mieux pendant que tout le monde est encore là. On remarquera moins...

Elle s'affolait, parce que le tenace regard qui s'attachait à elle avait soudain perdu toute prudence, toute patience.

— Allez au jardin... allez... je vous rejoindrai..

Elle lui tourna le dos. Le guettant cependant dans une glace elle vit qu'il obéissait. Alors elle s'approcha de son mari, qui agitait avec Marceau Lospinasse, de Nyons, et le docteur Ploc, la question des coopératives.

— Je vais jusqu'au fond du jardin... Cette vieille statue que nous avons trouvée, toute démolie, M. Grèves voudrait la voir. Il s'est toujours intéressé aux antiquités...

— Peuhl... dit Mygennes. Celle-là ne doit pas valoir grand chose. Elle n'a plus de mains..., des mousses plein la figure... Mais si ça l'amuse...

— Ça m'amuse aussi, dit le docteur. J'ai ma maison encombrée de toutes les vieilleries que je peux dénicher.

— Eh bien ! quand vous aurez fini de parler de choses sérieuses, venez nous retrouver, dit Sylvie.

Elle descendit bien vite les trois marches du perron. Bernard l'attendait, mordant une cigarette qu'il oubliait d'allumer. Les buis, la terre mouillée étaient bons à respirer au sortir de ce salon étouffant.

— Nous avons peu de temps..., les autres vont venir... Non, ne marchez pas si près de moi. On nous voit des fenêtres.

— Ah ! gronda Bernard, je m'en moque.

Il s'écarta cependant un peu, mais après quelques pas, s'étant retourné, il vit que les arbres maintenant cachaient la maison.



— Sylvie... on ne peut plus nous voir.

— Prenez garde.... prenez garde..., répétait-elle, marchant si vite qu'elle le dépassait.

Bernard regardait sa nuque et sous la mousseline la ligne de l'épaule. Un moustique se posa près du cou à la petite place où cette ligne était nue. Il le chassa doucement.

— Oh! protesta M<sup>me</sup> Mygennes, bien qu'il ne l'eût pas touchée.

Elle s'écarta et se pressa davantage, écrasant les bordures de thym dont monta la bonne odeur.

— Vous sentez, Sylvie? Cela me rappelle ce que vous me racontiez autrefois. Dans tous les récits de votre enfance, il y avait une odeur de thym...

— Regardez, dit-elle, voici la statue. Le prétexte que j'ai donné à mon mari, c'est que vous avez envie de la voir. Il assure qu'elle est sans valeur, parce qu'elle n'a plus de mains. Vous lui direz tout à l'heure comment vous l'avez trouvée.

C'était une Pomone assez grossière à qui manquaient les deux bras, rompus à l'épaule. Des seins à la corbeille de fruits qui s'appuyait encore au creux de la hanche, les araignées avaient filé leur toile. Quatre piliers soutenaient au-dessus d'elle un petit toit de tuiles. Autour de cette « gloriette » dans le goût romantique, les arbres se rapprochaient, s'enchevêtraient. Autrefois, dans ce fourré, de petites allées formaient une sorte de labyrinthe; le lierre les avait effacées; il couvrait tout le sol, étouffait les troncs. Seul restait net devant la statue un petit espace rond, dans lequel se faisaient vis-à-vis deux vieux bancs de pierre.

— Asseyons-nous, pria Bernard.

M<sup>me</sup> Mygennes ne le voulut pas.

— Non..., non..., les autres vont venir.

— Quels autres, à la fin?

— Mon mari d'abord, avec le docteur et M. Clansaye.

— Ils savent où nous sommes!

— Naturellement. Je le leur ai dit. Qu'est-ce que les gens penseraient de notre tête-à-tête, si nous avions l'air de nous cacher?

— Ah! oui, c'est vrai, dit Bernard.

Et la regardant toujours, il le faisait soudain avec une attention moins troublée, plus aiguë.

— Sylvie..., vous vouliez me parler.

— Oui !... et vous aussi, vous voulez me parler... de quoi?... Dites-le bien vite. Je ne suis pas tranquille.

Elle soufflait un peu, parce que son cœur battait fort. Bernard se rappelait maintenant qu'elle fut toujours prudente. Au temps même de sa plus grande liberté, elle s'inquiétait de la concierge, de la femme de ménage.

— Pourquoi me regardez-vous de cette façon ? demanda-t-elle interloquée. — Elle ajouta, avec un sourire, parce qu'elle était consciente de sa forte fraîcheur, de son épanouissement ; — Vous me trouvez changée ?...

— Je n'en sais rien, dit-il avec lenteur, je ne sais pas encore.

— Comment?... Je ne comprends pas.

— Parlez-moi, voulez-vous ? Dites-moi, vous la première, ce que vous avez à me dire.

— Mais de ne pas m'attirer des histoires, s'exclama-t-elle trop vivement.

Avec son : « Je ne sais pas encore... » il venait de l'agacer, de la vexer même. — Aussitôt, elle fut confuse et grondeuse, mais plus douce :

— Voyons... Bernard...

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son nom, épiant ce choc qu'il aurait dû ressentir, cette petite joie douloureuse... « Eh bien?... » se demandait-il... Mais il ne pouvait plus prendre garde qu'à ce ton, à cet air raisonnables et légèrement agacés.

— Votre visite est très gentille... et ça m'a fait bien plaisir de vous voir. Mais c'est tellement imprudent d'avoir été d'abord aux Malijaques et surtout de retourner rôder autour de la maison ! Maman vous a très bien vu, la deuxième fois. Si vous saviez tout ce qu'elle a pu m'écrire ! Trois pages de reproches, de suppositions. « Qu'est-ce qu'il y a bien pu y avoir entre toi et ce monsieur pour qu'il se permette de te courir après de cette façon?... » Il faut bien reconnaître qu'elle n'a pas tort...

Elle dépêchait les mots et sans cesse regardait par-dessus son épaule.

— C'est traître... ces feuillages, expliqua-t-elle.

— Je me demande, dit Bernard, ce qu'ils pourraient trahir. Est-ce que nous ne sommes pas parfaitement corrects ?

Il avait envie de rire tout d'un coup, une petite envie de rire qui se formait, qui grelottait tout au fond de lui-même. Il eut peur que cela ne tremblât, soudain, n'éclatât dans sa voix s'il l'élevait un peu, et c'est presque bas qu'il demanda :

— Est-ce que vous êtes heureuse?...

— Bien sûr... très... très heureuse.

Elle paraissait étonnée. C'est vrai : il ne savait pas. De toutes ses « relations », il était peut-être le seul à ne pas savoir. Brusquement, des souvenirs la gènèrent et de minces fibrilles se violaient dans le gras de ses joues, congestionnées de là. Elle hésita un peu et puis se décida, brave, presque agressive.

— Mygennes, — elle disait Mygennes en parlant de son mari, — Mygennes est la bonté même. Il m'adore. Seulement, n'est-ce pas, il est strict. Sa famille est d'origine protestante. Des gens de Nîmes très bien. Ma belle-mère au commencement n'était pas contente de notre mariage, parce que j'ai vécu à Paris toute seule, en gagnant ma vie. Ça ne lui plaisait pas. Après, elle a vu comme j'étais sérieuse. Elle passe toutes ses vacances avec nous, à Pâques, et puis l'été. Cette année, ça s'est mal arrangé à cause de notre déménagement. Elle viendra dans quinze jours. Nous nous entendons bien. Si jamais elle se doutait!... Et lui... mon Dieu, mais il serait capable de divorcer! Ah! maman n'avait pas besoin de me recommander de détruire la lettre où elle me parlait de vous! Ce que je me suis dépêchée de la brûler!

D'une secousse de la tête, elle s'approuvait encore et mordillant ses lèvres, nerveuse, elle en arrachait de petites peaux blanchâtres. Bernard l'avait écoutée et il l'examinait de plus en plus curieusement. Tout à l'heure, quelque chose au fond de lui avait dû se rompre; il ne devait pas y avoir beaucoup de minutes et il n'aurait pu préciser le moment exact. Une fois, il avait quinze ans, pendant des vacances, à Saint-Lunair, il apprenait à nager. Son genou violemment avait heurté une roche. La meurtrissure de l'os, la saignante déchirure de la chair, il ne les avait senties que dix minutes après, en sortant de l'eau. Alors, il avait presque défailli. Peut-être qu'aujourd'hui, ce serait la même chose : il ne souffrirait que plus tard. Et peut-être aussi qu'il ne souffrirait pas du tout, qu'il ne souffrirait jamais, si ce n'est d'avoir été ce grotesque pan-

telant, haletant, accroché au souvenir qu'une femme gardait de lui, comme les engloutis de la mer ou de la mine s'accrochent, moribonds, se collent au tube mince par où leur vient le secours d'un peu d'air respirable. L'envie de rire grandissait, énorme maintenant, étouffante. Huit journées d'agonie abou-tissaient à ce spasme. Le soulagement immense de s'y abandonner, il ne se l'accordait pas encore : il luttait.

— Comme vous avez eu raison!... Ça peut causer tant d'en-nuis, des papiers qui traînent! Alors, vous vous entendez avec votre belle-mère; c'est bien agréable... Et votre mari vous adore... Enfin, tout vous plaît dans votre vie...

Sa voix restait basse, appliquée, mais quelque chose y trem-blait malgré lui et quelque chose aussi tremblait sur son visage, qui était le commencement de la convulsive grimace. Sylvie Mygennes s'y méprit. Elle lui saisit la main, et la lâcha tout de suite après avoir de nouveau, derrière elle, regardé l'allée.

— Oui... tout me plaît, Bernard. Je puis bien vous le dire, parce que maintenant, n'est-ce pas... il y a si longtemps!... Et puis nous nous étions tellement rendu compte que ça ne pou-vait pas durer! Oh!... j'ai eu du chagrin, beaucoup. Mais c'était le bon système au fond de ne pas nous écrire: on se calme plus vite... Tout de même, ça a duré longtemps... des semaines... — Elle devenait pensive, mais secoua vite cette langueur. — Un autre mauvais moment, c'est quand je suis arrivée à Saulieu, après mon mariage. Cette vieille grande maison dans cette petite ville!... Que j'avais peur de m'en-nuyer!... Eh bien, pas du tout. D'abord ça me changeait. Ces derniers mois à Paris, cette misère, je n'en pouvais plus. A Saulieu, j'ai tout de suite senti une espèce de bonheur à cause des armoires pleines, des parquets bien cirés. Tout allait grandement. Ce n'est pas que Mygennes jette l'argent par les fenêtres, mais comme il dit « il faut ce qu'il faut ». Alors? n'est-ce pas, rien que de ne plus avoir à compter, à m'affoler pour les fins de mois, à me sentir honteuse de donner à la blanchisseuse des draps pleins de trous...

Ces comptes, ces fins de mois, jusqu'à ces draps pleins de trous, rappelaient cependant d'autres souvenirs... Comme tout à l'heure quand elle voulut prendre la main de Bernard, Sylvie Mygennes se troubla; elle recommençait à mordiller ses lèvres.

— Comme vous me regardez ! Je suis sûre, — elle revenait à son idée, — que vous ne trouvez changée.

— Pas de visage, ni de corps, dit-il avec politesse.

— Le reste non plus n'a pas changé, je vous assure. C'est Paris qui me changeait. C'est le mauvais air de Paris qui me montait à la tête. Si vous saviez comme j'ai honte, murmura-t-elle très bas, quand je me rappelle!... Ça me... oui... ça me gêne affreusement... Aussi j'y pense le moins possible... Je vous le dis parce qu'après si longtemps, ça ne peut plus vous faire rien du tout.

Elle était sincère, et peut-être en même temps souhaitait qu'il protestât. Il n'eut qu'un petit geste de la plus vague courtoisie. Alors elle respira d'une façon profonde qui ressemblait à un soupir.

— Voyez-vous, j'ai toujours été faite pour vivre régulièrement, tranquillement, comme je fais à présent. Maman me le disait bien quand je m'entêtais à rester à Paris, dans la gêne, les ennuis : « Au fond, tu es moins folle que tu n'en as l'air, ça te passera vite. » Elle ne se trompait pas. Je suis beaucoup plus pareille à elle que je ne me l'imaginais autrefois. Nous nous sommes beaucoup rapprochées. Nous nous comprenons mieux.

Inexpliquablement, et bien qu'il l'approuvât de la tête, elle sentit une offense dans le silence qu'il gardait. Et soudain, agacée de nouveau, presque irritée :

— Mais, pour vous-même, est-ce que ça n'est pas la même chose, tout à fait la même chose ? Vous aussi, vous êtes plus heureux maintenant... vous êtes tranquille et vous trouvez que c'est bon, hein ! de ne plus avoir qu'à se laisser vivre ?

— Ah !... oui, dit-il... c'est bon !

Et il se permit enfin d'éclater de rire. Tout à l'heure, quand il le contenait au fond de sa gorge, il lui semblait que ce rire délivré ferait un bruit formidable, qui n'aurait pas de fin. Et voilà que sec, bref, il s'arrêtait tout de suite.

— Ma chère amie, vous êtes devenue... non, vous n'avez jamais cessé d'être la sagesse même et je reconnais que j'ai agi stupidement. Je vous ai causé... je vous ai surtout fait redouter des émotions fâcheuses ; je vous en demande pardon et je vous jure que désormais vous pouvez être tranquille. Je ne recommencerai plus. Et maintenant, comme vous dites si bien,



soyons prudents et regardons cette statue qui est la seule excuse de notre tête-à-tête.

Reculant d'un pas, les bras croisés sur sa poitrine, il examinait gravement la Pomone. Il rejetait la tête, fermait les yeux à demi. Jadis, il se donnait souvent de ces airs d'insolence. Le soleil qui dorait son beau profil, trop pâle, un peu sec, en révélait aussi toutes les meurtrissures, la chair plus creuse, ce pli qui prolongeait la bouche.

— Bernard..., murmura Sylvie.

Et c'était elle maintenant dont le regard s'appuyait.

— Pourquoi êtes-vous venu?... Qu'est-ce que vous aviez à me dire?..

Mais Bernard n'était plus attentif qu'à la femme de pierre, à ses épaules amputées, son sein rongé, sa corbeille vide.

— Peuh!... dit-il, gonflant une bouche méprisante. Du dix-huitième?... allons donc!... du 1860 et du plus mauvais. C'est votre mari qui a raison. Cette statue ne vaut rien. Et je vais le lui dire, en le félicitant de sa compétence artistique... Mais je crois que vos amis ne se décident pas à venir. Dépêchons-nous d'aller les retrouver. D'ailleurs, — il regardait sa montre, — il est affreusement tard. Je m'excuse, mais je dois partir dans un quart d'heure.

— Bernard, répéta-t-elle.

Curieuse, oui, elle l'était ; mais quelque chose, à l'instant de le voir repartir, tressaillait derrière sa curiosité et la faisait parler d'une autre voix, une voix qui venait de loin, qu'elle semblait retrouver.

— Qu'est-ce que vous aviez à me dire?..

— Rien, répondit-il après un instant pendant lequel il ne cessa de regarder attentivement la statue.

Il avait hésité parce que, pareille à l'envie de rire, une autre tentation grondante le traversait : celle de lui dire, malgré tout, d'avouer sa hantise... Oui!... donner au monstre intérieur sa forme avec des mots, le jeter devant elle pour voir la tête qu'elle ferait, ce que serait, comme on dit, sa réaction. Mais il était trop facile d'imaginer cette stupeur, ces yeux arrondis. « Quelle horreur!... » Et puis tout de suite, la bouche qui se pince et se vexe : « Allons, voyons Bernard, vous vous moquez de moi... »

— Rien... non, rien d'important, je vous assure : le plaisir



de vous retrouver... de savoir si vous étiez heureuse... je le sais... je suis content.

— Hier... cependant, devant l'Hôtel de la Poste... Oh ! mais, comme vous voudrez ! Je n'insiste pas.

Elle soulevait un peu, l'un après l'autre, ses pieds gonflés dans le vernis, qui lui faisaient mal.

— Vous êtes d'ôlé, Bernard ! D'ailleurs, vous l'avez toujours été.

— Ah !... vraiment... J'étais... Vous vous rappelez ?...

— Je me rappelle..., dit-elle de son autre voix, celle qui était plus basse, qui venait de loin.

Mais cela désormais n'avait pas plus d'importance que si elle eût allégrement répondu : « Pas du tout ! » Le souvenir qu'elle gardait de lui, de leur amour, qu'est-ce que cela avait bien pu devenir, retouché de raison, d'inquiétude, et des plus pauvres remords, ceux qui ne brûlent pas, qui ne sont qu'ennuyeux ?

— Voilà votre mari... et M. Clansaye, et un autre monsieur, le docteur, je crois, annonça-t-il, soulagé, car ayant adoré d'avance l'attendrissement qu'elle aurait, il ne redoutait plus que de voir s'attendrir cette bourgeoise décidément un peu rouge, un peu forte, si placidement heureuse de quotidiennement remâcher son gros pain..

« Est-ce que je souffre ? » continuait-il à se demander... un peu... oui... » Mais c'était encore, c'était uniquement de ne pouvoir oublier tout de suite ces absurdes journées ; c'était d'une petite honte insupportable, acide à faire grincer des dents.

ANDRÉ CORTIS.

*(La dernière partie au prochain numéro.)*

---

# LA TERRE AFRICAINE

En rade de Bizerte, mars 1930.

Que la vie est donc brève, et que les jours et les années mêmes passent donc vite, quand il faudrait retenir le temps pour réaliser tant de projets ! Le plus grand miracle fut accompli par Josué qui arrêta le soleil pour achever son travail. Me voici déjà sur le bateau du retour, le *Gouverneur-d'Aumale*, et j'aperçois, au moment de lever l'ancre, la vanité de ce trop court voyage en Algérie et en Tunisie qui m'a proposé mille objets et ne me permettra pas de les atteindre.

La curiosité d'un romancier est toujours en éveil. Le roman, est-ce autre chose, en premier lieu, que le choix de la réalité la plus significative ? Art éternel qui fut, pour les Grecs, l'épopée homérique, la chanson de geste au moyen âge, au xvii<sup>e</sup> siècle la tragédie, et qui est aujourd'hui le relict de la vie présente, l'histoire de nos changements apparents et de notre fond humain permanent à travers les agitations contemporaines. Art susceptible de tous les renouvellements : quand on parle de la décadence du roman, il ne peut s'agir que de celle des romanciers. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, ils voudront entendre conter la merveilleuse aventure, gaie ou triste selon les circonstances et les réactions, — cette merveilleuse aventure, la leur...

Dans la merveilleuse et souvent douloureuse aventure de l'Algérie, — une aventure de cent années, — n'ai-je pas décou-

vert jusqu'à trois sujets de roman que sans doute je n'écrirai pas ? Il est vrai que les écrire, ce serait marcher sur les brisées de mon cher confrère et ami Louis Bertrand qui, après avoir suivi les traces des rouliers de l'Oranais en contact avec la race et le sol dans *la Cina*, *le Sang des races* et *Pépète le bien-aimé*, vient de conter le roman, à peine romancé, de la conquête. Mais chaque romancier n'a-t-il pas sa vision et son tempérament ? Oui, trois sujets de roman en vérité. Comptez plutôt. Celui de l'officier des postes extrêmes, dans quelque oasis au bord du Sahara, retranché du monde, respirant sa solitude, connaissant ses responsabilités, quasi oublié et nécessaire, ayant le choix entre la lente désagrégation et le durcissement qui fait le chef. Celui du colon : prendre une famille de petits paysans français traversant la mer au milieu du siècle dernier, s'installant du côté de Sidi-bel-Abbès ou du côté de Constantine, défrichant le sol, triomphant peu à peu des obstacles de la nature et de l'hostilité de la race indigène, transmettant à une seconde génération le soin d'achever son œuvre, et laisser entrevoir, derrière ce drame familial, l'œuvre lente, parfois pathétique et néanmoins féconde, de la colonisation tout entière. Celui enfin de la femme arabe, — celle qui, voilée, a tout de même entrevu, par l'école, par la rencontre de femmes d'Occident, une autre manière de vivre, — ou celle qui, dévoilée, mène l'existence nomade des tribus bédouines. Le premier tient tout entier dans notre histoire militaire de l'Algérie, trop mal connue. Le dernier tombe trop facilement dans le conventionnel par les difficultés de pénétration et de compréhension. Reste le deuxième dont j'esquissais un jour le plan à Alger, ce qui me valut cette objection d'un sceptique :

— Oui, nous en sommes maintenant à la génération qui a quitté ses domaines, les fait administrer à distance par un régisseur, et en mange les revenus ici même ou en France. C'est la dernière étape.

La dernière ? non : les revenus peuvent baisser, les régisseurs mal administrer, et il faudra bien alors que cette jeunesse dépensière revienne à la terre que tant d'autres colons n'ont heureusement point quittée.

De ces trois romans que je n'écrirai pas, je voudrais néanmoins montrer les ébauches dans les rencontres que j'ai pu faire sur la terre africaine.

## UNE ÉCOLE DE GUERRE

L'arrivée à Alger est presque une désillusion pour le voyageur d'aujourd'hui et il est bon de l'en prévenir. Elle ne saurait se comparer au spectacle qui frappa les yeux de Fromentin ou de Pierre Loti. C'est tout d'abord une question d'heure. Alger, dans la matinée, est, au soleil, blanche et dorée. L'après-midi elle apparaît grise et terne, et presque tous les bateaux qui font le service entre les deux rives débarquent l'après-midi. Le site est pourtant merveilleux. Aucun golfe ne s'arrondit avec plus de grâce et les collines qui dominent la ville lui offrent leurs pentes pour s'étager. Mais il n'y a pas eu de plan d'aménagement, ou ce plan a été élaboré trop tard. Comme toujours, ou presque toujours, notre individualisme nous a desservis. Il nous a empêchés de nous plier à une discipline. La cité se déploie en longueur quand il semble qu'elle aurait pu monter. Des rues étroites sont bordées de maisons trop hautes et disproportionnées, surtout dans ce quartier de Mustapha qui va devenir le beau quartier. Dans les autres, un mélange de villas de style arabe et de maisons de banlieue donne une note disparate. La ville indigène a presque totalement disparu ou plutôt s'est engloutie dans la nouvelle ville, tandis qu'elle a gardé tout son caractère à Tunis ou même à Constantine.

Malgré tous ces défauts, qui auraient pu aisément être évités, Alger garde assez de beauté pour attirer et retenir. Elle contient tant de merveilles, elle est si chargée de pittoresque avec ses mosquées blanches aux faïences bleues, avec le palais d'hiver, de beau style mauresque, défiguré par les remaniements assez malheureux d'une série de gouverneurs, avec le palais d'été, charmant dans son parc dont les arbres laissent apercevoir, par de vastes fenêtres, la mer, avec la Bibliothèque nationale, installée dans le palais de Mustapha Pacha, l'une des plus parfaites maisons arabes, avec la forteresse de la Kasbah, enfin, où l'on vous montre le pavillon historique : c'est là que le Dey frappa le consul de France, Pierre Deval, ce qui fut l'occasion de l'expédition de 1830.

Expédition de 1830 dont on mesure mieux sur place les difficultés, la hardiesse, le succès. Car Alger devait être une position formidable et quasi imprenable du côté de la mer.

Charles-Quint avait échoué devant elle. Le plan du commandant Boutin envoyé par Napoléon conseillait de débarquer à Sidi-Ferruch et de tourner le fort l'Empereur. L'habileté du maréchal de Bourmont fut en effet de réaliser ce plan. Il y fallut une audace étonnante et l'élan d'une troupe qui devait montrer au monde que notre valeur militaire n'avait point dégénéré depuis la chute de Napoléon.

Les fêtes du Centenaire ne manqueront pas de commémorer ce glorieux souvenir, et non seulement l'expédition de 1830, mais avec elle toutes les innombrables campagnes d'Algérie qui ont été nécessaires à la sécurité et au développement de notre colonie africaine. Cette colonie africaine leur est due en premier lieu. Nulle part je ne l'ai mieux compris qu'à Constantine, l'ancienne Cirta phénicienne, proie des rois numides et petite capitale romaine. Constantine, on le sait, est bâtie sur un roc et protégée de trois côtés par les abîmes du Rummel. Le seul côté accessible était alors formidablement défendu par le bey Ahmed, devenu souverain indépendant depuis la conquête d'Alger. Il fallait des journées de marche pour l'atteindre, et la nature la protégeait par une série de défenses naturelles depuis les Portes de fer. Une première fois (en 1836) la colonne du général Clauzel échoua. La retraite de cette colonne, par une de ces tempêtes qui surprennent en Afrique, rencontra des difficultés sans nombre et exigea une endurance et une surveillance de tous les instants. Les attaques de l'ennemi auraient pu si aisément la transformer en désastre ! Mais le succès de l'expédition d'Alger avait rempli d'étonnement le monde musulman. Ahmed n'osa pas nous poursuivre. L'année suivante, le général Damrémont reparut avec une armée de 10 000 hommes. La veille de l'assaut (12 octobre 1837), Damrémont fut tué en allant se rendre compte de la brèche ouverte dans le rempart ennemi. Mais rien ne fut changé aux ordres, et le général Valée qui prenait le commandement fit donner les troupes le 13. C'est un fils de Louis-Philippe, le duc de Nemours, qui prit la tête des opérations, et c'est la colonne Lamoricière qui entra dans la ville et s'en empara. Sur place, ce siège et cette conquête vous remplissent d'admiration.

L'ancien palais d'A Ahmed est aujourd'hui occupé par les bureaux de la division de Constantine et par les appartements de son chef. Quelle fraîcheur et quelle paix dans ces trois cours



intérieures plantées de jardins et bordées d'arceaux de cloître. La dernière, la mieux proportionnée et la plus décorée, était réservée aux femmes. C'était le lieu de leurs promenades, du choix du maître, de l'élévation ou de la condamnation de l'une ou de l'autre, et les malheureuses condamnées étaient jetées dans une trappe qui correspondait aux gouffres du Rummel.

L'Algérie, en outre, a été pendant tout le *xix<sup>e</sup>* siècle, — et après l'Algérie c'est aujourd'hui le Maroc, — une excellente école de guerre. Elle nous a donné des chefs sans nombre, et en même temps des organisateurs. Nous devons à l'Afrique non seulement les Clauzel, les Damrémont, les d'Aumale, les Bugeaud, les Changarnier, et tant d'autres, mais encore les Gallieni, les Joffre, les Lyautey, les Mangin, les Gouraud. Car il ne faut pas oublier que nos généraux se révélèrent, au début et tout le long de la conquête, d'excellents colonisateurs, créant des voies d'accès, des postes de sécurité, assurant la protection et la justice, entrant en relations avec les chefs indigènes et sachant les attirer et provoquer les alliances utiles et les collaborations efficaces. Bugeaud, le vainqueur de l'Isly, n'avait-il pas pris pour devise : *Ense et aratro* (par le fer et par la charrue)?

Rien n'est plus faux que notre façon accoutumée d'étudier l'histoire. Elle consiste à partir du plus lointain passé pour aboutir à nos jours. Or, c'est du temps présent qu'il convient de partir pour remonter en arrière, parce que, ce temps présent, nous le voyons et le comprenons, et *parce qu'il va précisément nous éclairer le passé*. Une guerre vécue nous révèle toutes les guerres; un traité manqué sous nos yeux toutes les erreurs diplomatiques; la fréquentation d'un grand chef ou d'un grand homme d'État toutes les supériorités. De la mort on ne vient pas à la vie, mais la vie nous permet de ranimer les ombres. Qu'ai-je besoin de me tant documenter sur ces généraux, ces officiers, ces soldats de l'ancienne armée d'Afrique? Je connais ceux d'aujourd'hui. Ils me répondent de ceux d'autrefois. La race n'a pas changé. Et voici que je rencontre à Alger, dans les hauts grades, les jeunes colonels ou les jeunes commandants que j'ai vus à l'œuvre pendant la grande guerre.

Le commandant du 19<sup>e</sup> corps d'armée est le général Naulin. Il était à Verdun en 1916. Il commandait la brigade qui tint les assauts des Allemands contre le village et le fort de Vaux



les 8, 9 et 10 mars. J'étais venu rendre visite au général Naulin pour parler avec lui des fêtes militaires qui se préparent à Alger en l'honneur de l'armée d'Afrique, et il n'a été question entre nous que de ces souvenirs de Verdun. Je vais voir ensuite son chef d'état-major, le colonel François, et avec lui c'est l'évocation de la Malmaison en octobre 1917 et d'Orvillers en mars 1918. Il était le chef d'état-major de la 38<sup>e</sup> division (général Guyot de Salins), une de celles qui, engagées partout, ont partout fait face aux plus dures épreuves, Charleroi, la Marne, l'Yser, trois fois Verdun, et la suite. Certes, par goût, il préfère le commandement direct. Sa taille, sa force, son autorité, son énergie le désignent pour cette action sur les hommes et sur le terrain. Mais sa puissance de travail est démesurée, sa science militaire exceptionnelle. Dans les bureaux aussi il faut de ces animateurs dont la vitalité se transmet à distance par les ordres écrits ou verbaux.

Je le retrouve le soir à la gare d'Alger, comme je prends le train d'Oran. Il est venu saluer le colonel Giraud qui vient d'être appelé à commander la zone de ces confins du sud de l'Algérie et du Maroc qui ont été le théâtre de tant de guets-apens et la cause de tant de pertes. Mais ce colonel Giraud, avec qui je vais voyager d'Alger à Oran, — de là il se rendra à son poste par Oudjda, — je l'ai connu, et mieux encore, dans la guerre.

J'avais rejoint le 4<sup>e</sup> zouaves au poste Avricourt, dans une creute de l'Aisne, la veille de la bataille de la Malmaison (23 octobre 1917), qui devait nous rendre le Chemin des Dames. Le commandant Giraud commandait le 3<sup>e</sup> bataillon, celui qui devait reprendre le fort. « Vous êtes les vainqueurs de Douaumont, vous serez les vainqueurs de la Malmaison », avait dit aux zouaves le général de Maud'huy. Ce 4<sup>e</sup> zouaves était un régiment de Tunis. A son contingent africain, s'étaient joints, à travers la guerre, des Bretons, des Vendéens, des soldats des pays envahis. Mais le fond était demeuré africain. Un régiment comme une nation est composé du cœur des vivants et des morts. L'histoire du 4<sup>e</sup> régiment de zouaves est une épopée. Il était à Charleroi, à la Marne, à Ypres, à Douaumont, à Louvemont, à Hurtlebise. Il portait alors la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire, avec quatre citations, en attendant la rouge aux couleurs de la Légion d'honneur.

Le commandant Giraud avait quitté son cher bataillon du 4<sup>e</sup> zouaves pour prendre un commandement plus important, quand je revis son régiment en avril 1918, après la mort de l'admirable commandant de Clermont-Tonnerre à Orvillers. Et je ne l'ai plus rencontré dans la guerre où je sais qu'il continua de faire merveille. Il ne pouvait faire autrement.

Après la guerre, il s'en fut au Maroc, où il défendit la trouée de Taza contre les tentatives des Riffains du Nord qui cherchaient à se souder au bloc dissident de la fameuse tache de Taza. Là encore, il réussit et s'imposa comme un chef. Taza, un fort, y porte mon nom, donné par un neveu, un charmant lieutenant de vingt ans tué là en 1920.

A son retour du Maroc, je revis le colonel Giraud, nommé professeur à l'École de guerre. Et voici que le Dieu des rencontres me remet en face de lui comme il repart pour de nouvelles destinées, à l'un des postes les plus importants et les plus périlleux de la grande colonie africaine.

N'avais-je pas raison d'écrire tout à l'heure que l'histoire du passé s'explique bien mieux par la vie présente? Je comprends les hommes de l'armée d'Afrique comme si je les avais connus, je les vois à travers nos officiers dont les yeux brillent quand ils parlent de l'œuvre à accomplir encore et toujours pour la France, quand ils parlent de l'œuvre marocaine du maréchal Lyautey...

Mon premier sujet de roman est décourageant. Comme il conviendrait mieux d'écrire la biographie de l'un de ces chefs, avec, comme fond de toile, le défilé des héros obscurs et anonymes, des soldats inconnus...

#### LE ROMAN DU COLON

Après le soldat, le colon.

— N'écrirez-vous donc rien pour nous? m'a-t-il été réclamé presque impérieusement au cours de mes randonnées dans les campagnes africaines. L'histoire d'une ferme algérienne ou tunisienne ne vous tenterait donc pas? N'est-ce pas là un sujet de roman? Donnez-nous une *Peur de vivre* coloniale.

C'est une *Force de vivre* qu'il faudrait écrire pour tous ces fondateurs de petits royaumes familiaux. Cela exigerait de longs séjours, et tout d'abord un choix des lieux. En vérité,

n'avons-nous pas trop oublié en effet les épreuves et les vicissitudes des premiers colons, ceux des premières concessions, qui défrichèrent le sol alors inculte et couvert de broussailles ?

Quand nous visitons aujourd'hui l'Algérie, nous la découvrons cultivée comme la terre de France, ou peu s'en faut, moins peuplée certes, et divisée en vastes domaines où s'allongent sans fin les champs de céréales ou les plantations de vignes. Nous roulons en automobile sur de belles routes, nous traversons des villages français bien bâtis, avec une église, une mairie, une école, comme en France, tandis que les gourbis indigènes ont peu changé. Au fond, nous n'avons pas toujours l'impression d'avoir quitté la France, tant le sol est bien cultivé et semble promettre des récoltes faciles et abondantes. Et nous n'ignorons pas qu'en effet, ces dernières années, les vins d'Algérie, les céréales d'Algérie ont envahi les marchés. Mais tout cela, pas plus que Rome, ne s'est créé en un jour. Il a fallu cent ans d'efforts et souvent d'une énergie surhumaine. Un vieillard avec qui je voyageais entre Oran et Alger, comme je lui montrais avec admiration ces promesses naissantes de la récolte future, me dit avec mélancolie :

— J'ai apporté ici mes châteaux et mes terres de Normandie, et je ne les ai jamais retrouvés.

Il avait été de ceux qui, dans une région nouvelle, ont voulu entreprendre et créer et se sont trouvés aux prises avec des difficultés impérieuses. Leurs successeurs hériteront de leurs essais infructueux. Combien y en a-t-il, de ceux-là, grands seigneurs, propriétaires terriens, paysans, venus en Algérie sur la foi des récits entendus, apportant leur or, leurs bras et leur esprit d'audace et de création, qui n'ont pas obtenu le succès et qui ont été vaincus ? Une œuvre commune est faite de cet ensemble de luttes individuelles, d'insuccès individuels, et le résultat général, comme celui d'une victoire, s'édifie sur des morts et sur des ruines. N'oublions pas les vaincus de la vie. Ils ont servi la cause collective et n'ont pas été récompensés.

La plus triste odyssée de ces vaincus est peut-être celle qui fut récemment contée par M. Maxime Rasteil, journaliste à Bône, sous le titre : *le Calvaire des colons de 1848* (1). Elle a

(1) *A l'aube de l'Algérie française : le Calvaire des Colons de 1848*, par M. Maxime Rasteil (Paris, Figuière édit., 1930).

pour théâtre le gros bourg de Mondovi dans la province de Constantine, ou plutôt son emplacement, car il n'y avait rien alors. Mondovi, à 23 ou 30 kilomètres de Bône et de la mer, desservi par une voie ferrée et par une excellente route, compte aujourd'hui 1500 habitants, dont 800 colons français. C'est un centre agricole très important: une mer de blés, une mer de vignes tout autour. Les vignes, détruites par le phylloxéra, ont été replantées. Des chais énormes signalent les domaines de Guebar Bou Aoun et du Chapeau de gendarme. Il est peu de régions aussi bien cultivées, aussi riches. Or, écoutez l'histoire lamentable de ces pionniers et vous mesurerez l'injustice du sort qui sur ces misères a édifié des fortunes.

Le petit livre de M. Maxime Rasteil est tiré du manuscrit, à peine mis au point, rédigé par le fils de l'un de ces premiers colons, nommé Eugène François, qui l'avait remis au curé de Blandan. L'authenticité en est certaine. Il est écrit simplement, sobrement, sans récriminations ni vaines plaintes et il a cet accent émouvant, cet accent de vérité qu'on trouve dans les mémoires paysans, et par exemple dans *la Vie de mon père* de Restif de la Bretonne.

Après les événements de 1848, le Gouvernement provisoire, pour utiliser les chômeurs et vider les ateliers de Paris, cherche à mettre l'Algérie en valeur. Douze mille colons seront dirigés sur l'Afrique: un crédit de 50 millions est voté, des concessions de sept à dix hectares (ce qui était dérisoire) seront accordées. Au début les émigrants seront logés dans des baraques et ravitaillés. Aussitôt des placards sont affichés et des annonces publiées dans les journaux. Le père François est charpentier au faubourg Saint-Antoine. Il a un bon métier et gagne largement sa vie. Sa femme, ses deux filles travaillent. C'est l'aisance au foyer qu'animent les jeux d'un garçon de neuf ans. Mais 1848 est le temps des utopies et des idéologies. Comment le maître ouvrier se laisse-t-il prendre à cette publicité et décide-t-il d'abandonner l'outil pour aller au loin défricher la terre à quoi il ne connaît rien? En vain les femmes au logis font-elles une musique assourdissante. Il s'inscrit pour une concession, vend ses meubles et prépare le départ. La famille est embarquée avec le onzième convoi à destination de Mondovi. Embarquée en effet au quai de Bercy: car le voyage s'accomplit sur canaux et par les voies fluviales, de la Seine

à la Saône, et de la Saône au Rhône. On n'était point pressé alors. A Pont Saint-Esprit la caravane prend le bateau à vapeur : c'est la vitesse. Après un mois de navigation, on arrive à Marseille. Le véritable voyage va commencer. Le *Labrador* met cinq jours pour traverser la Méditerranée et entrer dans le port de Bône. Là, on débarque les émigrants. Une dernière étape, de 25 à 30 kilomètres sur une mauvaise piste, à pied ou sur des charrettes, et les voilà à Mondovi, le 8 décembre, cinq semaines après le départ de Bercy.

Mondovi ? Il n'y a pas de Mondovi. Pas le moindre baraquement : seulement quelques tentes militaires. Les nouveaux colons y vivront quatre mois, sous un déluge. L'hiver n'a jamais été plus humide sur la côte algérienne. Peu à peu on construit quelques logements en planches. Au pluvieux hiver succède brusquement un printemps torride. Les fièvres paludéennes, puis le choléra font leur apparition. Le charpentier François voit mourir successivement sa fille aînée, sa femme, son beau-frère. La petite population de Mondovi est décimée : 250 morts en quelques semaines. Et, détail macabre, des médecins envoyés sur les lieux pour conjurer le fléau, conseillent aux habitants de danser :

— Pour éviter la contagion, leur déclarent-ils, il faut que votre sang soit en mouvement. Dansez, et vous serez épargnés...

Les colons si éprouvés, presque tous en deuil de quelque parent rapproché, n'hésitent pas, dans leur désir de vivre, à payer un violoneux et à danser chaque soir après leurs travaux.

Découragé, le charpentier François, après avoir marié sur place sa seconde fille, renonce à sa concession et se réembarque avec son fils. Mais il meurt à Marseille dans un petit hôtel du Vieux-Port. Le petit garçon, demeuré sans ressources, est recueilli par un cordonnier qui le réexpédie à sa sœur à Mondovi. L'orphelin se mue peu à peu en un grand gars solide. Il s'habitue à la terre, il devient un excellent ouvrier agricole, d'une force et d'une endurance réputées. Malgré bien des traverses, malgré bien des batailles, — fauves, bandits indigènes, insurrection, hommes d'affaires, — il réussit à acheter du terrain, une maison. Et voici ce qu'il écrit à la dernière page du cahier où il a noté l'histoire de sa vie difficile :

« En arrivant au terme de ce récit, je ne veux pas cependant qu'on puisse croire que j'ai fait état de ma mauvaise



chance dans le dessein de dénigrer mon pays. Non, car la France, berceau de tous les miens, avec son radieux Paris que ma mère et mes sœurs avaient eu tant de chagrin de quitter sous le pressentiment du désastre qui allait déchirer notre famille, la France demeurera jusqu'à mon dernier souffle la grande figure de la Patrie aimée. Elle n'est pas responsable des erreurs ou des fautes de quelques-uns de ses dirigeants, mais c'est le moins tout de même que ceux de ses fils, arrachés à leurs foyers par de séduisantes promesses gouvernementales et qui furent victimes de regrettables méthodes de colonisation, ne restent pas sous le coup des critiques des ignorants qui leur ont jeté la pierre sans avoir vécu leur vie d'espérance et de désespoir. Il est indispensable que justice leur soit rendue. C'est mon vœu le plus cher, en vue duquel j'ai hâte de clôturer cette narration sincère, car, à mon âge, il ne faut pas renvoyer au lendemain le sillon qu'on peut tracer la veille. Et ce serait une grande peine pour moi, je l'avoue, que de n'avoir pas dit tout ce que j'avais à dire avant de disparaître entre quatre planches, au creux de la terre algérienne que j'ai arrosée de mes sueurs... »

Le grand Eugène François est décédé en 1916 à Bône, où il a été enseveli. Le calvaire gravi par ses parents, beaucoup d'autres colons algériens, à leur tour, l'ont gravi. L'histoire de Mondovi s'est renouvelée à Barral, à Jemmapes. A Jemmapes, ce fut pire, et il fallut rapatrier les malheureux. Après le rêve utopique de 1848, il y eut la gabegie, le gaspillage, les erreurs de culture. Tout cela est aujourd'hui recouvert par de magnifiques champs de céréales, — à l'époque des moissons les plaines sont toutes dorées, — par de féconds vignobles, par l'utilisation méthodique du sous-sol. Mais encore une fois, lorsque la victoire est acquise, n'oublions pas les morts et n'oublions pas les fautes : les morts pour fleurir leurs tombes, les fautes pour les réparer. Il convient de nous rappeler, au moment où nous célébrons les fêtes du Centenaire, ce que l'Algérie nous a coûté en hommes, en or, en travail, afin que nous assurions son avenir, non pas arabe, mais français.

Cependant, je désire maintenant faire entendre un autre son de cloche. Reçu et fêté à Oran, comme dans toutes les grandes villes d'Algérie et de Tunisie, par mes compatriotes de Savoie qui ont fourni à l'émigration coloniale un contin-



gent nombreux et d'excellente qualité, je me suis trouvé, à table, le voisin d'un ancien instituteur de la Maurienne, M. Serain, qui m'a conté la belle histoire d'un village algérien. Avant de la transcrire, il me faut donner quelques détails géographiques.

Dans l'arrondissement de Sidi-bel-Abbès, qui est aujourd'hui l'un des plus riches de l'Algérie, entre Bel-Abbès et Tlemcen, le génie militaire, au temps de la conquête, avait creusé un puits afin de permettre aux troupes en mouvement de se ravitailler en eau potable. C'était le puits de Zehana, et le pis fut appelé Hassi-Zehana. Le pays ? Une vaste plaine ondulée, couverte de broussailles. Un café maure s'installa près du puits, afin de donner à manger aux gens de passage. Puis, un ancien soldat, industriel et avisé, ouvrit une auberge, de l'autre côté de la voie stratégique qui, de piste, était devenue route. Or, en 1883, un ancien collaborateur de l'amiral de Gueydon, demeuré en Afrique comme conseiller du gouvernement, du nom de Tassin, revenant de Tlemcen, s'arrêta à l'auberge pour relayer. Pendant que les chevaux soufflaient avant d'achever l'étape, il se promena dans la campagne et fut saisi d'admiration devant la plaine d'Hassi-Zehana, dont la diversité des plantes et la variété des essences d'arbres révélaient la fertilité du sol. Que manquait-il pour créer ici même un centre d'agriculture ? N'y avait-il pas de l'eau, une terre féconde, un climat salubre ? Dès son retour à Alger, il informa le gouverneur, qui était alors M. Tirman, de sa découverte. Ne ferait-on pas d'Hassi-Zehana une colonie de peuplement ? N'y bâtirait-on pas un village ?

— Sans doute, sourit le gouverneur, et ce village s'appellera Tassin.

La région d'Hassi-Zehana appartenait à un douar de Tiffilès. Le gouvernement, soucieux de légalité, acheta les terrains (4000 hectares), entreprit des travaux d'adduction d'eaux et de voies de communication, créa une centaine de lots urbains correspondant à autant de lots ruraux. Il ne restait plus qu'à trouver des habitants. L'œuvre préparatoire avait coûté assez cher pour que l'administration se montrât difficile dans son choix. Les annonces de concessions furent distribuées aux journaux : ces concessions étaient gratuites, mais les concessionnaires devaient justifier d'un capital d'au moins cinq mille

francs pour les premières mises de fonds. Sur 1600 demandes, le Gouvernement put faire un triage utile, ce qui explique la fortune rapide de Tassin. Neuf de ces concessions furent accordées à des familles paysannes de Savoie. Et voici leur histoire que je tiens de mon voisin de table, M. Serain, à qui je vais laisser la parole :

« En 1888, j'étais instituteur depuis six ans à Hermillon, qui est un petit village de la vallée de Saint-Jean de Maurienne en Savoie. Chaque soir, ma journée de classe achevée et le souper fini, nous nous réunissions avec quelques familles amies qui venaient nous rendre visite à l'école. Tandis que ma femme causait avec les pauvres ménagères de leurs mille soucis quotidiens, les hommes me demandaient renseignements et conseils, se répandant presque toujours, à propos de la moindre difficulté, en plaintes amères contre le climat trop ingrat, maudissant la neige qui recouvrait alors leurs maisons et leurs champs d'un immense manteau blanc, et qui les empêchait, eux et leurs femmes, d'aller arracher, à la cime de la montagne ou aux flancs abrupts de la vallée, l'herbe nécessaire à leur vache laitière pour produire ce lait si indispensable à la fabrication du beurre et du fromage qu'ils échangeaient, au marché de la ville, contre de bonnes pièces blanches. Si du moins ils avaient eu en partage de beaux hectares fertiles, cela aurait compensé les inconvénients des trop longs hivers. Avec la promesse d'abondantes récoltes, ils se fussent résignés en songeant à la germination qui s'accomplissait sous la neige. Mais c'était à peine si le plus riche d'entre eux possédait un hectare, et encore quand les terres n'étaient pas de pures roches recouvertes d'une légère couche d'humus et situées à des altitudes impossibles, partant impropres à toute culture. Et c'était en de pareilles conditions qu'il leur fallait payer les impôts et élever des familles de six à douze enfants !

« Je ne manquais pas de partager leur peine quand, un jour, mes yeux tombèrent sur l'annonce de ces concessions de terrains en Algérie. Aussitôt je leur fis part de ma lecture. — Pourquoi ne pas vous expatrier, leur conseillai-je, puisque vous vous trouvez si mal ici ? Pourquoi ne pas partir pour l'Algérie où l'on assure que le pays est si beau, le climat si agréable, l'hiver si doux, la terre si féconde et si facile à acquérir, la vie si large ? Si j'étais à votre place, ayant comme

vous un petit bien au soleil, ou plutôt à l'ombre de ces montagnes, je n'hésiterais pas à le réaliser au plus vite et à émigrer... Cependant ils hésitaient : « Nous avons l'habitude de peiner ici... » Les femmes surtout avaient peur d'une telle aventure. Elles ne pouvaient se plier à l'idée d'abandonner le coin de terre où elles avaient toujours vécu, les vieux parents, l'église, le cimetière. Elles croyaient à toutes sortes de fariboles sur les moricauds et sur les fauves qui habitaient l'Afrique. Peu à peu, tout de même, la tentation fut la plus forte. Il fallait voir. Je fus envoyé en éclaireur avec Jean-Baptiste Mollard en avril 1889. Nous fûmes reçus à Alger par M. Tirman le gouverneur et nous visitâmes des centres de colonisation du côté d'Oran. Nous revînmes émerveillés : tout poussait à merveille là-bas, les céréales et la vigne. La vigne, surtout, réjouissait mes hommes. Neuf familles d'Hermillon se décidèrent, firent leurs demandes de concessions, vendirent leurs terres et s'apprêtèrent à émigrer. Neuf familles, en tout 65 personnes, dont 26 adultes et 39 enfants. Quand les titres de propriété arrivèrent, les hommes s'en furent trinquer au cabaret, mais les femmes et les vieux parents se réunirent pour pleurer ensemble. Le départ n'irait pas tout seul. Au dernier moment, voilà que les hommes eux-mêmes se mettent à trembler :

— Vous qui nous avez entraînés dans cette histoire, me réclamaient-ils, venez avec nous, vous n'avez pas le droit de nous abandonner...

« Comment quitter ma profession après dix-sept ans de service, sans droits à la retraite, avec ma femme et deux enfants ? D'autre part, c'était vrai que j'étais responsable de l'exode. Je demandai un congé d'un an, avec la faculté d'être nommé un jour instituteur à Tassin si l'on y créait une école. Le 2 décembre, tous les hommes prirent le train à Saint-Jean-de-Maurienne. Les femmes attendraient que les maisons et les terres fussent en état. Le 6, nos Savoyards arrivaient à Tassin où je les rejoignis quelques jours plus tard avec les miens qui n'avaient pas voulu me quitter. Quelle arrivée ! De la gare de Tattfaman un charbonnier espagnol nous transporta avec notre baluchon dans un tombereau à matériaux. L'homme noir s'était juché à califourchon sur un des brancards et, tout en fumant sans arrêt des cigarettes, il nous conduisait en silence, au trot cahoteux et lent d'une maigre haridelle de robe indé-

finissable à travers les fondrières que les pluies torrentielles de la veille avaient creusées dans la route encore inachevée. Ma femme était soucieuse. Le mauvais temps menaçait. Quand le tombereau s'arrêta, je demandai : « Où est Tassin ? » Là, fit l'homme laconiquement. Au milieu de la brousse un espace dénudé, quelques gourbis, pas une maison. Cela change de visiter en passant un pays qu'on trouve pittoresque, et de l'examiner pour s'y fixer. Des chiens nous signalèrent par leurs aboiements. Mes compatriotes apparurent et nous conduisirent dans le premier baraquement qu'ils avaient tant bien que mal construit.

« Les premiers temps furent très durs, à cause du mauvais temps et des difficultés d'installation. Plusieurs des concessionnaires, manquant de courage et de persévérance, abandonnèrent Tassin. Mes Savoyards restèrent. Ils s'unirent pour bâtir ensemble, et successivement, leurs maisons, chacun apportant son métier ou son industrie, l'un maçon, l'autre charpentier. Leur union fut leur salut. Cependant nos ressources étaient médiocres : il fallait nous serrer la ceinture, vivre de maigres soupes, d'œufs et de mouton, achetés aux indigènes, de gibier abattu par le fusil de l'un ou de l'autre. Les femmes et les enfants s'étaient décidés à passer la mer. Après les maisons, on défricha les terres. La broussaille algérienne ne ressemble en rien à nos bois de France ; elle n'est pas non plus comparable aux immenses forêts vierges de l'Inde ou de l'Amérique, entrelacées de lianes en fleurs, servant d'abri à une multitude d'oiseaux, de reptiles ou de fauves. Elle n'est ni aussi touffue que les uns, ni aussi grandiose que les autres : c'est simplement une sorte de fourré d'un mètre cinquante de haut environ, presque entièrement composé d'arbres à feuilles persistantes, tels que chênes-verts, jujubiers, romarins, caroubiers, oliviers sauvages, arbousiers, palmiers-nains, alfa, etc., d'une couleur uniformément verte. La ténacité de ces racines dépasse toute imagination. Nos gens de Tassin, après avoir visité à plusieurs reprises leurs différents lots, connurent un moment d'inquiétude. Comment débarrasser le sol de cette couverture arborescente ? Il fallut s'adresser aux charbonniers espagnols, spécialistes de cette sorte de défrichement, et passer par leurs lourdes conditions. Après les obstacles de la nature, c'était l'exploitation des hommes.

« Néanmoins, Tassin était fondé. Ses habitants avaient désormais des maisons, simples, mais suffisantes, des jardins défrichés et irrigables, susceptibles de produire les légumes nécessaires à la famille, et des lots de vignes où ils semailent des céréales en attendant d'y planter des cépages. Un service de diligences reliait le nouveau village à Sidi-bel-Abbès et à Tlemcen. Un bureau de poste était créé. Une mairie, une église, une école étaient en construction. Un an après l'arrivée, la bataille était gagnée... »

Le vieil instituteur, qui s'est animé au cours de son récit, rit de contentement au rappel de ces années de lutte, et à la responsabilité que lui-même encourut, puisqu'il fut le provocateur et le tentateur.

— Et maintenant, lui ai-je demandé, qu'est devenu le village de Tassin après quarante ans ? Que sont devenus vos neuf chefs de famille savoyards ?

— Allez-y, m'a-t-il répondu en clignant de l'œil.

— Le temps me manque, malheureusement. Peut-être reviendrai-je.

— Revenez, monsieur, et vous verrez un village prospère de 900 habitants. Il forme un quadrilatère entouré de larges boulevards, divisé en quartiers réguliers. Au centre, sa grande place groupe cinq beaux édifices communaux : mairie, école avec cinq classes, église, presbytère et bureaux complets des Postes et télégraphes. Des arbres magnifiques lui donnent ombre et fraîcheur. La route nationale d'Oran à Tlemcen traverse Tassin dans toute sa longueur et sur les bords se succèdent les hôtels, les maisons de commerce ou d'industrie locale, les confortables maisons particulières, quelques-unes presque luxueuses. Vous vous croirez dans un de nos faubourgs de France les plus coquets.

— Et vos neuf familles d'Hermillon ?

— Grâce à leur sobriété et à leur ténacité au travail, toutes ont réussi, monsieur. Et même il en est deux qui sont parvenues à une fortune relative, 3 ou 600 000 francs. Une seule est rentrée en France sans esprit de retour. Une autre, plus aventureuse, s'en est allée au Maroc après avoir réalisé le prix de sa concession. Des sept autres de mes compagnons, quatre sont morts âgés, laissant leurs enfants sur place pour leur succéder ; un cinquième est rentré au pays où ses fils, fixés à



Tassin, lui servent une rente; les deux autres sont fort bien portants, l'un à 83 ans et l'autre à 74. Et voilà toute l'histoire de l'exode d'Hermillon.

— Et les femmes, monsieur l'instituteur, n'ont-elles rien regretté?

— Celles qui vivent encore rient de bon cœur en se rappelant la peur que leur causaient le départ et la traversée.

— Et les terres?

— La brousse épaisse est aujourd'hui une riche plaine ondulée, couverte d'opulentes cultures, donnant en moyenne chaque année 45 000 quintaux de céréales. Sur les coteaux s'étalent de plantureux vignobles dont le rapport actuel est d'environ 40 000 hectolitres d'un vin déjà renommé. On cultive, en outre, et avec succès, toutes les plantes du climat moyen de la France. Bien que l'altitude de Tassin soit de 500 mètres, l'olivier y réussit à merveille (1).

Ne voilà-t-il pas un beau roman colonial? Ce sont mes paysans savoyards qui l'ont écrit ou plutôt dicté à leur instituteur, à leur entraîneur.

#### LE MYSTÈRE DE LA FEMME ARABE

Lors de mon premier voyage en Orient, — c'était en automne 1913, — j'ai vu à Constantinople les premières *Désenchantées*. Pierre Loti avait pu être la dupe d'un petit complot féminin; il avait néanmoins découvert et mis à jour la grande plaie orientale, le malaise de la femme lasse de vivre voilée et cloîtrée. Déjà la jeunesse était en réaction contre les mœurs séculaires. M. Boppe qui était conseiller à l'ambassade de M. Bompard, — esprit fort distingué et cœur courageux, auteur de plusieurs ouvrages sur les peintres orientalistes, il est décédé prématurément en Extrême-Orient après avoir pris part, durant la guerre, à la retraite des Serbes, — me pria chez lui avec deux ménages de hauts fonctionnaires turcs qui vivaient à l'européenne, c'est-à-dire proscrivaient la polygamie

(1) Voyez aussi *Tassin, Histoire d'un village algérien*, 1890-1900, par V. Renaud, chef de la statistique au Gouvernement général de l'Algérie (Alger-Mustapha, Girolt, imprimeur, 1900). Ce volume, qui confirme exactement le récit de M. Serain, mais s'arrête à 1900, est introuvable. Il m'a été envoyé après mon retour en France par M. Serain.

et acceptaient notre genre de vie, nos sorties, nos invitations. Ces dames arrivèrent voilées, mais à l'intérieur de la maison, quittèrent leurs voiles et leurs dominos pour nous apparaître vêtues à la dernière mode et le visage découvert. L'une d'elles était une blonde Circassienne aux traits réguliers, aux beaux yeux allongés et noirs, aux joues lisses comme un pétale de fleur de magnolia. Je ne puis lire *Aziyadé* sans lui prêter cette beauté. Il fut question, au cours de la conversation, de nos derniers romans, de nos dernières pièces de théâtre. Ces dames donnaient leur avis librement, dans un excellent français appris à l'école, sous l'œil complaisant de leurs maris. Plus d'une fois, elles saisirent l'occasion de plaindre leurs sœurs captives que l'intelligence et la confiance conjugales n'avaient pas affranchies.

Depuis ce voyage, le malaise de la femme orientale n'a fait qu'augmenter. Souvent, dans nos villes d'Afrique ou de Syrie, elle reçoit jusqu'au mariage la même instruction que les petites filles chrétiennes. Puis, brusquement, le rideau se tire, elle se marie. Qu'en est-il de sa pensée, de son cœur, sinon de son corps dans cette existence recluse? C'est le grand problème nouveau dont la solution, tôt ou tard, bouleversera l'Islam. En Syrie, sur la route de Palmyre, ma fille, visitant le harem du principal personnage de Kariatein, petit bourg au cœur du désert, reçut les confidences d'une toute jeune femme de son âge qui avait été élevée chez les religieuses de Damas. Elle demeura quelque temps en correspondance avec elle. C'étaient des lettres navrantes. L'autre femme, déjà âgée et stérile, s'était mise à haïr son enfant. Puis la correspondance cessa. Le silence se fit sur Kariatein et ses drames secrets (1). L'instruction nouvelle qui est donnée aux filles est venue augmenter le malaise.

La religion chrétienne apporterait à la femme sa pudeur et sa liberté ensemble. Mais elle est proscrite. A Sidi-Bel-Abbès, M. Léon Adoue, qui a rassemblé dans un excellent ouvrage d'érudition l'histoire, les légendes et la vie anecdotique de sa ville (2), a raconté le mariage de Joseph et d'Aïcha dont le marquis de Massol et Louis Lacretelle s'étaient déjà faits les

(1) *Sur la route de Palmyre*, par Paule Henry-Bordeaux (Plon, édit.).

(2) *La Villé de Sidi-Bel-Abbès*, par Léon Adoue (Sidi-Bel-Abbès, René Roidot, édit., 1927).

historiens dans leurs récits sur la province d'Oran. L'aventure est assez significative pour être rappelée.

Ce Joseph était l'enfant naturel d'un grand seigneur de la Gascogne qui, pour se débarrasser d'un gênant témoignage, l'expédia en Afrique après la conquête d'Alger. En 1833, il gagne sa vie comme maçon, puis comme ouvrier d'art. Dix ans plus tard, il s'éprend d'une belle Mauresque nommée Aïcha. Celle-ci consent à se convertir. On la baptise, on la marie selon le rite catholique. L'évêque officie en personne, et le général Lacretelle, alors en garnison à Alger, est son parrain et son témoin. Le brave Joseph ne se doutait pas qu'il venait d'épouser la fille de Mohammed Mathar-Bachi, chef de musique de l'ancien bey d'Oran et veuve de l'agha Ahmed-Bougaligha, lieutenant d'Abd-el-Kader, et qu'il allait entrer par la voie du mariage en des complications sans nombre. La prise de la Smala avait laissé Aïcha veuve et prisonnière. Rendue par les Français à la liberté, elle n'avait pu retrouver sa famille et, pour vivre, avait dû accepter les plus basses besognes. Ainsi avait-elle rencontré Joseph qu'elle considérait comme un sauveur. Aussi n'avait-elle pas hésité à quitter sa religion. Mais quand les deux familles indigènes connurent cette union sacrilège, elles mirent tout en œuvre pour en faire cesser le scandale.

— L'oncle d'Aïcha, explique M. Léon Adoue, l'agha Muley-Abd-el-Kader qui résidait aux Ouled-Ali, sur la route d'Oran à Sidi-Bel-Abbès, manifesta l'intention de reprendre sa nièce de gré ou de force. Les émissaires qu'il envoya à Alger furent très surpris de trouver la jeune Mauresque habillée à la française. Ils ne purent pas la décider à les suivre. L'agha entra dans une grande colère en entendant le rapport des hommes de sa maison qui revenaient d'Alger. Il chargea alors Ben-Aouda, le propre frère d'Aïcha, d'aller engager sa sœur à renoncer à un mariage et à une apostasie qui jetaient le plus grand discrédit sur sa famille : Ben-Aouda devait, au besoin, enlever la jeune femme et la ramener à la tente paternelle. Ben-Aouda, comprenant l'inutilité de la force, recourut à la ruse. Il persuada à Joseph de laisser sa femme et ses enfants rendre visite à leur famille et même de venir ensuite les rejoindre : l'agha paierait les frais du voyage. Le bon et naïf Joseph se laissa convaincre. Aïcha partit avec ses enfants et ne revint pas.

Joseph réclama. On lui envoya de l'argent. Il se mit en route pour Sidi-Bel-Abbès. La belle Aïcha ne lui fut pas rendue, mais il put voir ses enfants hâves et déguenillés, maltraités en qualité de fils de chrétien. Furieux, il met en branle le bureau arabe qui lui fait restituer Aïcha, mais avec des concessions destinées à calmer les susceptibilités religieuses. Aïcha, quoique chrétienne, devait suivre d'une façon apparente la religion musulmane et porter le costume indigène. Même obligation pour les enfants. Quant à Joseph, on le laissait libre : pour ne pas se faire remarquer dans sa propre famille, il adopta le burnous et le turban. Le Gouvernement français lui accorda des terres à Sidi-Bel-Abbès, au hameau Muley-Abd-el-Kader, connu aussi sous le nom de camp des Spahis. L'oncle d'Aïcha lui fit même construire une maison et il fut dans la suite garde-champêtre de Muley-Abd-el-Kader. De son union avec Aïcha il eut huit enfants qui reçurent une éducation mixte. Mais tous, plus tard, abandonnèrent la religion catholique et se fondirent dans la masse indigène.

Notre faiblesse gouvernementale en face de l'Islam se trahit à cette anecdote privée. Elle se contente des demi-mesures. Elle fait restituer Aïcha à son mari, mais distribue huit petits Français à la race arabe. La question religieuse est à la base de toute colonisation : elle seule résout les autres, l'éducation et l'instruction. Car, trop souvent, l'instruction que nous donnons prépare contre nous des révoltés, comme nous l'avons pu voir récemment en Indo-Chine. Or, aucun gouvernement, — ni le royal, ni l'impérial, ni le républicain, — n'a osé poser la question religieuse en Orient.

Gracieusement invité par notre résident général à Tunis, M. Manceron, j'ai assisté à la réception donnée par le bey dans son palais du Bardo aux portes de la ville, à l'issue du Ramadan. Tout ce qui, en Tunisie, compte dans la race indigène a défilé sous mes yeux pour le baise-main dans la grande salle à l'extrémité de laquelle, assis sur un fauteuil rouge et or, le bey, d'un air attristé et royal, tendait sa paume aux lèvres tantôt dévorantes et tantôt indifférentes de ses sujets. Debout à côté de lui, l'héritier du trône, presque aussi âgé que lui, s'appuyait au bras du fauteuil pour bien marquer son droit. Une musique arabe jouait pendant l'interminable défilé. Tantôt je regardais les

tableaux suspendus aux murs : les portraits des beys, ceux des souverains d'Europe qui furent envoyés en cadeaux, un jeune Victor-Emmanuel II presque blond, un jeune Napoléon III aux yeux perdus, un Louis-Philippe en tapisserie, et surtout un ravissant François-Joseph à la taille serrée, le François-Joseph qui séduisit la princesse Élisabeth et forma avec elle le plus beau couple du monde et bientôt le plus désuni. Et tantôt, le plus souvent, j'interrogeais des yeux les visages fermés de tous ces chefs indigènes, de tous ces prêtres, vêtus de burnous éclatants du plus fin tissu et recouverts de hauts turbans compliqués. Ils m'apparaissent si différents de nous, si peu mêlés à nous, graves et sévères plus que nous, peu aptes au sourire ! A la fin du défilé, vinrent les représentants des tribus du Sud : l'un d'eux, du plus beau noir, majestueux et impérieux, se drapait dans un manteau bleu clair d'une teinte qui caressait les yeux comme la plus belle robe peut caresser un corps de femme. Le roi mage Gaspard devait se présenter ainsi à la crèche. Et précisément les Rois Mages, qui représentaient l'Orient d'or, de bronze et d'ébène, sont venus saluer le Christ naissant.

Les visages de femmes, où les interroger ? Qui nous révélera les révoltes intimes de toutes ces recluses ? A Tunis, au cours d'une discussion sur ce conflit de nos mœurs avec les mœurs indigènes, une jeune femme qui a pu fréquenter les harems m'engagea à lire un ouvrage peu connu en France, bien qu'édité à Lyon, *l'Épervier d'or* de M. André de Labonne (1). Cet André de Labonne a vécu dans le sud tunisien d'où il a rapporté ce recueil de contes et de légendes. Recueil très inégal, mais qui contient, parmi quelque pacotille, une vraie perle. La perle, c'est une trop courte nouvelle intitulée *le Collier de clous de girofle*.

Un jeune officier, le capitaine Bayle, qui a fait un peu trop la fête à Paris et contracté des dettes, pour rompre avec ce lourd passé demande un poste en Afrique. Il est envoyé dans une oasis du sud tunisien où il est le chef et le maître de la force et de la justice. Auprès de lui, il a, pour l'assister vis-à-vis des indigènes, le bach-chaouch Larbi ben Abdallah, qui est un vieillard orgueilleux et farouche, mais un fidèle allié de la

(1) *Épervier d'or*, contes et légendes de la Régence de Tunis, par André de Labonne (Lyon, éditions du Fleuve, 1926).



France. Or, un matin, l'officier trouve sur sa table un chapelet de fleurs noires semblables à des gouttes de sang séché. « Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il au vieux cheik. — C'est le collier que, dans notre fraction, la fiancée envoie au fiancé que son père lui a choisi, ou bien encore, ajoute-t-il d'un ton inexprimable de mépris, le présent de la fille du péché, de la femme adultère à son amant. » Bayle a la sensation qu'il vient de commettre une imprudence et se hâte de la réparer en expliquant qu'il a trouvé le collier sur la route : « J'aimerais en avoir un, mais beaucoup plus beau. »

Le lendemain, c'est un collier où alternent avec les fleurs d'orange les petites boules d'or de la cacie. Le surlendemain, l'officier prolonge sa veillée pour surprendre la visiteuse nocturne qui lui apporte ces présents symboliques. « Vers la onzième heure, d'une façon subite et si imprévue qu'il eut un sursaut de tout le corps, une femme parut soudain dressée dans l'embrasure. Elle fit moins de bruit qu'un guépard bondissant sur la dune et, ayant vu l'officier, restait immobile, ses pieds nus crispés sur l'entablement de la fenêtre, sans plus bouger qu'une statue sculptée sur une pierre tombale. Bayle la contemplait. Elle était grande et pure. Un voile rouge couvrait son front, suivait l'ovale de son visage, le contour de ses épaules et s'effilait en longues franges des coudes jusqu'aux genoux. Sa tunique tombait droite, en quelques plis harmonieux, de la pointe dure de ses seins à ses chevilles. Ainsi, la tête un peu renversée, le front dans l'ombre, le bas du visage idéalisé par un rayon de lune, presque enveloppée dans son *safesari* pourpre brodé de blanc, elle faisait rêver à une reine très belle du temps des Ptolémées, parée pour le royaume des ombres comme pour des épousailles et couchée dans son sarcophage au cimetière d'Antinoë... Elle se taisait, les yeux fermés, droite et hiératique, dans sa beauté insoupçonnée de déesse antique, élevée à l'air pur, sous des voiles flottants, dans le voisinage des grandes étendues du Sud, avec le rythme harmonieux et souple qu'avait mis en elle le noble geste de l'amphore portée sur l'épaule... Elle ouvrit les mains en un geste d'offrande et lentement, de ses doigts ouverts, coula au pied de l'homme, comme une grosse goutte de sang, son troisième présent, une rose rouge de l'oasis... »

J'ai voulu donner par cette citation une idée de ce style souple

et lyrique, un peu trop chargé d'images ou de banales épithètes, mais jeune et ardent. Cependant il ne se peut pas que le bas du visage soit éclairé par un rayon de lune, car, debout dans l'embrasure, la femme tourne le dos à la lumière. L'officier n'a pas de peine à s'éprendre de la belle et généreuse donatrice. Chaque nuit elle vient ainsi le rejoindre et part avant le lever du jour. Le septième jour seulement, il pense à lui demander son nom. Elle s'appelle Ghezella, fille d'un chef de grandes tentes, et femme du vieil Abdallah. Elle profite, pour venir, de sa ronde de nuit. Il pousse un cri de surprise, et la supplie de ne plus risquer sa vie, car il sait la violence et la cruauté du vieillard. Mais cette vie, elle ne la connaît plus qu'à travers son amant. Elle l'avait vu passer à cheval, elle avait rêvé de lui. Mariée enfant, ou plutôt vendue à un vieillard, elle ne s'est réellement donnée qu'à lui. Elle accepte son destin.

Une nuit, elle ne vint pas. Dans une sorte d'hallucination, le capitaine a cru voir son image apparaître sur la fenêtre, puis se fondre, se désagréger. Le lendemain matin, le médecin aide-major du poste accourt le chercher. Une femme est décédée et il ne peut donner le permis d'inhumation, tant cette mort paraît suspecte. Bayle est officier de police judiciaire. Il doit accompagner le médecin. D'avance, il a tout deviné. Ghezella a été étranglée par son mari qui s'est vengé. Dans la maison arabe, Abdallah les attend auprès du cadavre. Il affronte la rencontre : « Seigneur capitaine, dit-il lentement, j'ai trouvé le collier que tu m'avais chargé de te procurer, mais je voudrais, en échange, que tu me rendes celui que j'ai vu entre tes mains et que porta longtemps la morte. » Il a épargné dans sa vengeance l'amant, il s'est contenté de la femme...

Cette brève analyse ne peut donner qu'une idée bien insuffisante de ce court drame ramassé, violent, sensuel et cruel qui exprime, comme peu de récits, *le Sang, la volupté et la mort* à la manière orientale. Mais voici que la réalité va le dépasser. Comme j'arrivais à Tunis, la ville était encore sous le coup de l'émotion causée par un assassinat commis dans les circonstances les plus tragiques et par des funérailles auxquelles toute une race avait voulu prendre part.

Habiba Messika était une de ces juives qui, dans les villes du sud tunisien, sont élevées en communauté avec la race

arabe, mais jouissent de plus de liberté. Toute jeune, presque enfant, elle était devenue célèbre par ses chants et par ses danses, qu'elle ne cessait de perfectionner avec un art et une volonté incomparables. Bientôt elle fut la grande étoile tunisienne. Partout où elle chantait et dansait, elle était acclamée comme une souveraine. Les lettrés allaient jusqu'à la comparer à Sarah Bernhardt. Dans les cafés maures, dans les mosquées, sur les routes, elle animait les conversations et dans les harems les femmes, suivant dans leur ombre sa destinée lumineuse, se faisaient offrir pour leur phonographe les disques des airs qu'elle aimait. Sa renommée ne cessait de grandir. Cependant, elle ne refusait jamais son concours aux concerts et aux œuvres de charité. Généreuse autant que belle, la misère ne la trouvait jamais insensible.

De sa vie privée que savait-on ? Elle habitait à Tunis une maison construite pour elle, et élégamment meublée. Ses toilettes étaient toujours du goût le plus raffiné. Ses bijoux, ses châles étaient réputés. On disait qu'un juif du sud, nommé Liaou Mimouni, se ruinait pour elle et que, néanmoins, elle n'était pas sa maîtresse, se contentant de le payer avec des chansons arabes, car il était fou de sa musique, ne se lassait pas de l'entendre et s'apaisait peu à peu en l'écoutant. On disait encore qu'elle ne voulait pas se partager et qu'elle aimait d'amour un jeune Français qu'elle avait installé chez elle. On disait... Mais que ne disait-on pas ? La légende et l'histoire se disputent toujours la vie privée des femmes célèbres, et spécialement des chanteuses et des danseuses qui appartiennent en quelque sorte au public.

Et puis, un matin, ce fut dans Tunis une clameur d'effroi et presque de douleur. Habiba Messika était mourante. Habiba Messika avait été brûlée volontairement, méchamment, victime d'une vengeance presque sadique, et Liaou Mimouni était l'assassin. La danseuse avait accepté, la veille au soir, de prendre part à une fête donnée chez M. Lambroso. Elle servait ainsi d'attraction, de temps à autre, dans les réunions mondaines. Rentrée chez elle à quatre heures du matin, lasse, elle avait prié qu'on la laissât dormir sans la réveiller. Vers huit heures, son personnel accourut, appelé par ses cris d'angoisse et la trouva sur son lit en flammes, toute brûlée, sauf le visage. Un homme venait de s'enfuir. C'était ce Liaou Mimouni, arrêté

peu après comme il voulait se pendre dans une chambre d'hôtel. Il s'était introduit dans la maison d'Habiba qu'il connaissait bien, avait enduit le lit de pétrole et, quand la danseuse, fatiguée, se fut endormie, il y mit le feu. Éveillée par la douleur, elle avait voulu se sauver. Il l'avait maintenue de force, brûlé lui-même, étouffant ses cris jusqu'à l'arrivée trop tardive des secours.

Elle mourut, en effet, le lendemain en d'atroces souffrances. Liaou Mimouni ne lui devait survivre que de quelques jours. Ce ne serait là, sans doute, qu'un fait divers épouvantable et digne du Grand Guignol sans les obsèques. Les obsèques allaient en modifier le caractère, transformer ce bûcher en flammes d'apothéose. Quand le char funèbre se mit en marche pour défiler devant la maison mortuaire, — Habiba était décédée dans une clinique, — de cette maison de la morte et de toutes les maisons voisines s'éleva une plainte désespérée. Le cortège, — plus de cinq mille assistants, — s'arrêta au carrefour de la Goulette. Là, le cercueil fut porté par une multitude d'Arabes sur l'extrémité de leurs doigts, comme pour soulever la morte au-dessus de la matière et la faire glisser dans les airs. Un magnifique châle espagnol, gloire de la danseuse, fut déposé au fond de la fosse, puis recouvert de fleurs et de parfums. Sur cette couche délicate le cercueil fut descendu. « Pleurons, s'écria Si Béchir Methenni parlant au nom de la foule, pleurez, ô vous qui avez pu connaître Habiba Messika, car sans elle la civilisation artistique recule d'une vingtaine d'années. Hélas ! chère camarade, ta voix ne se fera plus entendre, mais sois sûre que son souvenir restera gravé dans notre imagination, et lorsque nos enfants entendront quelques-uns de tes disques, c'est les larmes aux yeux que nous leur raconterons ta vie, tes sentiments généreux en leur inculquant cette idée que personne n'égale ton génie... » (1).

« Habiba, écrira un peu plus tard une jeune femme tunisienne, Mme Marguerite Guénard, dans *le Petit Matin* de Tunis, par son charme impérieux, les prestiges qui l'auréolaient, sa voix prenante, ses yeux véhéments et doux, l'adulation éperdue de la foule faisait songer irrésistiblement à la belle période de civilisation arabe. A Bagdad, au temps des Khalifes, ou à

(1) Voyez sur les détails du crime et des obsèques *la Dépêche Tunisienne* des 21, 22, 23 et 24 février 1930.

Cordoue, Habiba Messika eût été sultane et, quelque poète pensif et enamouré eût ciselé pour elle son plus subtil poème : « *Quand on décrit sa beauté, on songe à la comparer à l'or pur des an-nées monnaies égyptiennes, à la perle qui du fond de sa coquille désespère le pêcheur, ou bien à l'or que le doreur étend sur le feuillet d'un livre.* »... L'espace d'un matin s'est écoulé et Habiba, l'exquise chanteuse, n'est plus. Rossignol d'Afrique, belle rose pourpre, fleur brisée ! Notre cœur a frémi d'horreur au récit de l'affreux supplice, et ses parents et ses amis ont accusé le Ciel même. Un vent d'orage souffla le jour de ses funérailles, tandis qu'une impression de stupeur écrasait les assistants. Tout être passe, s'enfonce dans la nuit en emportant son secret. Elle, du moins, laissera dans les mémoires un sillage embaumé... »

Ainsi la danseuse tunisienne fut-elle l'objet d'une sorte d'adulation. Le supplice du feu qui lui fut infligé est le témoignage de toute cette cruauté orientale qui raffine sur la douleur et ajoute la torture à la mort. Il dénonce l'arrière-fond de barbarie. Arrière-fond de barbarie qui se retrouve jusque dans nos crimes occidentaux commis au nom de l'amour, comme si l'amour pouvait être obligatoire et comme si ce n'était pas une circonstance aggravante que d'attenter à sa liberté !

Derrière le cercueil d'Habiba Messika, il y avait plus d'un millier de femmes arabes, de femmes voilées. Quelle amitié, quelle douleur, quels regrets obscurs se cachaient derrière ces voiles ? Et les yeux mêmes étaient voilés par la brume des larmes. Ces femmes sorties du harem pour accompagner leur grande sœur nomade, quel est leur secret ?

Voilà donc jusqu'à deux histoires orientales, l'une peut-être inventée, l'autre véridique, *de sang, de volupté et de mort.*

#### KAIROUAN

##### *Lettre à une voyageuse*

Vous me réclamez avec insistance, madame, ma plus forte impression de Tunisie, et je devine à vos ironies et à vos curiosités que vous l'attendez de quelque rencontre. Or je n'ai même pas vu danser les belles juives dans les cafés-chantants de Tunis ; les femmes voilées qui, de loin, ressemblent à des Tanagras



sont, de près, vite oubliées dans leurs sacs blancs, et leurs yeux, souvent beaux, ont une impression si lasse, et comme humiliée ! En ai-je collectionné, de ces regards de détresse ou d'indifférence à la vie qui passe, — comme s'ils n'en attendaient plus rien et disaient l'accablement des existences pour toujours closes et limitées ! En revanche, les Bédouines, aperçues dans les caravanes, souvent à pied quand les hommes montent leurs petits chevaux ou leurs ânes, entre Sfax et Kairouan, au bord de la mer d'oliviers monotones, ou devant les murailles de ce prodigieux amphithéâtre d'El-Djem qui, dans la plaine déserte, se dresse tout à coup, rival inattendu et formidable du Colisée romain, ont cette aisance des femmes qui savent marcher librement et sans entraves et qui sont dressées, par la pose des pieds nus et par l'habitude de présenter le torse en avant pour donner de l'équilibre à la cruche ou aux fardeaux portés sur la tête ou sur la main relevée, aux belles attitudes fixées par la statuaire. L'une ou l'autre, debout sur quelque puits, le visage régulier et bronzé, aux bleus tatouages à peine visibles, encadré par la gandourah bleue ou rouge, prenait si naturellement la pose que mes yeux, en hâte, la photographiaient. Mais ce ne sont là que des impressions fugitives, à peines dignes d'être notées.

Non, c'est d'une autre image que je me suis épris. Image d'une ville et non d'une femme. Je ne suis pas le premier dont elle ait fait la conquête. Il me faut la partager avec un grand nombre de prédécesseurs, conquérants fameux et voyageurs d'un jour ou d'une saison, et notamment avec Guy de Maupassant qui, dans la *Vie errante*, fait sa cour à Kairouan, — Kairouan, la ville sainte au cœur même de la Tunisie, Kairouan qui, dans les temps anciens, dépassa Tunis même et s'enrichit de la dépouille des cités romaines et byzantines. Il raconte comment l'émir Okba la créa de toutes pièces, loin de la mer, assez loin de la montagne même, parmi les plaines. D'un gîte d'étapes pour les caravanes il fit une capitale.

« Quand Sidi Okba, dit Maupassant, avec ses cavaliers, arriva dans ce désert sinistre où s'étale aujourd'hui ce qui reste de la Ville sainte, il campa dans cette solitude. Ses compagnons, surpris de le voir s'arrêter en ce lieu, lui conseillèrent de s'éloigner, mais il répondit :

— Nous devons rester ici et même y fonder une ville, car telle est la volonté de Dieu.

« Ils lui objectèrent qu'il n'y avait ni eau pour boire, ni bois, ni pierres pour construire.

« Sidi Okba leur imposa silence par ces mots :

— Dieu y pourvoira.

« Le lendemain, on vint lui annoncer qu'une levrette avait trouvé de l'eau. On creusa donc à cet endroit, et on découvrit, à seize mètres sous le sol, la source qui alimente le grand puits coiffé d'une coupole où un chameau tourne tout le long du jour la manivelle élévatoire. Le lendemain encore, des Arabes envoyés à la découverte annoncèrent à Sidi Okba qu'ils avaient aperçu des forêts sur les pentes des montagnes voisines. Et le jour suivant, enfin, des cavaliers, partis le matin, rentrèrent au galop en criant qu'ils venaient de rencontrer des pierres, une armée de pierres en marche, envoyées par Dieu sans aucun doute... »

Et l'incrédule Maupassant d'ajouter : « Kairouan, malgré ce miracle, est construite presque entièrement en briques. »

Je n'ai pas cherché loin cette citation, madame : en voyage mes yeux me suffisent, et mes oreilles, pour recueillir les formes et les paroles et je n'emporte pas de livres dans mes bagages. Mais le savant et courtois contrôleur civil de Kairouan m'avait fait don d'une excellente notice, modèle du genre, où j'ai rencontré le souvenir de Maupassant qui me devança dans l'amour de Kairouan.

Comme Sousse et comme Sfax, Kairouan est entourée de remparts flanqués de tours. Mais, tandis que Sfax a débordé l'ancienne ville arabe vers la mer et dans les jardins, le quartier européen, bâti en dehors de l'enceinte, compte à peine auprès de Kairouan, en sorte que la ville blanche paraît intacte au premier abord. En réalité, elle est fort déchuë. Où sont le faubourg de Sabra aux monuments autrefois célèbres, et le palais d'Abassia qui fut le siège des antiques dynasties ? Sans la Grande Mosquée de l'émir Okba, elle ne mériterait même pas sa réputation. Et cependant, elle la mériterait tout de même par ce caractère de mélancolie qui s'attache aux survivances du plus lointain passé et qui participe ensemble du sentiment de l'immutabilité et de la présence de la mort.

Il était, il est toujours honorable de se faire ensevelir à Kairouan la Sainte. De toute la Tunisie on y apporte les dépouilles funéraires des personnages vénérés ou notables. En

sorte que la ville est comme encerclée de tombes groupées qui forment des îlots blancs dans les prairies. Mais une aimable familiarité règne dans ces cimetières épars. Les bergers y conduisent leurs moutons; les femmes s'y rassemblent et, pour causer, s'assoient sur les dalles. Cette présence de la mort ne trouble personne.

Elle s'est introduite subrepticement, à pas feutrés, dans la vie. Elle habite ces ruelles vides au bord des remparts, ces maisons blanchies à la chaux, presque sans fenêtres sur le dehors, dont les chambres ouvrent sur le patio intérieur. Elle accompagne, invisible, cette femme voilée qui a dû sortir sans autorisation, si j'en crois le regard inquiet jeté de tous côtés successivement, sans hâte, — qui se hâterait en Orient, et pas plus vers l'amour que vers la mort? — Mais elle s'arrête à l'entrée des souks, parce que là, vraiment, il y a trop de bruit et trop de mouvement pour elle.

Le bruit s'est réfugié là. Son absence ailleurs donne une valeur particulière à toute musique. Dans la boutique d'un barbier, un instrument arabe que j'ai mal identifié faisait prendre patience aux patients de la façon la plus énervante. Je me suis arrêté devant une maison d'où me parvenait, assourdie par les épaisses murailles, une câline voix de femme.

— C'est un phonographe, m'avertit impitoyablement la jeune fille qui m'accompagnait.

Le phonographe est devenu le grand ami de la femme arabe, en attendant qu'on lui installe la T. S. F. Il n'est pas rare à Tunis de rencontrer de ces pauvres dominos blancs au visage caché, pressant amoureusement des disques contre leurs voiles, et se précipitant pour atteindre un tramway sans briser leur précieux dépôt.

Les souks ressemblent à tous les souks et ne valent pas, il s'en faut, ceux de Tunis, et surtout ceux de Damas ou de Jérusalem. Mais les marchands de tapis méritent une visite à cause de la spécialité de Kairouan. « Dans chaque maison de Kairouanaise, dit ma notice, entre les deux alcôves de la chambre à coucher, se dresse le très simple et très primitif métier à tapis. C'est celui de la meilleure tisseuse du *dar*. Lorsque les travaux du ménage lui laissent un instant de loisir, elle reprend l'ouvrage commencé. Sur deux fils de la chaîne verti-

calement disposés en teintes alternées, une main, souvent très belle, peinte au henné, noue le brin de laine en le coupant ensuite, aux ciseaux, à la longueur désirable. La même main passe horizontalement, sans navette, le double fil de la trame qui se superpose à la rangée des points noués. L'ensemble est bourré avec le *khellala*, peigne de fer à sonnaillles de cuivre. Le tintement métallique de l'instrument renseigne le maître qui sommeille sur l'occupation de l'épouse. »

Ainsi se fabriquent la *zulia*, tapis de haute laine aux couleurs généralement foncées (gris, marron, tête de nègre, noir et ocre foncé) avec des parties blanches ou crème et des dessins géométriques ou fleurs stylisées, le *klin* à laine rase aux bandes de couleurs vives, le *meyoum*, pareillement à laine rase, suite de losanges bariolés et assemblés, le plus souvent sur fond rouge ou blanc. Admirez, madame, ma compétence technique. Elle est toute récente et empruntée. Mais j'ai pensé qu'elle ne vous serait pas inutile, si vous désirez orner votre antichambre ou votre chambre de l'un ou l'autre de ces moelleux, chauds et robustes tapis de Kairouan.

Je voudrais, maintenant, vous conduire au plus beau monument de la Ville sainte. Cependant, je dois le réserver pour la fin. C'est tout l'art de la composition : laisser le lecteur sur un dénouement favorable. Or, comment ne pas visiter la mosquée du Barbier et le Bassin des Aglabites qui sont en dehors de la ville ? La mosquée du Barbier n'est qu'un tombeau agrandi, et c'est pourquoi elle fut construite hors les murs, parmi les cimetières épars dans la campagne, un mausolée immense élevé en souvenir de Sidi Abou el Balaoui qui fut un compagnon du prophète et portait dans son turban, en signe de vénération, trois poils de la barbe de Mahomet (d'où le nom). Ses cours intérieures sont charmantes, ornées de mosaïques bleues aux beaux dessins persans et de frises en stuc travaillé et pareil à une dentelle qu'on s'attendrait à voir remuer au souffle du vent. Comme la fameuse mosquée El-Azar au Caire, elle était aussi université et contenait quelques logements pour les étudiants. On les imagine sous les arceaux élégants de ces cloîtres, se préparant dans le silence à la religion de la mort. Tout près de là sont les citernes, construites il y a plus de mille ans, et que remplissaient, lors des crues, les eaux des oueds. C'est un lieu de fraîcheur et de douceur,

d'où l'on aime à regarder la ville blanche enfermée dans son mur d'enceinte, avec les coupoles rondes et les minarets aigus des mosquées.

Retraversons les remparts et visitons enfin la Grande mosquée. Kairouan est la seule ville tunisienne où les mosquées nous soient ouvertes, non en signe d'amitié, mais en signe de mépris. Parce que nos troupes y pénétrèrent en octobre 1881, lors de l'occupation, elles sont considérées comme souillées, et notre présence ne peut plus rien ajouter à cette souillure. Nos églises sont plus accueillantes : elles s'ouvrent aux plus misérables en signe d'amitié, elles ne repoussent personne. Elles se confient à l'infidèle au lieu de l'écarter, et sous leurs voûtes hospitalières l'appel divin retentit pour tous les cœurs. Djama El Kebir, Djama Sidi Okba, ce sont les noms de la Grande mosquée. Elle recouvre un espace immense, contenue par des contreforts de pierre ou de briques, avec de petites coupoles qui désignent les portes, le tout d'un blanc de neige soigneusement entretenu. On pénètre tout d'abord dans une vaste cour intérieure, bordée de cloîtres et dallée de marbre blanc, assez vaste pour recevoir une foule, et dominée par un minaret massif, de forme carrée, à étages décroissants, pareil à quelque bastion fortifié. De l'étage supérieur, le muezzin tout à l'heure lancera, comme une volée de cailloux, la prière du soir. De la terrasse on embrasse d'un coup d'œil toute la ville claire dans ses remparts, les cimetières, la plaine indéfinie comme la mer, et du côté de l'est les vagues premières courbes des montagnes. Quand le regard se lasse de cette vue étendue, il se reporte là, tout près, sur les habitations voisines où il surprend l'humble vie quotidienne, l'existence recluse des femmes dans le patio, la course des enfants, le soin des animaux.

Mais il faut pénétrer à l'intérieur de la mosquée. C'est la surprise de la forêt. Forêt de colonnes innombrables que semblent border des allées enchevêtrées, recouvertes par l'ombre des voûtes comme elles le seraient en plein air par l'ombre des feuillages. A Saint-Paul hors les murs dans la campagne romaine, j'avais éprouvé cette impression sylvestre. Lamennais, dans son ouvrage sur l'art, fait découler le berceau roman et la clé d'ogive de cet enlacement des branches au-dessus des fûts rigides, droits et lisses des arbres. Est-ce donc Saint-Paul hors les murs à Rome ou la Grande mosquée de Kairouan qui lui ont



inspiré sa comparaison et proposé la beauté naturelle des bois pour l'architecture de la maison de Dieu? Il est certain que la prière, ici, court sous les arceaux légers, entre les colonnes rapprochées propices aux jeux de la lumière et des ténèbres. Et ces colonnes de marbres blanc, gris, vert ou rose, sont toutes différentes et de provenances diverses, rapportées d'Hadrumète qui précéda Sousse, ou du pillage de Carthage, ou d'autres cités en ruines. Elles sont tombées en esclavage, comme des femmes emmenées en captivité et introduites dans le palais du seigneur. Elles ne sont point l'œuvre d'un artiste ou d'une cohorte d'artistes travaillant au temple sur un plan d'ensemble conçu par un maître de l'œuvre. Voilà bien l'art arabe fait d'imitation et de rapt. Seuls, les Perses, avant l'islamisme, avaient apporté d'Orient leur fantaisie et leur esprit d'invention.

Un faisceau de colonnes plus étroitement unies, et presque enlacées, — il faudrait passer entre elles pour être sûr d'entrer au paradis, — se dresse au pied du *minbar* qui est une merveilleuse chaire du *x<sup>e</sup>* siècle en panneaux de bois sculpté. D'admirables carreaux de faïence bleus et verts encadrent le mihrab. Mais ces détails, pour charmants qu'ils soient, ne sont rien auprès de l'extraordinaire étonnement causé par la forêt des colonnes inégales de marbre blanc, d'onix vert ou de rouge porphyre.

« Un peuple fanatique, errant, à peine capable de construire des murs, écrit encore Maupassant dans la *Vie errante*, venu sur une terre couverte de ruines laissées par ses prédécesseurs, y ramassa partout ce qui lui parut de plus beau et, à son tour, avec ces débris, éleva, mû par une inspiration sublime, une demeure à son Dieu, une demeure faite de morceaux arrachés aux villes croulantes, mais aussi parfaite et aussi magnifique que les plus pures conceptions des plus grands tailleurs de pierres. » Quelle erreur injurieuse pour l'art! Comme si un monument fait de pièces et de morceaux ramassés ou volés et juxtaposés pouvait égaler jamais l'œuvre harmonieuse où toutes les parties concourent à l'ensemble, où l'intelligence et l'imagination accordées ont réglé leur collaboration! Dans le même temps, nos basiliques romanes s'élevaient au sud de la Loire. Un peu plus tard, l'ogive allait renouveler l'architecture religieuse. Mais la Grande mosquée de Kairouan exerce cet attrait mystérieux et confus des carrefours de forêts où l'on ne sait

quel chemin prendre, où l'œil cherche, au fond des allées qui se perdent, quelque présence inconnue...

Et les Aïssaouas? J'entends bien votre question. Vous avez assez voyagé, madame, pour savoir que leurs *zaouïas* sont nombreuses en Tunisie. Oui, mais on ne les visite pas, sauf à Kairouan. J'avoue ne pas goûter leur genre d'exercices. Je leur préfère nos prestidigitateurs : ils sont moins barbares et moins épouvantables. Les séances d'Aïssaouas ne peuvent intéresser que des spectateurs blasés et plus ou moins sadiques, ou encore des curieux de pathologie. Cela tient de l'hypnotisme et peut-être de la possession. Le savant René Brunel, qui a consacré un ouvrage aux Aïssaouas du Maroc, explique ainsi leur origine :

« Produit de cette effroyable crise mystique qui, au *xv<sup>e</sup>* siècle, secoua notre vieille barbarie, la secte des Aïssaouas, en captant l'âme du peuple, a hérité des tendances les plus exaltées; elle a drainé avec elle les vestiges de l'antique paganisme berbère que l'emprise islamique n'est pas arrivée à supprimer; elle a subi surtout cette influence nègre qui lui donne, à bien des égards, l'aspect d'une corporation d'Abid en voie d'islamisation. D'essence orthodoxe, elle apparaît néanmoins comme opposée à la religion officielle par les divers rites qu'elle a recueillis dans son sein et qu'elle persiste à pratiquer, malgré les critiques les plus acerbes. Par ailleurs, en dépit de ses facultés étonnantes d'assimilation, l'Islam ne cache point son embarras pour absorber, s'approprier un culte tout imprégné de survivances païennes, où l'animalisme nègre dispute sa place à l'école soufite. » En effet, les musulmans orthodoxes ne goûtent point ces séances et blâment en silence la vaine curiosité qui nous pousse à les aller voir. Nos Grand Guignol sont enfantins auprès du spectacle qui nous attend.

Une salle assez étroite et longue. Le soleil entre à flots par une large porte et nous voyons à l'intérieur, assis non pas en rond, mais en ovale très allongé, un groupe d'hommes autour d'un étrange orchestre arabe. Quelques-uns d'entre eux tiennent dans leurs bras des enfants qu'il faut sans doute initier de bonne heure à ces atroces ébats. Pas de femmes : elle sont là pourtant, derrière le moucharabieh. Tout à l'heure nous entendrons leurs cris aigus, leurs youyous excitants et énervés. Le *mokaddem* qui est le chef ou le grand-prêtre de la Zaouia

nous fait asseoir sur un banc. La porte est fermée et nous distinguons mieux alors le groupe assis, — figures tendues et déjà douloureuses sous les hauts turbans, humanité de tristesse et de misère, presque dégénérée, prête aux contorsions et aux effluves magnétiques. Les enfants, immobiles et inertes, sans joie dans les yeux, font pitié. Cependant un serviteur nous offre à tâter la pointe des épées, la lame effilée des sabres et des poignards. Ce n'est certes pas un jeu pour rire.

Une interminable cantilène commence, rythmée par cette musique arabe désespérément monotone, qui peu à peu agit sur les nerfs, les brise, les tord, les tend vers la crise où ils trouveront leur emploi. Quelques adeptes se sont levés et se prennent par le bras coude à coude, serrés, en ligne droite et pressée. Ils scandent leurs pas en se promenant tour à tour à droite et à gauche d'un mouvement uniforme et continuent de psalmodier d'une voix gutturale. Puis celui-ci, celui-là, cet autre, d'une brusque décision, rompent la chaîne qui se resserre derrière eux, se précipitent en avant, les yeux révoltés, agitant la tête comme s'ils allaient la lancer d'un geste éperdu, se dénudent jusqu'à la ceinture, appellent le supplice comme s'ils en éprouvaient un désir brutal et exigeant. Ils sont en état de possession ou d'extase, sûrement en état d'hypnose. Et c'est cela qui est effrayant à regarder. Possession est bien le mot exact. La démonialité la plus ténébreuse leur sort par tous les pores, comme un afflux lumineux transparait sur certains visages dans la prière ou dans l'amour. Leurs regards fixent une vision d'horreur qu'ils nous rendent présente. Ils se livrent au plus féroce appétit de souffrir. Mais, tandis que la souffrance a sa beauté et sa grandeur, ils vont la rabaisser et en faire un jeu éclatant et barbare. C'est alors que l'officiant leur passe les instruments de supplice. L'un se zèbre le ventre avec un sabre courbe qui ne peut entailler la peau. Cet autre a les joues et les épaules perforées par des poignards. Cependant aucune goutte de sang ne sort des blessures : le sang est comme figé. Un autre encore avale des feuilles de cactus aux pointes redoutables ou des morceaux de verre. Tout cela finira par des cris d'animaux. On se croirait dans quelque cercle de l'Enfer. Et toujours cette musique monotone et crispante, l'éternelle cantilène sur trois notes, les hurlements étouffés des femmes. Allons-nous-en. Mais je constate avec plaisir que les dames qui nous accompa-

gnaient n'ont pu supporter la scène et se sont enfuies dès le commencement.

Vous m'avez fait parler des Aïssaouas, madame, parce que vous vous seriez sans doute enfuie comme elles et que vous désiriez être renseignée. Mais je vais retourner à la Grande mosquée aux colonnes innombrables comme les arbres des forêts de chez nous afin de purifier mes yeux...

#### CARTHAGE

Carthage : il faudrait ne pas avoir lu *Salammbô*. On cherche l'émotion des ruines, à défaut de la reconstitution de Flaubert, et les ruines sont cachées. Partout des villas, des constructions neuves, l'éclat du soleil contre des murs blancs, et sur la colline de Saint-Louis l'énorme basilique byzantine et mauresque ensemble qui, recrépité en l'honneur du prochain Congrès eucharistique, resplendit comme de la neige dans une station de sports d'hiver. La vie continue; après les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Sarrasins, voici que nos missionnaires, nos savants, nos colons sont installés sur les emplacements antiques dont le cardinal Lavigerie voulait faire la nouvelle capitale, plus saine que Tunis conquise sur des marais.

Cependant je suis tourmenté par une curiosité impossible à satisfaire. Je souhaiterais de retrouver le coin de sol où vécut Annibal quand il prépara son extraordinaire plan de campagne, le plus prodigieux qui, peut-être, ait jamais été conçu par un homme de guerre : traverser les Espagnes et les Gaules, les fleuves et les montagnes, afin de prendre Rome à revers et gonfler son armée d'expédition avec les alluvions apportées par les peuples soumis au joug romain excités contre lui. N'ai-je pas, naguère, cherché le col des Alpes qu'il franchit avec sa cavalerie et ses éléphants pour descendre sur l'Italie? N'ai-je pas tenté de refaire, à travers une fiction romanesque (*le Chemin d'Annibal*) le même parcours? Annibal, Alexandre, César, Napoléon : c'est le quadrigue humain qui emporte le plus loin notre imagination. C'est la traversée des météores dans la nuit où ils disparaissent pour se briser. Un accident, un empoisonnement, deux assassinats, l'un rapide, l'autre prolongé, — car Sainte-Hélène peut compter pour un meurtre, — voilà

comment le destin se débarrasse des grands hommes. Il fait vaincre Annibal par Scipion, et Napoléon par Wellington, afin de rassurer l'immense foule des médiocres contre les entreprises du génie. Mais, du moins, il laisse le génie intact ou même le grandit par le malheur,

D'ailleurs, ce n'est pas Scipion qui vainquit Annibal, mais Rome. En Algérie, en Tunisie, partout on mesure à l'étendue et à la beauté des ruines la grandeur romaine. Rome ne détruit pas, elle colonise. Gracchus, César, Auguste refont de Carthage une capitale, la capitale de l'Afrique proconsulaire. Sous les Antonins, Carthage rivalise d'importance avec Rome elle-même. Avec saint Augustin, elle devient le centre de l'Afrique chrétienne. Les ignobles Vandales la ravagent. Mais Byzance la répare. N'y aurait-il pas à reviser le procès de l'Empire byzantin? Les historiens ne nous parlent que de sa décadence : il mit à périr plus de mille ans, ce qui implique, tout de même, une certaine force de résistance et des parties saines dans le commandement et la nation. Puis vinrent ces autres destructeurs, les Sarrasins. La Chrétienté reviendra avec saint Louis. Il meurt sur la colline de Byrsa et sa mort est une prise de possession. Pour les héros, les génies et les saints, il n'est pas de mort véritable. Ils continuent de travailler dans la mort comme dans la vie, puisqu'ils font encore des conquêtes sur les âmes. Saint Louis est tombé en avant-garde sur la terre africaine. Il a laissé à la France en héritage la protection des chrétiens d'Orient. Il a devancé les Capitulations. Et puis, quelques siècles plus tard, voici qu'un grand pape, Léon XIII, rétablit le siège de Carthage et voici qu'un grand prélat, M<sup>sr</sup> Lavigerie, le vient occuper. Et quand le Pape lui envoie la barrette de cardinal, le primat d'Afrique adresse au légat pontifical ces paroles : « Vous direz à Léon XIII que, sous son grand pontificat, vous avez vu le signe de la Rédemption couronner cette antique Acropole comme un signe de résurrection et d'espérance. Vous lui direz que, grâce à la France, un temple, une maison de prières, consacrés à la mémoire du plus pieux de nos rois, s'élèvent sur les débris des superstitions anciennes. Vous lui direz enfin que vous y avez vu, autour de leur pasteur, des chrétiens appartenant à toutes les nations de la vieille Europe, à son Italie, à la France, à Malte, à l'Espagne, à la Sicile, et qu'en son nom je prêche à tous la charité, l'union et la paix... »



La France n'avait pas encore pris en Tunisie la tête des nations civilisées avec le protectorat qui a donné et qui donne de si beaux résultats et qui en donnerait plus encore par une union plus étroite avec l'Algérie. Aujourd'hui, le corps du grand cardinal repose dans la basilique de Saint-Louis sur la colline de Byrsa où tout rappelle son souvenir. Il a bâti, semé, planté, fondé, créé : bâti des églises, des maisons d'œuvres, des villages entiers, semé des milliers d'hectares de céréales, planté des vignobles le premier, fondé des ordres religieux, créé toute une vie spirituelle africaine. D'où venait ce prêtre ardent qui prononça un jour cette parole magnifique pour expliquer comment il courait au-devant de la vie : « Je suis le serviteur d'un Dieu qu'on n'a jamais pu enfermer dans un tombeau » ? Dans un charmant discours sur *les Enfances* du cardinal, M. Léon Bérard rappelait ses origines basques : « Vers 1840, disait-il sur place, deux enfants, à la saison des vacances, animaient de leurs ébats fort dissemblables les maisons de campagne contiguës que leurs parents possédaient aux environs de Bayonne. Celui-ci faisait la chasse aux papillons, dénichait les oiseaux, élevait les bouvreuils en cage. Il voulait être marin, c'était Léon Bonnat. L'autre, qui s'appelait Charles Lavigerie, jouait à la procession, menant parmi les charmes de l'enclos tout un cortège de serviteurs et de compagnons de son âge, où il assumait avec une autorité déjà irrésistible les rôles du clergé, du chantre et du bedeau. La cérémonie ne se terminait point sans que le jeune célébrant eût adressé aux fidèles une courte homélie... » Les deux enfants devaient se retrouver plus tard l'un en face de l'autre, l'un assis et revêtu de la pourpre cardinalice, l'autre debout, sa palette multicolore en mains. Le portrait de Lavigerie par Bonnat perpétue sa puissance et son autorité.

Tout jeune, il est deviné par Mgr Dupanloup, ce grand éducateur, et par le Père de Ravignan qui lui confie à l'âge de vingt-six ans la direction de l'Œuvre des écoles d'Orient. Après les massacres des chrétiens, en Syrie, il est envoyé en mission à la suite du corps expéditionnaire. Qu'on relise son rapport et l'on se rendra mieux compte de la faute commise par toute une littérature romantique ou romanesque qui nous a faussé l'Orient. « Les Hugo, les Gautier, les Loti, a écrit justement M. Louis Bertrand qui, lui, ne s'est pas laissé prendre

aux formules recouvrant la barbarie comme des étoffes somptueuses jetées sur un meuble vermoulu, nous ont inventé un Orient qui n'a pour ainsi dire rien de commun avec le vrai et qui continue à obséder de pauvres cervelles affolées d'exotisme... L'Orient réel, Lavigner le eut sous les yeux au cours de ce voyage, devant cette tragédie sanglante qui révélait et qui étalait au grand jour, avec le fond des âmes et des caractères, des causes d'inimitié permanente et plus ou moins dissimulées en temps de paix. L'ébranlement qu'il reçut de ce spectacle affecta profondément sa sensibilité et l'on peut dire que toutes ses idées, toute sa politique future sont commandées par ce fait initial. »

Le voici archevêque d'Alger, en contact avec les populations indigènes. La charité qui le brûle, il va la répandre. Il fonde ses deux ordres de missionnaires et de religieuses pour pénétrer plus avant ce peuple nouveau et barbare. Et voyez comment, dans cette invocation, il résume l'esprit de la France colonisatrice : « Ce n'est pas ta mission, ô France, d'arracher pour prix de ton sang et de ta gloire les trésors des peuples vaincus; ce n'est pas ta mission de les chasser devant toi pour te faire place en les livrant à la mort. Ton génie est de communiquer, au prix du sacrifice, tes sentiments et tes pensées. » Sentiments et pensées imprégnés de dix siècles de christianisme, c'est cela qu'il désire communiquer. Mais il se heurte à une autre volonté transmise de gouvernement à gouvernement : le respect absolu de l'Islam. En cent années, avons-nous avancé dans l'œuvre de pénétration ? La population indigène a passé de moins de deux millions à plus de cinq. Ce développement de la race est un grand hommage rendu à notre sollicitude à son égard, à nos lois et dépenses d'assistance et d'hygiène. Il convient d'y ajouter l'enrichissement et l'instruction. Mais quel rapprochement en est-il résulté ? Sommes-nous bien sûrs d'une association qui s'est substituée à l'œuvre possible de l'assimilation préconisée par le grand cardinal ?

Ses meilleurs commentateurs, un Georges Goyau, un Louis Bertrand ont posé le redoutable point d'interrogation. Ou plutôt ils ont reconnu la vérité de sa politique fondée sur les puissances d'expansion du christianisme, supérieure à toute autre influence, parce que la charité et la pitié le conduisent, et parce que lui seul peut relever sans danger la femme arabe de

sa condition humiliée. « Je viens de lire, écrivait un jour Montalembert à Hilaire de Lacombe, le journal du voyage fait en Espagne, cinquante ans après l'expulsion des Maures, par certain calife venu voir ce que devenait le royaume de ses aïeux. Il n'admire rien, tout lui paraît petit de ce qui a été fait depuis leur départ, excepté un couvent des Frères de Saint-Jean de Dieu. Il n'en revient pas qu'ils se dévouent aux misérables, et le voyageur constate que sa religion ne lui a jamais rien montré de pareil. » Du moins le cardinal Lavigerie a-t-il voulu devancer l'Islam au cœur de l'Afrique. Il a précipité ses missionnaires sur le continent noir où les Archinard et les Mangin, ces maîtres de notre œuvre africaine, ont rendu hommage à son œuvre.

Avant de quitter son tombeau pour aller rendre visite à son successeur, comment ne pas citer, au moment de la célébration du centenaire de l'expédition d'Alger, cette éloquente apostrophe qu'il adressait aux générations à venir : « Algériens des âges futurs, vous qui n'aurez pas connu les souffrances de vos pères et pour lesquels il ne restera de cette histoire que les souvenirs lointains du passé, lorsque vous trouverez dans les sillons de vos campagnes les ossements blanchis de nos soldats, découvrez-vous avec respect, faites une prière pour ces braves dont aucune prière n'a béni la tombe, et dites à vos fils : Voilà ce qu'a fait la France ! Elle a sacrifié pour nous les meilleurs de ses enfants. Ce sont eux qui, pour nous donner une patrie, sont venus ici trouver la mort, non pas la mort soudaine du combat, mais la mort lente et sombre devant laquelle leur jeunesse s'est courbée avec l'héroïsme austère du devoir... » Ainsi rappelait-il utilement à quel prix l'Algérie est devenue française. En 1883, dans ses *Lettres sur la politique coloniale*, Yves Guyot écrivait : « Si on voulait représenter dans une allégorie le prix de revient en hommes des 25 000 colons installés en Algérie et y vivant avec leurs propres ressources, chacun serait assis sur quatre cadavres et gardé par deux soldats. » Certes, ce sombre tableau a changé depuis 1883. Il y a aujourd'hui plus de 800 000 colons en Algérie. Mais sa conquête sur un ennemi barbare dont la piraterie infestait la Méditerranée nous a coûté cher. C'est là une des plus grandes œuvres de la France dans l'histoire, une des plus utiles, une des plus fécondes pour l'avenir, si notre politique ne la trouble pas.

L'air est doux à respirer sur la colline de Carthage, dans le jardin qui entoure la chapelle de Saint-Louis. Au musée où m'a conduit le P. Delattre, dont les fouilles ont été si heureuses et dont l'érudition archéologique se pare de tant d'agréments, je me suis surtout arrêté devant les tombeaux puniques. Le couvercle de l'un de ces sarcophages représente une jeune femme qui tient une colombe. Les plis de son vêtement semblent encore se déplacer. L'art, c'est bien ce don d'immobiliser la vie en nous laissant l'illusion du mouvement. N'ai-je pas admiré pareillement, au musée du Bardo, auprès de la statue de Déméter, une danseuse dont la tunique collée au corps nous livre toute la beauté et qui semble prendre son vol comme un avion ?

Le village de Sidi-Bou-Said et son cimetière au-dessus de la mer sont aussi des lieux propices au rêve du passé. Et encore cette villa d'Erlanger à quoi ne manquent que des faïences persanes sur ses murs trop blancs pour être le palais des Mille et une nuits. Mais c'est le présent qui s'impose à moi. Je rentre à Tunis pour rendre visite au successeur du cardinal Lavigerie sur le siège de primat d'Afrique, Monseigneur Lemaitre, tout occupé de l'organisation dans son diocèse du prochain Congrès eucharistique. Pie XI a désigné Carthage. Il faut y recevoir cent trente évêques, trois mille prêtres, des milliers de pèlerins. Une telle hospitalité serait impossible sans la collaboration indigène. Mais le bey a accepté la présidence d'honneur du comité. C'est à qui logera un évêque ! Mgr Lemaitre obtient tout ce qu'il veut.

Quelle étrange carrière que la sienne ! Qui pouvait supposer qu'un jour un petit curé, — ou plutôt un immense curé de la Nièvre (sa taille mesure 1 m. 85), — serait à Carthage le successeur du cardinal Lavigerie ? Il dirigeait une paroisse depuis son ordination, quand, après treize ans de cette existence utile et retirée, à l'âge de trente-huit ans, il laisse ses paisibles ouailles et entre au noviciat des Pères Blancs à Maison-Carrée. Son nouvel apprentissage achevé, ce missionnaire de quarante ans est envoyé tout d'abord à Saint-Joseph-de-Thibar en Tunisie. Il y a là un orphelinat pour les Kabyles et un grand domaine agricole. Première station ; de là notre nouveau Père Blanc est expédié dans le sud algérien, à Ghardaïa, au bord du Sahara, parmi les Berbères du Mزاب. Il revient à Saint-Joseph-de-Thibar,

mais comme supérieur. Sa valeur a été devinée, soit comme maître de l'agriculture, soit pour l'ascendant qu'il exerce sur les indigènes. Pie X n'hésite pas à le désigner comme évêque du Soudan. Pendant onze années, résidant principalement à Ségou, il évangélise les noirs et excelle à les diriger par la confiance qu'il leur inspire. La guerre éclate : bien que son âge le dispense de toute obligation militaire, il rentre en France, il veut servir aux armées comme aumônier. Clemenceau le rencontre. L'évêque du Soudan lui parle avec émotion de ces noirs qu'il connaît si bien et dont il désirerait partager les dangers, afin d'apaiser leurs nostalgies, et Clemenceau crée pour lui un poste nouveau : il le nomme *surintendant des troupes noires* au rang de général. Ainsi l'évêque va-t-il de poste en poste relever le courage des habitants exilés de son immense diocèse. Après l'armistice, il retourne au Soudan. Mais Pie XI l'y envoie chercher pour lui donner le siège de Carthage devenu vacant par le décès de Mgr Combe.

Tel est l'homme que je vais voir à Tunis, dans son palais archiépiscopal à côté de la cathédrale. Sa haute taille ne s'est point courbée. La barbe blanche, les cheveux en brosse un peu clairsemés, les traits larges, la figure ouverte, franche, et comme épanouie par cette gaieté de l'homme d'action qui ignore l'ennui et le doute, tant il est absorbé par la multiplicité et la grandeur de la tâche quotidienne, tout en lui respire la force, la puissance, le goût de la vie et la volonté de la réaliser. La brusquerie des manières est chez lui presque une diplomatie. On s'attend à des boutades, et c'est la clarté et le bon sens qui apparaissent. Cette franchise nette et rapide a le don de plaire et persuade. Celui qu'on appelle aujourd'hui le *sanglier d'Afrique* tire ses défenses de sa droiture et de sa fermeté. Il court au but, au lieu de s'attarder. Ainsi a-t-il séduit Clemenceau en 1917. « Vous pourrez toujours venir me voir, lui dit celui-ci, quand l'évêque du Soudan, la guerre finie, vint prendre congé. — Même au dernier moment ? — Toujours. — Alors, vous savez, monsieur le Président, de quoi je vous parlerai. — De la mort ? C'est inutile. Je l'attends. — Non pas de la mort. — De quoi alors ? — De l'autre vie. — Merci, c'est assez d'une. — Nous verrons... »

Il a toujours entretenu de bonnes relations avec le ministère des Affaires étrangères, car le quai d'Orsay connaît son influence



et son autorité en Tunisie, et bien au delà, jusque dans le continent noir. « Même avec M. Herriot, Monseigneur? — Même avec M. Herriot, à qui j'ai exposé la question tunisienne. »

Quand le Pape eut désigné Carthage pour le siège du Congrès eucharistique qui devait se tenir au mois de mai 1930, le primat d'Afrique fut bien embarrassé. Pas longtemps. Les questions matérielles, certes, étaient lourdes : comment loger et nourrir tant de fidèles, et parmi eux tant de princes de l'Eglise, sur un sol qui, tout de même, relève du pouvoir beylical? Bah! le bey serait président du comité d'honneur. On se demandait à Paris si la chose était possible, quand Mgr Lemaître avait déjà l'acceptation en poche. Son prestige en Tunisie est fait des résultats obtenus par son clergé, par ses Pères Blancs et ses Sœurs Blanches, par ses écoles. Prestige si grand qu'il reçut un jour une délégation de notables musulmans, dont plusieurs étaient princes et apparentés à la famille régnante. Ces pères de famille désiraient lui confier l'éducation de leurs enfants. Pour les fils, l'Archevêque se récusa : n'y avait-il pas, d'ailleurs, les excellents lycées de l'Etat français? Mais il accepta de recevoir les filles chez les Sœurs. Seulement, il fallait s'entendre sur cette éducation. Instruire, c'est bien; élever, c'est autre chose. On n'élève pas des jeunes filles, des femmes sans la prière. — Sans doute, dirent les notables. Nous l'entendons bien ainsi. — Oui, mais quelles prières faire réciter à vos filles? — Ah! voilà. — Voulez-vous que je vous récite les nôtres, et vous jugerez si vous pouvez les accepter.

Le primat d'Afrique récita le *Pater* tout au long. « Nous ne voyons rien là que de très acceptable, approuveront ses interlocuteurs. Et même, Dieu est ainsi très bien prié. »

Voilà donc le *Pater* admis. L'archevêque en vint alors à l'*Ave Maria*. Ici, une objection se présenta : « Mère de Dieu? Non. Jésus est un prophète. — Et mère de Jésus? — Ah! mère de Jésus, c'est parfait... » On introduirait donc cette variante : *Sainte Marie, mère de Jésus, priez pour nous, pauvres pécheurs...* Le *Credo* ne fut point proposé. Mais le *Confiteor* recueillit tous les suffrages. Le repentir et le ferme propos furent jugés excellents pour maintenir les femmes, d'essence naturellement fragile, dans le devoir. Et c'est ainsi que les petites musulmanes prient dans nos écoles. Cependant je pose à mon tour une autre objection :

— Plus tard, Monseigneur, que deviendront ces jeunes filles quand elles se marieront et seront enfermées ?

— La femme a peu d'influence encore dans l'Islam, mais la mère en a beaucoup. Des mères nous viennent les résistances que nous rencontrons parfois chez nos jeunes élèves. La condition de la femme change peu à peu dans l'Islam. Déjà la monogamie l'emporte, tout au moins dans les villes. C'est par la femme que la religion un jour pénétrera le foyer musulman. Car notre religion l'élève et la libère au lieu de la laisser en servage. C'était la grande pensée du cardinal Lavergne.

Puis Mgr Lemaître revient à sa grande préoccupation du moment : le Congrès eucharistique.

— Le Congrès de Carthage, me dit-il, donnera au monde musulman une haute idée de la chrétienté. Au gouvernement français il conviendra d'ajouter une haute idée de la France.

Les derniers présidents du conseil, M. Poincaré, M. Tardieu, l'ont ainsi compris. Notre avenir en Tunisie n'est-il pas à ce prix ? Ne sommes-nous pas guettés par d'autres puissances intéressées à montrer une France anticléricale et dégénérée ? La figure de la France, à ce Congrès eucharistique, sera tout autre. Sur 130 évêques annoncés, il y en aura 40 venus de France. Notre clergé sera nombreux, depuis les vieux prêtres pour qui la fête du Christ sera le couronnement d'un long sacerdoce jusqu'aux jeunes séminaristes prouvant par leur présence et leur zèle que les nouvelles générations ne sont point détachées de la Foi catholique.

Comme la conversation tombe sur M. André Tardieu, l'archevêque de Carthage lui donne ce témoignage :

— M. Tardieu est un homme pour qui 2 et 2 font 4.

— Comme pour tout le monde, Monseigneur.

— Ah ! non, pas comme pour tout le monde. Pour nombre de gens, et notamment pour les diplomates, 2 et 2 font 3 + une valeur vague et indéterminée. Je suis aussi de ceux pour qui 2 + 2 ont toujours fait 4.

Comme je prends congé, une dernière fois j'enveloppe le grand évêque d'un coup d'œil, si un coup d'œil suffit à en saisir la dimension de hauteur. Pour le peindre, lui aussi, comme pour le grand cardinal, son prédécesseur, il faudrait un Bonnat.

## LE RETOUR

Le *Gouverneur d'Aumale* me ramène en France par un temps idéal. Au départ, la Méditerranée s'était montrée plus farouche. Il neigeait à Marseille et les pentes de Notre-Dame de la Garde étaient toutes blanches. Il est vrai que j'ai laissé aussi la neige à Sidi-bel-Abbès. Mais Constantine et Bône, — Bône toute pareille à nos molles cités de la Côte d'Azur, mais heureusement moins peuplée aux alentours, — et la Tunisie tout entière m'ont accueilli avec moins de fraîcheur. Il faut, aux pays chauds, emporter des vêtements chauds : c'est prudence. Appuyé à la lisse, je suis, le soir, un croissant de lune qui se rellète si purement dans la mer presque immobile. Avec quelle rêverie, avec quelles pensées bercer le temps du retour ? Je rapporte, de ce trop court voyage sur la terre africaine, un émerveillement ensemble et une crainte. Émerveillement de l'œuvre entreprise et réalisée par la France au prix de tant d'efforts de nos soldats et de nos colons. Crainte aussi que cette œuvre puisse être un jour compromise par notre instabilité gouvernementale, par l'indifférence ou l'incompréhension de la métropole, par le manque de suite dans les idées et l'administration. Et ce mot du maréchal Lyautey me revient à la mémoire. Il recevait les compliments de nos Chambres de commerce françaises sur le prodigieux développement du Maroc :

— Oui, répondit-il modestement, le même homme pendant dix ans.

Le même sans doute, mais un homme ! Être gouverneur de l'Algérie ou résident général en Tunisie ou au Maroc, n'est-ce pas suffisant pour une ambition humaine ? Mais l'être n'est rien : ce qui importe, c'est de le demeurer, de connaître peu à peu ces vastes territoires, leur sol, leur sous-sol et leurs habitants, d'avoir une politique à longue échéance, de pouvoir ainsi réparer ses erreurs, car tout homme en commet, et de laisser le souvenir de longs et précieux services rendus à la France...

HENRY BORDEAUX.

---

# LE CENTENAIRE

DE

## L'INDÉPENDANCE BELGE

---

Dans la famille des nations, les centenaires sont des benjamins.

La Belgique n'entend pas célébrer l'anniversaire de sa naissance à l'autonomie, comme un phénomène extraordinaire. Derrière la période où elle fut affranchie de la sujétion étrangère, c'est la longue vitalité de sa personne nationale qu'elle évoque. En rompant les liens factices qui, depuis 1815, l'unissaient à la Hollande, la Belgique ne faisait que redevenir elle-même. Le meilleur compliment à lui faire en 1930, c'est d'avoir trouvé, sous l'égide de la liberté, l'épanouissement du destin millénaire qui en a fait un peuple et une nation. Le premier hommage à lui rendre, c'est de n'être pas, comme on l'a dit, une invention des Puissances, mais une réalité ancienne. A cela les historiens s'emploient. Depuis quarante ans, leurs travaux ont nettement dégagé les origines et l'évolution de la nationalité belge.

1830 est l'aboutissement d'une tendance, d'un mouvement vers l'unité qui se manifestent pendant des siècles. Dès le moyen âge, une Belgique, où s'associent Flandre et Wallonie, est en formation. L'union des provinces belges est presque complètement réalisée sous la maison de Bourgogne. Sous les Habsbourg, cette union s'accuse. Un moment, au temps de Phi-

lippe II, la Belgique ne forme-t-elle pas un État indépendant sous l'archiduc Albert d'Autriche? Au xvii<sup>e</sup> siècle, alors qu'elles sont le champ clos des luttes entre Louis XIV et l'Autriche, et au xviii<sup>e</sup> siècle, les provinces belges prennent de plus en plus conscience qu'elles constituent une véritable nation; et ce fut une faute de l'Europe de 1815 de ne pas reconnaître dans quel sens l'histoire orientait leur destinée. 1830 ne fait qu'offrir les circonstances favorables pour qu'un rêve plusieurs fois séculaire devienne enfin réalité.

#### UN ÉTAT QUI QUINTUPLE SA FORTUNE

Quel était le pays ainsi devenu libre de son avenir? Géographiquement, aucune frontière naturelle, sauf soixante-sept kilomètres de côtes, auxquels il faudrait ajouter les deux rives de l'Escaut en amont d'Anvers, la Meuse à l'est du Limbourg et une partie du cours de la Lys au sud de la Flandre occidentale. Économiquement, une population vivant pour 51 pour 100 de l'agriculture et pour 32 pour 100 de l'industrie, le reste se divisant assez également entre le commerce et les professions libérales. Ethniquement, deux groupes distincts marqués par deux types anthropologiques différents et par la langue suivant une frontière, sans cesse franchie d'ailleurs par les mariages et les relations du commerce. Laissant Bruxelles en zone neutre, elle suit une ligne arbitraire qui n'a jamais épousé de division administrative ou ecclésiastique et qui serait celle de l'ancienne forêt charbonnière. Socialement, enfin, une proportion de 2 236 000 ouvriers pour 1 942 000 maîtres.

La rupture avec les Pays-Bas amène pour la Belgique un déséquilibre économique. Si l'association avait pu durer, nul doute qu'elle eût été profitable aux Belges. La Belgique possède des industries très anciennes : l'extraction de la houille, la sidérurgie, le tissage du lin, du coton, de la laine. Pour les développer, l'exportation est une condition *sine qua non*. L'agriculture, au contraire, dans un état assez précaire, demandait à être protégée. L'Europe se trouvant tout entière sous le régime du protectionnisme, la prospérité du pays devenait un problème. Comment fut-il résolu?

Il y eut vingt années de stagnation, de tâtonnements, d'échecs, marquées par la terrible crise alimentaire de 1845-1846



et par la crise financière de 1848. A partir de 1850, le pays trouve sa voie. En dix ans, les exportations doublèrent. En 1896, l'agriculture a cessé d'occuper la première place dans le corps social. L'industrie et le commerce ont pris presque toute la main d'œuvre offerte par l'accroissement de la population. Au métier succède la concentration industrielle, au petit capital la société anonyme.

Siècle de la vapeur, donc du charbon, le xix<sup>e</sup> siècle permettait l'exploitation intensive du domaine minier. Le développement des chemins de fer ne pouvait qu'y aider. La métallurgie suivit. Le commerce extérieur s'accéléra. De 1894 à 1913, nos exploitations passent de 1300 à 3700 millions.

Sans doute, la balance commerciale demeure déficitaire. La Belgique importe plus qu'elle n'exporte. D'où la nécessité pour elle de multiplier ses débouchés et les moyens d'y parvenir. Sur mer, son pavillon est peu connu. La découverte du bassin houiller de la Campine est de nature à déplacer le centre de gravité économique du pays. Le Limbourg, en 1831 la province la moins peuplée, sera un jour une des régions les plus industrielles. Cela provoquera un déplacement dans la répartition démographique de nos provinces. Si l'augmentation de la population, de 1831 à 1913, a été de 102 pour 100, passant de 3386000 à 7639000, le gain a été pour les provinces de Hainaut et de Liège de 105 et de 140 pour 100; alors qu'il ne fut dans les deux Flandres que de 46 et de 54 pour 100 et qu'il montra dans la province d'Anvers et dans le Brabant un accroissement de 191 et de 175 pour 100. On voit quel déplacement provoquèrent les centres d'attraction économique.

Le port d'Anvers a été de tous le plus puissant. A son bassin Bonaparte et à son bassin Guillaume, qui servent encore aux navires de tirant d'eau moyen, il ajoutait le bassin de Kattendyck, agrandi en 1896. En 1907, on inaugurait des bassins au nord de la cité. Dès 1908, on étendait de 90 hectares la surface du port. Avant que les travaux ne fussent terminés, on en projetait d'autres en ce moment en voie d'exécution. Quand ce programme sera achevé, la superficie des bassins atteindra 450 hectares.

Le port en eau profonde de Zeebrugge, créé grâce à l'initiative de Léopold II, n'a point trouvé encore son utilisation. C'est la réserve de l'avenir.

Les progrès de l'agriculture, par les engrais chimiques, sont arrivés à féconder jusqu'aux sables du littoral. Gagnées sur les forêts ardennaises, au risque de rompre l'économie de l'écoulement des eaux pluviales, les terres des plateaux sont devenues pâturages. Au cœur de la Hesbaye, terre lourde, la culture sucrière dépasse la consommation intérieure et bénéficie d'une ristourne ou décharge d'accise.

La richesse de l'État, jusqu'à la guerre de 1914, devait peu à l'impôt. Cependant les débuts de l'indépendance, grevés des dépenses d'une armée sur pied de guerre et obérés par l'abolition des taxes abusives du gouvernement renversé, avaient fait recourir à l'emprunt forcé. La Belgique trouva rapidement du crédit au dehors. En 1848, le Trésor fut mis en péril par la crise des affaires. La crise surmontée, les ressources de l'État ne cessèrent de croître, alors qu'augmentations et réductions d'impôts se compensaient, et cela, grâce à l'accroissement de la richesse imposable.

A partir de 1870, les recettes des chemins de fer, créés ou rachetés par l'État, deviennent l'aliment principal du Trésor. Après une courte période de déficit, les budgets se soldent régulièrement par un boni. Cependant, par sa volonté de demander le moins possible au contribuable, l'État avait une tendance à accroître sa dette publique, surtout sa dette flottante. Ainsi les Belges ont été, pendant quatre-vingt-dix ans, les gens les moins taxés du monde. Le système fiscal datait en grande partie de l'époque française. En dépit d'augmentations proportionnelles et de réformes de détail, il demeura jusqu'à la guerre sans grand changement. La charge par habitant qui, en 1840, était de 19 francs, était en 1913 de 45 francs. En revanche, le revenu par habitant qui était, en 1846, de 270 francs, avait passé, en 1913, à 850 francs.

La fortune réelle de la Belgique fut toujours difficile à établir. Les éléments de statistique pèchent par l'incapacité de comparer entre elles des choses qui se sont transformées au cours du siècle. L'agriculture d'aujourd'hui est très différente de celle de 1840 et l'outillage industriel a été en grande partie renouvelé. Voici un tableau général, dont je laisse la responsabilité à la virtuosité de M. Baudhuin et qu'il intitule « les progrès de la Belgique ».

Années.	Popu- lation. milliers.	Fortune nationale		Revenu national	
		Total. milliers.	par habitant. francs.	Total. milliers.	par habitant. francs.
1846. . .	4 337	40 750	2 460	1 159	270
1895. . .	6 410	21 830	4 560	3 280	510
1913. . .	7 638	50 945	6 700	6 488	850

La fortune de la Belgique aurait donc quintuplé depuis 1846; de 1895 à 1913, elle a augmenté des deux tiers. « Plus pauvre que ses voisins au début de l'indépendance, conclut notre économiste, la Belgique était devenue à la veille de la guerre aussi riche par habitant que la France et l'Allemagne et plus riche que la Hollande, que l'Italie et qu'un grand nombre d'autres pays. »

#### LA QUESTION SOCIALE EN BELGIQUE

A qui doit-on ce résultat? Le territoire n'a d'autre avantage que sa position géographique. La terre est ingrate vers la mer et la montagne; et une province, où aujourd'hui le charbon amène l'industrie, fut longtemps la plus misérable de toutes. Il ne faut pas hésiter à le dire : la force de la Belgique est dans sa population qui au goût du travail a su joindre une fécondité exemplaire, au moins dans les régions flamandes. Sans doute le labeur, à travers les siècles, fut la condition de son existence. Il allait de pair avec un attachement invétéré au pays. Car la Belgique, surpeuplée, n'avait qu'une alternative : envoyer hors frontières le surplus de ses enfants ou leur trouver dans les limites du territoire national, par l'accroissement de l'activité industrielle, de nouveaux moyens d'existence. L'émigration ne fut jamais dans les habitudes belges. Il y a, en Amérique et au Canada, de véritables villages, correspondant à des villages flamands et qui demeurent en rapports de famille avec leur lieu d'origine. Le Congo, aujourd'hui, prend son contingent de Belges, surtout depuis que la colonie a été vraiment adoptée par la nation. Et il y a toujours les aîeux flamands de France, avec, depuis la guerre, les locataires et les propriétaires belges de terres françaises devenues vacantes. Sans parler de quelques milliers d'ouvriers flamands et wallons qui peuplent les usines du Nord et franchissent deux fois par jour la frontière.

Le gros de la main-d'œuvre demeure en Belgique. La terre ne peut pas absorber un ouvrier de plus. Tout l'accroissement va donc à l'industrie. Or, nous l'avons vu, la prospérité de celle-ci est conditionnée par le marché extérieur. Tout progrès doit se conquérir par l'abaissement des prix. La main d'œuvre belge était-elle donc vouée à l'avitilissement? Et la prospérité industrielle devait-elle être achetée par le sacrifice de la majorité de la population?

Il n'en fut rien. Peut-être parce que les crises économiques furent conjurées à temps et parce que la Belgique ne souffrit jamais longtemps du chômage. Surtout, parce que le Belge, pour qui la liberté est le seul air qu'il puisse respirer, se garda d'user à l'extrême des droits qu'elle lui confère. Enfin, parce que la solidarité économique, fondement de son avènement à la vie nationale, le pousse à s'organiser dans la moyenne mesure, avec l'aide de l'État, mais sans la prédominance de son intervention.

Le travail est la loi d'un peuple, dont, en 1839, l'économiste Briavoinne trace ce tableau peu rassurant : « Dans son état actuel, la société en Belgique peut se décomposer ainsi : sur quatre millions d'hommes, il y a un million dans l'aisance, un autre million dans le besoin, deux autres millions flottent entre ces deux extrêmes. » La misère est surtout frappante en Flandre occidentale. En 1846, 78 pour 100 des ouvriers industriels gagnent 50 centimes à deux francs par jour. Le labeur quotidien est d'une durée excessive, le repos du dimanche est sacrifié, le travail nocturne sévit trop souvent. Exploitation intensive du travail infantile, travail des femmes même au fond de la mine !

Pour remédier au mal, les théoriciens vont des palliatifs de l'initiative privée, collective, gouvernementale aux utopies philosophiques du socialisme d'avant Karl Marx. L'État prend des mesures pour combattre le paupérisme; il cherche des débouchés, il offre des primes à l'exportation et multiplie les moyens de transport. Les hommes au pouvoir sont imbus du manchestérianisme. Ils se refusèrent à intervenir dans les conflits du travail et du capital.

L'industrialisation croissante multiplie ces conflits. En améliorant les salaires, elle donne à la population ouvrière le sentiment de sa force. Elle fait éclater des maux pires que la

misère : la dispersion familiale, la décadence physique et morale de l'enfance, la désertion scolaire. Un libéralisme chrétien s'oppose à l'école de Manchester, le socialisme de Proudhon s'unit au socialisme de Marx pour instaurer une section belge de l'Internationale.

Le gouvernement est contraint d'envisager l'intervention légale, tout au moins pour donner un statut aux associations que favorise, chez les éléments les plus sains, une renaissance du goût corporatif. Ce goût a fait, dans le passé, la fortune des métiers, et il a amené la prospérité, puis la ruine des cités particularistes. Mais, dès lors, se manifeste la nécessité d'une participation plus large des citoyens aux affaires politiques. Une crise agricole et une crise industrielle déchaînent ensemble le cataclysme de 1886. La Belgique allait-elle sombrer dans une révolution sociale sans analogie dans son passé ?

Il faut bien faire crédit ici au parti porté au pouvoir par les élections de 1884 et qui allait le garder jusqu'après la guerre. Il s'intitulait catholique et il avait eu, depuis l'unionisme qui suivit 1830, à se faire une doctrine de l'État mêlant le libéralisme le plus large à une défense confessionnelle inébranlable. Les luttes électorales de cette époque ne manquent pas de grandeur. Victorieux, le parti catholique allait entrer résolument dans une politique sociale, modérée et hardie à la fois, qui préparait cependant fatalement l'avènement actuel de la démocratie.

En face, un socialisme pratique est né, fort différent du socialisme idéologique de 1848. Réalisateur, il cesse assez vite de donner prise, par l'exploitation des grèves et l'agitation politique, aux répugnances des travailleurs pour le désordre. Quelques tentatives malheureuses le convainquirent de son impuissance à réaliser la Révolution. Il s'assura de fortes bases économiques en créant des coopératives de production et de consommation et des syndicats professionnels. Il atteignit très vite d'ailleurs son apogée dans les parties wallonnes du pays. Son succès même limite ses ambitions. Après la revision constitutionnelle de 1893, il élimina presque entièrement l'ancien parti libéral et c'est aujourd'hui, entre lui et le parti catholique, une lutte pour la prépondérance au pouvoir, auquel la revision électorale d'après-guerre lui ouvrirait l'accès.

Le rôle de la démocratie chrétienne en Flandre s'appuie



bientôt sur une organisation économique analogue. La législation sociale graduellement préconisée et admise, au cours de cette évolution politique de quarante années, forme un code du travail qui est, en somme, universellement accepté et constitue la charte de la paix industrielle.

Est-ce le résultat d'un compromis entre des puissances opposées ? Ce n'est certainement pas le fruit d'une guerre de classes, en dépit de la propagande violente qui fut à l'origine de l'organisation ouvrière. Il faut noter, en effet, que des revendications, brandies d'abord comme un argument d'expropriation capitaliste, ont fini, une fois satisfaites, par renforcer en Belgique le sens et le goût de la propriété. L'adaptation aux collectivités ouvrières des formes les plus critiquées de la concentration financière, — l'organisation bancaire notamment et la société anonyme, — a fait ainsi admettre par les antagonistes une pratique rationnelle du capitalisme. On peut dire que la participation socialiste au pouvoir, en des temps difficiles rendant la solidarité nationale évidente, a définitivement relégué au rang des poncifs inutilisés le collectivisme marxiste, comme aussi le préjugé contre la monarchie.

Et d'autre part, l'impersonnalité du patronat, l'abdication de l'ouvrier entre les mains de son syndicat ont calmé les haines comme elles ont détruit les sympathies nées de la vieille solidarité industrielle. Comment le peuple belge a-t-il pu maintenir en dehors des conflits du travail et du capital le contact entre les classes et cette ancienne primauté gardée par la vie sociale de naguère à la moyenne bourgeoisie ? Grâce à la participation de tous à certaines formes traditionnelles du plaisir. Le Belge aime s'amuser à des jours déterminés et en commun. Bien avant le mouvement d'organisation sociale en vue d'obtenir plus de bien-être et plus de justice, le groupement était la règle aussi bien chez les Wallons que chez les Flamands, et pour des objets fort éloignés de la politique ou du salaire. Le grand sérieux apporté à la célébration de la kermesse, au maintien d'usages folkloriques, l'émulation entre villages, villes et corporations pour des enjeux en apparence futiles trahissent encore une préoccupation de clocher, de tradition et de mélange des conditions qui, dans le cœur des citoyens, prend le pas sur l'attrait ou la nécessité des luttes intérieures.

Dans les fastes locaux, régionaux, le peuple communie en

esprit de foi religieuse et civique. Chacun y a sa place marquée, quelle que soit par ailleurs la figure qu'il fait dans les querelles politiques et sociales. La noblesse, la vieille bourgeoisie, le clergé, les fonctions modestes de la cité, le petit peuple des quartiers, doyennés et impasses s'y coudoient, y fraternisent dans la ripaille, les jeux rituels et une honnête folie héritée des ancêtres. Elle a survécu aux siècles de guerre et de misère, plus frénétique peut-être, par un besoin de diversion et de revanche, au lendemain des dures épreuves. Elle est comme l'heureuse grimace que la Belgique se fait dans un miroir, à la manière de son Thyl Ulenspiegel, pour se persuader qu'elle est bien vivante et fidèle à son destin.

#### FLAMANDS ET WALLONS. LE PROBLÈME DU « DUALISME »

En cent ans, ce destin s'est-il exprimé par un renouvellement de l'art et de l'intelligence, a-t-il produit une élite qui, dans le domaine de la science et de l'enseignement, ait à revendiquer ses droits devant l'histoire ? On voudrait n'avoir pas à se dérober à cette question. Il ne suffirait pas, en effet, pour y répondre, de citer des noms d'écrivains, de savants et de professeurs, de peintres et de musiciens. Le régime hollandais avait profondément troublé l'atmosphère intellectuelle. Non seulement il produisait, en cherchant à faire prédominer le néerlandais dans l'administration et les lois, une réaction injustifiée qui, pour plus de cinquante ans, allait reléguer le flamand à un rang subalterne. Mais par une singulière aberration, il plaçait à Louvain, où la Révolution française avait détruit le plus vénérable, le seul centre de culture scientifique de l'ancienne Belgique, une université d'État spécialement destinée au clergé.

Le premier soin des catholiques, en 1834, fut de demander à l'épiscopat la résurrection de l'*Alma Mater*. A Malines d'abord, à Louvain ensuite elle renaquit fidèle à une pensée vieille de près de cinq siècles. Théodore Verhaegen, épris de la théorie du libre examen, fonda alors à Bruxelles une université indépendante. L'année suivante, le gouvernement réorganisa, à Liège et à Gand, deux universités officielles.

Ainsi la Belgique indépendante eut en abondance les ins-

truments d'une formation intellectuelle supérieure. La science pure sut y maintenir ses droits et réagir contre la simple fabrication de diplômés en vue de l'exercice des professions libérales. Une Académie, formée de cinq classes, survivait d'ailleurs depuis le régime autrichien et facilitait la consécration des renommées. L'émulation, la rivalité, voire une certaine passion idéologique servirent la cause de l'esprit. Le concours universitaire, les concours de bourses de voyage, mirent régulièrement en présence les jeunes savants frais émoulus des universités. Si l'on avait pu craindre que quatre établissements de haute culture fussent beaucoup pour le recrutement désintéressé de la science dans un pays réaliste, les progrès faits par chacun d'eux, dans l'ordre de cours spéciaux, de séminaires et de laboratoires attestent que cette multiplicité a été, au contraire, féconde.

L'État n'a eu, dans ce domaine, qu'un rôle effacé. Son ingérence n'y a pas toujours été heureuse, et le parlement a fini, en 1914, par reconnaître l'équivalence scientifique des initiatives particulières en conférant la personnalité civile aux deux universités libres. Aujourd'hui il est sérieusement question de faire consacrer par la loi l'autonomie complète des corps scientifiques d'enseignement supérieur.

Le dualisme de l'enseignement libre et de l'enseignement officiel en Belgique existe à tous les degrés. Il fut une condition du progrès, assez lent, pendant cent ans, de l'éducation populaire. Les lois sociales contribuèrent à fournir aux écoles primaires les enfants en âge scolaire et que l'atelier ou les travaux des champs leur avaient dérobés trop longtemps. Mais le principe de l'obligation ne prévalut que le jour où les trois partis politiques s'unirent pour accepter en fait, de bon ou mauvais gré, comme une conséquence du principe constitutionnel de la liberté de l'enseignement, l'attribution par l'État de subsides égaux aux maîtres des écoles officielles et libres. Ainsi se terminait par un traité de paix, où certains ne voient encore qu'un armistice, ce qu'on a pu appeler la guerre scolaire. Elle a nui, sans doute, à l'atmosphère de sérénité et de tolérance favorable au meilleur rendement des programmes d'études. Elle a servi, d'autre part, à multiplier les centres de formation primaire et professionnelle. Elle a empêché la mainmise de l'État, à l'aide d'une doctrine officielle, sur la forma-

tion des jeunes Belges. Elle leur a gardé le sens de l'orientation spirituelle.

Aux revendications de l'école confessionnelle se sont jointes, dans la seconde moitié de ce siècle d'indépendance, les réclamations de la langue flamande. Celle-ci est la langue maternelle de plus de la moitié des Belges. Un principe pédagogique fit prévaloir assez aisément que l'esprit de l'enfant fournit un moins grand effort si les rudiments de l'instruction lui sont enseignés dans la langue qu'il entend chez lui. Mais, à mesure que la Belgique indépendante prenait le sens de ses origines, acquérait la fierté de ses progrès et voyait ses institutions politiques entrer sous le contrôle électoral de la masse, un mouvement flamand croissait, favorisé encore par l'action du prosélytisme religieux.

Le « *flamingant* » entend relever son peuple de la déchéance où il le voit du point de vue linguistique et « culturel », en répudiant nettement le concours obligatoire de la langue française pour sa formation scolaire à tous les degrés. Il demande que l'on consacre, dans les lois et dans la pratique administrative, le fait de la prédominance de la langue flamande en Flandre. Ce mouvement, idéaliste et démocratique à la fois, s'exaspère de l'incompréhension qu'il a longtemps rencontrée dans les sphères bourgeoises et dans les milieux cultivés. Ces derniers se sont cependant les premiers rendu compte de la noblesse et de la justice du souci qu'ont les Flamands de mettre en valeur l'apport artistique et littéraire d'une langue, épurée et riche en ressources esthétiques. La bourgeoisie flamande, bilingue ou francisée, n'admit point l'équivalence. Et le conflit s'envenima d'une lutte sociale qui a, peu à peu, dépossédé l'ancienne élite de sa situation prépondérante et la réduit aujourd'hui à réclamer simplement les droits d'une minorité qui a besoin, à son tour, d'être protégée.

Nous pouvons nous demander comment l'expression nationale du Belge s'est accommodée, pendant cent ans, de ce dualisme de races. Le problème n'est pas théorique. De même qu'historiquement on n'en est plus à rechercher s'il y a eu dans le passé une Belgique, ethniquement et moralement il est difficile de mettre en doute que le Belge existe. Son expression est complexe, variable, riche de sa dualité, bien supérieure à

ses querelles et à ses difficultés intérieures. La capitale, que Flamands et Wallons ne se disputent pas, a réussi à conserver autour de son hôtel de ville, que défend Saint Michel, un esprit savoureux, débonnaire et largement national.

#### LA LITTÉRATURE ET L'ART BELGES

Mais Anvers, Liège, Gand ont une physionomie plus marquée et qui n'est pas celle de Bruges ou de Tournai. Le particularisme urbain n'a rien perdu de son acuité par le développement de la Belgique indépendante. La Belgique en a profité, elle en vit. Chaque citoyen l'est d'abord de sa ville; et dans chaque ville la fierté nationale se traduit par le goût de l'embellissement, de la restauration des vestiges du passé. Or, la Belgique seule en bénéficie et non pas ce qu'on appelle la Flandre ou la Wallonie. Ces appellations commodes sont arbitraires. Il y a un art flamand, parce qu'il y a une école de peinture flamande consacrée par l'histoire et la considération de l'étranger. Il y a un milieu flamand où l'avènement des couches populaires à la primauté politique impose graduellement la généralisation de l'usage de la langue flamande. Une nouvelle élite littéraire s'efforce, avec succès, de hausser la langue du peuple au rang d'un instrument de culture et de création artistique. Rien là qui contredise une conception de la Belgique indépendante et forte.

Le reste du pays qui ne parle que le français, avec des dialectes populaires dérivés, Bruxelles où les deux langues sont parlées et le pays flamand lui-même où le recrutement de la culture française ne sera point enrayé, et où, si l'on en croit les Flamingants, elle sera remise en honneur après le triomphe de leurs revendications, voilà de quoi alimenter dans l'avenir comme dans le passé la littérature française de Belgique.

Celle-ci n'a osé que vers 1880 s'approprier, par des œuvres, sa part du patrimoine universel des lettres de France. Le romantisme, favorable à l'expression des nationalités, n'eut chez nous qu'une répercussion tardive. Engoncés dans les poncifs, les quelques rimeurs en vogue sous le régime hollandais n'avaient ni souffle ni originalité. Van Hasselt, beaucoup mieux doué, a subi, avec Weustenrad, l'influence de Victor Hugo. Il fallut l'exil de ce dernier à Bruxelles et la présence des proscrits du

Second Empire, pour éveiller dans des imaginations juvéniles le goût révolutionnaire d'une littérature d'inspiration nationale. Le cas d'un Charles de Coster demeure isolé et celui, même, d'un Camille Lemonnier. Enfin, la pléiade de la Jeune Belgique visa surtout à créer un art qui, par sa patience, sa vigueur picturale et sa sensibilité disciplinée apporterait au Parnasse la conscience et la force des peintres flamands d'autrefois.

Le symbolisme trouva un terrain plus favorable dans une Belgique déjà mieux attentive. Maeterlinck et Verhaeren furent très vite eux-mêmes en obéissant au vœu du mystère et au transport violent que leur imposèrent l'habitude et l'amour de leur terroir. Van Lerberghe, mieux que Rodenbach, transposait en poésie pure le rêve d'une âme. Depuis eux, des poètes n'ont pas cessé de naître, et on en pourrait citer une lignée.

Les conteurs et les romanciers ont suivi, et deux ou trois dramaturges, en même temps qu'une critique attentive et libre. Restreint, le public a aujourd'hui conscience que les Lettres ont leur rôle à jouer dans la vie nationale.

Les Beaux-Arts ne traversèrent pas, après 1830, le même désert. La querelle des classiques et des romantiques s'illustra par l'émulation entre François Navez, disciple de Louis David, proscrit à Bruxelles, et Wiertz, génie manqué. L'école historique de Gallait a laissé de grandes toiles utiles. Et l'on revient aujourd'hui avec une fierté attendrie au particularisme anversois de petits maîtres comme Henri Leys et de Braeckelee. Charles de Groux imita le réalisme de Courbet, et c'est enfin l'explosion d'un individualisme pictural qui, par le paysage, les animaux, la figure et les idées, se répand en pages innombrables.

La statuaire a commencé par répondre au besoin de la Belgique indépendante d'emplir ses places publiques. A ce prurit officiel, d'un effet souvent médiocre, succéda une génération de sculpteurs qui a voulu renouer avec une tradition nationale par delà le XVIII<sup>e</sup> siècle. Un souci de décoration les hante qui se traduit en sobriété et en harmonie chez un Julien Dillens, mais n'arrive pas à discipliner la fougue charnelle d'un Jef Lambeaux. Constantin Meunier les dépasse par la force de l'expression intérieure, par le pathétique d'une émotion en contact avec la réalité profonde de la vie douloureuse. Ce créa-



teur de la synthèse du travail manuel dans sa poésie et son austérité domine, peut-on dire, avec Rodin, l'art de son temps. Depuis sa mort, c'est en Victor Rousseau que la sculpture belge trouve son expression la plus raffinée. Elle rejoint l'effort des poètes. On y voit passer en des créations charmantes le reflet de l'inquiétude contemporaine.

Il était réservé à la musique de placer un nom belge dans le patrimoine artistique du monde. César Franck, que les Liégeois revendiquent, échappe à toute appropriation nationale. Son influence rayonne à travers de nombreux compositeurs et règne sur un public toujours prêt à remplir chez nous les salles de concert. Mieux que dans les lettres, la peinture et la sculpture, il faut ici faire la part du double apport wallon et flamand. Un Peter Benoit, un Guillaume Lekeu paraissent aux antipodes de l'inspiration. Et cependant, si l'on écoute la chanson du vent, on retrouve de la mer à la montagne les refrains populaires où la double cadence vient du fond des âges. Rien ne garde à un peuple son âme comme la chanson. Sentimentale et ironique, religieuse et profane, elle fait le fond du folklore. Et le folklore demeure à la base de notre vie rurale et populaire.

La religion y trouve son compte. Depuis le temps où l'Ommevang de la kermesse mêlait le profane au sacré, la tradition catholique est restée fidèle aux déploiements des processions, aux pèlerinages, aux dévotions pittoresques. Des Pénitents qui, à Furnes, portent derrière le Christ une vraie croix pesante, jusqu'aux Marcheurs de Fosses et de Gerpinnes, déguisés en soldats du moyen âge ou de l'an X, la foi se plaît aux manifestations extérieures. D'un mysticisme plus orthodoxe en Flandre, mêlée de paganisme en Wallonie, la dévotion s'accommode de la participation aux rites de la vie civile et nationale.

#### L'ŒUVRE DES SOUVERAINS BELGES

Quand on relit les procès-verbaux des séances du Congrès national consacrées à choisir la forme du gouvernement, on est frappé de constater combien le ralliement de nos pères à la monarchie fut à la fois rapide et défiant. Par 174 voix contre 13, l'article instituant un roi des Belges fut admis. Il semblait

en effet impossible aux Constituants de recourir à une autre incarnation du pouvoir central.

Seul un royaume de Belgique avait chance de se faire reconnaître par les Puissances. Or, tout dépendait d'elles. On les avait mises devant un état de fait, en rébellion contre l'ordre établi par elles au Congrès de Vienne. Un prince, choisi avec leur assentiment, assurerait le maintien de l'indépendance et de l'intégrité territoriale, héritage de sa dynastie. On sait de quel côté allèrent les préférences des membres du Congrès. Au refus de Louis-Philippe d'autoriser le duc de Nemours à devenir roi des Belges, le désarroi fut extrême. Le choix de Léopold de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte d'Angleterre, eut aux yeux des votants le grand mérite d'entraîner l'adhésion des Puissances et de placer le roi de Hollande en face d'un adversaire capable de le faire renoncer à son obstination, devenue menaçante.

La Couronne recevait, en somme, une mission ingrate : conduire seule la diplomatie d'un pays dont l'avènement à l'indépendance dérangeait l'organisation européenne, lutter les armes à la main contre un État devenu ennemi et secrètement soutenu par les ambitions de la Prusse, les défiances de l'Autriche et les hostilités de la Russie. Et cela en disposant, à l'intérieur du pays, de pouvoirs placés sous un contrôle parlementaire minutieux, limités par l'armature d'une Constitution établie en réaction contre l'arbitraire de l'autorité.

Léopold I<sup>er</sup> envisagea nettement et froidement la situation. Il avait refusé le trône de Grèce parce qu'il avait flairé chez les Grecs une instabilité foncière. Il mit tout de suite la patience des Belges à l'épreuve en exigeant, avant d'acquiescer à leur élection, qu'ils acceptassent la décision de la Conférence de Londres, réduisant leurs ambitions les plus légitimes quant aux garanties territoriales, et notamment à l'indépendance de l'Escaut. Satisfait de leur modération, il se traça un programme défini : adopter à fond la nationalité de son nouveau pays, en être le guide et s'appuyer, par-dessus les partis, sur les forces vives qui constituèrent à travers les siècles le sentiment national.

Une fois passé le premier enthousiasme des journées de juillet 1931, qui virent l'avènement du prince, les Belges connurent très vite la réalité des services que la Couronne allait

leur rendre. Suppléant aux déficiences d'une armée d'occasion, le Roi se rend compte de la nécessité d'une réorganisation militaire complète. Il obtient le concours français pour libérer le territoire; et, devenu le gendre de Louis-Philippe, il s'assure l'appui permanent d'un peuple avec lequel les patriotes belges se sentent en communion profonde. Oncle de la reine Victoria, connaissant personnellement les hommes d'État anglais, il réussit à faire de l'indépendance de la Belgique un dogme dans la religion de l'intérêt britannique.

Tenu en suspicion par la Prusse et l'Autriche et la lointaine Russie qui lui font grief de couvrir de son manteau royal un peuple de révolutionnaires, il les étonne en gagnant la confiance des Belges. Et il tient sa revanche, lors des secousses sociales de 1848 qui détruisent le trône de France, mettent en péril celui du roi de Prusse à Berlin et chassent d'Autriche Metternich. Non seulement il n'y eut en Belgique ni émeute, ni renversement, mais le peuple sentit quelle force lui donnait le centre de la royauté. On vit, un jour de juin, la foule se presser spontanément devant le palais royal et acclamer son souverain. La reine Victoria écrivait à son mentor de Bruxelles : « Vous êtes présenté comme un modèle aux Souverains et les Belges comme des modèles aux peuples allemands. »

A Metternich qui n'a cessé de lui montrer de la réserve et de l'exhorter à une pratique monarchique hostile à la liberté et qui, maintenant, lui demande l'hospitalité de l'exil, Léopold répond, non sans ironie : « On fera tout ici pour se montrer aussi bienveillant à votre égard que vous l'avez toujours été pour ce pays. »

Léopold II prêta le serment constitutionnel en 1865. Il ne pouvait se targuer d'aucun des éléments de prestige international et personnel qui avaient facilité la tâche du premier roi des Belges. De santé délicate, tenu à l'écart du gouvernement, ayant fait quelques voyages, il montait sur le trône à un moment où les luttes de partis sévissaient avec violence. Leur acuité avait déjà déçu son prédécesseur. A l'unionisme de 1830, dès 1840 succéda une rivalité des conservateurs et des libéraux qui, à l'avènement de Léopold II, s'exaspérait avec l'abaissement du cens électoral. Le régime électif de la Constituante subordonnait l'exercice du droit de suffrage au paiement d'un

minimum d'impôts, que la loi avait la faculté d'élever et d'abaisser. Maintenant que les pays voisins entraient dans la voie de la démocratisation du suffrage, ce système apparaissait en Belgique comme un obstacle à l'accession des classes populaires à un rôle politique. L'agitation revisionniste ne cessa plus jusqu'en 1893. Elle se termina par une transaction : le suffrage universel à vote plural, complété en 1894 par l'adoption de la représentation proportionnelle.

La Couronne se tint éloignée de la bataille. Elle chercha à faire prédominer, au moment de la discussion des articles soumis à revision, un projet de « referendum » autorisant le Roi à consulter directement le corps électoral sur une mesure législative, soit avant, soit après le vote de cette loi. Même amendé, le projet échoua.

La susceptibilité politique vis-à-vis du souverain se manifesta encore aux rares fois où Léopold II usa de sa prérogative de renvoyer les ministres ou, en période de crise ministérielle, de ne pas suivre les indications précises des partis. Plusieurs attitudes du Roi, en ces circonstances, s'expliquent aujourd'hui par le grand rêve qu'il portait en lui depuis sa jeunesse, qu'il réalisait lentement, sûrement, au milieu de difficultés inouïes, et pour lequel il avait besoin de la concorde des Belges et d'une trêve des partis.

En 1860, revenant d'un voyage en Grèce, le duc de Brabant rapportait à Frère-Orban, le puissant ministre de son père, un petit morceau de marbre provenant de la tribune aux harangues. Il y avait fait placer son portrait en miniature, entouré de ces mots : « Il faut à la Belgique une colonie. » Cette phrase est le pendant d'une autre que le roi Léopold II aimait à répéter plus tard : « Un pays n'est jamais petit qui est bordé par la mer. » Remède à la crise de croissance où la Belgique était entrée depuis son industrialisation à outrance et la consolidation, après 1870, de sa sécurité en Europe, le débouché colonial garantirait son avenir. Après divers tâtonnements de côté et d'autre, l'exploration, en 1871, par l'Anglais Stanley, de l'Afrique centrale fixe l'attention du prince. Sous le couvert d'une simple conférence d'intérêt géographique, Léopold fonde l'« Association internationale pour réprimer la traite et ouvrir l'Afrique centrale ». Découragé par l'Angleterre, Stanley entre au service du roi des Belges. Le « Comité d'études du haut

Congo » devient « l' « Association internationale du Congo », qui acquiert des droits souverains, engendre des États indigènes libres et donne naissance enfin, après la Conférence de Berlin de 1884-85, à l' « l'État indépendant du Congo ». Le roi Léopold est autorisé par le parlement de son pays à en assumer la souveraineté. Un dualisme est créé en la personne du fondateur. Il ne se résoudra qu'en 1907 par l'annexion formelle du Congo à la Belgique.

A ce moment-là, les Belges entraient en possession d'un empire grand comme quatre-vingts fois leur pays. Ils le devaient tout entier à la munificence du Souverain. Ils s'y étaient associés sans doute, par des interventions financières, par des collaborations héroïques et intelligentes, mais individuelles. La ténacité du Roi, une activité incessante, ingénieuse, audacieuse, téméraire même avait eu raison d'obstacles qu'on ne connaîtra jamais exactement. Elle avait eu raison de l'indifférence, de l'hostilité, puis de l'inquiétude de son peuple. Au vœu inscrit dans le marbre athénien par le prince voyageur fait pendant la maxime extraite d'une lettre de Léopold II à son ministre Beernaert : « Un Roi, pour rendre service à son pays, ne doit pas craindre de concevoir et de poursuivre la réalisation d'une œuvre, même téméraire en apparence. La richesse d'un Souverain consiste dans la prospérité publique. »

La neutralité belge, quoi qu'on en ait dit, n'a pas nui à la stabilité ni entravé le progrès du royaume. Elle fut la condition mise par les Puissances à l'entrée de l'État dans l'équilibre européen. Garantie par les belligérants à l'initiative de l'Angleterre, la Belgique échappa, en 1870, pour la première fois dans l'histoire, à une guerre franco-allemande. Le jour venait, pourtant, où elle aurait à faire la preuve de sa vitalité au delà des vraisemblances possibles. L'éventualité d'avoir à se défendre seule contre un agresseur tout-puissant n'entraînait point dans les prévisions de la politique intérieure et elle était officiellement interdite à la diplomatie du royaume.

Il manquait donc à la préparation militaire de la Belgique l'aiguillon du danger possible. Pour l'ordre, on préférerait la garde civique qui avait le pas sur l'armée. A celle-ci, un rôle précis était assigné par la neutralité permanente et statutaire du royaume : être en état de faire, en cas de conflit, respecter toutes les frontières.

Tâche disproportionnée, théorique, impossible même à envisager sans des ententes d'états-majors que le scrupule de la neutralité interdisait pratiquement, puisqu'il nous les fallait envisager à la fois avec et contre les Puissances mêmes qui avaient juré de respecter l'intégrité de notre territoire. On s'explique que la « garantie des traités » inspirât plus de confiance aux hommes politiques qu'une préparation militaire sérieuse et que le Belge, dont les capacités guerrières avaient pourtant fait leur preuve dans les armées de métier de l'Ancien régime, n'ait pas pris au sérieux, comme un devoir national, l'impôt du sang, si onéreux pour un pays de commerce et d'industrie.

Au moment où le roi Albert succéda à son oncle, qui ne se consola jamais d'avoir vu mourir un fils unique, un malaise pesait déjà sur l'Europe. Les préparatifs militaires de l'Allemagne, ses embarras économiques et sociaux, l'emprise grandissante des théoriciens du pangermanisme et des chefs réels de l'armée et de la flotte faisaient planer une menace. Des avertissements discrets et précis autorisaient la Belgique à redouter que le « miracle de 70 » ne se renouvellerait pas. La prédominance en politique des idées sociales d'égalité lui facilita l'abandon d'un système de recrutement antidémocratique. L'« armée de la nation » justifia de plus larges sacrifices financiers. On ne regrettait plus ceux qu'avaient entraînés, avec tant de répugnance, les fortifications de Liège et d'Anvers.

Le coup de foudre de l'ultimatum allemand du 2 août 1914 dressa le peuple entier autour de son jeune roi. Visiblement Albert I<sup>er</sup> s'était donné comme modèle le fondateur de sa dynastie. Il avait profité de la première circonstance possible pour montrer le rôle modérateur de la Couronne et son droit de renvoyer, comme de nommer les ministres. Il avait marqué nettement le désir de son esprit laborieux, orienté vers les spécialités scientifiques et techniques, de faire dans ses préoccupations et ses sympathies une place privilégiée aux arts et aux sciences. Déjà se révélait chez lui le dessein, qu'après la guerre il a délibérément poursuivi, de voir la Belgique faire un plus grand effort en faveur des recherches désintéressées, seules fécondes en applications pratiques.

Une mystique nationale jaillissait du péril, affleurant



comme une plante germée dans le limon d'un lourd passé. La dynastie en recevait l'hommage. L'institution avait porté toute sa vertu

## LA BELGIQUE ENVAHIE ET OPPRIMÉE

L'histoire de l'occupation allemande en Belgique a été faite déjà du point de vue de l'occupant et c'est un chapitre de l'organisation allemande. A le parcourir, on a la curieuse impression d'une étude systématique, qui décrit les institutions établies par l'Allemagne officielle dans l'intention de faire servir le territoire occupé aux fins de la guerre et d'une paix victorieuse, mais sans aucun égard à l'esprit du peuple conquis. M. Henri Pirenne, avec la même objectivité, a comblé les lacunes de l'historien allemand en montrant le résultat moral de cette occupation, sans exemple, puisqu'elle dura quatre années. Ce sont certainement les plus cruelles années de l'histoire de la Belgique.

La décision de résister à l'ultimatum ayant été prise, en dehors de l'intervention du peuple, par le Roi et son gouvernement, la résistance sous le joug fut le lot des citoyens livrés à eux-mêmes. Utile exercice qui permit à l'ensemble des Belges ces réactions de conscience auxquelles il faut attribuer, dans le passé, la naissance et le développement de la nationalité collective. La résistance de l'armée avait rempli son but. Seule à défendre la neutralité violée, si elle avait dû céder le sol, elle avait sauvé l'essentiel : le droit de la nation à l'indépendance. La Belgique occupée n'est point conquise. Il est certain désormais que, pour la faire disparaître de l'Europe, il faudra que l'Europe elle-même s'anéantisse sous la puissance allemande.

L'éducation collective de la Belgique et de l'Allemagne les a, d'autre part, faites trop différentes pour ne pas rendre inopérant tout danger d'assimilation ou de pénétration. Et les rigueurs de la guerre, accrues de la cruauté, de la violence des méthodes allemandes, ne pouvaient qu'exaspérer entre elles des malentendus fonciers. Le pouvoir occupant se sent entouré d'une conspiration permanente. Un témoin américain l'affirme : « Le peuple belge était dans une période de suffocation et, en même temps, d'extase dont il n'y a pas d'équivalent dans l'histoire du monde. »

Le libéralisme extrême des formes de l'État, qui n'avait pas facilité, au cours des quatre-vingts années précédentes, l'évolution de la Belgique dans le sens d'une nation forte, garantissait une fois de plus contre un pouvoir arbitraire, et cette fois détesté, la durée de l'esprit national.

A la libération, quel peuple allait se réveiller de son état d'hypnose, et comment allait-il s'astreindre aux efforts indispensables pour la reconstitution d'un patrimoine exploité à fond par l'ennemi? Il semble que les gouvernants se le soient demandé avec angoisse. La débâcle allemande avait esquissé dans les rues de Bruxelles des troubles, auxquels d'ailleurs la fraternisation des soldats en désordre avec la liesse populaire prêtait de fausses apparences. Une inévitable susceptibilité mettait quelque malaise secret entre les anciens personnages politiques, le gouvernement de l'exil, l'armée et les diverses catégories de la population avide de voir ressusciter le bonheur d'autrefois.

Des concessions préventives furent faites à des mécontentements possibles. En peu de temps, le système politique se trouva grevé de la promesse du suffrage universel pur et simple, le système financier de la reprise totale du papier monnaie ennemi. Dans l'ordre linguistique, social, scolaire et même confessionnel, des gages sont donnés en vue d'aborder la tâche de Sisyphe dans un esprit de concorde et de libéralité.

Le résultat fut un incontestable accroissement de l'intervention de l'État dans tous les domaines. Non seulement il assumait intégralement la charge de la réparation des dommages de guerre, — et, en attendant le remboursement exigé de l'Allemagne, se livra aux délices de l'inflation, — mais il se fit le pourvoyeur direct de tous les objets de première nécessité. Le ravitaillement et le secours-chômage offrirent une application inespérée aux plus radicales théories socialistes.

On peut s'en gausser aujourd'hui : expédients coûteux, formules dangereuses, moyens de fortune ; l'œuvre accomplie est là. En quatre années, la Belgique se trouva remise en selle, à même de se restaurer par ses moyens propres et de redevenir, dans une Europe appauvrie, un instrument d'échange et de production.

Des plaies d'argent lui restent aux flancs. Elle a été, en 1926, à deux doigts de la banqueroute financière. Un effort

radical l'a tirée d'affaire par la cautérisation au fer rouge d'une stabilisation monétaire à 1/7 du franc d'avant-guerre. Cette fois encore, elle sauvait la mise : l'ardeur au travail, l'accord des bonnes volontés dans le sentiment de la réalité.

En somme, à l'heure où sonne le centenaire de son indépendance, la Belgique a le sentiment d'avoir tenu et dépassé la promesse de ses fondateurs qui songeaient simplement à être enfin livrés à eux-mêmes.

Le pays s'appartient sans doute, mais dans de plus vastes frontières économiques et morales. Il a appris à ses dépens les lois de son destin qui le condamnent à produire et à exporter. Il a reçu à son avantage la leçon de l'épreuve et de la gloire. Il lui reste à montrer au monde qu'il n'a jamais fini d'expérimenter le danger et le bienfait d'être au cœur de l'Europe un microcosme où se heurtent, se pénètrent et s'adaptent les apports divers de la civilisation chrétienne. En les faisant servir à son propre progrès, il espère échapper à la dissolution qui menace toujours les nations comme les hommes. En vivant utile, prospère et pacifique, mais attentif à ne céder ni à l'aventure ni à l'illusion, il entend se montrer fidèle à son destin national et à sa mission européenne qui se confondent si heureusement.

HENRI DAVIGNON.

---

MÉMOIRES DE CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE

## L'AGONIE DE FONTAINEBLEAU

### VI <sup>(1)</sup>

#### LE SUICIDE DE L'EMPEREUR <sup>(1)</sup>

##### RÉDACTION DE L'ARMISTICE

Dès le matin (2), nous (3) avions été chez le prince de Schwarzenberg, comme nous l'avait prescrit l'empereur Alexandre, pour traiter de l'armistice et tâcher de le conclure. On remarquera que, jusqu'à ce moment, le prince de Schwarzenberg n'était pas intervenu directement avec nous dans les négociations et qu'aucun Anglais n'y avait encore pris part. Sur tous les objets qui semblaient exiger une réponse ou une décision, l'empereur de Russie disait qu'il en conférerait avec ses alliés. L'armistice, étant considéré comme une question militaire, fut renvoyé au généralissime. Le roi de Prusse, seul, avait, pour la première fois, paru le matin.

Dans la conférence, l'empereur Alexandre parlait toujours au nom de ses alliés comme au sien, mais on voyait déjà alors

*Copyright by le comte d'Espenilles-Vicence.*

(1) Voyez la *Revue* des 1<sup>er</sup> et 15 janvier, 1<sup>er</sup> février, 1<sup>er</sup> mars et 1<sup>er</sup> avril 1930.

(2) 7 avril 1814.

(3) Caulaincourt, le maréchal Ney et le maréchal Macdonald étaient revenus de Fontainebleau, porteurs de l'abdication définitive de l'Empereur et de ses pleins pouvoirs pour négocier un traité assurant son sort et celui de sa famille.

qu'on ne terminerait rien sans le concours des ministres d'Autriche et d'Angleterre. J'avais appris que ces ministres, qu'on nous annonçait devoir arriver à chaque instant, ne devaient venir que dans quelques jours. M. de Metternich, pour ne pas avoir la honte de détrôner lui-même le gendre et la fille de son maître, et lord Castlereagh, représentant du Prince-régent au conseil des souverains, pour ne pas avoir, vis-à-vis de son gouvernement, la responsabilité réelle des événements et des mesures qu'on prendrait, se tenaient à l'écart sous les ailes de l'empereur d'Autriche (1). L'un et l'autre n'étaient pas fâchés de laisser à l'empereur Alexandre l'odieux, s'il y en avait, et, dans tous les cas, le poids, l'embarras et les hasards de l'intrigue qu'on faisait marcher et des chances de guerre qui pouvaient survenir et auraient gêné leur responsabilité.

Ces considérations nous déterminèrent à presser la conclusion de l'armistice et à ne pas laisser, comme on le proposait, cette question liée aux autres. Nous insistâmes si fortement et nous nous attachâmes avec tant de ténacité aux pas du prince de Schwarzenberg que toutes les conditions de cet arrangement militaire furent convenues et à peu près rédigées dans la journée. Le travail de la démarcation (2) devait s'achever pendant la nuit : MM. les maréchaux s'étaient plus particulièrement occupés de cette affaire au Quartier général du prince pendant que je préparais le traité qu'il fallait refondre à cause des changements survenus et des nouvelles observations de l'empereur Alexandre, auxquelles nous répondîmes...

Si, d'une part, l'inquiétude qu'avait donnée l'armée française avait fait désirer, dans le principe, à l'empereur Alexandre, de régler quelque chose qui paralysât son irritation et arrêtât toute entreprise, de l'autre, la défection, la soumission de beaucoup de généraux et d'officiers, la désertion des soldats, enfin la marche des événements, tant à Paris que dans quelques départements, lui ayant ôté, ainsi qu'au Gouvernement provisoire, toute espèce d'inquiétude, il mettait peu d'empressement à terminer avec nous. Plus on attendait, plus la nouvelle cause se croyait puissante, et plus elle se voyait en position de nous dicter les conditions qu'elle voudrait. Avant la trahison du duc

(1) L'empereur François II était encore à Dijon.

(2) Des territoires attribués respectivement aux armées françaises et aux armées ennemies.

de Raguse, nous étions les plénipotentiaires d'une puissance, d'une armée qu'on ménageait; depuis, nous ne fûmes que les commissaires de la pitié; même par intérêt pour l'Empereur, nous étions forcés de souscrire à tout.

## UNE DEMANDE INTEMPESTIVE

Le 10, M. de Girardin, aide de camp du prince de Neuchâtel, me fut envoyé par l'Empereur avec une lettre signée de M. le baron Fain, son secrétaire, qui me demandait l'acte d'abdication. Une lettre d'envoi de M. Fain m'annonçait que celle qui était jointe était la dictée de l'Empereur. Cette seconde demande par un tiers, quand rien n'empêchait l'Empereur d'écrire et de signer, quand un ordre, tel qu'il pût être communiqué à mes collègues, pouvait seul me faire hésiter alors sur l'usage que je devais faire de l'acte qu'il m'avait confié, me fit faire, je l'avoue, de douloureuses réflexions sur la manière dont l'Empereur reconnaissait et traitait mon dévouement.

Sa position n'était point changée. Loin de là, elle l'était plus délicate, plus embarrassée que jamais. Quelques marques de dévouement des vieux soldats de la Garde et de quelques braves des corps qui venaient d'Espagne, ne pouvaient balancer le désavantage de sa position; il ne pouvait ignorer que son abdication avait fait même hésiter si on lui laisserait passer la revue des deuxième et septième corps qu'il avait ordonnée (1). La conversation du duc de Reggio qui les commandait et auquel il s'adressa, après cette revue, pour savoir s'il pouvait compter sur le dévouement de cette troupe qui l'avait reçu avec de vives acclamations, ne pouvait lui laisser de doute sur l'opinion des généraux et des chefs. Depuis, son abdication encore mieux connue avait dénoué tous les liens; tout le monde se croyait déjà dégagé de ses serments, de ses obligations envers lui. Cependant l'Empereur, qui s'était occupé, deux jours avant, d'un projet de réunion avec l'armée d'Italie, l'Empereur qui pensait, dans ce moment, à rallier les troupes du duc de Castiglione (2) et à faire un mouvement sur la

(1) Cette revue avait eu lieu le 7 avril à midi dans la cour du Cheval Blanc.

(2) Le maréchal Augereau commandait, depuis le 14 janvier, l'armée que Napoléon avait ordonné de constituer à Lyon. Cette armée, après avoir évacué cette ville, s'était repliée sur l'Isère.



Loire avec les braves qui voudraient le suivre, n'avait fait publier que la veille son ordre du jour du 4, qui était la contrepartie des actes du Sénat qui avait prononcé sa déchéance (1). Il essayait, par là, de remonter l'opinion de l'armée, mais il était trop tard; le moment lui avait échappé. Il ne produisit d'effet que sur quelques vieux braves habitués à vaincre sous lui. Tous les autres, quoique encore sous les drapeaux, étaient détachés de sa cause par le désir de la paix et la crainte d'une guerre civile, à laquelle on ne voulait pas prendre part, et aussi, il faut le dire, par les avantages qu'on espérait de sa soumission au nouvel ordre de choses....

Si la demande qu'il me faisait eût transpiré, il était perdu! Car c'était l'être que d'être abandonné, par les Alliés, au Gouvernement provisoire qui aurait accusé l'Empereur de manquer à tous ses engagements, de vouloir troubler la France et le monde; on eût été enchanté d'avoir un prétexte pour s'assurer de sa personne, pour ne tenir aucun des engagements pris. Il faut avoir, comme moi, fait les affaires de l'Empereur à Paris, avoir éprouvé toutes les difficultés qu'on nous opposait, tout ce que la malveillance et la mauvaise foi du Gouvernement provisoire inventaient pour tout entraver et arrêter, pour se faire une juste idée des dangers qui eussent menacé l'Empereur et pour pouvoir juger de tout ce qu'on eût fait, dès qu'on se serait cru tout permis.

#### L'EMPEREUR, SA FEMME ET SON BEAU-PÈRE

Je vis M. de Metternich qui aurait détruit mes doutes, si j'en eusse conservé sur les intentions peu bienveillantes de l'empereur d'Autriche à l'égard de son gendre. Il rejeta tout ce qui avait été proposé, tout ce que nous avions pu espérer jusqu'à ce moment pour la Toscane (2) et se montra tout aussi peu disposé pour Parme que l'Impératrice n'aurait pas eu, si ma vive insistance n'avait été soutenue par l'empereur de Russie qui, ayant promis, exigea qu'on tint les engagements qu'il avait pris. M. de Metternich montrait hautement et en

(1) Il s'agit de la célèbre proclamation, datée du 5 août : « L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne... »

(2) Napoléon avait insisté énergiquement et à plusieurs reprises pour que la Toscane fût accordée à Marie-Louise.

toute occasion combien il était mécontent qu'on eût pensé à des indemnités en Italie et peu satisfait des promesses que nous avait faites l'empereur Alexandre auquel, disait-il tout haut, cela ne coûtait rien. Tout ce qui touchait à ce que l'Autriche convoitait était traité par lui d'impolitique. Il trancha net sur toutes les questions de famille, déclarant que l'Impératrice ne devait être considérée que comme une archiduchesse ou une princesse, et le roi de Rome comme un prince.

En tout, l'arrivée de l'empereur d'Autriche marqua d'une manière plutôt défavorable qu'avantageuse pour les affaires de l'empereur Napoléon. M. de Metternich pensait-il déjà à enlever l'Impératrice à son mari ? Il était question d'une entrevue avec son père, entrevue proposée par l'empereur Napoléon et même désirée par lui, dans l'espoir qu'elle en obtiendrait la Toscane. Je n'ai jamais pu concevoir comment l'Empereur avait pu s'abuser à ce point, mais rien n'a pu le faire revenir sur cette idée. La fatalité de cette époque semblait le pousser à toutes les mesures, à tous les projets qui pouvaient ou lui nuire ou accroître son infortune. Il faut convenir qu'il était difficile de se persuader que le père de l'Impératrice se prononcerait à ce point contre les intérêts qui n'étaient plus que ceux de sa fille malheureuse, puisque l'Empereur consentait à habiter de sa personne l'île d'Elbe.

La conduite du prince de Schwarzenberg, celle du cabinet autrichien, la distance à laquelle s'était tenu l'empereur François dans ces circonstances, rien ne put détruire les illusions de l'Empereur ; sans doute elles l'aidaient à espérer et le consolaient ; je ne puis m'expliquer que de cette manière son aveuglement. Je dois cependant à la vérité de dire que si rien n'annonçait de la bienveillance de la part de l'Autriche, soit politique, soit respect pour les convenances, pour le malheur, rien ne décelait encore, dans ce moment, l'intention de séparer l'Impératrice et l'Empereur, intention que l'empereur Napoléon était si loin de soupçonner à son beau-père qu'il ne mettait pas en doute que les principes religieux qu'il lui connaissait, et auxquels il se plaisait à rendre justice, le porteraient au contraire à les réunir au moins une partie de l'année. Au reste, la réserve qu'observait à cet égard l'Autriche ne tenait peut-être

qu'aux ménagements obligés de la situation où on était, car, quoique séparée de notre armée, l'Impératrice était au milieu de troupes françaises et d'un détachement de la Garde, dont la conduite fut exemplaire jusqu'au dernier moment. L'Autriche ne pouvait la prendre là; la présence de M. le comte Schouvaloff, aide de camp général de l'empereur de Russie, que ce prince avait envoyé sur sa demande, depuis le 8, près de l'Impératrice pour être à ses ordres et la faire respecter partout où elle irait par les troupes alliées, rendait tous les mouvements faciles. Il ne dépendait que de l'Empereur de la rapprocher de Fontainebleau, ainsi que sa maison, ou même de se réunir à elle. J'avais eu soin de prévenir M<sup>me</sup> la duchesse de Montebello (1) que ce général était à la disposition de l'Impératrice et de le faire dire à cette princesse qui était dans les meilleures dispositions, très occupée de l'Empereur et d'autant plus désireuse de le rejoindre qu'elle croyait avoir à se plaindre de ses frères dont la tutelle la fatiguait et lui déplaisait.

Mais l'Empereur, rassuré par cette sauvegarde même et par la position où était ce petit corps, sûr d'opérer, quand il voudrait, cette réunion que son intérêt et mon attachement lui conseillaient, ne sentit pas même l'avantage qu'il y aurait à voir l'Impératrice avant l'entrevue qu'il désirait toujours qu'elle eût avec son père, confiant dans ses principes, sans méfiance parce qu'il n'avait d'autre but que d'assurer une meilleure existence à la femme qu'il aimait, au fils objet de tout son intérêt. Il ne songea pas même à fixer cette entrevue plus près de lui, à l'entourer de précautions que semblait exiger sa position. Confiant dans la tendresse, dans le dévouement que lui témoignait l'Impératrice, dans les principes religieux et politiques qu'il croyait à son beau-père, peut-être aussi déjà décidé à ne pas survivre à tant de désastres, il livra loin de lui à la politique sans pitié et sans égards de l'Autriche, tout ce qui lui était cher, tout ce qui lui restait de son bonheur passé et de consolation pour l'avenir.

Ce que la Russie et la Prusse avaient respecté lui fut ravi par le cabinet qui était venu dans ses prospérités lui offrir l'enfant chérie du prince le plus moral de l'Europe. Fatalement

(1) Grande maîtresse de la maison de l'Impératrice, M<sup>me</sup> de Montebello avait suivi celle-ci à Blois, puis à Orléans.

convaincu que l'empereur d'Autriche ne pourrait, dans ces circonstances, refuser la Toscane à sa fille, à son petit-fils, il donna directement des ordres à l'Impératrice, à sa maison, à la Garde pour rester à Orléans et laissa donc échapper l'occasion de sa réunion à sa femme qui eût été, dans cette circonstance, une espèce de sauvegarde pour lui et certes une bien grande consolation. Qui sait l'influence que cette réunion eût eue sur l'avenir? La crainte d'exposer le trésor qui ne pouvait suivre l'Impératrice, à moins qu'elle ne fût à petites journées, le projet qu'il avait et qu'il n'exécutait pas, tantôt de se retirer sur la Loire, tantôt de se réunir à l'armée d'Italie, toutes ces considérations entretenirent son indécision et on peut dire, avec raison, que les mille partis qu'il rêvait chaque jour furent cause qu'il prit, je le dis avec douleur, le plus mauvais de tous.

— Je ne veux pas, me disait-il, que Louise se confîne dans cette île d'Elbe. Il faut qu'elle puisse habiter, une grande partie de l'année, la belle Italie; elle viendra me retrouver alors avec plus de plaisir. Je puis me résigner à vivre dans un coin du monde : un soldat s'arrange de tout; mais je veux que Marie-Louise jouisse du peu d'agrément qu'on trouve plutôt sur le continent et que le sort lui aura conservé.

L'Empereur était tendrement occupé de l'Impératrice et de son fils; il ne trouvait des émotions que pour eux. Pour ce qui le regardait, soit que son projet de mettre fin à sa vie le rendit indifférent sur tout ce qui lui était tout à fait personnel, soit que, résigné à tout, son impassibilité se fût accrue par ses malheurs, soit enfin qu'un instinct secret lui fit encore confier à un meilleur avenir ce qu'il ne pouvait changer dans sa mauvaise fortune actuelle, il était comme un rocher contre lequel se brisent les tempêtes; loin de chercher à contraindre l'Impératrice, il ne tentait même pas d'influencer son choix. Il me mandait à cette époque, chose remarquable, que l'Impératrice penchait pour se retirer en Angleterre avec lui, ne voulant pas séparer son sort du sien. Cette idée lui avait, sans doute, été suggérée par l'Empereur qui m'en avait parlé, dans notre dernière conversation à Fontainebleau, comme d'un des partis qu'il pourrait prendre et comme celui qui lui offrirait, peut-être, le plus de tranquillité et le plus d'agrément, puisque nul pays ne lui présentait, me dit-il, après la France, autant

de ressources pour la société, les arts, les sciences et surtout pour une bonne conversation avec des hommes de mérite, ce qu'il prisait par-dessus tout, voulant vivre comme un particulier et ne plus se mêler des affaires du monde. Depuis quelques jours ses regards s'étaient, en effet, fixés vers cette terre qu'il croyait hospitalière. Il pensait que ce peuple-roi, l'ennemi contre lequel il avait été le plus acharné, se ferait gloire d'être l'ennemi le plus généreux et que la confiance d'un grand homme devait flatter le gouvernement d'une nation qui avait les institutions les plus libérales de l'Europe.

## SIGNATURE DU TRAITÉ

*Je reviens au traité.*

Nous devions nous attendre que les articles si longtemps discutés avec les Alliés et entre eux, paraphés d'ailleurs par le ministre qui les représentait vis-à-vis de nous, ne seraient soumis qu'à une lecture de forme, tout étant convenu; mais il en fut tout autrement. Ce qu'on n'avait pu nous arracher par le ministre de Russie, parce que son souverain nous l'avait promis, la coalition réunie nous l'enleva : chaque article fut de nouveau discuté et nous dûmes nous soumettre à tout ce que la force ordonna, non sans réclamer toutefois, mais il n'en fallut pas moins souscrire aux exigences de ceux qui avaient la puissance pour sauver ce que nous pûmes conserver à celui qui n'en avait plus.

Les articles furent enfin adoptés et paraphés séparément (1), en observant le pêle-mêle entre les ministres étrangers et entre nous ; on me les remit ensuite pour la rédaction définitive du traité.

Après la signature du protocole rédigé sur ma demande, pour constater que la déclaration du ministre anglais faisait partie du traité, nous descendîmes chez M. de Talleyrand, où était réuni le Gouvernement provisoire qui nous attendait (2).

(1) Ce traité sanctionnait l'abdication, conservait à l'Empereur et aux membres de sa famille les titres dont ils étaient pourvus, donnait la souveraineté de l'île d'Elbe à Napoléon, celle de Parme, Plaisance et Guastalla à l'Impératrice, accordait des pensions à Madame mère, aux frères et sœurs de l'Empereur, prévoyait une somme de 2 millions à employer en gratifications pour les fidèles de Napoléon, etc.

(2) A l'hôtel de la rue Saint-Florentin, l'empereur Alexandre occupait le premier étage, tandis que M. de Talleyrand s'était réservé l'entresol. Le Gouvernement provisoire tenait ses séances dans les appartements de ce dernier.

Le duc d'Otrante, le comte Dessolles et les principaux fonctionnaires à la tête des différentes parties de l'administration s'y trouvaient réunis. On nous engagea à prendre place. M. le prince de Bénévent me remit l'accession du Gouvernement provisoire au traité que nous venions de signer, et je lui remis en échange l'acte d'abdication de l'Empereur.

M. de Bénévent nous dit que le gouvernement mettait du prix à rallier tous les Français; que, cet acte étant le gage de la paix que la France et l'Europe désiraient et dont tout le monde sentait le besoin, le Gouvernement provisoire mettait du prix à nous voir dans son sein; que notre exemple ne pouvant avoir qu'une salutaire influence sur l'armée, sur tous les citoyens, il aimait à penser que ce dernier acte de notre dévouement à des intérêts qui n'étaient plus ceux de la France, serait suivi de notre adhésion aux événements qui venaient d'avoir lieu; puis, s'adressant à moi comme au premier des plénipotentiaires, qui avait d'ailleurs porté la parole au nom de ses collègues et remis l'abdication, il me demanda mon adhésion. Je lui répondis que j'étais le plénipotentiaire de l'empereur Napoléon; que, lié par mon serment et encore plus par son malheur, je resterais fidèle et dévoué sujet tant que ses affaires ne seraient pas terminées et qu'il aurait besoin de mes services. J'ajoutai que je demandais même des passeports pour le rejoindre à Fontainebleau. Le maréchal de la Moskowa déclara qu'il avait depuis plusieurs jours donné son adhésion, que le Gouvernement provisoire savait qu'il était à ses ordres et qu'il avait déclaré qu'il n'irait plus à Fontainebleau. Le duc de Tarente répondit qu'il pensait et ferait comme le duc de Vicence. Nous nous levâmes donc ensemble pour quitter l'assemblée et attendîmes dans une autre pièce l'expédition de nos passeports qu'on ne tarda pas à nous remettre, cette formalité étant indispensable pour sortir de Paris.

Ce que j'éprouvai pendant la conférence avec les ministres alliés et surtout après, en remettant l'abdication au Gouvernement provisoire et me trouvant au milieu de cette réunion, ne sortira jamais de ma pensée. Il faudrait avoir marché à son propre supplice pour s'en faire une juste idée. Pour comble de malheur, il fallait encore rendre compte à l'Empereur de ce douloureux dénouement. Quels détails à lui donner! Quelle journée! Quelle soirée! Mes réflexions ajoutaient encore à ma



douleur. Peut-être le grand homme qui se faisait encore, naguère, illusion sur sa position, était-il toujours dans l'erreur sur ses ressources et sa puissance, pendant que nous signions son arrêt. Cette idée m'accablait. Abandonné par son beau-père, comme il l'avait été par ses courtisans, par la fortune, par une partie de la France, à combien de tristes réflexions cette situation ne prêtait-elle pas ? L'empereur Napoléon qui avait enchaîné l'anarchie, qui avait fondé pour la France les meilleures institutions, la meilleure administration de l'Europe, lui qui avait porté la gloire du nom français dans presque toutes les parties du monde, fondé notre crédit, créé notre industrie, créé tant de fortunes et existences particulières, lui auquel la patrie avait sans doute bien quelques reproches à faire, mais auquel, après tout, elle devait tant de gloire et de germes de prospérité, celui qui la salua le premier du titre européen de grande nation, abandonné par cette nation, exilé de ce sol et, en quelque sorte, de ce continent plein de son immortelle renommée ! Toutes les sensations qu'il devait éprouver m'étaient présentes ; je croyais entendre ses derniers mots en le quittant à Fontainebleau : « Qu'ai-je besoin de dicter des instructions dès que je ne puis plus stipuler pour les intérêts de la France ? Que m'importe ce qu'on fera de moi ? Il ne faut pas une grande place pour enterrer un soldat. » Quelle destinée ! Quel spectacle pour un Français, de voir ce Roi des Rois qui, moins d'une année avant, pouvait encore être l'arbitre de l'Europe, cet homme dont le monde et la France firent pendant un temps presque un demi-dieu, être réduit à devoir les seuls ménagements qu'il pût encore espérer, à la magnanimité d'un prince étranger !...

Nous annonçâmes à l'Empereur que tout était terminé et qu'il ne restait à remplir que des choses de forme ; mais, au matin (1), les expéditions étant presque terminées, il se présenta une difficulté que les Alliés n'avaient pas prévue : comment classer tous les souverains au traité dans le protocole ? Pour obvier à cet embarras, on convint que nous signerions un traité séparé avec chaque Puissance, ce qui obligea à tout recommencer. Je me hâtai d'en prévenir l'Empereur, afin qu'il ne fût pas étonné de notre retard.

(1) 12 avril.

## L'IMPRESSION SUR L'EMPEREUR

Nous arrivâmes, le duc de Tarente et moi, à Fontainebleau dans l'après-midi. L'Empereur nous reçut très bien et parut même satisfait de nos services, car il nous le témoigna.

— Où est Ney? nous demanda-t-il.

— Il n'a pas pu venir en ce moment, répondîmes-nous.

— Ah!...

Il reprit la conversation; il parut étonné qu'on n'eût pas réussi pour la Toscane. L'abandon où l'empereur d'Autriche avait laissé sa fille et son petit-fils paraissait être la chose qui le blessait le plus; il ne pouvait se le persuader et revenait sans cesse sur ce manque même d'égards, disait-il. Il ne dit pas un mot sur ce qui le concernait. Après nous avoir parlé de la situation de l'Impératrice, de l'espoir qu'il avait que son père serait moins mauvais pour elle, dit-il, quand il la verrait, il nous congédia.

D'après ce que me dirent les personnes qui voyaient l'Empereur dans son intérieur, il était résigné. Il parlait même des affaires avec un désintéressement, avec un calme qui eût pu faire penser qu'il n'y était pas intéressé et qu'il s'occupait des arrangements de son voyage, de son nouvel établissement. Il en parlait comme des affaires d'un tiers, et de sa réunion avec son fils et l'Impératrice, avec une confiance qui est un reproche de plus à la conduite tenue à cet égard par son beau-père. Il n'était pas mécontent des stipulations. De fait, nous avions obtenu plus qu'on ne pouvait peut-être espérer dans de telles circonstances et dans l'abandon général où se trouva notre cause, au moment important où les articles devaient être définitivement arrêtés.

L'Empereur ne tarda pas à me faire demander; il me parut content du traité. Il craignait seulement qu'on ne l'exécutât pas et ses doutes, à cet égard, allaient au delà de ce que je pouvais imaginer. Il croyait qu'il y aurait peu de bonne foi dans l'exécution, même de la part des souverains. Il se méfiait des complots du Gouvernement provisoire contre sa vie, des attentats de ses agents pendant son voyage, les croyant trop assurés de l'impunité et même de récompenses, pour ne pas tout

oser et tout tenter pour l'assassiner. Il se voyait donc peu en sûreté jusqu'à son arrivée à l'île d'Elbe. Dans le premier moment, il regretta que l'Angleterre ne fût pas partie au traité; ensuite il vit que son accession remplissait pour lui le même but. Son intervention lui paraissait devoir en imposer au Gouvernement français, au moins autant que celle de tous les autres souverains. Il me demanda plusieurs fois s'il aurait un officier anglais pour l'accompagner; ma réponse affirmative et l'assurance que cette Puissance avait donné son accession et qu'elle lui donnerait un commissaire anglais pour l'accompagner, que lord Castlereagh m'avait même offert des bâtiments anglais pour son transport, s'il les préférerait, eut l'air de le satisfaire.

— La nation anglaise ne souffrirait pas un assassinat; me dit-il. Les ministres, dans ce pays, doivent un compte public de leurs actions, des engagements qu'ils prennent et même de la manière dont ils sont remplis. Cette accession offre donc une garantie. Avec le Gouvernement provisoire et les Bourbons, qui ont tant de fois voulu faire attenter à ma vie et qui ont tant d'intérêt aujourd'hui à se défaire de moi, je n'en ai pas. Dans la position où je suis ici, je me trouve au milieu des loups.

Il me parla de lord Castlereagh. Je l'assurai que je l'avais trouvé positif sur les engagements que prendrait son gouvernement, mais facile, même obligeant sur tout ce qui pouvait le regarder, s'expliquant franchement sur ce qu'il ne pouvait pas faire, mais empressé sur les choses qu'il pouvait dépendre de lui d'accorder. Ces détails parurent le satisfaire. Il me demanda si je l'avais entretenu du désir qu'il avait de se retirer peut-être en Angleterre, idée dont l'Empereur m'avait parlé une fois au commencement des événements, sur laquelle il m'avait écrit depuis et qui semblait l'occuper alors, à cause des embarras, des dangers d'un long voyage à travers le Midi de la France et de beaucoup d'autres circonstances, sans qu'il eût cependant l'air d'en avoir fait un projet auquel il voulait réellement donner suite. Je rendis compte à l'Empereur de la conversation que j'avais eue à ce sujet avec lord Castlereagh qui m'avait d'abord paru très étonné de ma question, même embarrassé pour y répondre, et qui, après avoir cherché à deviner par moi les intentions de l'Empereur, avait fini par me répondre qu'une question comme celle-là ne pourrait être

traitées qu'officiellement en Angleterre et devait être, avant tout, soumise aux Alliés (1).

L'empereur Napoléon ne donna pas, pour le moment, d'autre suite à cette question et me parla du choix des commissaires. Je lui répétais les paroles de l'empereur Alexandre en choisissant M. Schouvaloff :

— Je le désigne parce que vous connaissez ses sentiments d'honneur et de délicatesse, et parce qu'ayant été assez heureux pour que ses services aient été agréables à l'Impératrice, j'ai pensé que ces fonctions rendraient son choix plus agréable à l'empereur Napoléon.

Il lui fut agréable ainsi que celui de M. de Koller, dont le grade peu élevé était cependant une nouvelle inconvenance de l'Autriche, qui choqua d'autant plus que l'empereur de Russie, son véritable ennemi, s'était conduit tout différemment (2).

#### LE SECRET DE L'EMPEREUR

Tous ces détails eurent l'air de distraire l'Empereur, qui me paraissait cependant dominé par une préoccupation qui ne lui était pas naturelle, et qui me frappait d'autant plus qu'elle lui faisait à chaque instant oublier ou ne pas entendre ce qu'il demandait et se faisait raconter. Souvent il interrompait la conversation par une exclamation :

— Ah! Caulaincourt, j'ai déjà trop vécu... Pauvre France... je ne veux pas voir ton déshonneur...

A la suite de chacune de ces exclamations, il semblait au moment d'ajouter quelques mots et de me dire ce qui l'oppressait. Le secret qui lui pesait me paraissait au moment de lui échapper; mais, le refoulant avec sa confiance et ses douleurs au fond de son cœur, tout ce que je faisais pour l'engager à soulager le poids qui l'oppressait était sans succès. Il remarquait combien j'étais ému de sa situation et en paraissait touché.

(1) Le 13 avril, Castlereagh écrivait à lord Liverpool : « Je n'ai pas cru pouvoir encourager l'alternative que Caulaincourt m'assure avoir été mentionnée à diverses reprises par Bonaparte, c'est-à-dire un asile en Angleterre. »

(2) Les commissaires désignés par les Alliés pour accompagner Napoléon jusqu'à l'île d'Elbe étaient : le comte Paul Schouvaloff, aide de camp général d'Alexandre, pour la Russie, le colonel Neil Campbell pour l'Angleterre, le général Franz von Koller pour l'Autriche, le comte de Waldburg-Truchsess pour la Prusse.

— Ah! mon pauvre Caulaincourt, me disait-il encore, quelle destinée!... Pauvre France! Un peu plus d'énergie, encore quelques mois de souffrances et elle triomphait de tous ses ennemis; nous serions sortis plus grands, plus glorieux de cette adversité passagère que des époques de nos plus grands triomphes!... Quand je pense à sa situation actuelle, à l'humiliation que lui imposeront les étrangers, la vie m'est insupportable...

Après un silence de plus d'une demi-heure, l'Empereur me parla de l'état de Paris, de celui de l'armée. Il me dit que, voyant presque tous les généraux envoyer leurs accessions, et être en pourparlers avec Paris, il avait dit deux jours avant, tout haut, dans son salon qu'on ferait bien de servir les Bourbons; qu'il y engageait même tout ce qui l'entourait, afin de mettre tout le monde à son aise et que ceux qui avaient fait leur arrangement ne fussent pas en dissimulation avec lui, ce qui le gênait et lui déplaisait par-dessus tout.

— Je ne puis supporter la fausseté, ajouta-t-il.

Je parlai à l'Empereur de la demande, qu'il m'avait fait faire, de son abdication et de la lettre qu'il m'avait ensuite écrite à ce sujet après la signature des articles. Je lui observai que dans aucun cas je n'aurais pu y obéir sans le perdre et me déshonorer et que mon choix n'avait donc pu être douteux; que j'avais sans doute regretté de ne pouvoir lui complaire, mais qu'il y avait des sacrifices qu'un homme d'honneur ne pouvait faire ni à ses affections ni à l'autorité de son souverain. Il me dit qu'il avait compris mes raisons.

— Je vous approuve, ajouta-t-il, vous avez bien fait : j'ignorais alors ce qui se passait; on me représentait la Garde comme ne voulant pas se soumettre, ainsi que la plus grande partie de l'armée. Je pouvais donc espérer quelque chose de mes troupes du Midi et de leur jonction à mon armée en Italie : car je n'aurais jamais voulu désoler la France par une guerre intérieure. Si tout le monde n'eût pas fait son marché et ne m'eût pas abandonné, j'aurais arraché l'Italie aux griffes de l'Autriche; ces braves Italiens m'eussent reçu à bras ouvert. Qu'importait aux souverains que l'Autriche n'eût pas l'Italie? Ma présence dans ce pays y eût rallié tous les esprits; j'aurais ouvert tous ses ports aux Anglais et j'aurais eu là un beau royaume qui n'eût inquiété personne. Si les événements et l'achar-

nement de l'Europe ne m'eussent pas permis d'établir cet État pour moi, je l'aurais au moins conservé à mon fils, dont je voulais réserver les droits sur l'Italie dans mon abdication. Voilà le changement que je voulais y faire.

Je lui observai que, cela changeant la base sur laquelle on avait consenti à traiter, il était clair qu'on aurait tout rompu; que sa situation à l'époque où il avait eu cette idée était bien différente de celle où nous étions en commençant à traiter; que si tel était son projet, il eût été bien plus simple de me mander de rompre la négociation; que nous n'aurions pas manqué de prétextes et qu'au moins la chose se serait faite d'une manière honorable: il en convint. Il ajouta encore que, « d'après tout ce que lui disaient quelques personnes dans les derniers jours, il avait aussi cru pouvoir échapper, par là, à la plus dure des nécessités; qu'il avait été longtemps à croire que l'Autriche sacrifierait ainsi et les intérêts de son sang et les siens propres; qu'il n'avait bien vu son lâche abandon et par conséquent la nécessité de recevoir la loi qu'on dicterait que dans les derniers moments; qu'il ne savait que depuis deux jours que Ney l'avait tout à fait abandonné; qu'il ne voulait pas encore croire aux propos qu'on l'avait assuré qu'il tenait sur lui; que la tête lui avait donc tourné. »

Je lui répondis qu'on exagérait beaucoup; qu'au reste tous ces détails étaient maintenant inutiles et qu'en révolution les mêmes sentiments pour l'Empereur et le même amour pour la patrie pouvaient s'exprimer d'une manière différente. L'Empereur me parut convaincu que le maréchal ne s'était pas bien conduit pour lui.

— Vous pouvez me dire la vérité, ajouta-t-il, car je le connais. Il était contre moi hier et il se ferait tuer pour moi demain. Je suis sûr, au reste, des propos qu'il a tenus il y a quelques jours chez Talleyrand et qui ont étonné même Fouché, qui ne veut pas qu'on me donne l'île d'Elbe. Ce Fouché n'est pas suspect de bienveillance pour moi, car c'est un des hommes qui se prononcent le plus, si on m'a dit vrai, contre le projet de me laisser même ma souveraineté de l'île d'Elbe, à cause du voisinage. Il a peur de moi et me voudrait, je crois, au bout du monde, tant ses trahisons lui pèsent. Il se moque cependant de la Révolution, de Talleyrand et voit bien tous les maux qui en résulteront pour la France.



L'Empereur me demanda si je l'avais vu. Je lui répondis que je ne l'avais entrevu que le dernier jour à la séance du Gouvernement provisoire en remettant l'abdication.

— Je suis sûr de ce que je vous dis sur lui, me répéta-t-il.

L'Empereur me parla ensuite de l'Impératrice.

— Elle ne voudra pas passer toute l'année à l'île d'Elbe, mais elle ira et viendra.

De profonds soupirs lui échappent, on peut dire malgré lui, en parlant de cette princesse et de son fils et toujours quelques exclamations douloureuses sur la situation de la France :

— La vie m'est insupportable !

Cette dernière exclamation se renouvelait si souvent et paraissait s'exhaler tellement, malgré les efforts que je lui voyais faire pour concentrer sa peine, que j'en fus aussi frappé qu'affecté.

#### LA MISSION DU COMTE ORLOFF

Le ton de la conversation était, comme on peut le penser, plus que sérieux ; elle était très affectueuse et, pour la première fois depuis que j'avais l'honneur d'être près de l'Empereur, très amicale, même tendre. J'étais navré de le voir dans cet état et mon cœur était si gonflé, quoique je me retinsse pour ne pas trop l'émouvoir, que nous nous trouvions réciproquement dans une situation, lui à tout dire, moi à lui prouver que j'étais trop ami, si j'ose me servir de cette expression, pour ne pas compatir à toutes ses peines et ne pas être digne de toute sa confiance, quand on nous interrompit pour m'annoncer l'arrivée de M. Michel Orloff, aide de camp de l'empereur de Russie, porteur des ratifications. L'Empereur parut plus que contrarié de ce contre-temps :

— Laissez-nous, répondit-il.

Puis, m'adressant la parole, il ajouta :

— Il attendra ; ces messieurs auront soin de lui...

Puis, après un moment de silence :

— A quoi bon ces ratifications, puisque ni la France, ni mon fils ne recueilleront le prix de mon sacrifice ?...

Cette réflexion semblait l'introduction à ce qu'il avait besoin de dire, quand, s'arrêtant tout à coup et accélérant le pas dont il se promenait en discourant avec moi, il ajouta après un silence de cinq minutes :

— Allez, mon cher Caulaincourt, voyez ce qu'il veut; finissez cette affaire et revenez pour que nous causions.

Je trouvai le prince Orloff chez le prince de Neuchâtel; il me remit une lettre de M. de Nesselrode. Il discutait avec le major général, duquel il exigeait un ordre signé de l'Empereur à tous les commandants des places pour qu'ils eussent à les remettre sur-le-champ aux Alliés qui, ne s'étant pas avisés de cette idée dans le principe, avaient pensé, depuis la signature du traité, que ce serait le meilleur moyen de s'en faire ouvrir les portes par plusieurs commandants qui refuseraient probablement de reconnaître toute autre autorité que celle de l'Empereur. M. Orloff insistait vis-à-vis du prince du ton d'un vainqueur qui croit pouvoir exiger; le prince refusait avec raison d'expédier un ordre qu'on n'avait point demandé et dont l'expédition n'avait point été convenue. Je pris part à la discussion et représentai à M. Orloff que le Sénat, en prononçant la déchéance, et les Alliés s'en faisant un devoir, avaient mis l'Empereur dans l'impossibilité de rien stipuler pour la France; que, n'ayant rien pu faire en sa faveur, on ne pouvait exiger qu'il fit quelque chose contre son intérêt; que le gouvernement provisoire s'étant chargé de tout, c'était à lui à donner les ordres; que les souverains ne pouvaient exiger de l'Empereur que ce que le traité portait; qu'il n'avait jamais été question de cet ordre pendant nos négociations et que l'Empereur, qui avait mieux aimé abdiquer que signer la paix de Châtillon, préférerait tout à l'obligation de signer l'ordre de remettre nos places aux troupes étrangères.

Mes observations étaient trop en contradiction avec les ordres qui le faisaient agir pour qu'il pût être persuadé; aussi continua-t-il à insister si vivement près du prince que celui-ci, après une longue défense, allait céder et, pour tout concilier, ne voyant, d'ailleurs, dans l'état des choses, aucun inconvénient à se rendre à ce désir, me dit tout bas qu'il allait donner l'ordre comme major général pour éviter à l'Empereur la douleur de l'entretenir de cet incident. Blessé de cette nouvelle exigence, je déclarai à M. Orloff que, pour mon compte, j'engagerais l'Empereur à ne point souscrire à cette prétention, à laquelle j'étais sûr d'avance qu'il se refuserait, quelles qu'en pussent être les conséquences, et je me disposais à me retirer, blessé d'ailleurs des expressions peu mesurées dont se servait

ce jeune officier, dans le zèle de son insistance, vis-à-vis d'un homme de l'âge et du rang du prince de Neuchâtel. M. Orloff me déclara qu'il ne remettrait point les ratifications, si on ne lui délivrait pas l'ordre qu'il était chargé de demander.

Je lui déclarai que nous nous en passerions; que j'étais sûr qu'il ne remplissait pas, dans ce moment, les intentions de l'Empereur, son maître, dont la parole était sacrée et qui ne pouvait faire dépendre l'exécution d'un traité convenu du refus d'une chose qui n'avait même été ni prévue ni demandée. Je lui montrai la lettre qu'il m'apportait de M. le comte de Nesselrode et je me disposai définitivement à sortir. Soit que cet officier eût des ordres dont la lettre de M. de Nesselrode ne parlait pas, soit qu'espérant réussir, il eût voulu faire du zèle, il eut de la peine à se contenter de mes raisons; cependant, pressé par moi de déclarer s'il refusait l'échange des ratifications, il finit par y consentir, en me disant qu'il se compromettrait. Nous nous quittâmes sur cela et je rentrai chez moi pour écrire sur ce qui se passait à M. de Nesselrode et aller, par là, au-devant des rapports qu'il pourrait lui adresser.

#### L'ÉVOCATION DU PASSÉ

En entrant chez moi, j'avais trouvé Roustan (1) qui m'attendait pour me dire que l'Empereur me recommandait de venir sur-le-champ chez lui. Je m'étais donc hâté de minuter ma lettre, de donner des ordres relatifs aux ratifications qu'on expédiait et de noter la conversation que je venais d'avoir avec l'Empereur, chez lequel je me hâtai de me rendre.

Je ne l'affligeai pas de ces détails, qui l'auraient plus irrité que tout ce qu'il éprouvait, car il répétait sans cesse au prince de Neuchâtel et aux personnes qui l'approchaient comme à moi, qu'« il préférerait cesser de régner à la honte d'avoir souscrit à ce qu'il appelait des conditions humiliantes pour la France ». Depuis mon retour de Châtillon, il me répétait, en toute occasion, que les Bourbons ou tout autre prince pouvaient seuls se contenter, sans encourir les reproches de la nation, de la France de Louis XIV; que lui ne pouvait, sans déshonneur, céder aucune partie de celle que le peuple fran-

(1) Mameluck de Napoléon.

çais lui avait confiée par son vote pour le Consulat et pour l'Empire.

En m'apercevant, l'Empereur me demanda s'il y avait quelque chose de nouveau. Je lui répondis que l'empereur de Russie avait envoyé ses ratifications, comme il l'avait promis, afin que Sa Majesté n'eût aucun doute sur la fidèle exécution des engagements pris ; que la secrétairerie d'État s'occupait des expéditions et que l'échange en forme serait conclu le lendemain matin. Il me parla des adhésions partielles de l'armée, de la lâche conduite du Sénat (ce sont ses expressions), de la conduite de M. de Talleyrand et de beaucoup d'autres personnes. Il faisait la réflexion que toutes ces trahisons, mais surtout la conduite du Sénat, avaient livré la France et l'armée pieds et poings liés et lui avaient ôté tout moyen de faire stipuler des garanties pour les institutions nationales et pour les intérêts de l'armée. Il résuma ensuite rapidement les principaux actes de son règne et principalement les motifs et considérations qui avaient amené la guerre de Russie...

Pourquoi cette récapitulation des principaux événements de sa vie ? Pourquoi cette opinion manifestée sur les hommes, sur les choses, me demandais-je ? Pourquoi, dans cet instant, ces explications sur les motifs qui l'avaient dirigé dans des événements antérieurs ? Pourquoi cette espèce de testament politique dont il semblait si pressé de me rendre le dépositaire ou le confident, quand il paraissait indifférent sur tout ce qui venait de se passer ? Ces réflexions, sans arrêter précisément ma pensée sur la catastrophe dont j'allais être témoin, m'imprimaient une certaine tristesse...

L'Empereur me parla encore du prince de Neuchâtel qui lui avait annoncé, depuis la veille, l'intention de se rendre à Paris avant son départ. Il savait que ses dispositions étaient faites pour partir le lendemain, ce qui le mécontentait extrêmement. Il ne s'expliquait pas qu'il eût refusé de le suivre à l'île d'Elbe, au moins pour quelques mois.

— Cette marque d'attachement ne lui eût rien coûté, me dit-il. Elle m'eût fait plaisir. Ceux qui me la donnent n'y perdront rien. Qui sait mes projets ? Croyez-vous donc qu'inutile à la France, je survive à sa gloire !...

Puis il passa à l'éloge du comte Bertrand, grand-maréchal. Il vanta ses bons et nobles sentiments, le cita comme un homme

plein d'honneur et sur le dévouement duquel il comptait (1). Il parla de ses aides de camp avec affection et me dit qu'il était touché de la fidélité de tout ce qui l'entourait.

L'Empereur continua la revue des individus. Elle le mena à reparler encore de Paris, où le nombre des acteurs du grand drame augmentait chaque jour. Il me fit diverses questions sur ce qui s'était passé et sur les individus. J'évitai d'y répondre.

L'Empereur paraissait toujours fort occupé; je remarquais souvent de l'altération dans sa voix. Il continua à être très affectueux pour moi, me parla de ma position personnelle, de ma fortune, regrettant de n'avoir rien fait pour moi que je pusse avoir l'espoir de conserver. Revenant ensuite sur les Bourbons, il m'engagea de nouveau à les servir, à entrer dans les affaires. Je le remerciai de son bon intérêt et lui répondis que j'avais été trop avant dans les siennes et notamment dans ces circonstances, pour qu'un nouveau gouvernement pût me croire dans ses intérêts; que je ne pouvais changer d'affection et de sentiments comme tant d'autres. L'Empereur me raisonna à ce sujet et me dit :

— Vous avez tort; c'est au début qu'il faut se rapprocher du gouvernement. J'ai engagé tout ce qui m'entoure à servir fidèlement les Bourbons; c'est un devoir: faites de même. Si mes ministres étaient venus me voir, comme je devais le croire, je leur aurais fait la même recommandation.

Il ajouta à cela un grand éloge du duc de Gaète, qui avait, dit-il, rendu de grands services à la France par ses idées nettes sur les finances et sa sévère probité. Il vanta sous le même rapport le comte Mollien, ajoutant qu'il avait réduit l'administration de la fortune publique et les comptes à la plus simple et plus juste expression; que, depuis qu'il était aux finances, il connaissait chaque semaine la situation financière de la France, comme un banquier l'état de sa caisse et de son portefeuille.

— Decrès, dit-il, est généralement détesté, mais on a tort; il a rendu de grands services à la Marine. Il est très capable et homme d'esprit, ennemi, en tous genres, des abus qui se sont introduits dans ce corps. Il a cherché à les réformer. Avec

(1) Bertrand, toujours fidèle, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, comme il devait l'accompagner à Sainte-Hélène.

cela, il est dur, peu obligeant. Voilà pourquoi on ne l'aime pas, mais on sera étonné quand on connaîtra l'état de ma marine et de ses approvisionnements. Alors, on lui rendra d'autant plus justice que nous avons eu à triompher de tous les obstacles possibles, puisque la mer et les moyens d'approvisionnement usités nous étaient interdits. Mon matériel est supérieur à celui des Anglais. Je laisse plus du double du nombre de vaisseaux qu'avait la France à mon retour d'Égypte. J'ai cent deux vaisseaux de ligne, un grand nombre de trois-ponts et un nombre proportionné de frégates et autres bâtiments. On sera étonné de ce que j'ai fait, pour porter au plus haut degré la gloire de la France. La postérité ne voudra pas croire tout ce qu'ont produit quelques années d'une bonne administration, malgré des guerres désastreuses. Cela m'a coûté cher. Cependant, tout calculé et quoique la marine ait beaucoup perdu et encore plus produit, si on juge d'après ce qui existe, comparaison faite, j'ai obligé l'Angleterre à dépenser plus que moi et son administration ne présente pas les mêmes résultats. Les finances de la France sont les meilleures d'Europe. J'avais trois cents millions en or dans les caves des Tuileries, qui ont fait face aux besoins de la campagne de Saxe et à celle-ci. Je laisse un capital de cent millions d'économie sur ma liste civile, depuis dix ans et qui est ma propriété comme vos appointements sont la vôtre. Vous savez que, même les bâtiments compris, je ne dépensais jamais plus de douze à quatorze millions par an. Je n'ai jamais fait cas de l'argent que pour des entreprises utiles ou glorieuses. Jamais je ne me suis occupé de mes affaires dans mon intérêt personnel. Aussi n'ai-je rien. Dudon a volé ma bourse (1); c'est à la lettre vrai; on en aura la preuve par les comptes de La Bouillèrie (2). J'aurais pu placer chaque année mes économies et les faire disparaître, mais je les laissais confondues avec les fonds du domaine extraordi-

(1) Le gouvernement provisoire avait envoyé auprès de l'Impératrice M. Dudon ex-maitre des requêtes au Conseil d'Etat et intendant en Espagne, destitué l'année précédente et emprisonné à Vincennes. M. Dudon avait trouvé Marie-Louise à Orléans le 10 avril et là il avait fait main basse, non seulement sur le trésor particulier de l'Empereur, non seulement sur les diamants de la Couronne, mais sur les bijoux personnels de l'Impératrice, confondus à dessein avec les premiers. Le 12 au matin, Dudon avait dirigé ce butin sur Paris.

(2) M. de La Bouillèrie était le trésorier général de la Couronne. Il avait suivi Marie-Louise à Blois et à Orléans.



naire. Je ne pensais qu'à la France, pas à moi, pas assez à mes fidèles serviteurs. J'aimerais mieux cependant vous savoir riche de ces millions que de les savoir partagés entre Talleyrand et Metternich et, en partie, à ceux qui m'ont trahi.

« J'ai restauré, meublé, embelli les palais, avec les fonds de ma liste civile ; le Louvre seul a été continué sur le domaine extraordinaire, comme un emploi vraiment national du fruit de la conquête (c'est ma part de prime comme général en chef que j'y ai appliquée, ainsi qu'aux arcs de triomphe).

Il ajouta que la dette de la France n'était rien, que, malgré tout ce qu'avaient coûté la campagne de Russie et l'organisation d'une nouvelle armée, malgré les non-valeurs résultant de l'occupation actuelle d'une partie de la France par l'ennemi, tout serait au courant, dès que les rentrées pourraient s'effectuer.

Cette longue conversation, ces souvenirs d'un passé si plein de gloire et si différent du présent, les douloureuses réflexions qui ne pouvaient qu'accompagner une telle énumération, paraissaient avoir fatigué l'Empereur. Il était accablé et me dit :

— J'ai besoin de repos et vous aussi sans doute. Allez vous coucher, je vous ferai rappeler cette nuit.

#### LA NUIT DU 12 AU 13 AVRIL

A trois heures (1), l'Empereur me fit en effet demander. Il était couché ; une lampe de nuit éclairait faiblement, comme de coutume, son appartement.

— Approchez et asseyez-vous, me dit-il, dès que j'entrai, chose tout à fait contre son usage.

Il prévoyait, me dit-il, qu'on séparerait l'Impératrice et son fils de lui ; qu'on lui réservait toute sorte d'humiliations ;

(1) 13 avril 1814, trois heures du matin. Les pages que l'on va lire sont le premier récit complet émanant d'un témoin oculaire qui paraisse sur la tentative de suicide de l'Empereur, tentative qui fut longtemps et encore tout récemment mise en doute. Parmi les témoignages de première main, on ne peut en effet ajouter une foi entière à celui de Constant dont la partie des Mémoires relatant ce fait a été rédigée par Villemaret. Le récit attribué à Constant est en contradiction sur plusieurs points avec celui de Caulaincourt, lequel mérite un tout autre crédit. Le valet de chambre de l'Empereur se trompe même sur la date de l'incident qu'il fixe à la nuit du 11 au 12 avril, erreur répétée par Thiers et d'autant plus évidente que Caulaincourt et Macdonald ne revinrent à Fontainebleau que le 12 dans l'après-midi.

qu'on chercherait sûrement à l'assassiner, au moins à l'insulter, ce qui serait pour lui pire que la mort. La vie qu'il pouvait mener à l'île d'Elbe n'avait cependant rien qui le contrariât; la solitude n'avait rien qui l'effrayât. C'était une dette pour lui d'écrire l'histoire de ses campagnes, de payer les sacrifices de tant de braves par un hommage rendu à leur mémoire. Cet avenir, ce moyen de prouver à ses anciens compagnons qu'il n'avait pas oublié les services qu'ils avaient rendus à la patrie, lui souriait même, mais il ne pouvait se résigner à se voir à la merci d'un vainqueur insolent, peut-être d'un geôlier et il devait s'attendre à tout. Il se voyait menacé par des assassins, tous les moyens devant paraître bons aux traîtres qui l'avaient abandonné pour débarrasser les Bourbons de lui; on ne le laisserait pas arriver à l'île d'Elbe. Il avait bien pesé sa situation, bien réfléchi sur sa position. Il ne pouvait se soumettre à l'idée de voir son nom dans un traité qui ne faisait mention que de lui et de sa famille et qui ne stipulait rien pour la nation, ni pour l'armée, après avoir tant de fois consacré la gloire de l'une et de l'autre dans de semblables actes.

— Rappelez-vous toujours, me dit-il, tout ce que je vous ai dit depuis votre retour de Paris, et notez-le.

Il s'arrêta un moment, puis il me prescrivit de prendre sous son chevet la lettre qu'il venait d'écrire à l'Impératrice et de la mettre dans ma poche. Il m'ordonna ensuite d'aller chercher, dans son cabinet et dans un nécessaire qu'il m'indiqua, un petit portefeuille de maroquin rouge, sur lequel était le portrait de l'Impératrice et de son fils et dans lequel se trouvaient toutes les lettres de cette princesse. Après un nouveau moment de silence :

— Donnez-moi votre main, me dit l'Empereur, et il la serra. Embrassez-moi, et il me serra sur son cœur avec émotion.

J'étouffais, j'avais peine à cacher mes larmes qui, s'échappant malgré moi, inondaient mes joues et mes mains. L'Empereur paraissait extrêmement touché.

— Je désire que vous soyez heureux, mon cher Caulaincourt, dit-il avec une touchante bonté, vous méritiez de l'être...

Puis, s'arrêtant un instant, il reprit :

— Dans peu, je n'existerai plus. Portez alors ma lettre à l'Impératrice; gardez les siennes, avec le portefeuille qui les renferme, pour les remettre à mon fils quand il sera grand.

Dites à l'Impératrice que je crois à son attachement ; que son père a été bien mauvais pour nous, qu'elle tâche d'avoir la Toscane pour son fils, que c'est mon dernier vœu pour eux. L'Europe n'a aucun motif pour ne pas lui assurer cette existence convenable, puisque je n'existerai plus ! Dites à l'Impératrice que je meurs avec le sentiment qu'elle m'a donné tout le bonheur qui dépendait d'elle, qu'elle ne m'a jamais causé le moindre sujet de mécontentement et que je ne regrette le trône que pour elle et pour mon fils, dont j'aurais fait un homme digne de gouverner la France.

Il me commanda de leur rester attaché, de leur éviter l'effet des mauvais conseils qu'on ne manquerait pas de leur donner, de veiller à ce qu'ils n'agissent jamais que dans l'intérêt de la France, de parler de lui à son fils, quand il serait en âge d'apprécier ce qu'il avait fait pour la gloire de cette chère France, d'être aussi franc avec lui que je l'avais été avec son père.

— Je vous estime, Caulaincourt, ajouta-t-il. Vous avez toujours rempli tous les devoirs d'un homme d'honneur ; vous trouverez dans votre conscience, dans la satisfaction intérieure que vous éprouverez et dans l'estime des gens de bien, le prix de votre bonne conduite. Je n'ai à vous offrir que le camée qui est dans mon écrin. Prenez-le et conservez-le comme le dernier souvenir de votre Empereur (1).

Il parlait d'une voix faible, avec l'accent de la souffrance et s'interrompait souvent comme quelqu'un qui éprouve des angoisses qui suspendent les facultés. Je ne puis dire tout ce que cette scène me faisait éprouver de douleur ; je hasardai inutilement quelques questions, il n'y répondait que par ces mots :

— Écoutez-moi, le temps presse.

Je tâchai de savoir ce qu'il avait pris. Il éprouvait des hoquets et de grandes souffrances. Je le suppliai de permettre que, pour ma propre tranquillité, j'appelasse le grand-maréchal. Mon intention était de profiter de cette occasion pour faire demander Yvan (2), mais il se refusait obstinément à voir qui que ce soit.

— Je ne veux que vous, Caulaincourt ! me dit-il.

Comme j'insistais de nouveau pour appeler quelqu'un, il

(1) Ce camée appartient aujourd'hui au comte Bernard de Kergorlay, arrière-petit-fils du duc de Vicence.

(2) Médecin de l'Empereur.

me dit qu'il me demandait comme un dernier service de ne point le contrarier; que, connaissant sa position, je devais penser que sa mort serait peut-être le salut de la France et de sa famille; qu'il m'avait cru la force de caractère nécessaire pour comprendre la convenance du parti qu'il avait pris et de ne pas chercher à prolonger son agonie, que ce qu'il avait éprouvé depuis quinze jours était bien plus douloureux que le moment actuel. Je cherchai en vain à m'échapper, à appeler quelqu'un près de lui; il me retenait avec une force irrésistible.

Les portes étaient fermées, le valet de chambre ne m'entendait pas. Le hoquet augmentait, ses membres se raidissaient, son estomac et son corps se soulevaient. Les premiers efforts pour vomir furent inutiles: l'Empereur parut un moment devoir y succomber. Un froid de glace avait succédé à une sueur froide, puis à une chaleur brûlante. Dans un intervalle un peu plus calme, il me dit de remettre son beau nécessaire au prince Eugène comme un souvenir, de garder pour moi son plus beau sabre et ses pistolets (1), outre son portrait en camée.

— Vous direz à Joséphine que j'ai bien pensé à elle.

Après m'avoir parlé longtemps d'une voix faible et saccadée:

— Donnez un de mes sabres au duc de Tarente, me dit-il encore, ce sera un souvenir de sa loyale conduite envers moi.

Cette phrase fut prononcée d'une voix presque éteinte, que le hoquet et de violentes nausées avaient souvent interrompue comme les précédentes. Sa peau était sèche, froide; elle était, par moments, couverte d'une sueur glaciale: je crus qu'il allait rendre le dernier soupir dans mes bras et, cette fois, je pus m'échapper un instant pour appeler son valet de chambre ou Roustan et faire chercher M. Yvan et le grand-maréchal.

L'Empereur m'appela, me reprocha de troubler ses derniers moments; il se dépitait, se plaignait du lent effet de la préparation d'opium qu'il avait prise.

— Qu'on a de la peine à mourir! s'écriait-il. Qu'on est malheureux d'avoir une constitution qui repousse la fin d'une vie qu'il me tarde tant de voir finir!

Son agitation, son impatience du peu d'effet de ce qu'il avait pris, étaient extrêmes et ne peuvent se décrire. Il appelait la mort avec plus de ferveur qu'on n'en a jamais mis à demander

(1) Ce sabre et ces pistolets appartiennent aujourd'hui au comte d'Espeuilles-Vicence.

la conservation de la vie. Il venait de me nommer l'opium. Je lui demandai comment il l'avait pris : il me dit :

— Dans un peu d'eau.

J'examinai le verre qui était encore sur son nécessaire ainsi qu'un petit papier. Il y restait, en effet, quelque chose. Les nausées étant devenues plus violentes, il ne fut plus maître de s'empêcher de vomir, comme il l'avait été jusqu'alors. Ce premier vomissement se renouvela à plusieurs reprises, amenant quelque chose de grisâtre. L'empereur paraissait au désespoir de ce que son estomac se débarrassait de cette préparation ; mes questions l'amènèrent ensuite à m'avouer qu'il la portait dans un petitsachet suspendu à son cou, depuis le « *houra* » de Malojaroslawetz (1) ; que, ne voulant pas courir le risque, en cas d'événement, de rester vivant entre les mains des ennemis, il s'était fait donner ce paquet dont la dose, l'avait-on assuré, était plus que suffisante pour tuer deux hommes.

Il m'a dit depuis qu'il croyait que c'était la même préparation que celle dont s'étaient servis Condorcet et le cardinal de Loménie (2). Il ajouta qu'il avait de la répugnance pour un autre genre de mort qui laissait des traces de sang au corps ou un visage mutilé ; que, pensant qu'on l'exposerait après sa mort, il avait voulu que sa fidèle Garde reconnût encore, sur son visage, le calme qu'elle lui connaissait au milieu des batailles.

Les vomissements se succédaient, ou plutôt les efforts, car ils avaient maintenant peu de résultats. Je trouvais qu'on était bien longtemps à arriver ; mais tout le monde dormait ; il fallait le temps de se lever, de s'habiller. Enfin le grand-maréchal entra. L'Empereur ne parlant point, je lui racontai ce qui venait de se passer et ce que m'avaient dit les valets de chambre.

— Qu'il est donc difficile de mourir dans son lit, nous dit l'Empereur, quand si peu de chose tranche la vie à la guerre !

Je questionnai M. Yvan qui survint et le nommai à l'Empereur qui l'appela et lui dit de lui tâter le pouls. Il se plaignait toujours d'envie de vomir.

— Docteur, lui dit-il, donnez-moi une autre dose plus forte

(1) Le 25 octobre 1812, sur la route de Kalougha, en se rendant à Malojaroslawetz, Napoléon avait failli être fait prisonnier par un détachement de Cosaques.

(2) Cette préparation, qui ne contenait pas seulement de l'opium mais aussi de la belladone et de l'ellébore blanc, aurait été indiquée par Cabanis à Condorcet qui s'en était servi pour s'empoisonner dans sa prison de Bourg-la-Reine.



et quelque chose pour que ce que j'ai pris achève son effet. C'est un devoir pour vous, c'est un service que doivent me rendre ceux qui me sont attachés.

Le chirurgien s'en défendit en disant qu'il n'était pas un assassin, qu'il était près de lui pour le soigner, pour le faire vivre et qu'il ne ferait jamais une chose contre sa conscience; qu'il le lui avait encore récemment déclaré, lorsqu'il lui avait demandé les moyens de mourir.

Nous étions tous consternés, accablés : chacun se regardait dans le plus morne silence, car chacun sentait que la mort eût en effet été un bienfait pour l'Empereur, mais personne ne répondait comme il le désirait à ses pressantes instances. Les nausées redoublèrent; on appela le valet de chambre Constant : M. le comte de Turenne (1) entra avec lui (2). L'Empereur réitéra ses instances près de M. Yvan. Celui-ci déclara qu'il le quitterait plutôt à l'instant que de s'exposer à de semblables propositions. Il sortit et ne reparut plus (3).

L'Empereur souffrait extrêmement. Il était tantôt calme, tantôt agité et son visage était profondément altéré, on peut dire renversé, les traits contractés. Nous restâmes tous chez lui jusque vers les sept heures. Je le quittai un moment pour expédier les ratifications qu'attendait M. Orloff, que j'aurais voulu bien loin du palais dans cet instant, craignant qu'il ne transpirât quelque chose de cet événement, sur lequel nous avions recommandé le plus profond silence aux valets de chambre et au service intérieur, qui ne pouvaient, au reste, en avoir qu'une connaissance confuse. L'Empereur me fit rappeler un moment après. Il me demanda si on savait dans le palais ce qui s'était passé. Il paraissait au désespoir que sa forte constitution eût repoussé la mort qu'il appelait de tous ses vœux. Il la préférerait à l'humiliation de ratifier ce traité qui ne stipulait que ses intérêts.

Ses souffrances et son changement augmentaient sensiblement; il me parla longuement, mais avec effort, puis il s'assoupit et tomba dans une espèce d'accablement et d'atonie, dont je voulus le faire sortir en lui parlant de la convenance,

(1) Henry de Turenne était chambellan de l'Empereur et chargé, depuis le départ de M. de Rémusat, de ses dépenses de toilette.

(2) Contrairement à ce que raconte Constant, ce dernier n'assista donc pas au début de l'incident.

(3) D'après Fain, Yvan descendit précipitamment dans la cour et, trouvant un cheval attaché aux grilles, sauta en selle et s'élança au galop vers Paris.



de la nécessité même de voir le duc de Tarente, qui voulait retourner à Paris et avait déjà demandé deux fois à le voir. Je l'engageai à faire un effort, à le recevoir un moment, même sans sortir de son lit, en alléguant qu'il était malade. Je lui fis même remarquer que le maréchal, l'ayant vu, démentirait au besoin ce qu'on pouvait dire sur ce qui s'était passé pendant la nuit. Il me répondit qu'il ne voulait pas le recevoir dans son lit.

— Donnez-moi le bras, me dit-il.

Il tenta de faire quelques pas dans son appartement, mais ses jambes n'avaient pas la force de le supporter. Il était d'un changement effrayant et à peine pouvais-je le soutenir. Je le traînai à la fenêtre qu'il me fit ouvrir. L'air sembla le ranimer un peu, mais il fallut appeler Roustan pour m'aider à le replacer dans son lit. Ce ne fut pas sans peine, tant l'Empereur était abattu. Ses membres semblaient frappés d'atonie : ils étaient sans ressorts. Je causai encore un moment avec lui, en le suppliant de prendre quelque chose et de se reposer, pour pouvoir recevoir le maréchal de Tarente à midi. Je sortis de chez l'Empereur en lui disant que j'allais m'occuper de toutes les affaires qu'il me semblait indispensable de terminer.

Cette scène intérieure avait transpiré sans détails. J'en eus la preuve, dès que je fus sorti de chez Sa Majesté. Rentré chez moi, je notai les détails et toutes les paroles de l'Empereur dans cette terrible nuit. Je fus ensuite chez le duc de Tarente, qui était désireux de prendre congé de l'Empereur. Je rentrai donc chez lui, vers onze heures, pour le presser de le recevoir. On lui fit boire quelque chose, sans que l'estomac en souffrit. L'Empereur était plus calme; il avait vu M. de Bassano et savait que tout était prêt pour l'échange des ratifications. Il avait aussi causé avec M. le grand-maréchal, qui était décidé à l'accompagner à l'île d'Elbe. Il était touché de ce noble dévouement et n'en parla qu'avec émotion...

— J'ai pris mon parti, me dit-il ensuite après un moment de silence. Je viens de causer avec Maret. Il vous remettra les expéditions de la secrétairerie d'État pour les ratifications. Je vivrai, puisque la mort ne veut pas plus de moi dans mon lit que sur le champ de bataille. Il y aura du courage à supporter la vie après de tels événements. J'écrirai l'histoire des braves.

Il me chargea de tout disposer pour les ratifications, afin qu'il pût expédier le maréchal de Tarente et que M. Orloff

quittât Fontainebleau (1). Quoique très faible et toujours fort défat, il se leva. A peine pouvait-il se soutenir. Il fallut l'asseoir et ouvrir une croisée; l'air le ranima et il se remit assez pour qu'on pût l'habiller suffisamment pour recevoir le maréchal. Je le laissai avec le comte de Turenne dont les soins égalaient le dévouement. Ayant remis tous les instruments des ratifications dont M. de Bassano lui fit signer les expéditions, je fis avertir le maréchal de Tarente qui vint sur-le-champ et parla longuement avec lui. Le grand-maréchal et M. de Turenne, qui étaient sortis, rentrèrent. Je les laissai avec Sa Majesté et j'achevai de noter les détails de ce journal.

Le comte Orloff était enfin expédié et parti; la secrétairerie d'État préparait les ratifications avec les autres puissances dont l'Empereur voulait que je me chargeasse. Je m'occupai aussi avec le grand-maréchal des arrangements relatifs au départ de l'Empereur. Ce voyage à l'île d'Elbe me paraissait une chose résolue. On arrêta ce qu'il voulait conserver et emmener. L'argent était le point embarrassant. Comme je l'ai déjà dit, il en restait peu dans la caisse qui avait fait face aux besoins de la solde de la Garde. L'enlèvement du Trésor à Orléans réduisait donc, à peu de chose près, l'Empereur à ce que l'Impératrice avait pu sauver; mais elle avait dû donner une somme assez considérable à chacun des frères de l'Empereur et payer les traitements de tout ce qui l'entourait; il fallait d'ailleurs pourvoir à ses besoins journaliers, enfin à l'entretien de sa maison; et l'Empereur, bien plus occupé d'elle et de son fils que de lui, ne voulait pas qu'elle tendit la main à un père qui l'avait si cruellement délaissée dans son adversité. L'Empereur décida donc qu'on tâcherait de faire venir une partie des fonds que l'Impératrice avait sauvés et qu'elle garderait l'autre. On prit des mesures en conséquence. Les officiers qu'on envoya à l'Impératrice rapportèrent une petite somme. Je me chargeai aussi d'en rapporter une.

L'Empereur désirait que je me rendisse sur-le-champ à Paris, pour presser l'expédition de toutes ses affaires qui ne se terminaient pas. Il fallait obtenir l'envoi immédiat des commissaires des puissances qui devaient l'accompagner et régler ce qui était relatif à la remise de l'île d'Elbe, de l'armement,

(1) Macdonald devait porter à Paris et remettre à Alexandre la ratification du traité du 11 avril par Napoléon.

des corvettes qui devaient le transporter; enfin il fallait lever les mille difficultés que chaque objet présentait avec un gouvernement malveillant, dont les agents se plaisaient à tout entraver. Il désirait aussi que je fusse à Rambouillet voir l'Impératrice et son fils. Il causa longtemps avec moi sur tous ces détails. Résigné par moments, il sentait alors combien il était important qu'il partit le plus tôt possible; mais revenant, un moment après, à ses premières idées :

— Je n'ai pu mourir, me disait-il avec douleur; la fortune me réserverait-elle quelques nouveaux outrages? Vous seriez bien mieux de me donner les moyens de me débarrasser d'une vie qui m'est si insupportable. Si on me fait assassiner en route, si on me fait éprouver quelques humiliations, vous aurez à vous le reprocher, Caulaincourt!

Ces plaintes revenaient à chaque instant et avec l'accent d'une résolution fortement prise, parfois avec celui du désespoir.

Voyant que je ne me rendais pas à ses instances et sentant alors qu'il importait à ses plus chers intérêts que je partisse le plus tôt possible et que mon langage pût rectifier, au besoin, ce qui pouvait avoir transpiré à Paris sur les événements de la nuit, il entra, après quelques heures d'incertitude et beaucoup de causeries successivement avec M. de Bassano, le grand-maréchal et moi, dans les détails du projet auquel il devait définitivement s'arrêter; mais, traverser la France lentement avec son bataillon d'escorte, être reçu souvent avec des acclamations, peut-être quelquefois avec de la froideur ou de l'embarras, voir encore cette France qu'il aimait tant, pour ainsi dire en détail, paraître devant elle comme un objet de pitié, quand il en avait été la gloire et l'amour, lui paraissait un effort au-dessus de ses forces. Faisant ensuite la réflexion qu'on saurait, sans doute, mauvais gré, à ceux qui l'accueilleraient bien et qu'il serait blessé par ceux qui l'accueilleraient mal, tout bien pesé, il pensa que, dans l'intérêt de tous comme dans le sien, il était préférable, s'il se résignait à partir, qu'il voyageât en poste, sans suite et incognito.

CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE.

(A suivre.)

---

## ÉTUDES DIPLOMATIQUES

---

# L'ENTENTE ET LA ROUMANIE

3 MAI-22 AOÛT 1915

LA ROUMANIE PENDANT L'HIVER DE 1914-1915

Si l'intervention de la Roumanie dans le conflit européen s'est fait attendre pendant deux années, la question en a été soulevée dès le début de la lutte et agitée à nouveau à chacun de ses tournants. Jamais elle n'a paru plus près de sa solution, jamais elle n'a donné lieu à de plus légitimes espérances et à des pourparlers aussi actifs que pendant l'été de 1915, au cours des quatre mois qui s'écoulaient entre l'intervention de l'Italie et celle de la Bulgarie. C'est là, dans l'histoire diplomatique de la guerre mondiale, un épisode qui présente, par ses conséquences, toute l'importance d'un moment décisif, et, par ses péripéties, tout l'intérêt animé d'une action dramatique.

Lorsqu'au mois d'août 1914 le différend austro-serbe fut devenu le conflit de deux coalitions, les Roumains, entraînés vers la cause de l'Entente par l'ardeur de leurs revendications territoriales sur l'Autriche-Hongrie, se trouvaient retenus dans leurs élans, et par de vieilles défiances envers la Russie, et surtout par les sentiments germanophiles de leur souverain. Quand la mort du roi Carol (10 octobre) eut fait disparaître l'un des obstacles opposés à la réalisation de leurs vœux, c'était devenu dans les milieux de l'Entente et même dans la presse neutre, une opinion courante que leur participation à la lutte n'était plus qu'une question de semaines, et qu'elle accompagnerait vraisemblablement, si même elle ne la précédait pas, celle de l'Italie. Prévision trop optimiste, bientôt démentie

pour les Alliés par la durée d'une attente que deux causes principales contribuèrent à prolonger : l'effet d'un traité, et l'influence d'un homme.

Le traité, c'était ce singulier accord du 1<sup>er</sup> octobre, analysé ici même (1), que l'habileté de M. Bratiano avait su arracher aux inquiétudes de M. Sazonoff. En accordant à la simple neutralité, même bienveillante, des Roumains les promesses d'avantages territoriaux qui auraient dû être réservés à leur intervention, il leur enlevait toute raison de participer à la lutte autrement qu'à coup sûr et avec le minimum de risques. Et le ministre qui avait négocié ce traité n'était pas homme à ne pas savoir tirer parti de ses avantages. Pénétré de cette conviction que la croyance en une fin rapide de la guerre représentait une fatale illusion, résolu à ne pas compromettre par des initiatives prématurées les chances d'agrandissement de son pays, attentif à ne jamais laisser les entraînements du patriotisme prévaloir sur les précautions de la prudence, il devait montrer vis-à-vis des Alliés une habileté supérieure à entretenir leurs bonnes dispositions par des promesses sans s'engager par des précisions, et à se proclamer leur « allié moral », quand il était trop vivement pressé de devenir leur allié effectif.

Au cours de ses pourparlers avec leurs représentants pendant le cours de l'hiver, il se montrait de feu pour proclamer le principe de l'intervention, mais devenait de glace, quand il s'agissait d'en fixer l'échéance. Il se déroba à leurs instances en invoquant la menace bulgare, et les pressait de la conjurer en imposant à la Serbie des sacrifices territoriaux en faveur de ses voisins. Il parvint ainsi à les laisser jusqu'au bout dans l'incertitude de ses véritables projets, tout en réservant sa liberté d'action. En novembre, lors de la grande offensive russe en Pologne, on lui attribuait à Pétrograd l'intention de partir en guerre contre l'Autriche, dès qu'il serait tranquille du côté de Sofia. En janvier, on paraissait craindre de le voir former avec la Bulgarie et la Grèce une sorte de ligue des neutres balkaniques, de tendances peu favorables à la Russie.

Cette tactique dilatoire aurait pu être longtemps poursuivie, s'il ne s'était produit à la fin d'avril deux faits nouveaux de nature à modifier les données de la situation : le 25, le débar-

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> novembre 1929.

quement des Franco-Anglais aux Dardanelles, qui apparut à l'opinion européenne comme le prélude certain de la chute de Constantinople; et le lendemain 26, la signature à Londres d'un traité qui consacrait l'accession de l'Italie à la Triple Entente, à la suite de pourparlers dont le secret ne tardait pas à transpirer dans les chancelleries. Double événement destiné, le premier surtout, à produire à Bucarest une impression profonde. — La chute prochaine de Constantinople, c'était pour la Roumanie la nécessité de prendre place dans les conseils des Alliés pour le moment où s'y réglerait cette question des Détroits qui représentaient son unique ligne de communication maritime avec l'Occident. — Et le traité de Londres, c'était la perspective d'un écrasement rapide de l'Autriche, le jour où elle se verrait encerclée par la double apparition des uniformes italiens sur les crêtes des Alpes et roumains sur celles des Carpathes. La solidarité des deux États était si bien sentie par leurs dirigeants qu'en vertu d'un accord secret conclu au début de la guerre, ils s'étaient engagés à se prévenir une semaine à l'avance quand l'un ou l'autre croirait le moment venu de passer de la neutralité à l'intervention.

A Bucarest, ces considérations prêtaient aux adversaires de la politique d'expectative, MM. Jean Lahovary, Take Jonesco, Filipesco, une autorité particulière pour proclamer que le temps en était désormais passé, que le moment de l'action était venu; et qu'il ne pouvait être plus favorable. Loin de partager cet entraînement, le premier ministre restait ancré dans la conviction que « l'agonie de l'Allemagne durerait très longtemps, et serait une chose effroyable »; que le terme de la lutte était encore lointain; que par suite la Roumanie avait intérêt à n'y pas entrer encore, l'insuffisance de sa préparation militaire ne lui permettant pas de la soutenir longtemps; et qu'elle ne risquait rien à attendre, puisque l'accord du 1<sup>er</sup> octobre lui donnait la certitude de toucher, quelle qu'en fût la date, le prix de son intervention. La crainte d'être débordé par une poussée irrésistible de l'opinion l'amena toutefois à faire violence à ses sentiments intimes. Dans les derniers jours d'avril, il ordonnait à M. Diamandy, ministre de Roumanie à Pétrograd, de rejoindre immédiatement son poste, avec des propositions pour M. Sazonoff par l'entremise duquel il comptait traiter avec les autres membres de l'Entente. Mais s'il paraissait revenir sur ses pre-



mières résolutions, c'était avec le ferme propos de ne renoncer à aucun des avantages qu'elles devaient lui assurer. Il faisait à M. Guillemain, délégué français à la Commission européenne du Danube, cette profession de foi : « Pour moi, la situation est très nette. On nous a accordé ce que nous demandions en nous reconnaissant le droit de choisir notre moment de le prendre. Si les Alliés veulent que nous entrions en guerre au moment choisi par eux et non par nous, il faut qu'ils nous donnent davantage. Nous n'avons fait valoir jusqu'ici que des considérations d'ordre ethnographique, mais nous pouvons invoquer aussi des considérations stratégiques et économiques pour réclamer une plus grande extension de territoire comme contre-partie des sacrifices qu'on sollicite de nous et des risques supplémentaires qu'ils comportent. »

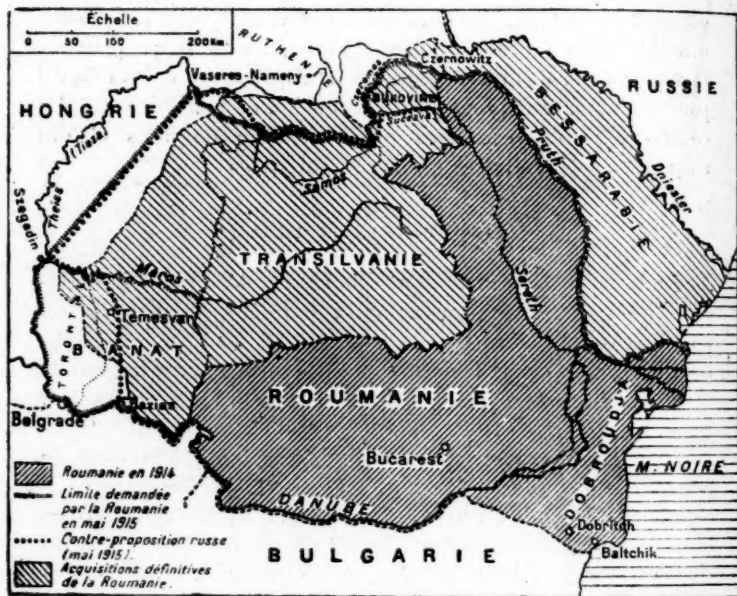
## PROPOSITIONS ROUMAINES

Le 3 mai a lieu entre MM. Diamandy et Sazonoff une première prise de contact, ou plutôt un premier croisement de fer, au cours duquel l'un expose oralement à l'autre le message dont il est porteur. Il le développe et le précise, ensuite, sur le désir qui lui est exprimé, dans un memorandum avec carte, remis à son adresse le 12 mai.

Le ministre russe y trouve énoncées toute une série de revendications roumaines qui dépassent de beaucoup son attente. Ainsi qu'il l'a avoué, M. Bratiano s'est inspiré, en les formulant, de ce principe que le fait d'en avoir obtenu le principal par l'accord du 1<sup>er</sup> octobre lui donne aujourd'hui le droit d'en réclamer le superflu. Ce n'est pas seulement à la Transylvanie, que personne ne songe à lui disputer, et à la partie roumaine de la Bukovine, que se bornent ses prétentions; elles portent au nord sur la totalité de cette dernière province jusqu'à la ligne du Pruth, et y compris la capitale Czernowitz; et elles s'étendent surtout à l'ouest bien au delà des frontières assignées aujourd'hui à la Roumanie par les derniers traités : à toute la partie de la plaine hongroise située entre le bastion transylvain et le cours de la Theiss et du Danube. La limite en suivra le cours supérieur du premier de ces fleuves, le cours inférieur du second, et passera ainsi en vue de Belgrade, de manière à englober tout le Banat comme le montre notre carte.

L'ensemble de ces annexions doublera, et au delà, l'étendue de l'ancien royaume. Et comme s'il avait voulu combler la mesure de ses exigences, M. Bratiano les représente comme « intangibles », et formant un ensemble à accepter ou à repousser en bloc.

C'est là une raison de plus pour mal disposer M. Sazonoff à les accepter. Sa première inspiration, quand il en prend



LA GRANDE ROUMANIE

connaissance, est de se récrier sur leur énormité. Pourquoi, objecte-t-il, le Gouvernement roumain démasque-t-il si tardivement des ambitions dont il n'a jamais soufflé mot jusqu'alors? Ne serait-ce point pour spéculer sur le surcroît de valeur qu'il attribue à son entrée en guerre? Quel est ce principe des frontières naturelles, au nom duquel il réclame toute la Bukovine jusqu'au Pruth, alors que par l'accord du 1<sup>er</sup> octobre, fondé sur le principe des nationalités, il s'est contenté de la partie roumaine, qui n'en représente que le tiers? Et comment peut-il

songer à revendiquer tout le Banat, au détriment des Serbes, qui verraient ainsi leur capitale rester sous la menace du canon de l'étranger? Leurs intérêts méritent d'autant plus d'être ménagés que ce sont de fidèles alliés, et que l'Entente vient de leur imposer déjà de pénibles sacrifices en faveur de l'Italie dans la question de l'Adriatique. Tel est le résumé de premières critiques auxquelles on répond à Bucarest, et non sans quelque fondement, que l'accord du 1<sup>er</sup> octobre vise, en dehors de la Bukovine, tous les territoires austro-hongrois, habités par une majorité roumaine, sans les spécifier, mais sans en exclure aucun; et que le Banat rentre dans cette catégorie, puisqu'il comprend 500 000 Roumains contre seulement 200 000 Serbes.

Engagée sur ces questions de précédents et de statistiques, la controverse se serait indéfiniment prolongée sans l'évidente nécessité d'une prompt solution. Pour avoir à cet effet toute l'autorité nécessaire, M. Sazonoff crut devoir invoquer l'appui de ses alliés anciens ou nouveaux. Il reçut d'eux une affirmation d'entière solidarité, mais accompagnée du conseil discret de ne pas répondre à ce qu'il appelait l'intransigeance roumaine par une intransigeance égale. L'Italie, nouvellement entrée dans l'Entente, se montrait particulièrement pressante à cet égard, et manifestait un désir de conciliation dont son souverain se fit l'interprète dans un télégramme personnel adressé à l'empereur de Russie.

#### CONTRE-PROPOSITIONS RUSSES

M. Sazonoff se serait sans doute rendu à ces instances, s'il était resté livré à ses seules inspirations personnelles. S'il prit pour le moment le parti contraire, ce fut sur l'avis, qu'il n'avait pas sollicité, mais qu'il ne pouvait négliger, de la plus haute autorité militaire du pays. A la fin de mars, le grand-duc Nicolas, ému de la pénurie croissante de ses munitions, déclarait accorder « une valeur inappréciable » aux prochaines interventions de l'Italie et de la Roumanie. La première une fois obtenue, la seconde ne lui parut plus avoir assez de prix pour mériter l'abandon de frontières stratégiques comme celle du Pruth et d'alliés comme les Serbes. Par une tragique ironie du sort, la lettre où il exposait spontanément ces vues était écrite au moment même où commençait cette bataille de Gör-

litz (1-3 mai) qui signala la rupture du front russe et le commencement d'une série ininterrompue de désastres; et elle parvint à M. Sazonoff le jour même où celui-ci recevait la première visite de M. Diamandy (3 mai). Sous l'impression qu'il en ressentit, il songeait d'abord à décliner purement et simplement les propositions roumaines. Sur la suggestion de M. Paléologue, il se décida à y répondre par des contre-propositions datées du 14 mai. Il s'y répandait en protestations de bon vouloir, acceptait dans leur plénitude les revendications roumaines sur la Transylvanie et le cours supérieur de la Theiss, et proposait un compromis pour les deux régions dont l'attribution était en litige. La Bukovine serait partagée en deux par le cours de la Suceava, la partie nord avec Czernowitz revenant à la Russie et la partie sud à la Roumanie. Du Banat serait détaché également le district de Torontal, situé au sud-ouest, pour être donné aux Serbes et constituer en face de Belgrade le glacis de leur capitale. Il semble qu'il y eût là toutes les conditions d'un accommodement équitable.

M. Bratiano qui, dès le début de la négociation, avait proclamé le principe du *tout ou rien*, s'était trop engagé vis-à-vis des autres et de lui-même pour pouvoir les accepter. De fait, lorsque, le 18 mai, il en reçut communication des mains de M. Poklewsky, ministre de Russie à Bucarest, il ne les qualifia point sans doute d'« inadéquates », — le mot n'ayant point encore passé dans la langue diplomatique, — mais il employa celui de « stupeur » pour caractériser l'impression qu'il en éprouvait. Il prit ensuite un ton d'amère ironie pour admirer la somptuosité du cadeau qu'on daignait lui offrir, — un coin de Bukovine et un coin retiré du Banat! — demanda s'il ne fallait pas aussi sacrifier la Roumanie tout entière aux convoitises serbes, et, après une allusion à la réalité du péril slave, termina par cette boutade un peu forcée : « Plutôt que de conclure, j'aimerais mieux me battre avec vous » ! C'était une fin de non recevoir catégorique.

Elle soulevait une question qui apparaît à distance aussi importante que difficile à élucider. La surprise que M. Bratiano venait de manifester était-elle sincère? S'était-il attendu réellement à voir ses propositions intégralement acceptées à Pétrograd, et par suite son pays était-il destiné à entrer immédiatement dans la lice? S'il a gardé à ce sujet une discrétion

naturelle, certains faits relevés par les attachés militaires à Bucarest permettent peut-être de suppléer à son silence. Ils se rapportent à des préparatifs de mobilisation poursuivis avec activité et poussés jusqu'aux dernières mesures d'exécution, telles que la réquisition des chevaux, prescrite pour le 21 mai. Et deux jours plus tard, le 23, quand les officiers de l'état-major général roumain apprirent la déclaration de guerre envoyée par l'Italie à l'Autriche, ils passèrent une nuit fiévreuse à leurs bureaux, dans l'attente d'une mobilisation qui leur paraissait inévitable et immédiate. Tous les ordres envoyés dans cette prévision durent être contremandés à la dernière heure.

En s'appuyant sur ces données, il semble qu'on ne se hasarde pas en assurant qu'il y eut alors un moment unique et fugitif où l'intervention roumaine ne tint plus qu'à un fil. Quels auraient été les effets de cette irruption subite et inattendue d'une masse de 500 000 hommes sur une région du front austro-allemand où il n'y avait plus que des dépôts, alors que les Russes tenaient encore la Galicie, c'est ce qu'il est difficile de préciser après coup, mais c'est ce qu'il est loisible à chacun de se figurer par l'imagination. C'est ce qu'on peut conjecturer d'ailleurs par certains aveux échappés à de hauts personnages et recueillis dans les capitales neutres. L'ambassadeur d'Autriche à Washington ne cachait pas que la situation de son pays lui paraissait désespérée, si la Roumanie donnait alors suite à ses intentions. Sur le front oriental au moins, la face de la guerre en eût été probablement changée. Que ce fût le tort d'un homme ou la fatalité d'une situation, une occasion exceptionnellement favorable, et peut-être unique, venait d'être manquée par les Alliés à Bucarest.

## TENTATIVES D'ACCOMMODEMENT

Elle était trop tentante pour ne pas leur laisser le désir de renouer le fil de la négociation interrompue, par la recherche de solutions transactionnelles entre les deux thèses opposées qui venaient de s'affronter. Trois tentatives dans ce sens se succédèrent dans le cours de l'été. Elles furent caractérisées par ce fait, assez rare dans les annales diplomatiques, que toutes les concessions y vinrent d'un seul côté, car elles amenèrent M. Sazonoff à accorder en détail tout ce qu'il avait d'abord repoussé en bloc.



La première fut surtout l'œuvre de M. Delcassé, qui songea à appliquer au différend roumain la méthode de partage dont l'emploi venait de lui réussir dans la dévolution des territoires convoités à la fois par l'Italie et la Serbie. Dès le 17 mai, il soumettait à Pétrograd un projet qui élargissait sensiblement les concessions offertes à la Roumanie. Au nord, sa frontière serait reportée à la ligne du Sereth, intermédiaire entre celle de la Suceava et celle du Pruth. Dans le Banat, le lot des Serbes serait réduit à l'angle sud-ouest du district de Torontal, c'est-à-dire à l'étendue d'une simple tête de pont en face de Belgrade. C'était un ingénieux compromis entre les prétentions adverses, mais qu'il fallait faire accepter aux deux intéressés.

Quand M. Paléologue vint la soumettre à M. Sazonoff, il le trouva sous l'impression d'un télégramme qu'il venait de recevoir de Bucarest, et qu'il brandissait d'une main crispée. « Bratiano prétend nous dicter la loi, s'écriait le ministre russe, il parle de la Russie avec des airs d'arrogance que je ne tolérerai pas... Je sais même qu'il s'est laissé aller à dire devant plusieurs diplomates étrangers : « Ce n'est pas le moment pour la Russie d'avoir le verbe haut. » Eh bien ! il se trompe. La Russie est une grande puissance, et ce n'est pas un échec momentané de ses armées qui lui fera oublier ce qu'elle doit à elle-même, à son passé, à sa mission historique. » Une fois soulagé par cette explosion de mauvaise humeur, M. Sazonoff finit pourtant par accepter la nouvelle délimitation de M. Delcassé, en demandant seulement, par égard pour son amour-propre, qu'elle fût sollicitée par M. Bratiano au lieu de paraître lui être offerte.

C'est à quoi ce dernier se montrait malheureusement d'autant moins disposé que son premier mouvement avait été de rester sur ses anciennes positions, lorsqu'il reçut ces nouvelles ouvertures. Le seul effort de conciliation qu'elles lui inspirèrent consista à offrir quelques insignifiantes rectifications de frontières dans la région de la haute Theiss, et à proposer spontanément de restituer aux Bulgares quelques districts de la Dobroudja (Dobritch et Balchitch) qui leur avaient été enlevés en 1913. Recevant de ce côté une satisfaction, ils devraient se montrer moins exigeants en Macédoine envers les Serbes qui, à leur tour, seraient ainsi amenés à restreindre leurs préten-



tions sur le Banat. Combinaison oblique, et dont l'excès d'ingéniosité inspirait à M. Paul Cambon cette réflexion, que M. Bratiano traitait cette affaire « à la manière des bazars d'Orient, et qu'il fallait agir avec lui comme avec les marchands levantins : en lui fixant un prix et un délai pour l'accepter ». Sans aller jusqu'à cette extrémité, les Alliés recoururent à un autre moyen de pression pour le faire fléchir. Sur la suggestion de M. Delcassé (26 mai), ils lui donnèrent discrètement à entendre que l'accord du 1<sup>er</sup> octobre, dans lequel il puisait les raisons de sa sécurité comme de son intransigeance, avait été signé par la seule Russie sans être ratifié par les autres puissances de l'Entente. Il protesta contre les conséquences que l'on paraissait vouloir tirer de cette constatation, mais sans se départir de ses exigences. Devant cette obstination M. Sazonoff crut devoir, d'accord avec l'Empereur (30 mai), suspendre des pourparlers auxquels il n'avait d'ailleurs paru se prêter que sur les sollicitations de ses alliés.

Quelques jours ne s'étaient pas écoulés qu'il allait être amené à les reprendre par la subite aggravation de la situation militaire. La bataille de Görlitz (1-3 mai), à laquelle on n'attribuait dans le premier moment que la portée d'un échec local, avait donné le signal d'un mouvement de retraite ininterrompu, aboutissant un mois après à la prise de Przemyśl (3 juin), dont la nouvelle produisit une profonde impression à Bucarest comme à Pétrograd. Le concours armé de la Roumanie pouvait servir désormais, non plus à faciliter la victoire, mais à empêcher un désastre. C'est en s'inspirant de cette nécessité que M. Paléologue recommandait à M. Sazonoff d'aller, pour l'obtenir, « jusqu'aux dernières limites de la conciliation » (8 juin). Ce dernier crut devoir s'y résoudre, mais non sans prendre quelques sûretés par une nouvelle formule d'accord. Jusqu'alors on avait discuté les exigences du Gouvernement roumain en vue d'un accord politique, sans lui faire préciser les engagements qui en représentaient la contre-partie, et qui devaient faire l'objet d'une convention militaire. S'il voyait accueillir les unes, avec quelle certitude et à quelle date pouvait-on compter qu'il satisferait aux autres? Telle fut la question à laquelle M. Bratiano répondit (18 juin) que l'entrée en campagne de l'armée roumaine suivrait à deux mois de distance la conclusion de l'alliance. Devant les

protestations que soulevait la longueur de ce délai, il consentit seulement, après une « explication prolongée et orageuse », à le réduire à cinq semaines.

Il ne restait plus qu'à remplir la condition nécessaire pour le faire courir. Le 22 juin, M. Sazonoff faisait connaître à la Roumanie ses dernières concessions. Il se résignait à lui abandonner Czernowitz et la ligne du Pruth, si pénible que lui parût ce sacrifice tardif. Pour le Banat, la crainte de paraître trahir la cause serbe lui faisait proposer un de ces expédients dilatoires qui représentent souvent la ressource des diplomates dans l'embarras. L'attribution du district de Torontal serait réservée jusqu'à la paix, et réglée ensuite entre les parties intéressées par un accord « à la conclusion duquel les Puissances prêteraient leur concours bienveillant ».

Il semblait qu'on se trouvait cette fois sur le point d'aboutir. Mais si M. Bratiano manifesta une « joie profonde » d'obtenir gain de cause sur la question de Czernowitz, il demeura intraitable sur celle du Banat, en offrant seulement, pour rassurer les Serbes, d'accepter quelques servitudes militaires dans les régions adjacentes à leur territoire. Au maintien intégral de ses anciennes revendications il ajouta une réclamation nouvelle, qu'il représentait comme inspirée, non par une arrière-pensée de marchandage ou de dérobade, mais par une pressante nécessité militaire. Les derniers événements militaires, déclara-t-il, ont fait évanouir l'espoir d'une guerre courte, souvent invoqué pour hâter la décision de la Roumanie. Comment veut-on que celle-ci se lance dans la lutte, alors que ses munitions d'artillerie ne lui suffisent que pour trois mois, et que ses commandes en France et en Italie sont restées pour la plupart en souffrance? Elle doit les recevoir pour faire honneur à des obligations qu'elle ne songe pas à répudier (23 juin). — Comme on le voit, si cette seconde tentative d'accommodement, qui a rempli sans résultats presque tout le mois de juin, a aplani une difficulté, celle de Czernowitz, elle en a laissé subsister une autre, celle du Banat, et fait surgir une nouvelle, celle des fournitures militaires.

Il faudra, pour réaliser l'accord complet, une troisième négociation, caractérisée par l'importance du rôle qu'y joueront les Alliés d'Occident, Angleterre, France et Italie. D'une

part, à Paris, on commence à éprouver un peu de nervosité, et comme une impression de piétinement sur place, à voir la persistance de la Russie à marchander une alliance assez précieuse pour être acquise coûte que coûte. D'autre part, le problème des munitions regarde presque exclusivement la France et l'Italie, et il suffit de leur en signaler l'importance pour le régler dans le sens des désirs roumains. Enfin l'Angleterre semble porter un intérêt particulier à la question du Banat et aux intérêts serbes qu'elle concerne.

Aussitôt mis au courant par M. Bratiano de la dernière réponse roumaine (30 juin), M. Asquith, remplaçant sir Ed. Grey empêché, profite, pour l'examiner en commun, de son entrevue à Calais avec M. Delcassé, le 6 juillet. Tous deux tombent d'accord sur l'impossibilité de soustraire désormais aux ambitions roumaines le Banat, sauf réserve des clauses de démilitarisation que M. Bratiano a lui-même suggérées.

La difficulté est de trouver pour les Serbes une compensation de nature à les faire passer sur ce sacrifice. Suffira-t-il de leur offrir la possession de Semlin, ville hongroise, située juste en face de leur capitale? L'idée en est aussitôt abandonnée que proposée, pour faire place à une autre combinaison qu'inspire à l'esprit ingénieux de M. Delcassé une conception plus large de la situation. Jusqu'alors toutes les promesses territoriales de l'Entente aux Serbes n'ont porté que sur la Bosnie ou la Dalmatie : la Croatie en a toujours été exclue, bien que revendiquée par eux au nom du même principe des nationalités, pour ne pas donner lieu à d'inutiles complications. C'est cette province dont l'expectative est seule susceptible de leur faire paraître moins amère leur renonciation au Banat.

Aussitôt émise, cette idée ne soulève d'objections qu'à Rome : où M. Sonnino lui trouve l'inconvénient d'interdire pour l'avenir toute perspective de paix séparée avec la Hongrie. Mais elle est approuvée à Londres. A Pétrograd, M. Sazonoff se voit vivement sollicité par M. Delcassé de la notifier à M. Bratiano, pour lui faire signer l'accord d'où partira le délai de cinq semaines réclamé par lui pour l'entrée en campagne de son pays. Après avoir demandé 24 heures de réflexion, il finit par s'exécuter et par prescrire à M. Poklewsky de faire une démarche dans ce sens auprès du Gouvernement de Bucarest. — Il est curieux de constater à cette occasion comment les pré-

tentions roumaines sur le Banat ont contribué indirectement à la constitution de cette unité yougoslave qui représente l'un des plus importants résultats de la Grande Guerre.

#### LA CRUISE FINALE

Le dénouement va se dérober aux espérances des Alliés, car il sera modifié au dernier moment, soit par la continuité des défaites russes, soit par des fautes diplomatiques destinées à en aggraver l'effet.

Parmi celles-ci, la première est une fausse manœuvre de M. Sazonoff, dont les suites pourront être réparées à temps, mais qui n'en présentera pas moins le grave inconvénient de faire perdre inutilement une quinzaine de jours, à un moment où les défaites éprouvées sur le front commencent à rendre précieuses les minutes mêmes. C'est le 10 juillet qu'il a prescrit à M. Poklewsky de traiter définitivement avec M. Bratiano. Dès le 14, par un de ces revirements qui sont familiers à l'inquiétude de sa nature, il lui envoie l'ordre de surseoir à toute démarche. L'invincible prévention dont il ne peut se défendre à l'égard de la Roumanie et de son ministre a fait germer dans son esprit un soupçon qui n'a pas tardé à l'envahir tout entier. M. Bratiano ne sera-t-il pas tenté, avec son caractère un peu fuyant, de réaliser dès qu'il les aura reçues les promesses qui lui seront faites, et d'ajourner indéfiniment le concours dont il aura touché le prix? Et dans ce cas, quel ne serait pas le soulèvement de l'opinion russe, et surtout des alliés Serbes, contre un homme d'État assez crédule pour se laisser jouer et pour abandonner sans compensation les droits sacrés du slavisme! Pour parer à ce péril, M. Sazonoff propose de faire confirmer officieusement, mais explicitement, par M. Bratiano, avant la signature de tout accord, son intention de lier ses engagements à ses satisfactions et de partir en guerre dans le délai prévu de cinq semaines.

Aussitôt transmise à Paris, cette proposition inattendue ne manque pas d'y provoquer une réaction immédiate. A quoi bon, fait remarquer avec raison M. Delcassé, cette précaution de la dernière heure? N'apparaît-elle pas comme inopportune par la perte de temps qu'elle entraînera, inutile après les explications échangées, désobligeante enfin pour celui qui en est

l'objet? N'est-elle même pas maladroite et dangereuse, parce que mettre en doute la fidélité de M. Bratiano à ses engagements, c'est lui fournir bénévolement le moyen de les remettre en question. Mieux vaut le prendre au mot, sans paraître supposer un instant qu'il puisse ne pas faire honneur à sa parole. Sans méconnaître la valeur de ces arguments (16 juillet), M. Sazonoff y oppose une force d'inertie à laquelle il ajoute bientôt le poids irrésistible d'une décision impériale. A Londres, sir Ed. Grey, après avoir perdu plusieurs jours à se faire une opinion sur la question, la résout d'après la double inspiration de son penchant pour les demi-mesures et de sa sollicitude pour les Serbes. Il se rallie à l'idée du sondage préliminaire. Devant l'avis conforme de ses deux collègues, il ne reste plus à M. Delcassé qu'à s'incliner (17 juillet).

Il est dès lors facile de prévoir ce qui va se passer à Bucarest, quand y recommencera la conversation, trop longtemps interrompue, avec le premier ministre. Un mois s'est presque écoulé depuis que ce dernier a remis à l'Entente, le 23 juin, la note qui contient ses dernières conditions. Fatigué d'attendre en vain une réponse et même un signe de vie des représentants alliés, il est parti pour la campagne. Lorsqu'à son retour il reçoit M. Poklewsky, le 20 juillet, quelle n'est pas sa surprise de se voir présenter, au lieu de l'accord définitif à signer, une question préalable assez déplaisante pour sa loyauté, et à laquelle il estime avoir déjà suffisamment répondu! Revenir sur les assurances données, il ne semble pas y songer; mais il n'a garde de laisser passer une occasion de les ajuster aux nécessités du moment. Il a vu depuis un mois la prise de Lemberg (23 juin) et l'évacuation complète de la Galicie rendre de plus en plus hasardeuse une intervention armée de son pays. C'est sous cette impression qu'il répond le 23 juillet à M. Poklewsky, après avoir pris l'avis de son souverain, que s'il est toujours prêt à une coopération militaire stipulée par un accord politique, il ne peut plus garantir que le commencement de l'une suivra à cinq semaines d'intervalle la signature de l'autre. C'est un délai qu'il appartiendra aux états-majors respectifs de fixer par une convention spéciale.

Même avec cette réserve de date qui marque un léger recul, le principe de l'intervention reste admis, et les Alliés auraient intérêt à en prendre acte par écrit. L'abandon par la Roumanie



du système de la neutralité, la proclamation de sa solidarité avec l'Entente, l'interruption à travers son territoire du transit de munitions pour Constantinople, enfin l'effet moral d'intimidation produit sur la Bulgarie, ne sont-ce pas là des avantages assez considérables pour faire passer sur les changements apportés par M. Bratiano à ses premières promesses? Telles sont les considérations qui paraissent dicter à M. Delcassé le télégramme suivant, adressé le 28 juillet à M. Paléologue : « Comme nous, les gouvernements anglais et italien pensent qu'il importe de signer sans retard la convention politique où sera stipulée la coopération militaire. Armés de cette convention, nous serons plus forts pour précipiter l'entrée en campagne de la Roumanie. C'est ce que je prie instamment M. Sazonoff de considérer avant tout. Vouloir fixer un délai dès aujourd'hui équivaut à renoncer à l'accord. »

Dans le premier moment, ces avertissements semblent laisser M. Sazonoff rebelle ou sceptique. Toujours obsédé par l'idée que « toute la politique de M. Bratiano consiste à tout obtenir sans rien donner », il maintient d'abord le principe du délai, sauf à en reporter le terme au 1<sup>er</sup> octobre, date extrême des opérations militaires possibles dans les Carpathes, en hiver. Pressé plus vivement de se départir de son intransigeance, il finit par adresser à ses alliés (31 juillet) une note où il déclare se rendre à leurs sollicitations, mais en spécifiant bien qu'il le fait à contre-cœur, dans l'intérêt de leur expédition des Dardanelles, avec le regret persistant d'accorder à la Roumanie « la réalisation intégrale de ses aspirations tout en lui laissant la faculté de rester inactive ». M. Poklewsky reçoit donc à nouveau l'ordre de traiter avec M. Bratiano la conclusion de l'accord politique prévu, tandis qu'un délégué du Grand Quartier général russe viendra à Bucarest pour élaborer la convention militaire annexe. Pour la seconde fois, le frêle esquif diplomatique, dont la marche, entravée par tant de vents contraires, a été soutenue au prix de tant d'efforts, semble enfin arrivé en vue de la terre.

La fatalité qui semble s'acharner sur les entreprises orientales de l'Entente va encore une fois le faire échouer au moment d'entrer au port. Tout d'abord, M. Poklewsky, dont le rôle devait être fatal jusqu'au bout, apporte à M. Bratiano, au



lieu d'un texte précis à signer rapidement, des considérations orales dont la généralité semble faite à souhait pour laisser s'égarer et traîner la discussion : première erreur de tactique, qui aurait compromis la cause de l'intervention si elle n'avait été au même instant perdue par de plus graves événements. Jusqu'alors, M. Bratiano a gardé le secret comme la responsabilité des pourparlers engagés sur son initiative. Peut-il se dispenser de saisir de leurs résultats les membres du gouvernement, alors qu'il s'agit de lancer le pays dans l'aventure d'une grande guerre?

Dans la première semaine d'août se succèdent sous sa présidence quatre conseils des ministres, qui présentent le même caractère d'animation dramatique que les fameux conseils de la couronne du mois d'août précédent. Ils se tiennent en effet dans une atmosphère chargée d'anxiété, au milieu de la crise la plus tragique de la guerre sur le front oriental.

C'est le moment où la lutte, un moment assoupie dans la Pologne méridionale, vient de reprendre avec une violence nouvelle; où les armées russes y sont refoulées par les Austro-Allemands de plus en plus loin de la frontière roumaine; où surtout leur force de résistance semble définitivement brisée avec la chute de Varsovie (5 août), dont le retentissement est énorme en Europe orientale. On devine aisément quels arguments sans réplique ces nouvelles fournissent, dans les délibérations des conseils, à tous ceux dont la cause de l'Entente a gagné sans doute les sympathies, mais dont la perspective d'une action immédiate fait reculer la timidité. La supériorité militaire des Austro-Allemands, font-ils remarquer, ne vient-elle pas de s'affirmer avec assez d'éclat pour laisser peu d'espoir d'y résister, et pour s'imposer d'ailleurs à l'esprit du souverain lui-même? Ne leur permettra-t-elle pas de tomber sur les Roumains, s'ils font mine de bouger, et de les écraser bien avant qu'ils puissent être secourus par les Russes, d'ailleurs réduits à l'impuissance? Intervenir en ce moment, quand la situation militaire s'est complètement retournée depuis le printemps, ce ne serait plus voler au secours de la victoire, mais courir au devant d'une catastrophe.

Dans ces conditions, la prudence ne commande-t-elle pas de surseoir à la signature de la convention projetée, sauf à offrir à l'Entente des protestations platoniques de fidélité à sa cause?

Raisonnement peu héroïque sans doute, mais assez naturel pour qu'on le retrouve à la même date (28 juillet) dans la bouche de l'empereur Nicolas, au cours d'un entretien avec Sir G. Buchanan. A Bucarest, M. Bratiano ne peut y opposer pour l'instant que d'inutiles efforts de persuasion, accompagnés d'une offre de démission aussitôt repoussée qu'offerte, et qu'il renouvelle auprès des Alliés (11 août), en leur faisant connaître son impuissance à tenir ses engagements.

La nouvelle de ses embarras surprend ceux-ci au milieu de la dépression morale produite par la nouvelle de la prise de Varsovie. Amener sa retraite par le maintien pur et simple de leurs premières exigences serait de leur part courir le risque de lui voir donner un successeur moins favorable à leur cause. Mieux vaut donc se résigner au moindre mal, lui faire encore crédit et ne lui demander que ce qu'il peut donner. Les puissances de l'Entente se rallient d'autant plus volontiers à cette manière de voir qu'elle répond à la notion du moindre effort autant qu'à l'évidence d'une nécessité. Par un miracle qui n'est point sans quelque ironie, leur accord se réalise instantanément quand il s'agit d'accepter l'inaction de la Roumanie, alors qu'il avait eu tant de peine à s'établir pour fixer les conditions de son concours. Et dès le 13 août, M. Sazonoff fait connaître au Quai d'Orsay son acquiescement à un projet de note établi par Sir E. Grey, et aux termes duquel « les Puissances alliées, prenant en considération les raisons avancées par M. Bratiano, sont prêtes à ajourner la signature de l'accord politique avec la Roumanie jusqu'à l'époque où le Gouvernement roumain sera en mesure d'entrer en action. Les Puissances comptent pourant que la Roumanie, qui envisage la conclusion d'un pareil accord, continuera en attendant d'empêcher le transit à travers son territoire de matériel de guerre destiné à la Turquie, ainsi que de tout ce qui pourrait servir à la fabrication de ce matériel ». A quoi M. Bratiano répond, le 22 août, en constatant son accord de principe avec les Alliés et en renouvelant l'engagement qu'ils lui demandent.

Le point final de cette réponse marquait le terme ou au moins l'arrêt de l'épineuse et décevante négociation commencée quatre mois auparavant avec le départ de M. Diamandy pour Pétrograd. Les défaites russes en Pologne en avaient interrompu le cours, l'offensive austro-allemande en Serbie allait en

interdire la reprise. Les Roumains avaient hésité à s'engager lorsqu'ils n'avaient qu'un geste à faire pour tendre la main aux Russes victorieux à travers leur frontière du nord. Ils n'y pouvaient songer au moment où ils voyaient leur frontière de l'est côtoyée et encerclée par les masses austro-allemandes réunies contre leurs voisins. Leur neutralité devait se prolonger une année encore; et le projet de les en faire sortir en 1913 était destiné à grossir le nombre des tentatives dont l'échec justifie ce titre de « guerre des occasions manquées », donné par un général allemand à un ouvrage sur la Grande Guerre. — Au moment où le mois de mai en ramène l'anniversaire, l'avortement en paraît, à quinze années de distance, d'autant plus regrettable qu'il semblait plus facile de l'éviter. Il ne s'explique pas seulement par les faiblesses inhérentes à toute coalition, mais surtout par la lenteur des Russes à faire prévaloir l'intérêt majeur de leur situation, qui était la défaite militaire de leur adversaire principal, sur l'intérêt de leur politique d'expansion balkanique, qui devenait secondaire dans la circonstance actuelle. Leur malheur fut de comprendre trop tard qu'il valait mieux pour eux voir les Roumains à Czernowitz que les Allemands à Varsovie, et que céder à temps la Bukovine représentait le meilleur moyen de n'avoir pas à perdre un jour la Pologne. Sans doute furent-ils amenés sous la contrainte de la nécessité à se résigner aux sacrifices qu'ils repoussaient d'abord sous l'empire de leurs traditions. Mais comme les événements se pressaient sur les champs de bataille tandis que les conversations se traînaient dans les chancelleries, leurs concessions se trouvaient toujours en retard sur leurs défaites, et manquaient leur effet en perdant leur opportunité. C'est la raison profonde pour laquelle, dans l'affaire roumaine comme dans beaucoup d'autres, l'Entente a pu encourir le reproche adressé autrefois à l'Autriche d'être « toujours en retard d'une année, d'une idée et d'une armée ».

ALBERT PINGAUD.

---

## DANS L'ATELIER DE VICTOR HUGO

Les secrets du génie, qui n'a rêvé de les surprendre?... Capter un reflet de l'aile invisible dont un poète, parfois, sent caresser son front; saisir le moment où l'idée, d'abord hésitante, s'allume et rayonne, où elle s'incarne dans la lumière du rythme, dans les contours des mots, c'est une illusion que l'on goûte quand on manie, avec la piété nécessaire, les manuscrits d'un grand poète.

On ne touche point ceux de Victor Hugo sans ressentir une sorte de frémissement religieux. A travers les lignes qu'entraîne une souple ondulation, ou que redresse, au contraire, une gravité hautaine, — car le poète eut plusieurs écritures, et les caractères alerfes d'*Hernani* contrastent avec les lettres majestueuses et larges, les lettres impériales de *la Légende des Siècles*, — il semble que l'inspiration coule, d'un flot irrésistible, comme un fleuve. On est hanté par la croyance symbolique des anciens : la Muse murmure au poète les plus beaux de ses chants; dans une extase il transcrit. Devant sa table de travail de la place Royale, devant le pupitre dressé dans le *look-out* de Guernesey, Victor Hugo n'avait-il donc d'autre peine que de s'accouder quelques minutes, de tendre l'oreille aux accents de la divine émissaire, puis de laisser courir sa plume?

Ceux qui possèdent quelque expérience de la création poétique, de sa complexité, de son mystère, savent que la réalité n'est pas aussi merveilleuse : en revanche, comme elle est plus émouvante et plus belle!... Les dieux habitent parfois le poète; mais l'homme n'en est jamais absent : c'est lui qui obéit à

l'impulsion divine, qui la provoque par des élans, la sollicite par des rêves, la prolonge par des méditations, la développe et la fixe par des mots. Il accomplit son œuvre à force de penser à elle; il la porte avec lui dans toutes les minutes de sa vie; il la nourrit de sa substance et l'incorpore à son âme; à mesure qu'elle se fait en lui, elle se révèle par une succession d'éclairs qu'il essaie, peu à peu, de fixer.

A cette loi générale de l'élaboration poétique les plus grands génies n'échappent pas. L'examen de leurs notes intimes, le dépouillement de leurs brouillons le prouveraient. Ces documents sont rares. Par une heureuse fortune, Victor Hugo a laissé un grand nombre de ces fragments qui enregistrent les premières indications de son génie. Dans la pièce charmante des *Voix intérieures* où il se repent d'avoir morigéné la turbulence de ses enfants, oiseaux trop vite effarouchés, il parle lui-même de la « boîte aux ébauches » qui recevait

... ces papiers que son esprit colore,

Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclorre...

Humbles papiers en vérité : dans son impatience de saisir l'idée ou les vers qui l'obsédaient, il les jetait sur le premier feuillet offert à sa main; et c'était le revers d'une lettre arrivée le matin même, une page arrachée d'un carnet, une fragile feuille volante. De ces fragments, parfois empilés et traversés d'une ficelle, il constituait des dossiers qu'il revoyait ensuite à loisir; certains s'élargissaient en poèmes; d'autres trouvaient place dans quelque développement ultérieur; d'autres enfin demeuraient inutilisés, — pierres précieuses tout juste dégrossies que la main de l'artiste dédaignait d'assembler en collier.

J'ai pu naguère recueillir quelques-uns de ces fragments parmi les plus beaux et les plus significatifs<sup>(1)</sup>; ils entr'ouvrent devant nous l'atelier du prestigieux artiste. Surpris ainsi dans

(1) M. Gustave Simon, avec une parfaite bienveillance, m'avait ouvert, en 1927, quelques-uns des dossiers dont il était le gardien pieux; il m'avait autorisé à en extraire et à publier un certain nombre de documents : ils devaient inspirer un travail d'ensemble auquel les circonstances m'ont obligé de renoncer, et dont le présent essai retient seulement quelques idées... M<sup>me</sup> Jeanne Négreponte-Hugo, la petite-fille du poète, a bien voulu me communiquer, pour enrichir ces pages, le texte authentique de la lettre du 10 septembre 1843, véritable relique de famille : je dois celle du 16 septembre à l'obligeance de M. Armand Godoy. M. Louis Barthou, enfin, m'a permis de reproduire quelques lignes inédites empruntées à ses précieuses collections.

la familiarité de son génie, Victor Hugo n'en apparaît que plus grand.

## PREMIERS CAHIERS

Dès le temps glorieux de *Cromwell* et des *Orientales*, bousculé, comme il devait l'écrire plus tard, par « les lutttes et les rêves », le jeune chef du romantisme avait, dans un de ses tiroirs, un cahier de feuilles blanches reliées d'un simple fil où il jetait des notes au gré des caprices et des heures; humble memento d'un génie déjà tumultueux. Sur l'une de ces « feuilles paginées » il inscrivit : « *Drames que j'ai à faire* ». Suivent douze titres, presque tous accompagnés d'une ou deux lignes qui précisent le sujet. Deux seulement de ces sujets furent repris et traités :

*Le Masque de fer* (Mazarin, l'enfant dans la grotte des tigres).  
*Gennaro* (l'amour vrai opposé au faux amour).

Ce *Masque de fer*, c'est évidemment les *Jumeaux*, le drame tout éblouissant de beautés lyriques, dont Victor Hugo n'écrivit que les trois premiers actes en 1839. Et peut-être faut-il voir en ce *Gennaro* la première idée de *Lucrèce Borgia*... sans *Lucrèce*?... Mais le poète ne paraît plus avoir repris jamais les projets suivants :

*Louis XI* (Sa mort. La grande scène avec Olivier le Daim).

*La mort du duc d'Enghien* (Justification de Bonaparte).

*Louis XVI.*

*Charles I<sup>er</sup>.*

*Philippe II* (D. Carlos) — (Le fils luttant d'empoisonnements avec le père qui a le dessus à la fin).

*La mort de Charles-Quint.*

*Néron* (Tragédie romaine, peinture de la Rome compliquée des Césars).

Au bas de la page, avec une magnifique assurance, le jeune dramaturge s'affirme à lui-même :

Quand cela sera fait, je verrai.

Hélas! quelques années plus tard sans doute, il raya toute la page d'un double trait de plume. Dès 1830, en effet, Alexandre Soumet, — « notre grand Alexandre », disaient, un peu plus tôt,



les dévots de la *Muse française*, — avait fait représenter, sous forme de tragédie, *Une fête de Néron*; en 1832, Casimir Delavigne mit Louis XI à la scène : comme on doit leur en vouloir de nous avoir privés du *Néron*, dont l'ode de 1825 dessinait un si admirable croquis, et du *Louis XI* que quelques chapitres de *Notre-Dame de Paris* ont seulement présenté de profil ! Mais les autres sujets, pourquoi Victor Hugo y renonça-t-il ? (1)

Ce sont principalement des ébauches de vers, des réflexions pittoresques ou confidentielles qu'il enferma dans son tiroir jusqu'aux environs de 1833. Voici par exemple des vers qui n'ont trouvé place, à ce qu'il semble, dans aucun des poèmes de cette époque :

Malheur ! quand dans notre âme où le présent s'efface,  
La vase du passé remonte à la surface...

De grands arbres au loin couvrent le paysage ;  
Le soleil...

L'un ouvre aux rayons d'or son large parasol ;  
L'autre tend son bras noir et saisit au passage  
L'ombre dont un lambeau va tomber sur le sol.

Se tromperait-on beaucoup en attribuant les deux notations suivantes au premier voyage que le poète accomplit en Bretagne au mois d'août 1834, pour aller rechercher jusqu'à Brest Juliette Drouet qui, un moment, l'avait fui, désespérée ?

...J'avais derrière moi

Une plaine au fond noir dont les lignes sévères  
Se rattachaient dans l'ombre à de lointains calvaires.

Aux mâts de leur navire, aux toits de leur maison,  
Sur la grève, du flot naguère encor baignée,  
Les pêcheurs font sécher leurs toiles d'araignée.

Parfois l'observateur note une image, un trait pittoresque :

Une lumière vague, comme celle qui sort, la nuit, de l'œil d'un chat.  
Une escadre de cygnes.

La bonne harmonie de ce ménage était une espèce de musique turque.

(1) On sait seulement par sa correspondance que c'est un projet semblable de l'obscur Cordelier-Delanoue qui lui fit abandonner l'idée du *Louis XVI*.

Ou bien le père de famille s'attendrit aux gestes et aux mots de ses enfants : à côté d'un « discours de Charlot sténographié » on lit cette douce notation :

Dédé, qui commence à marcher, qui tombe à la moindre renverse, fait de grands circuits autour d'une pantoufle comme un vaisseau autour d'un écueil.

Autour de ces images apaisées, la politique glisse ses préoccupations : le poète, en ces premières années du règne de Louis-Philippe, se méfie encore du roi dont, quelque dix ans plus tard, il deviendra le familier et qui finira par le nommer pair de France ; il aiguise contre lui plus d'une épigramme et s'inquiète de l'instabilité, alors apparente, du régime :

Dans le ciel politique, quand la foudre est faite de coups d'État la pluie est faite de pavés. — A coups d'État qui éclatent, pavés qui pleuvent.

Victor Cousin me disait hier : « Le roi est désolé qu'on ne puisse pas le tutoyer. »

Le jour où Louis-Philippe tombera du trône, il ne se fera pas maître d'école, comme Denys de Syracuse, mais épicier.

Le livre de ma vieillesse sera intitulé : *Histoire des derniers rois.*

Plus tard, Victor Hugo, dans des pages fort belles que *Choses vues* ont recueillies, devait parler du roi-citoyen avec plus de justice et d'amitié : vers 1832, il partageait les préventions des « Jeune-France ». Au reste, il avait alors plus d'une préoccupation intime ; et ses notes reflétaient son inquiétude : n'est-ce pas elle qui inspira ce vers mélancolique ?

Tout s'use, l'amour même aux cœurs les plus profonds...

L'amour, et, comme lui, l'amitié qu'on avait pu croire la plus dévouée et la plus pure ; Sainte-Beuve, le « frère d'armes » de naguère, décidément se fait ennemi ; au début de 1834, il vient de publier, sur le *Mirabeau* du poète, un article plein de réserves et d'insinuations. Victor Hugo, avec une belle franchise, lui a écrit son « impression pénible », et « qu'il aimerait mieux moins d'éloges et plus de sympathie » ; à la « quatrième lecture, son impression est restée » ; la lettre partie, il la condense pour lui-même en cette note :

Sainte-Beuve devient amer et haineux. Il m'attaque; je le plains. Et puis, pourquoi s'entortiller dans tant de doux éloges? A travers ses phrases ouatées, on sent percer la pointe d'envie.

Pouvait-on mieux dire, et plus noblement? Voilà une pièce de plus à verser au dossier d'un procès douloureux où l'opinion de tous ceux qui savent n'hésite guère, depuis longtemps, sur la condamnation.

On n'ignore plus aujourd'hui que le chef de l'école romantique était nourri des auteurs latins, et qu'il lui advint jusqu'en sa vieillesse d'enchâsser dans ses poèmes des traductions de Virgile qu'en 1833 il invoquait comme son « maître divin ». N'est-il pas intéressant de surprendre, juste à la même époque, le disciple en flagrant délit de dévotion et d'admiration non seulement envers Virgile, mais envers Lucrèce?

23 juillet [1832]. Voilà trois jours que je ne puis me débarrasser de ce vers latin qui se fredonne continuellement de lui-même dans mon cerveau :

*Tum ferri rigor atque argutæ lamina serræ* (1).

Obsession féconde et qui durera jusqu'aux dernières années du poète! C'est elle qui inspire, dans *les Voix intérieures*, dans *les Rayons et les Ombres*, ces admirables transpositions où le vers français conserve la plénitude, le son et comme le timbre de l'original latin :

Avides, nous pourrons voir à la dérobée

Les satyres dansants qu'imité Alphésibée (2).

... Parfois le laboureur, sur le sillon courbé,

Trouve un noir javelot qu'il croit des cieux tombé

... Et, rouvrant des tombeaux pleins de débris humains,

Pâlit de la grandeur des ossements romains (3).

Tantôt, le poète roule longtemps le vers antique dans sa tête avant de modeler sur lui le rythme français; tantôt au contraire, la traduction jaillit, instantanée :

(1) « Alors (sous le règne de Jupiter), on inventa l'art de rendre le fer rigide, et la lame grinçante de la scie » (*Géorgiques*, I, 143).

(2) *Saltantes satyros imitabitur Alphesibæus* (Virgile, *Églogues*, V, 73).

(3) *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris* (*Géorgiques*, I, 493).

*Natura in silvis jungebat corpora amantum*

(Lucrèce).

La nature soudait les amants dans les bois.

Instantanés aussi, et presque inattendus, surgissent certains vers qui sont l'esquisse rapide ou le germe patiemment couvé de quelques grands poèmes. Le 24 juillet 1832, on apprend à Paris la mort du duc de Reichstadt; pour Victor Hugo, rallié depuis deux ans aux espérances bonapartistes, c'est l'écroulement d'un beau rêve. Il médite, attendri, sur le sort du jeune prince expiré en exil après y avoir grandi; il songe aussitôt à lui consacrer une élégie :

A Napoléon II

Ta mère qui n'est plus la veuve de ton père ..

Pauvre petit enfant à qui l'on disait : Sire!

Qui regardiez d'en haut les maréchaux d'empire!...

Ce jour-là, il n'écrit pas plus avant; il continue de méditer. Il compare l'agonie de Schœnbrunn à celle de Sainte-Hélène; le lendemain sans doute, sur un autre feuillet, il note cette fin de strophe :

Les géoliers de Napoléon...

Jamais ils n'avaient vu de si grandes pensées,

Comme de grands vaisseaux sur les vagues plissées,

Passer sur les rides d'un front.

C'était aller de l'élégiaque à l'épique, en unissant l'un à l'autre les destins du père et du fils. Bientôt, le poète peut entreprendre une rédaction suivie; l'idée de la mort le mène à celle de la naissance : comment évoquer ces dernières années de l'Empire où l'héritier impérial semble consolider le trône de son père? Une image éclatante, mais peu adroite, apparaît d'abord dans une première strophe que le manuscrit montre écrite vers à vers dans les interlignes de la strophe définitive :

Temps où Napoléon, ce taureau furieux,

Dans tous les coins du cirque immense et glorieux

Où la poussière à grands flots vole,

Chassait et poursuivait à coups de corne aux flancs,

Éventrée, et marchant sur ses boyaux sanglants

L'héroïque rosse espagnole.

Qu'on relise maintenant *Napoléon II* tel qu'il fut publié dans le *Livre des Cent* et un quelques jours plus tard, avec la date du 4-5 août 1832 : on n'y retrouvera aucun des vers de l'esquisse ; ils n'ont servi au poète que de tremplin pour son élan ; c'est par eux cependant, comme par des gammes préparatoires, qu'il a établi l'harmonie et le mouvement de son chant (1).

La gestation de *Napoléon II* n'a pas duré plus d'une dizaine de jours ; celle du plus beau fragment des *Malheureux* s'étend sur une vingtaine d'années. Qui ne connaît au moins la fin de cet éloquent poème destiné à prouver que les vrais malheureux sont les méchants et que nulle douleur ne dépasse la douleur morale ? Il est daté, dans le manuscrit des *Contemplations*, du 17 septembre 1835 ; sa conclusion, d'une simplicité tout épique, enferme, sous une forme symbolique, le poème entier de la souffrance humaine ; elle montre Adam et Ève au soir d'un jour primitif, et au soir de leurs jours, dans un décor déjà digne de *la Légende des Siècles*, écrasés par une douleur d'autant plus lourde que, née du premier crime, elle est cependant différente en chacun d'eux :

Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,  
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

Conception qui paraît due à l'auteur de *la Conscience* et de *Booz endormi* ! Or, l'écriture du fragment qui la développe est d'une date antérieure à l'exil du poète, et voici dans ses papiers une feuille volante où, vers 1835, peut-être même un peu plus tôt, il a noté quelques mots touchants de ses enfants encore jeunes ; au revers, et de la même plume, il a écrit :

Le premier homme et la première femme, chargés d'années et de douleurs, étaient assis sur le seuil...

Tous deux étaient en proie à l'affliction et aux souvenirs : le père songeait à Abel, la mère à Caïn ;

Ils pleuraient tous les deux, etc...

(1) Pour étudier tous les stades de l'inspiration dans *Napoléon II*, il faudrait en outre tenir compte d'un rare exemplaire d'épreuves que possède M. Louis Barthou : il présente de nombreuses corrections ; le poème s'y intitulait : *le Roi de Rome*. On voit que Victor Hugo est revenu ensuite au titre qu'il avait trouvé, d'instinct, dans le premier éclair de l'inspiration.

Ainsi, dès 1835, le tableau épique se peignait dans l'imagination du grand songeur; les deux vers qui le contenaient en raccourci étaient déjà écrits. Il fallut vingt ans pour que s'épanouît le poème entier, — vingt ans pendant lesquels Victor Hugo le nourrit de ses expériences, et du sang de son cœur. On s'est scandalisé parfois, que sous des pièces fameuses des *Contemplations* il ait inscrit, dans le volume, des dates antérieures de quinze ou vingt ans à celles qu'indique son manuscrit; c'est que, souvent, l'idée première de ces pièces était vieille, en effet, de vingt ans ou de quinze. Les *Contemplations* ne constituent-elles pas, comme l'affirme la préface, les « Mémoires d'une âme »? Victor Hugo, dès 1835, en avait arrêté le titre et l'idée générale: il a mis vingt ans à les concevoir et à les écrire; pendant qu'il modelait son poème, la vie l'a modelé lui-même, d'une touche souvent impérieuse et brutale; pendant cette longue gestation l'œuvre s'est modifiée. Quel poète s'en étonnera?

#### AUTOUR DE « PAUCA MEAE »

Au cours de ces vingt années, une vision obsédante et sombre s'était installée parmi les méditations du poète: la vision de la mort. Les *Contemplations* sont enveloppées d'un crêpe; en 1843, Victor Hugo avait perdu Léopoldine, l'aînée de ses deux filles, qu'il venait de marier à Charles Vacquerie. Ce deuil lui creusa dans le cœur un sillon qui ne s'effaça plus. A quel point il le hanta et le tourmenta, on ne le comprend vraiment qu'en tenant dans ses mains ces reliques sacrées: les feuillets encore inédits où le père, douloureux, comme sous la dictée de sa « Didine adorée », devenue sa Muse funèbre, fixa les cris de son désespoir, rythma son angoisse ou son apaisement, et tour à tour jeta vers Dieu la prière ou l'anathème. Quels brouillons que ceux de *Pauca mea*, de *A Villequier*, de *A celle qui est restée en France*! On y découvre l'esquisse de plusieurs autres poèmes, — diamants qui, comme ceux-là, eussent été faits de larmes condensées.

En mariant Léopoldine à Charles Vacquerie le 15 février 1843, Victor Hugo éprouva, semble-t-il, le sentiment secret qu'en même temps que de sa fille préférée, il allait se séparer de toute sa jeunesse; au cours même de la cérémonie, dans



l'église Saint-Paul, il improvisa deux quatrains où perce son inquiétude :

... Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,  
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Cette impression de tristesse, il la retrouva plus aiguë, au mois de juillet, après avoir passé une journée lumineuse et fugitive, au Havre, auprès de Léopoldine et de Charles ; huit jours plus tard, le 18, au moment de partir pour son voyage vers l'Espagne et les Pyrénées, il écrivait à son enfant : « Cette journée est un rayon dans ma pensée ; je ne l'oublierai de ma vie. Qu'il m'en a coûté de vous résister à tous ! Mais c'était nécessaire ! Je suis parti avec un serrement de cœur. Et le matin, en passant près du bassin, j'ai regardé les fenêtres de ma pauvre Didine endormie, je l'ai bénie, et j'ai appelé Dieu sur toi du plus profond de mon cœur. »

Après avoir plié cette lettre, il détacha du mur de son cabinet le portrait de Léopoldine, exécuté l'hiver dernier par le peintre Dubufe, le coucha doucement, tendrement, comme il couchait jadis la fillette sur son propre lit ; puis, — comme jadis, toujours, — il referma la porte sans faire de bruit. Chut !... l'enfant dort en l'attendant : quelle joie de l'apercevoir, la première, quand il rentrera chez lui dans quelques semaines ! Le pauvre père éprouvait-il déjà quelque pressentiment ?

Son voyage fut une suite d'éblouissements. Il admira des paysages « d'une magnificence formidable » ; il chargea ses carnets, ses albums, des couleurs éclatantes qu'il devait utiliser plus tard dans les poèmes espagnols de *la Légende des siècles* ; et pourtant, à côté des « rayons », ses yeux perçurent bien des « ombres ». Dès le 21 juillet, il avait visité à Bordeaux le « charnier de l'église Saint-Michel » ; là, soixante-dix cadavres « desséchés et conservés par l'argile depuis des siècles » ou seulement depuis quelques années, avaient été dressés et alignés dans une sorte de musée macabre : jamais mieux qu'au milieu de ce cercle momifié de fantômes il n'avait senti « la vanité de tout ce qui nous passionne »... L'obsession de ce « comité de spectres assis dans les ténèbres, parlant tout bas de la mort et de l'éternité », l'avait poursuivi sous les ciels les plus lumineux. Est-ce à lui encore qu'il pensait sourdement, la nuit du

4 au 5 septembre, tandis que la diligence le cahotait vers Agen sur la route du retour ?

Pendant cette journée du 4, il avait visité la cathédrale d'Auch, admiré des vitraux, relevé des inscriptions sur des sépulcres; à la même heure, en Normandie, devant la verte rive de Villequier, une barque ouvrait sa voile blanche sur la Seine; dans la barque une jeune femme de dix-neuf ans souriait à son jeune mari... Un coup de vent; deux cris... Quelques heures plus tard, des pêcheurs ramenaient dans la rustique maison de Villequier les cadavres entrelacés de Charles et de Léopoldine... Au milieu de la nuit, Auguste Vacquerie arrivait au Havre, où M<sup>me</sup> Hugo était restée, où ses deux enfants auraient dû la rejoindre par le bateau de huit heures du soir; blême, effaré, haletant, il réveillait la pauvre mère pour lui jeter ce cri dès le seuil : « Ils sont morts ! »

Presque au même moment, non loin d'Agen, dans la diligence, Victor Hugo s'éveillait d'un « sommeil profond » : la voiture roulait au bord d'un précipice dans un brouillard au-dessus duquel « le ciel marbré de nuages noirs et de brumes blanches » ressemblait « à une immense montagne dont l'escarpement se perdait dans l'infini » ; bientôt, les feux des astres s'éclaircirent ; la Grande Ourse « devint d'une grandeur monstrueuse » et tandis que « ses sept étoiles se mettaient à briller comme sept petites lunes », elle « donnait au ciel tout entier une figure extraordinaire... » Dans l'aube indécise, le poète frissonna; sur ce plateau qu'une brume séparait de la terre, les yeux levés vers le firmament énigmatique, il se mit à songer à la mort; et des vers aussitôt se rythmèrent dans sa tête :

O mort ! mystère obscur ! sombre nécessité !

Quoi ! partir sans retour ! s'en aller comme une ombre ! (1)

S'engloutir dans le temps ! se perdre dans le nombre !

Faire à tout à la fois (2) les suprêmes adieux !

Quoi ! ne plus revenir ! ne plus voir les doux yeux

(1) Victor Hugo, quand il relit ses brouillons, a coutume d'écrire dans les interlignes des corrections qu'il se propose à lui-même; il se réserve de choisir entre les deux textes au moment où il établit son texte définitif. — Variante: *et n'être plus qu'une ombre...*

(2) Variante: *S'en aller ! faire à tous...*

Dont nous sommes la joie et qui sont nos lumières !  
 Ne plus serrer jamais les mains qui nous sont chères !  
 Quoi ! quitter tous les biens que le ciel nous donna,  
 La maison où l'on vit, le vieil ami qu'on a,  
 Sa femme, ses enfants, fleurs du toit qu'on habite,  
 Quitter son cœur, son sang, ses amours, comme on quitte  
 La pierre où l'on s'assied quelques instants le soir  
 En passant dans un lieu qu'on ne doit plus revoir !

Il frémissait d'avance en pensant à sa mort : hélas ! les « doux yeux » s'étaient, là-bas, fermés. Était-ce le regard de la morte qui avivait les étoiles d'une clarté si attirante ? Victor Hugo, plus tard, dut se le demander. Lui qui croyait profondément que « tout est peuplé d'âmes », lui qui, vieillard, dans un de ses carnets daté de 1872, notait certains « frapements » perçus la nuit sur son mur comme des appels de l'ombre...

A peine arrivé à l'étape, à Agen, il écrivait sa méditation funèbre et, du même trait de plume, se proposait, après le dernier vers, une variante de la fin :

.....  
 Tout ce qu'on aime, enfin, comme un voyageur quitte  
 La pierre ou le buisson qu'il rencontre le soir  
 En passant dans un champ qu'il ne doit plus revoir !  
 (Nuit du 4 au 5 septembre. En allant d'Auch à Agen).

Pour transcrire ce poème presque achevé, il avait une feuille de papier où s'amorçait un autre développement :

...Les barques sur le fleuve  
 Voguent, le mât couché, pour passer sous les ponts.

Plus tard, après s'être relu, le poète colla par des pains à cacheter, sous la méditation, ces trois autres lignes :

...Voici la bise âpre et méchante.  
 Oh ! comme tout s'enchaîne et comme tout s'envole !  
 Adieu la feuille, adieu le nid, adieu l'oiseau !

Ébauche, on peut le croire, d'un développement qui eût servi d'introduction au poème achevé. Mais le poème ne fut jamais repris.

A mesure cependant qu'il remontait vers le nord, — par Périgueux, Angoulême, Cognac et Saintes, — Victor Hugo sentait grandir en lui l'obsession funèbre. Elle l'accablait toute la journée du 8 septembre, tandis qu'il visitait l'île d'Oléron : « Cette île me paraissait désolée et ne me déplaisait pas, écrivait-il ensuite dans ses notes... J'avais la mort dans l'âme. Il me semblait que l'île était un grand cercueil couché dans la mer... » Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, après une longue course à travers les marais qui entourent Rochefort, il entra pour se reposer dans une auberge, au village de Soubise, et demanda les journaux ; pour les lire, il se rencoigna dans un angle, sous un escalier en colimaçon... Il ouvrit *le Siècle*, se pencha, soudain hagard, sur un fait divers, et porta la main à son cœur. Le fait divers relatait la catastrophe de Villequier ! Quelques minutes, il demeura terrifié ; puis il se leva, marcha comme un automate, sans rien voir ; ô douleur ! un chant de jeunes filles, soudain, le rappela vers la réalité ; il était sur les remparts de la ville, au bord d'une pelouse où tournait une ronde enfantine ; le cœur crevé, il s'affaissa sur l'herbe en pleurant (1).

Dans ce martyre, sa pensée s'envola vers la mère qui, loin de lui, avait enduré un martyre égal. Il se leva, entra en hâte dans la ville, et, en attendant la diligence de la Rochelle qui devait partir seulement à six heures, s'assit, pâle, au café de l'Europe. Là sur un papier de hasard, il jeta aussitôt cette lettre, qui n'est qu'un pur sanglot, à l'adresse de « Mme Victor Hugo, 6, place Royale, à Paris ».

10 septembre (2).

Chère amie, ma femme bien aimée, pauvre mère éprouvée, que et dire ? Je viens de lire un journal par hasard ; ô mon Dieu, que vous ai-je fait ? J'ai le cœur brisé. Je n'irai pas jusqu'à La Rochelle, je vais partir tout de suite pour Paris où j'arriverai presque en

(1) Ces détails, trop peu connus, ont été donnés par Victor Hugo lui-même, en 1869, à Jules Simon et à son fils Gustave, qui les a aussitôt transcrits. Voir les notes d'*Alpes et Pyrénées* (édition de l'imprimerie nationale).

(2) Dans son émoi, Victor Hugo se trompe de date : de même, le surlendemain 11, où il écrit de Saumur à M<sup>lle</sup> Louise Bertin, il date encore sa lettre du 10 : pour dire sa douleur à la meilleure amie de sa fille, à celle « qui l'aimait comme une autre mère », les mêmes mots lui reviennent : « Je souffre, j'ai le cœur brisé... »

même temps que cette lettre. Pauvre femme, ne pleure pas. Résignons-nous. C'était un ange. Rendons-le à Dieu. Hélas ! elle était trop heureuse. Oh ! je souffre bien. Il me tarde de pleurer avec toi et avec nos trois pauvres enfants bien-aimés. Ma Dédé chérie, aie du courage, et vous tous. Je vais arriver, nous allons pleurer ensemble, mes pauvres bien-aimés. A bientôt. A tout à l'heure, mon Adèle chérie. Que cet affreux coup du moins resserre et rapproche nos cœurs qui s'aiment !

A travers ces phrases entrecoupées, le grand poème *A Villequier* se laisse déjà entrevoir ; leur mouvement annonce celui des strophes ; les thèmes que le poète développera magnifiquement, il les a conçus dans l'éclair même et sous le coup de foudre de la douleur : l'appel direct à Dieu, la résignation, le recours aux larmes consolatrices... Un an plus tard, pour rythmer sa plainte immortelle, Victor Hugo ne fera que reprendre le gémissement qu'il a lancé vers le ciel à Rochefort...

Le soir du 9 septembre, à dix heures, il était à La Rochelle où il apprenait qu'il devrait attendre vingt-quatre heures le départ de la diligence de Saumur ; le destin s'obstinait à le tourmenter ; c'est le 12 septembre au soir qu'il atteignait enfin Paris. Ce jour-là seulement, il interrompait son muet tête-à-tête avec sa douleur pour écrire sur son carnet quelques vers isolés qui scandaient sa méditation funèbre :

Je suis, lorsque je pense, un poète, un esprit,  
Mais sitôt que je souffre, hélas ! je suis un homme !

Quand tu la contemplais, cette Seine si belle,  
Rien ne te disait donc : ce sera ton tombeau ?

Nous aimons nos enfants bien plus qu'ils ne nous aiment (1).

Cris encore, et sanglots, — mais ébauches, déjà, de méditations. Pour exprimer sa douleur, pour la consoler déjà, sous le front blême du poète accablé, les poèmes, timidement, battent de l'aile...

A Paris, le cœur du père peut enfin se dégonfler parmi tous les siens. Après avoir confié Léopoldine et Charles au petit

(1) Vers publiés par M. Gustave Simon dans les notes d'*Alpes et Pyrénées*.

cimetière de Villequier, ils ont, en hâte, regagné la place Royale. C'est pendant ces jours que David d'Angers note en son journal : « La maison est triste, silencieuse. La nuit, cependant, on doit entendre les éclats de voix de la pauvre mère qui a continuellement entre ses mains la chevelure de la noyée ; dans le jour, Hugo tient embrassés ses enfants assis sur ses genoux... » Devant eux, devant lui, le plus récent portrait de la morte : il donne occasion à Victor Hugo d'adresser cette lettre émouvante à son beau-frère Paul Foucher, qui le lui avait demandé par des vers trempés de larmes :

16 septembre (1).

Mon pauvre Paul, mon bon Paul, tes vers sont déchirants et ravissants à la fois. Ils m'ont remué les entrailles. Je t'en remercie, mais je ne puis me séparer de ce portrait. Figure-toi, mon pauvre ami, qu'elle l'avait fait faire pour moi, qu'elle allait tous les jours avant son mariage chez M. Édouard Dubufe pour cela, qu'elle me l'a donné avec son dernier adieu. Ce portrait, c'est maintenant une partie de ma vie. En partant, je l'avais couché sur mon lit comme mon enfant, comme mon trésor. En arrivant, c'est la première chose que j'ai cherchée. Ne le trouvant pas, j'ai tout retourné dans ma chambre et dans mon cabinet. Comprends cela. Pardonne-moi, car après tes charmants vers je ne devrais rien te refuser. Je te refuse pourtant ce portrait. Pardonne-moi. Fais-le copier. Je serai heureux de savoir que tu l'as aussi de ton côté, mais puisqu'elle l'a fait faire pour moi, il faut bien que je le garde. Et puis, je ne pourrais m'en passer. C'est mon ange, vois-tu. Il faut qu'elle soit près de moi avec son doux regard.

Pardon, mon pauvre Paul, et merci. Du fond du cœur.

Ton frère,

VICTOR.

Devant ce portrait, Victor Hugo déposait les lettres si touchantes, qui lui parvenaient en foule : et les plus touchantes étaient celles de quelques amis qui, eux aussi, avaient perdu, — moins tragiquement, — quelque enfant. Villemain, par exemple, gémissait noblement :

15 septembre.

Je n'osais pas vous écrire : je n'ose pas encore vous voir. A qui cependant plus qu'à vous, mon cher et illustre ami, dire le déchire-

(1) Adresse : M. Paul Foucher, 43, faubourg Saint-Denis.



ment de cœur que je sens de votre affreux malheur ? Je suis poursuivi de cette image, et de votre pensée. L'habitude de la douleur domestique me rend plus sensible à la vôtre. Soutenez-vous en consolant près de vous ; et pensez à tout ce qui vous reste et à tout ce que vous êtes.

Votre ami dévoué,

VILLEMAIN.

Devant le portrait de la jeune fille surtout Victor Hugo méditait. Il revoyait son enfant plus petite ; il amassait le trésor de souvenirs qu'il devait, plus tard, sertir dans les strophes de *Pauca mea*. Mais d'abord, il se lamentait, et les premiers vers lui venaient encore sous la forme de sanglots. C'est en 1844 qu'il composa presque toutes les strophes de *A Villequier* : les octosyllabes qui évoquent les enfances de la disparue ne lui jaillirent du cœur qu'en 1846, après que la mort de Claire Pradier, — la fille de Juliette Drouet, — eut ravivé son propre deuil. Mais on doit croire que pendant des mois et des mois ces poèmes, et d'autres avec eux, sollicitèrent son inspiration ; des feuillets épars en portent le témoignage ; il y griffonnait tantôt des strophes entières, tantôt de ces vers-jalons qui sont, pour un poète, l'amorce et la promesse de tout un développement ultérieur. Beaucoup de ces fragments exhalent, en la nuançant, une plainte à demi résignée : est-il possible que la mort s'attaque à la jeunesse et à la beauté ?

Es-tu belle ? Va-t-en. Es-tu joyeuse ? Meurs.

O sinistre destin des roses !

Car, parfois, le matin est mauvais ; et souvent  
L'aube, au lieu de zéphyr, souffle un lugubre vent

Qui déracine et qui dévore ;

Et le lys meurt, le bois effeuille ses lilas,

Et le petit oiseau tombe du nid, hélas !

Dans ces colères de l'aurore.

... Et pourquoi ce vent qui m'oublie et l'emporte,  
Elle, la feuille verte, et moi, la feuille morte ?

... Êtres purs, d'innocence voilés,

Vos regards sont déjà remplis sur cette terre

De toute la douceur du ciel où vous allez !

Hélas ! ô dure mort, pourquoi me l'as-tu pris ?  
Pourquoi ses cheveux noirs, et non mes cheveux gris ?

Son regard réfléchit la clarté de son âme...  
Ma lumière est finie et ma joie est passée...

A travers les larmes, le passé rayonnait ; le père évoquait  
l'enfant parmi les sourires des amis qui lui faisaient une  
couronne :

Chacun

Voyant son front charmant (1) murmurait autour d'elle :  
Qu'elle est jolie ! Et moi (2), je disais : qu'elle est belle !  
C'est son âme que je voyais !  
Car je voyais son âme, moi !

Édouard, Antony (3), Janin, Berlioz (4) et vous.  
Lamennais, qui l'aviez un soir sur les genoux,  
Esprits doux et puissants. . . . .  
Amis ! où donc sont-ils, ces temps de la jeunesse ?

Maintenant, le poète n'a plus d'autre ressource que de lever  
les yeux vers un monde plus doux...

Vers l'aurore d'en haut...  
Vers l'aube où disparaît cet univers hagard.

C'est là qu'étincellent

Les purs hymens chantant les purs épithalames...  
Les oiseaux échappés, les enfants envolés...

C'est là que se réfugient

... les douleurs que rien ne console et n'apaise,  
Et qu'on entend pleurer dans toute la maison.

Là, Dieu règne en sa sérénité ; et c'est à lui que s'adresse  
le poète en cette ébauche rapide des strophes *A Villequier*, où  
des indications en prose se mêlent à des vers balbutiés :

(1) Var. : *Son front si doux...*

(2) Var. : *Alors, je disais...*

(3) Édouard Bertin et Antony Deschamps.

(4) La lecture de ce nom est douteux.

Je reconnais

Que vous seul savez (1) le fond...

et savez ce que vous faites,

Que tout cela est bon sans doute, **et juste,**

Et que c'est votre droit, ayant fait, **de** de faire,

Oui,

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire

S'il ose murmurer.

Mais là haut, l'ange resplendit auprès du Dieu qui l'a en-  
levé à la terre; le poète appelle son enfant :

Comme on suit du regard le vol d'une colombe,

Comme à l'horizon noir sous la brume enfoui

On cherche une lumière à l'heure où le jour (2) tombe,

Je me tourne vers toi, mon ange évanoui !

O miracle ! L'amour paternel a forcé les portes de la mort !  
Léopoldine répond à son père; il note, un matin, au réveil,  
cette strophe consolatrice :

Voix entendue la nuit.

Mon père, Dieu, par qui tout persiste et tout change,

Nous donna, pour sortir des terrestres rumeurs,

Des ailes à tous deux; mais quel mystère étrange !

A toi des ailes d'aigle, à moi des ailes d'ange !

Tu deviens grand, illustre et puissant; moi, je meurs.

Avec la chère ombre ainsi évoquée, le dialogue, désormais,  
s'engage; un poème devait chanter la douceur des revoirs  
éternels :

Chère fille, que Dieu m'a peu de temps laissée,

Toi, mon bien, mon espoir,

Qui me rendras la mort douce par la pensée

Que je vais te revoir.

.....  
N'est-ce pas, ô mon Dieu, que vous nous la rendrez ?

Que nous retrouverons un jour toutes ces ombres

Que nous cherchons, ouvrant nos bras désespérés ?

(1) Var. : *Que vous seul connaissez.*

(2) Var. : *Où la nuit tombe.*

Espérons...

Ce ne sera toujours qu'une ombre de ta joie,  
De bien loin entrevue et bien confusément!  
Mais ce sera du moins pour ton âme qui ploie  
Quelque chose de doux, de pur et de charmant!

Toute espérance en nous prend la forme adorée  
De ceux que nous pleurons.

Avec l'espérance, le souvenir revient, parfois, intense et cruellement doux; c'est le moment où le poète va égrener le collier des images disparues dans la série d'octosyllabes, groupés en quatrains, qui commence sur ce vers suave :

O souvenirs! printemps! aurore!

Et voici peut-être l'esquisse de ces évocations :

Les enfants

Je lisais — vieux bouquin

ouvert sur mes genoux.

Tout en faisant semblant de lire  
Je les regardais en dessous.  
Les plus diables n'osant rien dire  
Faisaient des signes aux plus doux.

Le soir, à la clarté des lampes,  
Je sentais, sans lever les yeux,  
Ses petites mains sur mes tempes,  
Qui jouaient avec mes cheveux.

Comme elle faisait bien l'aumône.

Oh! je sens les larmes qui viennent  
Laissez-moi pleurer et songer (1).

Deuil,

Je souffre,

Hélas! Je sens sur mon cœur sombre  
Les mains de marbre de la nuit.

Hélas! la nuit sur mon front sombre  
Pose ses mains de marbre noir.

(1) Le poète a rayé ces trois derniers vers.

O sort ! elle voguait sur ton flot qui frissonne  
Avec le battement d'ailes de l'alcyon !...

Je me souviens ; je te revois à la maison  
. . . . . bonne, joyeuse et douce,  
Servant le pauvre avec ton sourire rayon.

A mesure cependant que ces images charmantes rendent la vie au passé, le cœur du père s'emplit d'amertume ; de la résignation première il passe à la révolte... C'est « trois ans après », c'est à l'automne de 1846 que Victor Hugo fixe ainsi, en une suite de médaillons, les portraits successifs de Léopoldine enfant : à la même date, il relit : *A Villequier* ; il y intercale des strophes plus sombres où retentit le reproche lancé au Dieu, maître de la souffrance :

Peut-être faites-vous des choses inconnues,  
Où la douleur de l'homme entre comme élément...

« Peut-être... » plainte atténuée... Le poète avait jeté d'abord une récrimination plus âpre, une véritable accusation à la Providence ; commencée dans le désespoir, elle devait, semble-t-il, s'achever en un sanglot :

O Dieu ! je vous accuse !...

Dès que vous nous savez absents, vous nous guettez ;  
Vous pénétrez chez nous comme un voleur qui rôde,  
Vous prenez nos trésors et vous les emportez ;

Et vous allez au fond des bois, au bord des ondes,  
Les enfouir, malgré nos regrets superflus,  
Dans des fosses, hélas ! si noires, si profondes,  
Que, si nous les cherchons, nous ne les trouvons plus !

Vous avez emporté dans votre ombre glacée  
Ainsi qu'un tourbillon tout ce qui m'était cher.  
Je contemplais mon ange ! elle s'est effacée  
Hélas ! comme le pli d'une onde sur la mer !

(Quand on est l'homme qui avait un enfant)  
Et qu'on s'est empli l'âme avec ce doux amour...

Revenant sur lui-même, le père douloureux proteste qu'il n'a pas mérité tant de rigueur :

Seigneur, toute mon âme est, depuis mon enfance,  
Un hymne à la beauté de la création...

Et j'ai collé ma bouche (1) à toute âme tuée  
Comme font les enfants sur la pauvre aile d'or  
D'une abeille qui meurt, pour qu'elle vive encor!...

A côté de la morte paraît parfois la figure de son jeune mari : dès le 12 septembre 1843, Victor Hugo, sur son carnet de voyage, lui consacrait ce vers attendri qui sera transcrit en 1852, dans la pièce *Charles Vacquerie* :

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir...

Il médite de lui vouer tout un poème et pense à Auguste, frère de Charles :

... Ton frère en ma maison  
A côté de mes fils aura toujours sa place.  
... O Dieu bon que j'appelle,  
Exaucez-la pour nous, exaucez-moi pour elle!

La vraie consolation pour le père, c'est encore d'aller se pencher sur le tombeau de son enfant. Accomplit-il dès septembre 1843 ce religieux pèlerinage? Il semble que Villequier le vit, cette année-là, avec sa femme, vers le jour des Morts; l'année suivante, à leur ami Victor Pavie qui venait de perdre deux jeunes enfants, M<sup>me</sup> Victor Hugo écrivait : « Sur la tombe de mes enfants, d'où j'arrive, je touchais leurs corps seulement avec le mien. Mon âme sortait pour ainsi dire de moi pour s'unir à la leur... » C'était traduire en deux phrases émouvantes l'impression qui hantait alors aussi Victor Hugo, et qu'il allait développer en des vers célèbres. Il était obsédé par l'image de la pierre funéraire qui, dans l'humble cimetière normand, conservait « son trésor »; mais au-dessus de la forme assoupie de sa fille, il apercevait l'âme lumineuse qui se dégageait du tombeau. Avec elle il engageait des dialogues que des vers rapides notaient aussitôt :

Est-ce qu'il est vraiment impossible, doux ange,  
De lever cette pierre, et de parler un peu?

Et qu'elle entende un bruit qui ressemble à mon pas!

(1) Variante : *ma lèvre*.



Dans une hallucination bienfaisante, il lui semblait que les yeux du corps matérialisaient la vision aperçue par les yeux de son âme. Quelle méditation que celle-ci ! Hélas ! il n'en a écrit que les huit premiers vers !

Parfois, quand j'étais là, derrière moi la lune  
Se levait, et, pensif, les yeux de pleurs noyés,  
Je voyais une forme humaine, vague et brune,  
Éclorre et s'allonger sur la fosse à mes pieds.  
(ou : Croître sur la fosse à mes pieds.)

Et je te parlais, ange, ô ma fille que j'aime,  
Et je ne savais plus, dans ce sombre entretien,  
Si cette ombre sortait de l'herbe ou de moi-même,  
Si c'était mon fantôme ou si c'était le tien.  
(ou : Si c'était mon spectre ou le tien.)

Le rythme même de la strophe, comme on voit, n'était pas complètement arrêté dans sa tête... Les mots, les pauvres mots humains lui parurent-ils impuissants à traduire les confidences de la morte ? Quelle réponse, par exemple, en recevait-il à ces interrogations inquiètes ?

Dis, veux-tu que je sois comme le loup farouche,  
Que je ne parle plus à personne ici-bas ?

Que jamais un enfant ne me fasse sourire ?

(Si je baise au front une belle fille naïve)

Seras-tu pas jalouse au fond de ton tombeau ?

Vint le brutal exil ; et le poète se trouva deux fois exilé. Des falaises de Jersey, du petit jardin au bord duquel Marine-Terrace avait la blancheur morne et la tristesse d'un sépulchre, il cherchait de l'œil, aux brumes de l'horizon, la terre de France qui gardait le cher tombeau ; hélas ! il ne pouvait plus y faire ses visites attendries, son pèlerinage annuel au jour du tragique anniversaire. Il remua longuement ce regret dans son cœur ; la troisième année, — en septembre 1854, — sa plume commença de rythmer une excuse à la délaissée :

Vois-tu, des incidents qui sont bien peu de chose  
Quand on voit comme toi l'azur des purs esprits,

Qui m'ont fait voir (1) que Dieu seul commande et dispose  
Et de mes cheveux noirs m'ont fait des cheveux gris...

Mon ange, un coup de vent de notre sombre (2) terre  
Des cendres de mon âtre a rempli ma maison,  
A soufflé de la nuit (3) sur mon seuil solitaire  
Et m'a jeté bien loin dans l'immense horizon,

De sorte qu'aujourd'hui je ne puis plus, pauvre ange,  
(... aller en septembre m'agenouiller sur ta tombe)

(développer)

(Le ver de terre alors chanta :)

Un développement tout naturel se propose : c'est la peinture  
des pieuses visites que l'exil a interrompues :

Je venais à travers les ronces et les branches  
(en ayant soin de ne pas faire de bruit  
pour ne pas réveiller l'endormie  
je disais au lézard, à l'oiseau, au  
scarabée, au vent)

J'écartais le cyprès, l'herbe agitant sa cime,  
L'if et le houx (4), abri du marbre qui se fend,  
J'écartais les rameaux sinistres de l'abîme,  
Et là, je regardais le lit de mon enfant...

C'est alors que, courbé vers elle, le père murmurait tendrement sa plainte et son excuse :

Je vis depuis trois ans dans ce gouffre d'écume...  
(Si je n'ai pas été te voir  
Si je n'ai pas porté de fleurs sur ton tombeau,  
Si je n'ai pas été rêver sur ton allée (5),  
Si tu n'as pas entendu depuis trois ans mon pas, etc...)  
Tu sais bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas ma faute?...

L'ébauche dormit un an : puis, en 1855, elle fut reprise sur  
un feuillet différent :

Tu sais bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas ma faute  
Si, depuis ces trois ans, pauvre cœur sans flambeau,  
Je ne suis pas allé prier sur ton tombeau...

(1) Var. : *qui m'ont montré...* — (2) Var. : *obscur terre...* — (3) Var. : *A répandu la nuit...* — (4) Var. : *et le lierre...* — (5) Mot douteux et difficilement lisible.

Où

Si, depuis ces quatre ans, je ne suis pas allé  
Prier sur ton tombeau, mon doux ange envolé...

Cet autre fragment devait-il faire partie du poème? On l'y peut rattacher en songeant qu'il fut peut-être inspiré à l'auteur du sublime quatrain « écrit au bas d'un crucifix » par l'image de la croix surmontant la dalle funèbre :

... Jésus

... le deuil

Il avertit le rire, il console les larmes.

La croix est l'ombre immense, immobile et profonde  
Qui se dresse à jamais et fait le fond du monde,  
Noire en toute clarté, blanche dans toute nuit.

Ainsi Lamartine avait élargi le crucifix d'Elvire aux proportions de « l'éternelle croix ».

Dans les semaines de septembre 1853, où sa pensée revenait à l'idée de cette méditation sur la tombe, déjà conçue l'année précédente, Victor Hugo achevait de mettre au point *les Contemplations* : il projetait un autre poème qui, sous forme de dédicace, eût voué le recueil entier à la jeune morte : c'est à cette dédicace que se rapportent plusieurs esquisses de premier jet :

... Où je suis né

L'arbre déraciné donne sa feuille morte.

Elle meurt, elle jette un long regard...

A l'azur, au... au gouffre;

Et vous nous regardez tous les deux fixement (1),

Elle qui rêve (2) et moi qui souffre.

Je reste tout le jour sans pouvoir soulever

L'accablement des rêveries.

... J'ai pour refuge

Là-haut ton âme, avec une autre âme ici-bas.

La mort, espoir terrible, aigle de tombe ayant

Des vers de terre plein ses ailes.

(1) Ce dernier mot est d'une lecture douteuse.

(2) Var. : *Elle qui brille*.

O champ, le noir songeur à qui manque la terre (1)  
 Passe, et laisse tomber son livre dans la nuit.

(Puisque le...

puisque la goutte de rosée...

puisque les âmes...

tu peux bien...

par le vent...)

Tu peux bien te laisser jeter les feuilles mortes

De cet arbre déraciné.

Deux vastes poèmes, au total, — et de quelle noblesse, de quelle tendresse, de quelle émotion ! — apparaissent dans ces feuillets qui datent de l'exil. L'un devait être « l'excuse du père à sa fille pour n'aller plus prier sur son tombeau » ; l'autre, une dédicace au cher fantôme inspirateur de toutes les *Contemplations*. Mais la conception première bientôt se modifia. La dédicace, Victor Hugo la condensa en quatre vers ; de ces quatre vers il obtint les trois derniers en brisant les alexandrins jetés d'abord en tête de son feuillet d'esquisses : mais Léopoldine en est absente. Le quatrain se lit sous cette forme au début du manuscrit des *Contemplations* :

Livre, qu'un vent te porte  
 Aux champs où je suis né !  
 L'arbre déraciné  
 Donne sa feuille morte.

Jersey, 1854.

À la réflexion, Victor Hugo conserva ces vers ; il les inscrivit, en 1859, sur la page liminaire de la *Légende des siècles*, au-dessous de la dédicace à la France, en n'y introduisant que deux changements (2).

C'est qu'il s'aperçut, sans doute, que les deux poèmes qu'il avait conçus pour Léopoldine seraient amenés à présenter des ressemblances fâcheuses : chacun d'eux s'inspirerait de la méditation autour du tombeau. De cette méditation élargie aux proportions du plus vaste lyrisme, il fit donc la dernière pièce du recueil : « *A celle qui est restée en France* : »

(1) Ce dernier mot, difficilement lisible, est douteux.

(2) Livre qu'un vent l'emporte. — En France, où je suis né !...

Mets-toi sur ton séant, lève tes yeux, dérange  
Ce drap glacé qui fait des plis sur ton front d'ange,  
Ouvre tes mains et prends ce livre : il est à toi...

Dès la seconde partie du développement, l'excuse à la morte trouvait place avec l'évocation des visites anciennes ; mais trois vers seulement de l'ébauche ont été conservés dans le texte définitif ; encore sont-ils légèrement transformés ; ce n'est pas directement à la morte que le père les adresse, mais au site de Villequier :

Elle sait, n'est-ce pas ? que ce n'est pas ma faute  
Si, depuis ces quatre ans, pauvre cœur sans flambeau  
Je ne suis pas allé prier sur son tombeau !

Ainsi, ce lamento profond et magnifique, l'un des chefs-d'œuvre de la douleur humaine, fut précédé d'une esquisse au moins, de plusieurs peut-être ; pendant plus d'un an le père désolé en roula les harmonies dans son cœur...

Les années apaisaient sa douleur sans la consoler ; il la comparait à la mer implacable qui, devant lui, chaque jour, battait les rochers :

(Vue de ma fenêtre)

(La marée monte)

Le flot couvre la grande et la petite Azette...

Ou bien, dans sa rêverie au coin de la cheminée, c'est elle encore qu'il retrouvait :

... Maintenant, doux et sombre,

Dans mon cœur, qui n'a plus de flamme ni d'azur,

Le souvenir survit, comme dans l'âtre obscur,

Près du feu mort, tremblant sous la cendre étoilée,

Reste le crêpe noir d'une lettre brûlée.

Le souvenir, pourtant, n'est-il plus rien que cendre ? Il est espoir, aussi ; sa flamme monte vers le ciel. Le père lève les yeux pour voir au-dessus du tombeau son ange rayonner ; aux régions qui sont la patrie des âmes, la prière nous relie, et la méditation : problèmes ardu !

L'âme n'ose toucher ces problèmes orties...

(Autour de ce vers, les rimes : *sorties, englouties, pythies*).

La prière est le seul oiseau qui y descende et qui dise :

Jetez vos pelletées de terre, je reste.

Le mystère est épine et l'injure est ortie.

Et nous poussons du pied la planche dans l'abîme.

La nuit, ténèbres,

Bruit indistinct des profondeurs.

Sous la vague épaisseur de l'ombre inaccessible

On entend s'agiter dans sa chaîne invisible

Au fond de l'infini le mystère écroulé.

Soufflez, soufflez, soufflez, vents monstrueux de l'ombre ! (1)

En ces années-là, tandis qu'il achevait d'écrire *les Contemplations*, Victor Hugo demandait aux sciences occultes de le mettre en rapport avec l'infini ; plus d'une fois, il croyait entendre la voix de sa chère « Didine » lui parvenir à travers le mystère de la « bouche d'ombre ». Mais cette voix chère, c'est surtout dans son cœur qu'il l'entendait résonner. A mesure qu'il vieillissait, il regardait moins dans l'abîme de la tombe et davantage dans l'abîme du firmament : il y distinguait les traits lumineux de la douce morte ; elle l'enveloppait de cette sorte de rayonnement que le poète André Dumas a si bien appelé « l'éternelle présence ». Dans ses carnets inédits, chaque année il écrivait religieusement la date du 4 septembre, en la faisant suivre d'un mot de souvenir ou de l'écho d'un gémississement. Au fantôme de Didine il associait celui de Claire Pradier, la fille regrettée de Juliette Drouet ; et à celle-ci, il écrivait, avec une insistance mystique :

« Le paradis que je rêve et que j'entrevois, nous y avons déjà des anges : ta fille y resplendit, la mienne y rayonne. Ces deux êtres prient dans l'azur, tandis que nous prions dans les ténèbres ; ils élèvent leurs ailes, tandis que nous joignons nos mains ; ils sont avec

(1) Tous ces fragments étaient encore dispersés dans « l'océan » des papiers inédits de Victor Hugo, lorsqu'en 1905 Paul Meurice donna l'édition des *Contemplations* dite de l'Imprimerie nationale ; c'est pourquoi ils n'ont pu y trouver place.



Dieu pendant que nous sommes dans la douleur. Dieu leur sourit, tandis que la douleur nous éprouve. » (1853)

« Nos anges nous sourient, et, à mesure que l'épaississement des années diminue autour de nous la clarté de la vie terrestre, je vois grandir, de plus en plus distinct, le rayonnement de ces chères âmes qui nous regardent et nous attendent... » (1869).

A cette date la douleur du poète avait achevé son ascension vers la lumière...

Ces brouillons, ces notes intimes, ces fragments inédits de Victor Hugo permettent-ils d'entrer dans la familiarité de son inspiration et de son art? Ils laissent au moins entrevoir comment le poète, en devenant un demi-dieu, reste un homme. Ses plus hautes inventions transfigurent l'humble réalité quotidienne. La poésie jaillit en lui au contact immédiat de la douleur et de la vie; il en fixe, de quelques mots, la première illumination. Et puis, à cette lueur première, il examine, il réfléchit, il contemple; il élabore longuement, avant de l'enfermer dans la rigueur des vers, il élabore pendant des semaines, parfois pendant des années, le poème définitif. Il arrive que ce poème ne garde presque rien des images et des vers qui en contenaient le germe : il arrive aussi qu'il y soit miraculeusement dessiné. L'ode *A Villequier* est comme préformée dans la lettre de sanglots et de résignation que Victor Hugo écrit dans la minute où il vient d'apprendre la mort de sa fille. D'autres élégies dressent leurs contours déjà nets dans les vers qui enregistrent les frémissements et les palpitations de sa peine : il ne les écrivit point; pourtant, comme on comprend mieux *les Contemplations* après avoir lu ces confidences d'où elles sont sorties!... Les dieux, dit M. Paul Valéry, nous font présent, pour chaque poème, de quelques vers privilégiés, qui semblent jaillir de source; à nous de forger plus ou moins péniblement les autres. Dur et enivrant travail! Les grands poètes y excellent; on peut entr'ouvrir la porte de leur atelier pour admirer leur effort; on ne le pénétrera jamais tout entier; eux-mêmes seraient peut-être empêchés de nous livrer tous leurs secrets...

MAURICE LEVAILLANT.

## LA SURCHARGE DES EXAMENS

L'Université a besoin d'une réforme : la nécessité où s'est trouvé le ministre de l'Instruction publique de constituer une commission pour remédier au surmenage scolaire et les travaux de cette commission l'ont montré avec évidence. Depuis une dizaine d'années, des modifications profondes ont été apportées aux divers ordres d'enseignement par suite de transformations dans les examens qui les sanctionnent ou même dans les programmes. Innovations, filles souvent de l'esprit de système et qui n'ont pas toujours été très heureuses. Aujourd'hui, une mise au point est indispensable.

Un ensemble de mesures réformatrices s'impose donc. De la justesse de ces mesures dépendra en grande partie la valeur des Français de demain. C'est dire que l'on ne saurait y apporter trop de prudence avertie.

### CE QU'EST DEVENU LE « CERTIFICAT »

La principale de ces mesures et celle que nous souhaiterions voir prendre tout d'abord, consisterait à simplifier les examens.

On se plaint du surmenage, et les lecteurs de la *Revue* (1) ont été mis au courant de la question : que l'on examine les programmes des différents examens, depuis l'humble certificat d'études primaires jusqu'au baccalauréat, en passant par le brevet supérieur, et l'on ne s'étonnera pas de ces plaintes.

Cette cause profonde de l'effort excessif demandé parfois à nos écoliers n'avait point échappé à M. le ministre de l'Ins-

(1) Voir les articles de M. Hunziker dans la *Revue* des 1<sup>er</sup> décembre 1929 et 1<sup>er</sup> janvier 1930.

truction publique, lorsque, ouvrant la séance inaugurale de la Commission instituée pour remédier au surmenage, il déclarait : « Les regards de la Commission devront, dans tous les enseignements, s'arrêter principalement sur les programmes, et non pas seulement les programmes appliqués et suivis dans les classes, mais surtout les programmes des examens et des concours qui couronnent chaque ordre d'enseignement. »

Des concours nous ne dirons rien. Il n'est au pouvoir de personne d'empêcher un candidat à quelqu'une de nos grandes Écoles, de se surmener. Il ne s'agit pas pour lui de faire bien, mais de faire mieux que les autres. Or, les concurrents sont nombreux et le nombre de places est restreint.

Mais les examens ! Pour quelle raison valable les avoir surchargés, hors de toute mesure, depuis dix ans ?

Prenons-les un à un. Voici tout d'abord le certificat d'études primaires, le *Certificat*. Sait-on ce que l'on exige aujourd'hui des candidats à ce modeste diplôme ?

Tout d'abord, cinq épreuves écrites :

1<sup>o</sup> Une rédaction : durée, cinquante minutes ;

2<sup>o</sup> Une dictée de dix lignes environ, suivie de trois questions « dont deux relatives à l'intelligence du texte et la troisième à la connaissance de la langue » : durée quarante minutes ;

3<sup>o</sup> Deux problèmes d'arithmétique pratique et de système métrique « avec solution raisonnée » : durée cinquante minutes ;

4<sup>o</sup> Une composition ou des questions portant, au choix de l'inspecteur d'académie, soit sur l'histoire et la géographie, soit sur les connaissances scientifiques usuelles : durée quarante minutes ;

5<sup>o</sup> Un exercice simple de dessin ou un exercice de travail manuel : durée cinquante minutes.

La dictée sert d'épreuve d'écriture courante.

Cela, pour la matinée du jour de l'examen, entre sept heures et midi. L'après-midi, on passe l'oral portant sur le français, les mathématiques calcul, — au tableau et calcul mental, — les sciences usuelles, l'histoire et la géographie..

Simplement !

Notez qu'il s'agit d'un examen que devraient pouvoir passer tous les petits Français entre douze et treize ans et même, — si

l'on voulait réellement la liaison du primaire et du secondaire, — les sujets bien doués à dix ans, puisque c'est à cet âge normalement que l'on doit entrer en sixième.

Cinq épreuves écrites à ces bambins! Étonnez-vous que certains défaillent en cours d'examen. Pour se rendre au canton où doivent se passer les épreuves, certains sont partis de chez eux dès cinq heures du matin, s'étant levés à quatre heures. Il le faut bien. Si l'on veut avoir fini à midi, il est nécessaire de commencer dès sept heures.

Ainsi en a décidé feu M. Paul Lapie, l'auteur de la réforme du certificat d'études primaires *élémentaires*. Il a entendu que le certificat comportât *cinq* épreuves écrites, comme aussi les brevets simple et supérieur, comme aussi le baccalauréat, première partie.

Partout *cinq* compositions.

M. Paul Lapie aimait le nombre cinq. C'est en effet un très beau nombre ; il y a cinq doigts dans la main, cinq parties du monde... Mais enfin, imposer cinq épreuves écrites à de malheureux enfants pour attester qu'ils ont suivi avec fruit leurs classes primaires, on nous permettra d'estimer que c'est excessif.

D'autant plus que, dans la pratique, les difficultés sont encore exagérées. Les problèmes d'arithmétique sont parfois d'une complexité ridicule. Témoin, celui-ci qui fut donné naguère dans le département de l'Yonne : « Un jardin public se compose d'un rectangle mesurant quarante-six mètres de longueur, et de deux triangles équilatéraux ayant pour base les petits côtés du rectangle. Le périmètre de ce jardin est cent cinquante-six mètres.

« On demande de calculer :

« 1<sup>o</sup> la largeur du rectangle,

« 2<sup>o</sup> la surface occupée par un bassin circulaire situé au centre du jardin, sachant que le diamètre de ce bassin est égal aux trois quarts de la largeur du rectangle. » Qu'en dites-vous?

Que pensez-vous encore, à propos de la dictée, de ces questions « relatives à l'intelligence du texte et à la connaissance de la langue », comme à l'agrégation de grammaire? Et enfin de cette composition « portant, au choix de l'inspecteur d'académie, soit sur l'histoire et la géographie, soit sur les connais-

sances scientifiques usuelles » ? Les instructions précisent. Elles disent que le choix de l'inspecteur peut porter « sur des applications élémentaires des sciences à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, à la pêche maritime (selon les centres) pour les garçons ; à la vie ménagère ou à la *puériculture* (sic) pour les filles ».

N'oubliez pas qu'il s'agit d'enfants de douze ans !

L'on ne s'étonnera point que cette composition « au choix de l'inspecteur d'académie » soit regardée comme l'une des causes principales du surmenage dans l'enseignement primaire. « C'est affolant ce qu'il faut bourrer, — compris ou pas, — dans la tête de malheureuses fillettes de douze ans ! En sciences surtout, depuis qu'on a institué ce fameux devoir écrit », déclarait naguère une institutrice dans *l'École et la Vie* (1).

Un inspecteur primaire, dans la même publication professionnelle, constatait gravement à propos de cette épreuve, que « les connaissances sont souvent confuses ou incomplètes » (sic !); que « les copies révèlent de graves négligences de forme et de fond ». C'est vraiment bien surprenant !...

Mais la difficulté exagérée, hors de tout bon sens, du certificat d'études primaires *élémentaires* a encore d'autres conséquences fâcheuses, non moins préjudiciables que le surmenage : elle écarte les candidats.

On n'est pas peu surpris de constater qu'en 1928, par exemple, alors que nos écoles primaires, publiques et privées, étaient fréquentées par 3 290 000 enfants, il n'y en a eu que 198 000 à se présenter au certificat d'études. Encore 166 000 seulement ont été reçus. Pour une population scolaire de cette importance, le nombre des candidats devrait dépasser largement le demi-million. Mais l'instituteur ne veut présenter que ceux dont il est sûr. Ceux-là, il les chauffe. Fatalement, les autres sont négligés. *Et le nombre des illettrés augmente*, — et pareillement le nombre de ceux qui ont une « instruction insuffisante » ; il n'est pas d'ancien capitaine qui ne sache exactement ce que cela veut dire.

Par ailleurs, l'humble certificat d'études prend aux yeux des familles paysannes ou ouvrières un prestige disproportionné.

(1) *L'École et la Vie* du 28 décembre 1929.

« Docteur, notre fils a été reçu. » Cela vous est dit, conte le docteur Labat dans *l'Ame paysanne*, sur un ton de fausse modestie qui renferme ce sous-entendu très précis que le jeune triomphateur a devant lui toutes les carrières : il serait grand dommage qu'il continuât, avec son diplôme, le métier que son père faisait sans l'avoir... J'ai vu, ajoute notre auteur, des enfants qui auraient pu être des paysans aisés et que le papier universitaire, placé dans un cadre au-dessus de la cheminée, a conduits à devenir hommes d'équipe ou balayeurs de magasins. »

Il faut le proclamer : le certificat d'études, tel qu'il est actuellement conçu, est un des agents de la désertion des campagnes. Au Congrès d'agriculture réuni à Rouen en 1928, un instituteur le déclara publiquement : « Il est inutile de chercher les causes de l'abandon des campagnes bien loin, dit-il. *Chaque certificat d'études que nous faisons, c'est un enfant de moins qui reste à la terre.* » Et cet instituteur n'était pas suspect d'esprit réactionnaire : c'était un ami de M. Albert Thomas.

Croit-on que si, normalement, tous les enfants du village vers douze ou treize ans, — quelques-uns même, en vertu de dispenses d'âge, à dix ou onze, — pouvaient l'obtenir, le certificat aurait un pareil prestige ? Lorsque j'ai passé cet examen, personne, dans notre quartier de Paris, n'y attachait une importance exagérée. Jamais mon diplôme ni celui de mon frère n'ont figuré, encadrés, au-dessus de la cheminée. Pourquoi ? Tous nos camarades le passaient.

Il est vrai qu'il consistait, alors, à l'écrit, en une dictée (qui servait aussi d'épreuve d'écriture), une petite rédaction et un problème sur les quatre règles ; à l'oral, en une lecture et une interrogation d'histoire et géographie.

Voilà ce qu'était le certificat, ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, et ce qu'il doit redevenir pour répondre à son objet, qui est de donner une sanction à des études primaires *élémentaires* : une garantie que l'enfant sait lire couramment, mettre à peu près l'orthographe, calculer, et qu'il connaît l'essentiel de l'histoire et de la géographie de son pays. C'est tout ce qu'on est en droit de lui demander.

Cela n'empêchera pas l'instituteur de faire d'intéressantes leçons de choses ; au contraire. On pourrait seulement ajouter à l'examen une épreuve de travail manuel ou de labourage



pour les garçons, — ce qui serait d'un effet excellent dans les villes comme à la campagne, — et une épreuve de couture pour les filles : seule la femme qui sait coudre, qui aime coudre, aime son foyer.

Simplifié ainsi, le certificat d'études primaires ne sera plus une cause de surmenage, ni dans la préparation ni au cours de l'examen. Ne cherchant pas à tout apprendre, le peu qu'il étudiera l'enfant le saura bien. L'instituteur pourra s'occuper de tous ses bambins et non pas des deux ou trois candidats éventuels qu'il faut « chauffer ». Enfin l'examen, régulièrement passé à douze ans, pourra l'être dès onze ans et même à dix, grâce à des dispenses, par les enfants doués et voulant poursuivre leurs études.

Ainsi sera assurée la liaison, — nécessaire, — entre le primaire et le secondaire, où l'on doit entrer normalement en sixième vers dix ans.

#### LES 21 ÉPREUVES DU BREVET SUPÉRIEUR

L'examen du brevet supérieur dépasse, lui, en extravagance tout ce qu'il est possible d'imaginer. Il ne comprend pas moins de 21 épreuves (vous avez bien lu : *vingt et une*). C'est que, si le certificat d'études primaires a été modifié de manière à ne pouvoir guère être préparé que dans les écoles d'État, le brevet supérieur a été transformé, — encore par M. Lapie, — de façon à ne pouvoir pratiquement être passé que par les élèves des écoles normales. Aussi bien l'examen est-il échelonné sur trois années d'école normale primaire.

Il comprend 5 épreuves écrites et 16, — *seize !* — épreuves orales. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs par l'énoncé fastidieux de toutes les compositions et interrogations exigées des candidats. Le programme comporte tout, et le reste. « Une agrégation de l'Enseignement primaire », déclare le *Manuel général*. Une agrégation ? Non. Car les agrégations sont spécialisées ; leur programme est strictement limité. Elles ont pour but d'assurer une compétence réelle dans une discipline précise. Ici, nous trouvons de la morale et de l'enseignement nautique ; de l'histoire et de la puériculture ; de la littérature et des sciences appliquées à l'industrie ; de l'algèbre, de la géographie et de l'agriculture ; de la psychologie et des langues vivantes ; de la

pédagogie, de la sociologie... que sais-je? C'est un monstre.

La sociologie, nouvelle venue, a la part belle. On en a mis partout, à l'écrit et à l'oral, où figure en bonne place une interrogation sur « la sociologie appliquée à la morale et à l'éducation ». C'est que la sociologie fut la grande favorite de M. Paul Lapie. C'est lui qui, un an avant d'opérer la transformation du brevet supérieur, en introduisit l'enseignement dans les écoles normales primaires.

Belle étude, laquelle apprend à ces jeunes gens de seize à dix-huit ans que *la moralité est d'origine et d'essence sociale* (Hesse et Gleyze, manuel quasi officiel, p. 7); que *les parents sont respectés et aimés dans la mesure où ils méritent le respect et l'amour* (*ibid.*, page 105); que *la famille est désormais un groupe instable où les rapports se lient et se délient sans cesse* (111) (*ibid.*, p. 105)... Un jour, à l'école normale d'un département voisin de Paris, un brave fils de paysan se leva et lança au sociologue : « Ce que vous dites là, monsieur, est peut-être vrai, mais j'aurais mieux aimé ne pas le savoir. »

Or, le défunt directeur de l'Enseignement primaire a voulu que tous les instituteurs fussent formés par cette sociologie. Après avoir, en effet, établi le programme du brevet supérieur de telle manière que l'examen ne pût, pratiquement, être préparé que dans les Écoles normales, il a entendu que l'on ne pût être titularisé instituteur que si l'on avait le brevet supérieur.

C'est ce que décida l'article 122 de la loi de finances du 30 juin 1923. Jusqu'ici, le défaut de personnel a obligé à en remettre l'application d'année en année. Mais certains espèrent bien l'entrée en vigueur du fameux article à une date prochaine. Il suffira, alors, d'obtenir du Parlement une bonne loi obligeant les instituteurs libres à posséder les mêmes diplômes que ceux des écoles officielles pour étrangler l'enseignement libre. Car cette lourde machine qu'est le brevet supérieur est avant tout une machine de guerre.

Que faire? Essayer d'en amender le programme? Non: supprimer cet examen. A sa place, exiger le baccalauréat. Aussi bien baccalauréat et brevet s'adressent-ils à des jeunes gens du même âge, ayant entre seize et dix-huit ans. Pourquoi deux examens différents? Il y a trois sortes de baccalauréat. N'en est-il pas un qui convienne aux futurs instituteurs?

— Mais, dira-t-on, le brevet est un examen professionnel.

Alors, pourquoi le certificat d'aptitude pédagogique ? Ou le brevet est un examen professionnel et il fait double emploi avec le certificat d'aptitude ; ou c'est une épreuve scientifique, et alors il n'y a aucune raison pour le maintenir à côté du baccalauréat.

Pourquoi, au surplus, les instituteurs ne passeraient-ils pas l'examen secondaire, comme en Angleterre ou en Allemagne ? Pourquoi ne seraient-ils pas formés au point de vue littéraire et scientifique dans les lycées et collèges d'enseignement secondaire comme dans ces deux pays, — les écoles normales étant réservées à la préparation pédagogique ?

Est-ce parce que cette réforme accomplirait réellement la liaison entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire ? Est-ce parce qu'elle permettrait l'économie d'un certain nombre d'écoles normales ? Nous en possédons cent soixante-trois. Si l'on utilisait les lycées et collèges pour l'éducation scientifique et littéraire des futurs maîtres, une trentaine suffirait.

Il est vrai qu'ils n'entendraient plus de leçons de sociologie.

#### LES SCIENCES AU BACCALAURÉAT

Mais le baccalauréat, lui aussi, doit être simplifié, — tout au moins la première partie.

Lui aussi, — dans chacune des trois séries de cette première partie, — a été soumis à la règle des cinq épreuves écrites. Or, il y a eu l'an dernier, a déclaré M. le recteur Charléty, 72 000 candidats au baccalauréat, dont plus de 20 000 à Paris seulement. C'est dire que les correcteurs de Paris ont eu à juger plus de cent mille copies. Et que l'on n'espère point un abaissement du nombre des aspirants-bacheliers dans les années qui vont suivre : il ira, sans aucun doute possible, en augmentant. Ici la simplification de l'examen s'impose donc comme une nécessité pratique.

Est-il indispensable de demander aux candidats cinq épreuves écrites pour les juger ? Il y a vingt-cinq ans, on se contentait de deux. Les bacheliers étaient-ils inférieurs à ceux d'aujourd'hui ? C'est douteux, si l'on en croit examinateurs et professeurs de Faculté.

Pourquoi, par exemple, dans les trois séries A, A' et B deux

compositions *écrites* de sciences? Une seule ne pourrait-elle suffire? Est-ce que l'on ne pourrait pas se contenter de la composition de mathématiques, puisque la seconde partie du baccalauréat, aussi bien en philosophie qu'en mathématiques élémentaires, comporte, à l'écrit, une composition de physique?

— Vous niez donc à la physique toute valeur éducative?

— Nullement. Personne plus que nous n'apprécie les bénéfices que la culture générale doit tirer de l'étude des sciences physiques. Mais *tout est une question de mesure*. Et nous estimons que demander à un candidat au baccalauréat, première partie, à la fois un problème de mathématiques et un problème de physique est excessif.

D'ailleurs, d'une manière générale, dans ces deux classes de seconde et de première, les programmes de sciences sont trop chargés. « A notre époque, nous dit-on, les sciences tiennent dans la vie une place de plus en plus considérable. » D'accord, mais est-ce une raison pour en bourrer outre mesure les esprits d'adolescents que sont encore nos élèves de seconde et de première?

Le général Tanant, qui a commandé plusieurs années l'École de Saint-Cyr et auquel on ne saurait refuser l'expérience de l'éducation, nous écrivait naguère : « Trois de mes fils viennent de terminer leurs études et je constate qu'on les abrutit, — ces jeunes gens, — avec des *programmes scientifiques beaucoup trop chargés pour leur âge*. Quelle quantité de science leur reste-t-il? Nulle ou à peu près. Science vaine, puisque le cerveau d'enfants de quinze à dix-sept ans ne peut pas absorber des abstractions d'un tel volume. » Et un ancien polytechnicien, qui ne nous a pas autorisé à donner son nom, nous précisait : « Nous n'oublierons pas de rayer (des programmes) ce qui ne trouve jamais son application plus tard. Je pense là surtout au programme de sciences où l'on abuse vraiment des inéquations, du trinôme du second degré et de ses changements de signes, des curiosités géométriques : carré de la médiane, aire de la zone sphérique, etc. Il y a là tout un fatras qui ne sert jamais, qui n'a ni valeur pratique, ni *valeur éducative*. Croyez-moi, c'est un vieux polytechnicien qui vous parle. »

Un éminent professeur de mathématiques, ayant la grande expérience de l'enseignement secondaire, nous déclarait : « On

enseigne les mathématiques en seconde et en première pour apprendre aux adolescents à conduire un raisonnement, à déduire avec précision. Qu'importe, dans ces conditions, un théorème de plus ou de moins ? Pourquoi surcharger les programmes ? » Et de nombreux physiciens nous ont confié que l'optique, le magnétisme et la chimie organique devraient être réservés aux classes plus élevées.

Cet excès des programmes scientifiques est dommageable à plus d'un point de vue. D'abord, il faut songer qu'aujourd'hui les programmes sont faits pour les garçons et pour les filles. Cette identité des deux enseignements est une erreur, à notre sens, mais enfin elle est un fait. Il faut en accepter les conséquences.

D'autre part, la surcharge des programmes empêche cette formation des esprits, qui est l'essence même de la culture secondaire. Où trouver le temps, en effet, avec ces horaires de vingt-cinq heures et demie de cours par semaine (ce qui suppose, y compris la gymnastique et le dessin, *vingt-neuf heures et demie* (1) de présence au lycée), où trouver le temps de faire les lectures indispensables pour apprendre à penser et à écrire ? La culture secondaire suppose des loisirs. Où les trouver avec des horaires aussi compacts ? avec ces programmes de sciences massifs, inexorables, que l'élève consciencieux doit apprendre sans faute, à date fixe et sans en rien retrancher ? Quand aura-t-il du temps libre pour cette flânerie à travers les livres, à laquelle nous devons le meilleur de nous-mêmes, et qui est la seule préparation véritable à la composition littéraire ?

Lorsque nous interrogeons nos élèves de philosophie ou de mathématiques élémentaires, nous nous apercevons qu'ils n'ont lu ni Montaigne, ni Pascal. Mais comment auraient-ils pu le faire ?

Ce n'est pas seulement d'une épreuve de sciences que nous voudrions voir alléger l'écrit du baccalauréat-première partie. Pourquoi avoir chargé la section A d'une version grecque ?

— Le grec est l'enseignement particulier de cette section...

Soit. Est-ce une raison pour imposer à l'écrit une *seconde version*, alors que déjà la version latine a permis au candidat de montrer les qualités d'esprit nécessaires à une bonne traduction ? N'enseignait-on pas le grec dans l'ancien baccalau-

réat, et ne se contentait-on point alors d'une explication orale?

Pourquoi encore cette épreuve *écrite* de langue vivante en A', et cette épreuve écrite pour la seconde langue en B, alors que déjà la première a été motif à thème et version écrits?

La vérité est que cette accumulation de copies demandées aux candidats n'a pour objet que de répondre au goût de M. Paul Lapie pour le chiffre cinq.

#### QUELQUES PROPOSITIONS

Une composition française et une épreuve de sciences pour les trois séries, auxquelles seraient jointes une version latine en A et A' et une épreuve de langues vivantes en B, voilà ce que devrait comporter, selon nous, l'écrit du baccalauréat, première partie.

Nous verrions volontiers s'y ajouter une épreuve soit d'histoire, soit de géographie, l'une ou l'autre matière étant tirée au sort, quinze jours avant l'examen comme pour le concours général. Épreuve modeste, *d'une heure* seulement, alors que les autres sont de trois et de deux heures, mais qui empêcherait les jeunes Français d'ignorer l'histoire de leur pays.

En ce moment l'on commence, dans les établissements d'instruction, à faire les revisions en vue du baccalauréat prochain. Eh bien ! il est douloureux pour un Français, pour un combattant de la grande guerre, de voir ses jeunes compatriotes, — comme il nous arrivait tout récemment, — ignorer Valmy et Austerlitz ! Un pays comme le nôtre n'a pas le droit de laisser ses enfants ignorer son histoire. Nous devons former, dans l'enseignement secondaire, des hommes, mais aussi des citoyens. Laisser tomber l'étude de l'histoire au point où elle est aujourd'hui chez nos jeunes gens, est un danger pour un pays, — j'entends pour un pays libre.

Il faut une épreuve écrite d'histoire au baccalauréat, — si modeste qu'elle soit.

L'horaire que nous proposerions dans les classes de seconde et de première, serait le suivant :

Première (et seconde A) : français, 3 heures ; latin, 4 heures ; grec, 2 heures ; histoire, 2 heures ; géographie, 1 heure ; ma-



thématiques, 4 heures; physique et chimie, 2 heures; langues vivantes, 2 heures. Total : 20 heures.

Première (et seconde) A' : français, 3 heures; latin, 4 heures; histoire, 2 heures; géographie, 1 heure; mathématiques, 4 heures; physique et chimie, 2 heures; langues vivantes, 4 heures. Total : 20 heures.

Première (et seconde) B : français, 3 heures; histoire, 2 heures; géographie, 1 heure; mathématiques, 4 heures; physique, 2 heures; langues vivantes, 8 heures. Total : 20 heures.

Le total de vingt heures de cours par semaine est, en effet, celui auquel il faut tendre. Quatre heures par jour. Il va sans dire que l'on pourra, ici ou là, ajouter une demi-heure ou une heure suivant les besoins.

Mais l'idéal serait ces vingt heures, sans plus.

Dans nos propositions, nous maintenons le principe de l'égalité de la culture scientifique dans les trois séries. Toutefois, il serait souhaitable que l'on n'imposât pas, à l'examen, de problème aux élèves de A (latin grec) qui sont les purs littéraires. La question de cours devrait suffire. Dans nos sociétés très évoluées, les aptitudes sont différentes. Elles produisent des Hugo et des Henri Poincaré, des Pasteur et des Lamartine. Nombre de littéraires fort distingués ne trouveront jamais un problème, et perdraient leur temps à le chercher. Leur imagination est d'un autre ordre.

Nous demandons des sacrifices à toutes les disciplines, sauf aux professeurs de langues vivantes, car les langues vivantes s'apprennent en classe, par l'enseignement oral.

Nous supprimons l'enseignement de l'« Art ». Pourquoi? Le réformateur de 1925 a oublié que, depuis trente ans, tous les professeurs d'histoire font à l'Art une place importante dans leurs cours. Qu'on leur laisse le soin de cette discipline. Il est de mauvaise méthode pédagogique de faire enseigner la Hollande au XVIII<sup>e</sup> siècle par un maître, et l'art hollandais à la même époque par un autre, — qui n'est guère plus qualifié. Le seul qui aurait une compétence particulière serait le professeur de dessin, lorsqu'il a une culture étendue.

Pas d'ambitions démesurées. Que l'on donne bien plutôt aux historiens appareils à projections et riches collections de plaques.

La réforme actuelle, par un paradoxe curieux, arrive à

supprimer la sanction de cet enseignement. Un examinateur, à l'oral du baccalauréat, pouvait, avec l'ancien régime, demander à un candidat de lui parler de David. Il ne le peut pas avec le nouveau : l'art ne figure plus dans le programme d'interrogation d'histoire, et n'a été placé dans aucun autre.

Réforme improvisée, sur laquelle il faut revenir.

Telles sont les mesures essentielles que nous souhaiterions voir prendre et que nous croyons urgentes. Sans doute beaucoup d'autres seraient-elles nécessaires, et en premier lieu il faudrait construire des lycées nouveaux dans l'agglomération parisienne. Tous nos lycées de Paris et des environs souffrent de pléthore. La pénurie des locaux, et les classes trop nombreuses qui en sont la conséquence, ne sont pas une des moindres causes du surmenage. Le professeur à l'esprit tendu pour « tenir » ses cinquante ou soixante élèves. Sa tension d'esprit gagne son auditoire, d'où surmenage. Ou bien, il accable les enfants de besognes matérielles afin qu'ils restent tranquilles, et c'est encore pis.

Il faudrait aussi pourvoir les établissements de terrains de jeux, de laboratoires, de salles d'histoire de l'art, prévoir la création d'*Écoles pratiques d'industrie pour bacheliers*, puisque l'examen se généralise et que tous les bacheliers ne sauraient se destiner aux carrières libérales sursaturées, etc. Mais à chaque jour suffit sa peine. Que l'on simplifie d'abord les programmes d'examen, et une grande amélioration, déjà, aura été accomplie.

CHARLES DELVERT.

---

# LE CYCLE

## DES FÊTES HELLÉNIQUES

MAI-OCTOBRE 1930

On eût bien étonné les Grecs et les philhellènes de 1830 si on leur avait dit que le centenaire de cette année serait l'occasion de grandes cérémonies. Certes, le protocole du 3 février 1830 déclarait la Grèce pleinement indépendante, mais, en même temps, il la condamnait jusqu'à la libération de la Thessalie (1881) « à vivre d'impossibilités » et la privait d'un souverain capable de lui assurer le bonheur et de fonder une dynastie nationale. Borné au Péloponèse, aux Cyclades et à quelques districts montagneux ou arides, réduit en d'autres termes à la misère, le nouvel État se voyait, en revanche, refuser la ressource d'une politique de paix et de recueillement. Les événements lui rappelaient tous les jours que le joug des Sultans s'étendait encore sur la grande majorité des terres grecques, y compris celles où le sang avait le plus abondamment coulé (Chio, la Crète, Samos) ou qui avaient donné à la lutte pour l'indépendance les plus belles de ses gloires : Épire, Psara, Thessalie (patries de Botzaris, de Canaris et de Rhigas). C'est ce que Léopold de Saxe-Cobourg avait bien compris. Renonçant à la couronne grecque, il écrivait en vrai prophète à lord Aberdeen : « Il est impossible d'assurer la paix au jeune royaume si à tout le moins la Crète n'y est pas comprise. »

Cela explique pourquoi, jusqu'hier encore, l'année 1830 ne représentait rien aux yeux du peuple hellène. Pour lui sa régénérescence date du jour où le drapeau de l'Indépendance fut béni au couvent d'Haghia Lavra. Et c'est pour le 25 mars 1921

que, depuis ma jeunesse, on annonçait les fêtes du centenaire. Des événements qu'il serait pénible et inutile de rappeler ont fait reporter les cérémonies à l'année présente.

On n'avait d'ailleurs pas attendu l'atmosphère de paix extérieure et intérieure indispensable à un jubilé national pour acquitter une dette de gratitude. La mémoire des philhellènes a été déjà célébrée par une série de cérémonies qui se sont échelonnées de 1924 à 1928. Les principales d'entre elles furent celles en l'honneur de Byron, Santa-Rosa et Fabvier.

Pour les deux premiers on choisit les centenaires de leur mort (1824 et 1825), pour le troisième celui de son principal exploit (1926). Missolonghi fut le centre des fêtes byroniennes; on commémora Santa-Rosa dans l'îlot de Sphactérie où il avait trouvé une fin héroïque; on honora Fabvier à l'entrée de l'Acropole, dont il était parvenu à ravitailler la garnison en traversant toute l'armée turque. De ces cérémonies, j'ai retenu surtout trois instants. A Missolonghi, en face de la lagune, à la fin du jour, sur l'emplacement de la maison où mourut Byron, miss Lytton, son arrière petite-fille venant déposer une couronne, pendant qu'un vieux canon tirait exactement, comme il l'avait fait cent ans auparavant, vingt et un coups espacés en signe de deuil. Sur le rocher désert de Sphactérie, une messe dite sur un autel improvisé: à deux pas du prêtre, les descendants de Santa-Rosa, dont deux magnifiques jeunes officiers, et le ministre grec de la marine, M. Miaoulis, petit-fils de l'amiral qui avait combattu aux côtés du héros piémontais; non loin, dans la baie de Navarin, scintillant sous un soleil de mai, les flottes des deux pays que le noble ami de Victor Cousin avait rêvé de voir libres et amis. A l'entrée de l'Acropole, le général Girard, chef de la mission française, célébrant la gloire de l'homme dont il continuait la tradition, du « chef des hordes disciplinées », premier organisateur de l'armée grecque. Les evzones, l'arme au pied, gardant la stèle, qu'on venait d'inaugurer; sur le rond point du théâtre d'Hérode et les avenues encerclant le rocher sacré, l'école militaire des Évelpides au grand complet et des détachements de tous les régiments du corps d'armée d'Athènes; une belle lumière de décembre baignant les monts et les baies de l'Attique.

## CHEZ LE GRAND ORGANISATEUR

Ce rappel des cérémonies philhelléniques était indispensable pour expliquer le caractère purement grec des fêtes actuelles. Tâchons maintenant de donner une idée d'ensemble de ce qu'on est en train de faire ou de préparer.

En vertu d'une loi votée, il y a plusieurs années, on constitué, dès 1928, un Comité central, un comité exécutif et quinze sous-commissions. Ils comprennent les personnalités les plus en vue ou les plus compétentes. En réalité, tout est concentré entre les mains du secrétaire général M. Jean Damverghis, un Crétois élevé à Smyrne. Il a montré ses talents d'administrateur comme directeur de diverses revues ; il s'est fait un nom dans les lettres par ses chroniques, ses nouvelles et ses vers. M. Vénizelos, avec qui le lie une vieille amitié, l'avait, dès 1918, nommé secrétaire de la première Commission du centenaire, qu'on pensait alors pouvoir célébrer à sa véritable date, 1921. Il lui confia le même poste dans la commission ressuscitée. M. Damverghis a pittoresquement décrit le passage par Athènes de l'impératrice Eugénie, en route pour l'inauguration du canal de Suez, qu'il a vue étant écolier. Malgré ses souvenirs du second Empire, il est singulièrement actif et vigoureux. Maigre, alerte, de taille élevée, avec sa barbiche poivre et sel, et ses yeux ardents abrités sous de forts sourcils noirs, il semble une preuve à l'appui de la tradition selon laquelle le Grec dans son atelier de Tolède se souvenait encore de ses compatriotes crétois. Aux Français, M. Damverghis rappellerait plutôt quelque général de l'ancienne armée d'Afrique. De fait, quoique son langage spirituel et imagé trahisse le journaliste et le poète, il a l'âme d'un officier supérieur. Dans la direction des fêtes du centenaire, il apporte l'esprit requis pour des manœuvres militaires. Tout est concentré entre ses mains.

Il m'a reçu dans le petit appartement meublé à la spartiate, — car, et c'est là un de ses grands mérites, il est ménager des deniers publics, — qui lui sert de quartier général. On le trouve là, entouré de trois secrétaires réduits au rôle de scribes, de l'aurore jusqu'à une heure avancée de la nuit. Fidèle lecteur de la *Revue* et ami personnel, il mit la meilleure grâce

du monde à me documenter. J'ai dû cependant revenir à la charge plusieurs jours de suite avant d'arriver à obtenir une entrevue en règle. Celle-ci dura finalement deux heures; nous étions interrompus à chaque instant par des personnalités de tout genre, depuis l'évêque de Kalavryta, prélat dont le diocèse fut le berceau de l'Indépendance, jusqu'à l'ordonnance d'un général mandé pour un billet de théâtre. M. Damverghis, descendant aux moindres détails, se réserve de numérotter de sa main les places accordées pour les spectacles de gala.

Au surplus, qui est parvenu à interviewer M. Damverghis est amplement payé de ses peines. Sa parole coule claire, précise, abondante en formules heureuses; on n'a qu'à prendre des notes. La difficulté commence quand il s'agit de réduire en quelques pages les renseignements recueillis. Les fêtes dureront huit mois (mai-novembre), sans discontinuer; elles auront lieu successivement dans toutes les régions de la Grèce; elles affecteront des formes très diverses et dont la plupart réclament, pour l'étranger, des éclaircissements. Dès lors, à vouloir être bref, comment éviter la sécheresse d'un résumé schématique ou comment ne pas s'étendre si l'on veut être tant soit peu complet? On tâchera d'échapper au dilemme en groupant, un peu arbitrairement, les informations autour de quelques points principaux, ce qui vise à rester permanent : les fêtes à Athènes; les femmes et la Révolution; la province et Delphes.

#### CE QUI DOIT RESTER

Tout centenaire comporte nécessairement des cérémonies, des fêtes et des spectacles. Ceux-ci, nous le verrons tout à l'heure, ne manqueront pas. Toutefois, le comité a des ambitions plus élevées. A l'occasion d'un anniversaire, une bonne mère de famille, a expliqué M. Damverghis aux Grecs d'Égypte, offrira sans doute aux siens des bonbons et des fleurs, mais elle aura surtout soin de se procurer des objets qui orneront utilement la maison. On a donc voulu mettre l'occasion à profit pour créer un certain nombre d'institutions qui, depuis trop longtemps, restaient à l'état de projets.

Ainsi, il y a plus de cent ans, les assemblées révolutionnaires avaient décidé d'élever, en témoignage de reconnais-



sance à la Providence, un temple au Sauveur. Ainsi encore, plusieurs hommes marquants de la génération passée avaient soutenu qu'il convenait d'ériger un *Héroon*, un grand monument à la gloire des héros de 1821. Enfin, les quartiers nord d'Athènes se plaignaient de ne pas posséder un grand jardin comme ceux du Palais-Royal ou du Zappeion. Satisfaction sera donnée d'un coup à tous ces desiderata. Le polygone du Champ de Mars sera transformé en un vaste parc. Au centre, symbole du caractère chrétien de la guerre de l'Indépendance, la « nouvelle Vendée » de Chateaubriand, s'élèvera le temple du Sauveur. Les fresques qui le décoreront rappelleront des épisodes d'une lutte où le clergé prit une part prépondérante et que tant de prélats, le patriarche Grégoire V en tête, arrosèrent de leur sang.

Le souvenir de l'antiquité classique se mêlera à celui de l'orthodoxie. Le culte des héros renaîtra par les statues et les bustes qui seront dressés dans les galeries et le pourtour de l'église. Dans le parc, d'autres monuments commémoratifs s'inspireront des *Trésors* que consacraient les cités dans les grands sanctuaires; chaque province pourra édifier le sien : celui des Chypriotes est déjà commandé. Enfin, dans des bosquets plus isolés, on érigera les bustes de grands philhellènes, et des διδάσκαλοι τοῦ γένους, des humanistes qui, au début du *xix<sup>e</sup>* siècle, présidèrent à la renaissance de la nation.

Plus encore que l'absence d'un Héroon ou d'un second parc, les Athéniens regrettaient le manque d'un théâtre national. Quels que soient les progrès surprenants récemment réalisés par l'initiative privée, chacun sentait qu'il allait de l'honneur du pays de ne pas lui laisser tout le poids de l'art dramatique et qu'en particulier l'État grec se devait de posséder une troupe qui jouerait régulièrement Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane. Cependant une pareille entreprise supposait des dépenses considérables. Un jeune ministre de l'Instruction publique, M. G. Papandréou, par une heureuse rencontre, ami fervent des lettres et des arts, vient, à la satisfaction de celui qui lui enseigne la science des finances, de trouver l'argent nécessaire, sans charge nouvelle pour un contribuable sur qui pèse déjà si lourdement l'héritage de la grande guerre. Les courses ont été nouvellement introduites en Grèce, et le pari mutuel vint l'aider à propos. L'exposé des

motifs de la loi, qu'il a fait adopter ces jours derniers, nous apprend que la troupe ainsi constituée aura une double mission : jouer le répertoire moderne grec et les chefs-d'œuvre étrangers; faire revivre, sur des scènes en plein air, les drames antiques. Au programme des fêtes qui auront lieu en automne, figurent à la fois la réouverture du Théâtre national (ancien Théâtre royal) et une représentation des *Perses* à l'Odéon d'Hérode Atticus.

On annonce même pour cette date la restauration de l'édifice que les Athéniens durent à la générosité du richissime précepteur de Marc-Aurèle. Ce dernier projet épouvante ceux qui connaissent le zèle inconscient de tout restaurateur et nos incertitudes sur l'état primitif de la scène. Il faut espérer que l'argent réuni par les Grecs d'Égypte servira des desseins moins dangereux.

Il devrait cependant être toujours affecté au développement des représentations antiques (1), dont en revanche l'idée est tout à fait excellente. En effet les chefs-d'œuvre de l'antiquité sont plus proches peut-être de l'opéra du XVIII<sup>e</sup> siècle que de la tragédie telle que la concevait Racine. Sur nos petits théâtres modernes, la plupart d'entre eux paraissent d'une action un peu mince et un peu flottante. Autour de la thymelée au contraire ils reprennent leur véritable caractère. Le rôle des chœurs s'explique par lui-même : évoluant sur autre plan, ils côtoient et commentent le drame plus qu'ils n'y participent; sur l'immense mur de fond, la pièce elle-même apparaît plus comme une large fresque que comme un tableau et l'on sait gré à l'auteur de n'avoir pas chargé l'intrigue; tandis que les considérations morales portent pleinement sur un auditoire qui est aussi une assemblée. Ces observations, faites à plus d'une reprise, me sont plus vivement venues à l'esprit lors de la représentation par laquelle s'est ouverte, aujourd'hui même, 3 avril, la série des spectacles classiques. La Société des drames antiques, généreusement appuyée par la Banque nationale, donnait en l'honneur de quinze cents Grecs venus des États-Unis et des meilleurs parmi les amis que les réfugiés trouveront au delà de l'Atlantique (l'ambassadeur Morgenthau et le sénateur King), une représentation de l'*Électre* d'Euripide.

(1) Depuis que Silvain a donné l'*Iphigénie* de Moréas, le Stade leur a été souvent réservé avec succès.

J'avais déjà vu cette pièce si curieuse où le paysan à qui Clytemnestre a marié l'héroïne, respecte, tout comme le serf des *Danicheff*, la jeune fille qu'il a dû épouser. Au théâtre d'Hérode, jouée à peu près par les mêmes acteurs, elle produit un effet dix fois plus grand.

Un vaste amphithéâtre, comme le fait ressortir M. Papan-dréou, a encore l'avantage qu'il permet d'abaisser le prix des places et, comme dans l'Athènes antique, d'initier le peuple à des spectacles d'une haute portée littéraire. La création d'un double théâtre national est donc à tous égards une heureuse façon de célébrer la régénération de la Grèce.

Athènes possède un musée archéologique que tous les Français connaissent, ne fût-ce que par les célèbres pages qu'il a inspirées à M. Charles Maurras. Nos autres collections, pour riches qu'elles soient, sont encore réduites à l'hospitalité de telle grande École ou de telle société savante. Or il était évident que non seulement elles seraient mieux mises en valeur mais qu'elles attireraient beaucoup plus de dons, le jour où elles trouveraient des toits dignes d'elles. Aussi depuis des années réclamait-on trois nouveaux musées, l'un consacré à l'histoire moderne et principalement à la guerre de l'Indépendance, le second à l'art populaire, le troisième à l'art byzantin. Encore un pieux espoir dont les fêtes du centenaire vont faire une réalité.

Le « Musée national » sera élevé aux frais des Grecs d'Amérique. La première pierre en aura été posée le 29 avril. Son emplacement était tout indiqué : le parc de l'Héoon. Avant la fin de l'année, le Musée d'art industriel aura ouvert ses portes. Il a suffi d'en indiquer la nécessité à un généreux Mécène, M. Antoine Benachi ; il vient de lui consacrer le magnifique hôtel de son père (1) et est en train d'y installer dans les jardins transformés en galeries ses admirables collections.

On espère également que le musée d'art byzantin sera inauguré au moment du Congrès de byzantinologie, en octobre prochain. Il convient d'en parler avec quelque détail, car outre l'extrême intérêt qu'il offre par lui-même, il se trouvera

(1) Ses trois sœurs participèrent à ce geste d'autant plus méritoire que leur père, Emmanuel Benachi, qui venait de mourir, avait déjà affecté la plus grande partie de sa fortune à des dons ou des legs patriotiques et charitables.

inopinément lié au philhellénisme français des temps romantiques. Sophie de Barbé-Marbois, duchesse de Plaisance, dont M. Cambouroglou, l'historien d'Athènes, vient d'écrire la vie singulière, en fut le dernier représentant. Elle débarqua en Grèce sous la présidence de Capodistrias (1829) et jusqu'à sa mort (1854) elle ne la quitta pour ainsi dire plus. Elle vécut dans des logis modestes, car une superstition l'empêchait d'achever les maisons que méditait sa grande fortune. Sur le Pentélique, où elle passait les beaux mois et où des mains reconnaissantes lui ont élevé un tombeau, on voit encore le squelette d'un magnifique château gothique. La belle-fille du consul Lebrun ne s'était pas résolue non plus à mettre la dernière main à une maison de ville, qui pourtant avait reçu tous ses soins. Elle est en pierre de l'Hymette et de style roman; deux loggias en ornent le premier étage. Du midi on apercevait l'Hymette, le Phalère et l'Acropole; le nord donnait sur le Lycabette encadré dans le lointain par le Pentélique et le Parnès. Le mot *Ilissia* inscrit sur le portail rappelait le fleuve sur les rives toutes voisines duquel s'entretenaient les philosophes antiques. Bien qu'il se trouve aujourd'hui au centre de la ville, l'emplacement reste incomparable. Et heureusement l'édifice primitif, affecté à des bureaux militaires, est resté intact.

C'est là qu'on est en train d'installer le musée d'Art byzantin. C'est le plus jeune de nos musées. Constitué en 1914, par la réunion des collections de l'État et de la Société d'archéologie chrétienne, il s'est rapidement développé. Les reliques dispersées dans des couvents y ont été concentrées, tandis que les réfugiés y apportèrent les icones et les objets de culte qui ont remplacé les dieux lares antiques (1).

Le spacieux hôtel de la duchesse de Plaisance a permis au professeur G. Sotiriou, de développer un plan original dicté par le caractère ecclésiastique qui domine l'art byzantin. Il installa au rez-de-chaussée l'intérieur de trois églises : une basilique du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, une église à coupole du <sup>xii</sup><sup>e</sup>, une chapelle du <sup>xvii</sup><sup>e</sup>. Pour chacune, on emploiera des matériaux et des ornements du temps. Les salles du premier étage formeront une galerie de tableaux d'art religieux. Rangés d'après l'époque,

(1) Particulièrement précieux fut l'apport de la ville byzantine de Mélénikon, aujourd'hui bulgare.

ils permettront d'étudier, à côté de l'évolution de l'art de la peinture, celle des différents types iconographiques. Le visiteur pourra voir sous quelles attitudes les peintres byzantins ont représenté le Christ, les saints et la Madone. Celle-ci était, en Orient comme en Occident, l'objet d'une vénération particulière. On en relève dans notre musée jusqu'à vingt et un types, connus sous des noms dérivés soit de l'emplacement du premier modèle (telle la Vierge des Blachernes), soit de l'attitude (telle la Πανγκύια Γλυκοφιλούσα, celle qui embrasse doucement l'enfant divin). Dans les anciens communs, on installera ce qui nous reste d'art profane : manuscrits enluminés, émaux cloisonnés ou champlevés, filigranes, armes, sceaux ; y seront également exposés les objets d'art religieux autres que les icones, entre autres, le célèbre Épitaphios de Salonique (xiv<sup>e</sup> siècle). La cour sera transformée en un atrium avec une *Phialé* monastique. Les chapiteaux et les architraves seront copiés sur des modèles byzantins ; et sur les parois intérieures des galeries, on placera des inscriptions chrétiennes.

On se flatte ainsi de former un musée, unique peut-être au monde. On peut ajouter que les frais considérables de la nouvelle installation sont couverts par un legs de feu Z. Sinadino, l'ancien président de la communauté grecque de Kichineff.

Ainsi, aux côtés de l'hellénisme florissant d'Amérique et d'Égypte, l'hellénisme de Russie aujourd'hui ruiné contribuera aux magnifiques et utiles monuments que le Centenaire laissera derrière lui. Sur ce terrain les grandes associations grecques, que nous verrons tout à l'heure rehausser l'éclat des fêtes par des cérémonies, des expositions et des cortèges, rivaliseront avec les Hellènes de l'étranger.

Le Parnassos, la grande société littéraire, dont tant de collaborateurs de la *Revue* connaissent la tribune, s'est attaché, depuis plus de cinquante ans, à une grande œuvre sociale. Grâce à ses écoles du soir, plus de 30 000 enfants pauvres ont échappé à la déchéance intellectuelle et morale qui les guettait jadis. Les locaux du rez-de-chaussée du « Syllogue » n'étant plus suffisants, on s'est assuré les moyens de construire un vaste immeuble, destiné à comprendre 14 salles de cours, une bibliothèque, une salle de lecture pour les dimanches, une salle de gymnastique, un cinématographe et même des dortoirs



pour les enfants sans famille. J'emprunte ces détails au discours que vient de prononcer le professeur Eliopoulos, président de la Société, en posant la première pierre du nouvel immeuble; le Comité du centenaire avait compris dans le programme des fêtes cette solennité, à qui la présence des petits élèves, chargés du service d'ordre, donnait un caractère particulièrement émouvant.

On a également associé aux fêtes la Croix-Rouge hellénique, dont la paix de Lausanne n'a pas ralenti l'activité. Depuis 1923 elle a créé des dispensaires, un sanatorium pour enfants et plus généralement n'a cessé de combattre le paludisme, la tuberculose et d'autres plaies sociales. Présidée par M. Jean Athanasaki, — président, pendant la guerre, de la Ligue franco-hellénique, — elle fêtera le Centenaire en posant la première pierre d'un hôpital-école de 150 lits, destiné avant tout à la formation d'infirmières. Un des plus complets d'Athènes, au point de vue de l'organisation scientifique, il coûtera 40 millions de drachmes (13 millions de francs). Cette somme provient, pour un tiers, de souscriptions volontaires, et pour le reste, des riches legs laissés par Marino Corgialeagno et Emmanuel Benachi, de leur vivant présidents des communautés grecques de Londres et d'Alexandrie.

#### MUSIQUE ET SPECTACLES

Tout ceci trahit le dessein de faire de l'année 1930 le point de départ d'une ère nouvelle. On retrouve cette pensée dans d'autres manifestations, par exemple, celles qui touchent l'athlétisme et la musique.

En effet, on a décidé que les jeux qu'on célébrera au Stade le dimanche 4 mai seront régulièrement renouvelés tous les quatre ans. On a d'ailleurs pris soin que ces olympiades panhelléniques ne coïncident pas avec les olympiades internationales.

Pour ce qui est de la musique, le programme comporte trois concerts consacrés respectivement à la musique populaire ancienne (au folklore), à la musique populaire du XIX<sup>e</sup> siècle et aux compositeurs contemporains. Parallèlement on remontera quatre opéras de compositeurs grecs, *Marc Botzaris*, de Paul Carrer (1829-1865), *la Crétoise*, de Spiro Samaras (1862-1917),

Didon,  
Manoli  
Ath  
nique;  
nouve  
destin  
facilit  
l'étran  
grec e  
incide  
Verdi  
comm  
l'école  
pourt  
de no  
Finan  
teurs  
de je  
Spath  
duise  
morc  
la rèp  
meill  
subve  
M  
puiss  
comm  
nou  
tutio  
pour  
la Co  
bière  
taire  
mon  
sanc  
I  
Cep  
(1  
(2  
rère



*Didon*, de Denys Lavrangas (né en 1865), le *Protomastoras*, de Manoli Calomiris (né en 1883).

Athènes possède déjà plus d'un excellent orchestre symphonique; les concerts ont le projet de constituer quelque chose de nouveau : un orchestre permanent d'instruments nationaux, destiné à faire mieux connaître les motifs populaires et à en faciliter l'étude. Les représentations lyriques permettront à l'étranger de se faire une idée de l'évolution de l'opéra néo-grec et de voir comment l'utilisation des motifs populaires, incidente chez Carrer, qui était en somme un disciple de Verdi (1), aboutit à l'opéra, — nettement néo-hellénique et comme livret et comme musique, — de Calomiris, le chef de l'école moderne depuis la mort de Samaras. Je soupçonne pourtant le comité d'avoir en vue moins l'éducation musicale de nos visiteurs que l'édification de notre ministre des Finances. La Grèce, qui déjà ne manquait pas de compositeurs (2), a produit dans ces dernières années un grand nombre de jeunes musiciens pleins de talent, Mitropoulos, Rhiadis, Spathis, Pétridis, Lévidis, Sklavos, Varvoglis, etc. Ils ne produisent pourtant guère que de la musique de concert ou des morceaux de chant. Plusieurs d'entre eux, comme jadis c'était la règle, vivent à l'étranger. Ce dernier sort est celui des meilleurs de nos chanteurs. Tout cela faute d'une scène lyrique subventionnée.

Mais arrivons aux spectacles qui, pour éphémères qu'ils puissent être, ne font pas moins partie essentielle de toute fête commémorative. Le ministère de la Guerre apporta une note nouvelle à la parade traditionnelle du 25 mars par la constitution d'un régiment d'evzones, dont les officiers revêtirent pour la première fois le costume national; on adopta celui de la Cour du roi Othon : fustanelle longue, sabre recourbé, jambières brodées. Le Comité, à côté de nombreuses fêtes militaires, gymnastiques, ou navales, annonce deux grandes cérémonies : celle du Drapeau (27 avril), et celle de la Reconnaissance nationale (19 octobre).

L'idée de la première découle clairement des Panathénées. Cependant, ce n'est plus le voile de la déesse mais l'étendard

(1) Son *Marc Botzaris* date de 1866.

(2) Outre les auteurs des quatre opéras mentionnés ici, il faut nommer les frères Lambelet, MM. Lialios, Sakellaridis, Psaroudas, etc.

bleu et blanc qu'une pieuse procession portera sur l'Acropole. Ce n'est pas non plus le peuple d'une ville et d'un temps, mais l'Hellade trente fois centenaire qui paiera ce tribut au symbole de la patrie. Dans le cortège, qui comprendra plus de quinze cents personnes réparties en vingt groupes, toutes les périodes de l'histoire seront représentées. Tous les Grecs, depuis les Crétois et Minos jusqu'aux invalides de la dernière guerre, y figureront, et aussi toutes les classes de la société et toutes les provinces de la Grèce d'aujourd'hui. A la variété des costumes historiques : temps fabuleux, antiquité classique, moyen âge, turcocratie, guerre de l'Indépendance, s'ajoutera le pittoresque achevé des costumes régionaux. M. Damverghis se console de la dépense en songeant que le futur théâtre national est dès à présent pourvu d'un vestiaire des plus complets. La procession parcourra une partie importante de la ville avant d'aboutir à l'Acropole. Là le drapeau, centre du cortège, sera remis au président de la République. Il sera hissé par lui sur le petit belvédère à l'est du Parthénon. Il est destiné à y flotter en permanence. A tour de rôle, les lycées de jeunes filles en renouvelleront l'étoffe, offerte cette fois par l'Arsakeion d'Athènes.

La deuxième grande cérémonie complétera les fêtes consacrées en principe aux seuls Grecs qui ont pris part à la guerre de l'Indépendance. Elle aura lieu en automne. Tous les détails n'en sont point encore arrêtés. Il est certain qu'elle aura lieu au Stade et comprendra une partie musicale et chorale très développée. Sa partie essentielle sera la proclamation des noms des philhellènes et des *évergètes* (1), qui ont droit à la gratitude du pays. On montrera ainsi que ni les uns ni les autres n'ont été oubliés. Pour que leur souvenir vive à jamais, on scellera deux plaques portant leurs noms dans la conque du Stade. On distribuera ensuite des médailles aux descendants des héros de 1821, dont à partir du même jour chaque école communale possédera les portraits.

#### CORTÈGE D'AMAZONES

La pierre de touche d'une lutte nationale est sans contredit le rôle qu'y ont joué les femmes. Toutes les fois qu'il s'est agi

(1) Patriotes qui ont servi le pays par leur savoir ou leur fortune, sinon par leur sang.

de bouter l'étranger hors d'un pays, on a pu compter sur elles. Il y a pourtant peu de guerres où elles aient fait plus grande figure que celle de l'Indépendance hellénique. Le chœur tragique de Zalongo, qui a si noblement inspiré Lamartine (1), n'a pas été un épisode isolé; dans plusieurs endroits, notamment de Macédoine, à Niaoussa, à Édesse, à Verroia, les femmes ont échappé aux Turcs en se jetant dans les précipices. A Missolonghi et généralement au cours de tous les sièges, elles furent l'âme de la résistance. A maintes reprises elles passèrent à l'offensive, et plus d'une fois, nouvelles Jeanne d'Arc, elles commandèrent les hommes l'épée au poing.

La célébration de cet aspect de la Révolution incombait au lycée des Hellénides (plus prosaïquement Club des dames grecques) à qui l'on doit la restauration des danses régionales et tant de beaux cortèges. Fidèle à ses traditions, il organisa des conférences, apposa dans sa grande salle une stèle commémorative et ouvrit les grandes cérémonies de plein air par un défilé historique au Stade. On a pu y voir les principaux personnages de la révolution entourés de leurs compagnons d'armes : hiérolochites (bataillon sacré d'Ypsilanti), pallicares ou marins. Mais une part très large fut réservée aux femmes.

Apparurent à cheval, comme elles combattirent, Manto Mavroghéni, riche Grecque élevée à Trieste, que son élégance occidentale n'empêcha pas de chasser les Turcs de l'île de Mycono sa patrie et de les combattre en Eubée; Bouboulina, qui bloquait les ports avec ses propres vaisseaux et à l'occasion quittait son navire pour mener les terriens à la bataille; Moscho Tzavellas, épouse, mère et émule des plus braves des Souliotes. Suivaient à pied, accompagnées de leurs soldats, l'épouse de Gouras, qui, à la mort de son mari, commanda la garnison de l'Acropole, Constantine Zacharis qui leva l'étendard de la révolte à Sparte et tant d'autres héroïnes dont l'histoire a consacré les faits d'armes. Des jeunes filles du meilleur monde, parfois même, comme dans le cas de Manto Mavroghéni, appartenant à leurs familles, s'étaient chargées de les réincarner. Elles ravissaient l'artiste et l'historien par leur goût du pittoresque et leur souci de l'exactitude. Souvent armes et vêtements étaient ceux-là même qui furent portés par

(1) Dans *Le dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*.

les amazones de 1821. Et pour opposer à cet appareil guerrier l'attirail des jours de fête, le cortège était fermé par la reine Amélie coiffée du fez et suivie de ses dames d'honneur, dont quelques-unes avaient tiré de musées de famille les costumes qu'on admirait à la Cour vers 1840.

Ce fut à la vérité une belle fête. Elle n'eut que trop de succès. La population d'Athènes a rapidement quadruplé, mais le Stade, qui paraissait jadis immense, ne contient toujours que 50 000 places; plus de 150 000 personnes au bas mot s'étaient concentrées à l'entrée ou aux approches. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur le service d'ordre fut débordé; le cortège historique eut quelque peine à pénétrer et l'aspect bigarré de la tribune officielle prouvait combien le sentiment de l'égalité reste ancré chez les Grecs (1).

#### EN PROVINCE

La lutte pour l'Indépendance, ouverte au début de 1821 par l'entrée d'Ypsilanti en Moldavie et la révolte du Péloponèse, dura sept ans. Elle ressemblait à ces incendies de forêts qui à peine maîtrisés sur un point renaissent plus loin. La plus grande partie des Balkans, les côtes d'Asie Mineure, toutes les îles, y compris Chypre et le Dodécanèse, furent la scène d'épisodes héroïques ou tragiques : faits d'armes ou massacres de chrétiens. Athènes, malgré le double siège de l'Acropole, ne vient pas seule au premier rang. Aussi les cérémonies provinciales vont-elles prendre une importance, qui étonne quelques étrangers. Elles débiteront en avril par Missolonghi pour finir en octobre à Salonique. Tous les dimanches d'été du 18 mai au 28 septembre leur seront exclusivement consacrés.

Le danger de ces fêtes était qu'elles ne prissent un caractère banal, qu'elles ne se bornassent à des discours ministériels et à des inaugurations de monuments. Heureusement, l'idée de profiter du centenaire pour créer des institutions permanentes commence à gagner les provinces. A Alexandroupolis (Dédé-Agatch) on annonce la fondation d'un sanatorium; à Agrinion (Acarmanie) les frères Papastrato, riches marchands

(1) La leçon a d'ailleurs porté; le ministre de l'Intérieur a déjà pris une série de mesures qui assureront aux autres grandes cérémonies imminentes l'ordre nécessaire.

de tabac, offrent entre autres à la ville un grand gymnase. On peut être certain que l'exemple sera presque partout suivi. La plupart des villes où des fêtes seront célébrées comptent d'ailleurs des enfants qui réussissent à Athènes et à l'étranger et ceux-ci saisiront sans doute l'occasion pour montrer leur attachement à la terre natale.

Les fêtes de Delphes comportaient il y a trois ans une tragédie d'Eschyle, des jeux pythiques et une exposition d'art populaire. Avec le même programme tripartite ils auront, grâce en partie à l'appui officiel (1), une ampleur infiniment plus grande.

Outre la reprise de *Prométhée*, on reverra, pour la première fois après tant de siècles, *les Suppliantes*, pièce admirable et d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la tragédie. Après l'article *Prométhée sous les Aigles* que M. Marcel Boulenger publia ici même, on aurait mauvaise grâce à vouloir faire ressortir la qualité exceptionnelle de ces représentations auxquelles M. et M<sup>me</sup> Sikelianos apportent tout leur talent et tous leurs soins.

Le concours empressé des autorités militaires a permis de développer aussi les jeux athlétiques. Plus de 130 jeunes hommes y prendront part; les hoplites d'Attique et de Macédoine, qui, après avoir participé aux jeux, danseront les danses guerrières de leurs aïeux, seront représentés, comme de raison, par les délégués des associations d'Athènes et de Salonique. L'école de gymnastique militaire enverra cinquante de ses meilleurs élèves et la garnison de la capitale trente cavaliers de choix. Sous les ordres d'un sous-officier destiné à jouer le rôle de *phylarque*, montés sur des chevaux munis, comme ceux des *hippeis* antiques, d'étriers mais non de selles, ils compléteront les cinq jeux classiques (*pentathlon*) et la course armée (*hoplites dromos*) par la reconstitution de l'*anthippasia*. On peut décrire par avance ce carrousel antique en copiant ces lignes de Xénophon, dont les organisateurs se sont fidèlement inspirés : « Lorsque la parade se fait dans l'Hippodrome, quel spectacle agréable de voir le chef disposer ses troupes de manière qu'elles remplissent toute la largeur de la place! Il n'est pas moins agréable de voir les *phylai* (2) se séparer, se heurter, se mettre réciproquement en fuite, se poursuivre et

(1) Le gouvernement accorde, entre autres, une subvention de 300 000 drachmes.

(2) Chacune d'elles était composée de six cavaliers rangés à la file indienne.

passer les unes dans les autres. La vue des deux troupes qui se portent en avant l'une contre l'autre inspire la terreur, mais quel beau coup d'œil lorsque, après s'être croisées et avoir traversé l'hippodrome, elles feront volte-face pour se charger à nouveau ! On ne sera pas moins charmé de les voir une seconde fois, au son de la trompette, se précipiter l'une sur l'autre, puis, faisant volte-face, se charger une troisième fois à un nouveau signal, et après s'être croisées se former enfin toutes les deux en une seule phalange et s'avancer ensuite vers le Sénat » (1).

Enfin, l'exposition qu'on prépare réunira cette fois toutes les formes d'art populaire. A côté des broderies, dentelles et étoffes tissées, dont l'industrie est en pleine renaissance, on exposera des sculptures sur bois, des articles de métallurgie et d'orfèvrerie, des poteries, des jouets, des bibelots de tout genre, en général tous les objets en bois, peau et étoffe dont nos paysans se servirent pour leur personne, leurs maisons ou leurs chevaux. On s'est adressé aussi à toutes les provinces. Leurs envois ont nécessité la réquisition de non moins de vingt-cinq maisons. Le classement, par genre et origine, a été confié aux mains les plus compétentes, celles de M<sup>me</sup> Hadjimi-chalis (2).

C'est à la jeune *Association des amis des arts* que revient l'honneur de cette exposition, dont beaucoup de grands pays pourraient être jaloux.

Les fêtes de Delphes rentrent, malgré les apparences, dans le cadre du Jubilé que nous célébrons. On doit aux montagnards du Parnasse certaines des pages les plus épiques de la révolution grecque (3). Les vers d'Eschyle, les danses guerrières antiques, la remise en honneur des humbles industries qui de leur temps formaient l'unique débouché du sens artistique héréditaire, sont l'hommage qui convient à leurs ombres. A leur souvenir les Grecs mêleront celui du grand philhellène français qui a rendu Delphes à la lumière du jour : Théophile Homolle.

(1) *Hipparchicos*, ch. III.

(2) Auteur d'excellents ouvrages sur l'art populaire en Grèce.

(3) Le petit khan de Gravia, Thermopyles improvisées, et le supplice du diacre Athanase ont inspiré les plus populaires de leurs vers à deux grands poètes, que Dora d'Istria avait fait connaître en leur temps aux lecteurs de la *Revue*, Zolocostas et Valaoritis.



Dans cet article trop bref, on n'a pu donner qu'un tableau incomplet des cérémonies en cours ou en préparation. On a dû entre autres laisser de côté le rôle joué aux fêtes inaugurales par l'Université nationale et l'Académie d'Athènes, présidée cette année par M. Costi Palamas, le plus grand des poètes néo-grecs. On se bornera à signaler l'exposition de la presse grecque qui, elle aussi, servira de noyau à un futur musée ; ceux qui la visiteront seront frappés du fait, illustré par une grande carte murale, que, depuis cent quinze ans, une communauté grecque n'a pu se former, sans voir aussitôt pousser une *éphéméris*. On mentionnera aussi en passant les nouveaux timbres-poste qui compléteront la série commémorative inaugurée à l'occasion des centenaires de Byron, de Fabvier et de Navarin.

C'est à regret cependant que je ne puis m'arrêter sur le livre du Centenaire. Il se composera de cent études sur les progrès réalisés depuis cent ans dans les différentes branches de l'activité spirituelle, sociale et économique. Des faits et des chiffres qu'elles contiennent se dégage la conviction que les philhellènes et les « agonistes » de 1821-1830 ne luttèrent pas en vain.

A. ANDRÉADÈS.

---

# REVUE MUSICALE

## L'INVASION ÉTRANGÈRE

Elle a lieu chaque année au printemps. Le prophète Isaïe l'avait bien prédite : « En voici qui arrivent de loin : les uns de l'Aquilon, les autres de la mer du Couchant, les autres de la mer du Midi. » Chanteurs, cantatrices, etc., les plus nombreux sont venus d'Allemagne, de toute l'Allemagne. *Fledermaus*, la vieille opérette de Johann Strauss, a été jouée sous la direction de M. Bruno Walter, chef d'orchestre du Gewandhaus de Leipzig, par des artistes des Opéras de Vienne, Berlin, Dresde, Hambourg et Carlsruhe. Et ce n'est pas tout. Nous verrons le reste en suivant.

Pendant les trois quarts du siècle dernier, le monde entier, — le monde dansant et valsant, — a servi deux maîtres. Il est vrai que c'était le père et le fils. Ils s'appelaient Johann Strauss. A trente ans de distance Wagner les admira l'un après l'autre. En se rappelant son passage à Vienne en 1832, il écrit dans ses Mémoires (*Ma vie*) : « Ce singulier Johann Strauss m'est demeuré inoubliable par l'enthousiasme frénétique qui l'empoignait dans tous les morceaux qu'il dirigeait en jouant lui-même le premier violon. Ce génie de l'esprit musical populaire viennois frémissait aux premières notes d'une nouvelle valse comme la pythonisse sur son trépied, et le véritable rugissement de l'auditoire, plus grisé de musique que de boisson, poussait la fougue du violoniste enchanteur jusqu'à un degré presque inquiétant. »

Trente ans après, Strauss II *regnante* : « Évidemment ce n'est pas bien profond ; mais une valse de Strauss dépasse en grâce, en finesse et en étoffe vraiment musicale la plupart des produits de fabrique importés à grand peine de l'étranger, autant qu'une tour d'église les colonnes des spectacles (1). »

(1) *Johann Strauss*, par M. Henri de Curzon.

Comment ! « Ce n'est pas profond ? » Lisez plutôt ce que dit le programme sous la signature de M. Franz-L. Hörth, directeur de l'Opéra national de Berlin, docteur en philosophie et en esthétique, venu lui aussi tout exprès pour régler la représentation de *Fledermaus* à Paris : « *Fledermaus* n'est pas une opérette ; c'est une évocation de la vie. De grands problèmes y sont proposés, des débats de justice introduits, des emprisonnements infligés, de fidèles amants sont arrachés l'un à l'autre, d'heureux ménages brouillés... Dans la *Chauve-Souris* le type artistique de l'opérette doit être compris suivant son sens spirituel : une parodie de toutes les misères de la vie. La parodie est l'action de la vie dans sa plus haute liberté. Quand donc la Société wagnérienne (1) s'empare de la plus grande œuvre d'un tout autre genre de musique dramatique, elle élargit bien le cercle de ses travaux, mais reste fidèle à ses principes et tendances artistiques. Ainsi Platon fait dire à Socrate, dans le *Banquet*, que le meilleur poète tragique doit être aussi, nécessairement, le poète comédien. »

« Peste ! Où prend leur esprit, — celui des Allemands, — toutes ces gentillesse ? » Il n'est pas absolument certain que Meilhac et Halévy les aient voulu mettre dans leur *Réveillon*, dont la *Chauve-Souris* est imitée. Johann Strauss non plus en sa musique. Aussi bien dans sa comédie musicale, parlée et chantée en allemand, le public parisien eût été assez embarrassé de les découvrir.

L'œuvre parut assez pâle. On s'en promettait plus d'agrément. Elle est inférieure à celles de Lecocq et surtout à celles d'Offenbach. Mais il existe un autre genre que l'opérette, un genre viennois, purement viennois, dont Johann Strauss a créé les chefs-d'œuvre, encore vivants et charmants aujourd'hui. Là son demi-homonyme, le Strauss (Richard) du *Chevalier à la rose*, lui-même, ne l'a point égalé. C'est la valse. *Fledermaus* n'en contient guère plus de deux ou trois exemplaires, et c'est dommage. Wagner a raison : un *Beau Danube bleu* « dépasse en grâce, en finesse, en étoffe vraiment musicale la plupart des produits de fabrique », ceux d'autrefois ou d'hier comme ceux d'aujourd'hui. « L'étoffe », — j'aime ce mot, — « l'étoffe musicale » d'une valse de Strauss est riche et souple à la fois. Tantôt elle a des plis gracieux, tantôt de soudaines cassures et toujours de beaux reflets changeants.

Comédiens et chanteurs allemands des deux sexes et de plus de

(1) D'Amsterdam.

deux théâtres, tous les interprètes de *Fledermaus* formèrent un ensemble rare. La meilleure page de la partition est un certain air « du rire », tout en cascades sonores. La voix délicieuse de M<sup>me</sup> Lotte Schöne en fit quelque chose de plus agréable encore. Et M. Bruno Walter dirigea cette opérette comme une symphonie de Beethoven, je veux dire avec la même intelligence et le même soin.

Le théâtre où « se donna » *Fledermaus*, — je dis se donna par antiphrase, — est l'un des plus chers, le plus récent et sans doute le plus original de Paris. Le fond du vestibule est traversé dans toute sa largeur par des barreaux de fer ou d'acier brillant, qui donnent à ce moderne atrium l'aspect d'une vaste salle d'opérations, ou d'une ménagerie, ou encore de l'entrepont d'un navire transportant des forçats. Pendant les entractes, les flâneurs figurent assez bien, derrière les grilles, les prisonniers, les malades ou les fauves. La salle est d'une matière et d'un style différent. Le bois y remplace le métal : bois d'acajou, sans aucun ornement, sans la moindre dorure. On se croirait à l'intérieur d'un meuble, et de style moderne, armoire ou commode, le parterre formant le tiroir du bas, et les rangs de loges ou balcons ceux du dessus. Et puis, à quoi bon ce théâtre, quand il en existe un autre, inoccupé trop souvent, on ne sait pour quel motif? C'est le théâtre des Champs-Élysées. L'acoustique en est bonne, plaisant l'aspect et l'aménagement confortable. Par ses proportions moyennes, il convient mieux que tout autre à des ouvrages différents de grandeur et de caractère. Un concert y fut donné le mois dernier, sous la direction de MM. Gustave Daumas et Marc de Ranse, par la *Schola* du Cours Saint-Louis. Recommandable à tous égards, ce cours, ou plutôt ce collège, a formé des chœurs excellents (dont un groupe d'enfants). Après les élèves du Conservatoire, nous n'avons pas à Paris un meilleur ensemble de voix.

Mais continuons de consulter la liste des étrangers.

Sous les noms de Tristan et d'Isolde y figurent un Allemand et une Hollandaise. Avec une ardeur, que dis-je, des ardeurs frénétiques, de sauvages étreintes et des clameurs terribles, M<sup>me</sup> Poolman-Meissner et M. Walter Kirchoff ont représenté ce couple d'amants enragés. Comme on dit en langage familier, « ils en ont remis ». Déjà, qu'est-ce que Wagner le premier n'avait pas mis en cette musique souvent surhumaine, parfois inhumaine aussi! L'œuvre est de celles, ou plutôt elle est celle qui plus que pas une autre a le double pouvoir de nous ravir et de nous irriter

tour à tour. Elle porte au comble tantôt notre enthousiasme et tantôt notre irritation. Elle exaspère notre sensibilité. Loin de « purger » les passions, comme disait Aristote, elle les pousse au paroxysme, presque sans relâche ni pitié. Sans compter, — ou plutôt cela compte, et beaucoup, — que dans ses plus belles parties la musique de *Tristan* nous donne la sensation et comme le goût du néant. Elle est la glorification, l'apothéose de l'amour peut-être moins que de la mort. Après avoir entendu *Tristan*, quelle lassitude ! Quel maléfice et non pas quel bienfait ! C'est la fièvre, ce n'est pas la vie, qui s'est accrue en nous.

M. Kirchoff (*Tristan*) doit avoir été un « fort ténor » wagnérien. Il chante maintenant moins qu'il ne crie. Sa voix tombe, elle est même tombée, mais son ardeur ne s'éteint pas. Il eut, au dernier acte, une belle, très belle mort. Sa robuste partenaire « incarna » vraiment, dans la plus large acception du mot, Isolde la possédée. Il y a, vous le savez, « l'éternel féminin ». Les fortes chanteuses dites, elles aussi, wagnériennes, font voir assez souvent que cet idéal peut être énorme.

En dépit de toute réserve, de toute révolte même, *Tristan* reste un des sommets de la musique, sommet orageux, trop constamment frappé de la foudre. Le dernier acte de *Tannhäuser* en est un autre, tout autre, infiniment pur, où règne la paix, une paix surnaturelle et déjà divine. Jamais par un plus beau chant que la suprême prière d'Élisabeth, offrant sa vie pour le salut de celui qu'elle aime, ne s'est exprimée, avant de s'exhaler, une âme plus belle. Sous les traits, par la voix égale, presque monotone à dessein, de la grande artiste qu'est M<sup>me</sup> Lotte Lehmann, immobile, assise et comme accablée au pied de la croix, on crut voir, entendre Élisabeth elle-même consommer, au cours de sa longue et mystique oraison, le sacrifice rédempteur de tout son être, de sa jeunesse, de son amour, de sa douleur et de sa vie. Ce fut un moment d'ineffable beauté. On l'a dit : « Plus on entend *Tannhäuser*, plus on serait tenté de lui donner cette épigraphe : « Je crois à la communion des saints et à la rémission des péchés. » Celui de *Tristan* et d'Isolde compris.

Remercions les interprètes, qui renouvellent ainsi la vie des chefs-d'œuvre et par eux notre propre vie. M. Bruno Walter a droit à nos actions de grâces, que doit partager avec le chef allemand notre orchestre de la Société des concerts du Conservatoire. « Mademoiselle, demandait un examinateur à une jeune candidate, combien y a-t-il de symphonies de Beethoven ? » Et l'aimable enfant de

répondre. « Il y en a trois. — Qui sont? — *L'Héroïque*, la *Pastorale* et la neuvième. » M. Bruno Walter en ajouta deux à ses programmes exclusivement beethoveniens : la cinquième (*ut* mineur) et la huitième, appelée souvent et injustement : « la petite ». Plus les ouvertures d'*Egmont*, de *Coriolan*, de *Léonore* (n° 3), et un concerto pour piano (le cinquième, « l'Empereur »), où M. Giesecking, un très renommé pianiste allemand, nous parut inférieur à sa réputation. Mais le chef d'orchestre, une fois, plusieurs même, fut égal à la sienne. Il conduit avec force, avec chaleur, avec souplesse, avec finesse aussi; peut-être un peu trop de recherche et de minutie dans la « Scène au bord du ruisseau ». Nous n'avons pas aimé beaucoup non plus le caractère sautillant, trop peu lié, du morceau précédent. Mais l'orage, menaçant, puis déchainé, grondant et sifflant, déchiré par les carreaux de la foudre, fut magnifique. Dans le *trio*, si rudement paysan, orgiaque avec lourdeur, à la façon d'une kermesse de Rubens, l'atavisme flamand de Beethoven éclata. Et puis çà et là, dans les symphonies et les ouvertures, une poigne de fer asséna les syncopes haletantes, les furieux contre-temps, les accords massifs, explosions d'humour, du terrible humour beethovenien. *Egmont*, *Coriolan*, Beethoven égale Shakespeare et surpasse Goethe en ces deux sublimes raccourcis où se livre dans l'âme des héros et dans celle du musicien, non moins héroïque, un combat que toujours couronne une victoire.

Après l'« Ode à la joie », qui termina le « cycle Beethoven », c'est encore à la joie, plus légère, mais immortelle aussi, divine à sa façon, que le Rossini de l'*Italienne à Alger* et du *Barbier* revint comme l'an passé chanter ses délicieuses chansons. Et par la même voix enchanteresse. Dans un roman de Cherbuliez, *Paule Méré*, la mère de l'héroïne, danseuse retirée, dit à sa fille : « Le jour où je suis venue au monde, une étoile dansait. » Une étoile chantait sans doute quand naquit M<sup>me</sup> Supervia. Mais avec autant de pureté, l'étoile n'a pas l'éclat et la chaleur de cette voix. Dans le talent de la cantatrice, comédienne, tragédienne même, — *Carmen* l'a prouvé, — la perfection de l'art s'achève par la perfection plus rare encore du naturel et de la vie. Vie heureuse, souriante, à laquelle en écoutant, en regardant Isabelle et Rosine, on sourit de plaisir. Après les fureurs germaniques, bénie soit la douceur italienne. Notre grand ami Boito avait raison de s'écrier : « *Arte latina! Arte divina!* »

CAMILLE BELLAIGUE.



---

# REVUE DRAMATIQUE

---

ATHÉNÉE. — *Barricou*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Jacques Deval. — SAINT-GEORGES : *Étienne*, comédie en trois actes, de M. Jacques Deval. — ODÉON : *Le Chapeau chinois*, comédie en un acte, en vers, de M. Franc-Nohain; *L'École des charlatans*, comédie en quatre actes, de MM. Tristan Bernard et Albert Centurier. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Passion*, drame sacré en six tableaux, en vers, de M. Edmond Haraucourt.

Dans la même semaine, M. Jacques Deval nous a donné deux pièces très différentes. D'abord une pièce de satire politique, *Barricou*. On sait combien il est difficile de mettre la politique au théâtre : la difficulté consiste à trouver un point sur lequel tout le monde s'accorde. Or, il en existe un et un seul. Quand il s'agit de dauber sur le politicien, tel que nous l'a fait le régime actuel, toutes les opinions se réconcilient et toute la salle communie dans un sentiment unanime. M. Jacques Deval s'est empressé de mettre à profit cette touchante harmonie, et, comme il a beaucoup d'esprit, il s'en est donné à cœur joie de personnifier en Barricou la race politicienne et de la cribler d'épigrammes.

L'esprit ne suffit pas ; il faut une situation autour de laquelle la pièce évolue. Imaginez donc chez M. Marc Rouzier, ancien préfet, qui s'est retiré à la campagne et y mène une vie de doux épicurien, arrivent successivement Barricou, — lequel doit faire tomber, à la séance de demain, le ministère, coupable de ne pas avoir fait arrêter la communiste Marie Suppart, — et Marie Suppart elle-même. Marc Rouzier ne veut pas que le ministère tombe : c'est son idée. Afin d'empêcher Barricou de repartir ce soir, il imagine de lui persuader et de persuader à Marie Suppart qu'ils ont l'un et l'autre et l'un pour l'autre reçu le coup de foudre. C'est ainsi que Barricou manque le dernier train, ce qui, d'ailleurs, ne l'empê-

cherra pas de devenir ministre, ou peut-être seulement sous-secrétaire d'État; mais on les appelle aussi : « Monsieur le ministre... »

Quelques critiques ont crié à l'in vraisemblance. Ce que je serais plutôt tenté de reprocher à une pièce qui s'intitule *Barricou*, c'est que Barricou n'y ait un rôle ni assez agissant, ni assez en relief. Ce n'est pas lui qui mène le jeu : il n'est qu'un fantoche dont Marc Rouzier tire les ficelles. Et on aurait aimé qu'il se distinguât un peu plus de ses congénères. Barricou est creux, Barricou est sonore, il est sans scrupules, et il est du Midi : il ressemble trop à beaucoup d'autres que nous connaissons, pour les avoir rencontrés au théâtre ou ailleurs.

M. Dubosc a donné à Marc Rouzier une aimable physionomie de vieux beau, sceptique et ironique, à la mode du second Empire; et M. Marcel André nous a présenté un Barricou assez quelconque en effet. M<sup>lle</sup> Germaine Auger a du brio dans le rôle de la petite communiste.

*Étienne*, du même M. Deval, a, beaucoup plus que *Barricou*, une valeur de comédie. L'auteur n'y a pas fait la même dépense d'esprit; mais il y a mis de fines analyses de sentiment, des silhouettes vivement enlevées, du mouvement, de l'émotion, — et plus que tout ce que dessus, la légèreté de touche qu'il fallait pour nous égayer avec un sujet qui, au fond, est pénible : le conflit d'un père et d'un fils.

C'est pour décider des mesures à prendre contre ce fils, Étienne, dont les excentricités passent la mesure, que M. Lebarmécide a convoqué le conseil de famille. Étienne comparait : nous avons sous les yeux un grand diable de collégien, maussade, sournois, fermé, buté, une tête de pioche. Rien à faire, sinon de boucler le mauvais garnement dans une pension tenue par un ami de son père, un certain Poustiano, qui se fait fort de le mettre à la raison... Soudain, changement de front : M<sup>me</sup> Lebarmécide s'oppose à l'internement de son fils. Et elle donne ses raisons : c'est qu'elle n'ignore rien des écarts de conduite de son mari. Celui-ci, chef du service des réclamations dans un grand magasin, et par ses fonctions mis en contact quotidien avec une clientèle féminine bigarrée, est un vulgaire noceur. Étienne parti, M<sup>me</sup> Lebarmécide ne restera pas une minute de plus au domicile conjugal. Et voilà par où s'explique l'hostilité d'Étienne contre son père. Ce bon fils adore sa mère et il la devine malheureuse. Par tendresse pour elle, non seulement il se corri-

gera, mais il promet de ramener son père dans le droit chemin.

Au second acte, nous voyons Étienne exécuter de point en point ce programme vertueux. Il trouve moyen, par un insidieux coup de téléphone adressé au directeur du grand magasin, de faire exiler le galant Lebarmécide dans un poste où il sera à l'abri des tentations. Et flairant un commencement de liaison entre son père et l'inflammable M<sup>re</sup> Poustiano, il se dévoue.

Au troisième acte, la conversion de M. Lebarmécide est complète. Corrigé par son fils, il est devenu, auprès de lui, tout à fait petit garçon. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, M<sup>re</sup> Poustiano rend à Étienne le plus grand service que M<sup>re</sup> Lebarmécide pût attendre d'elle, et qui est de le lâcher.

M. Jacques Baumer, dans le rôle de M. Lebarmécide, a composé une plaisante figure de tyran domestique et de Don Juan pris au piège. M<sup>re</sup> Marthe Régnier est touchante dans le rôle de la mère. M. Paul Bernard joue avec beaucoup de jeunesse et de finesse son rôle de collégien.

*Le Chapeau chinois*, de M. Franc-Nohain, qui sert de lever de rideau au spectacle de l'Odéon, est une charmante comédie en vers, qui à elle seule vaut le voyage. Il a été enjoint que, pour obtenir la main de la princesse Fansou, le prétendant devrait auparavant se coiffer d'un chapeau agrémenté de clochettes et embrasser la jeune fille sans qu'aucun des grelots ne tinte. Qu'un seul se mette à tinter, c'est la mort. On comprend l'hésitation des plus amoureux... Or un jeune réparateur de porcelaine, Zurzo, vient à tenter l'aventure. O merveille ! le chapeau chinois reste silencieux : les ancêtres, inventeurs de ce couvre-chef symbolique, n'ont pas mis de battants dans les clochettes. Ils ont voulu donner à entendre que, pour se marier, il ne faut pas réfléchir.

Sur ce thème ingénu M. Franc-Nohain a écrit des vers gracieux et spirituels. Mille cocasseries amusent le spectateur, égayé déjà par une mise en scène et des costumes de la plus aimable fantaisie. M. Claude Franc-Nohain, dessinateur des décors et des costumes, a remarquablement habillé la pièce de son père, dont il est également l'excellent interprète (Zurzo). M<sup>lle</sup> Germaine Cavé (Fansou), MM. Chamarat (Li), Clarion et Raymond Girard (les soupirants) jouent, chantent ou dansent ces scènes alertes avec brio et légèreté.

La pièce de résistance du spectacle est une comédie en quatre actes de MM. Tristan Bernard et Albert Centurier, *l'École des Char-*

*latans*, où l'on voit évoluer, dans une station des bords du lac de Genève, une amusante collection de riches « baigneurs », dont l'existence se passe à soigner des maux imaginaires pour le plus grand profit des palaces et casinos groupés en un puissant syndicat. Un honnête docteur, appelé à soigner ces oisifs, leur démontre qu'ils se portent à ravir : il faut l'arrivée d'une famille sud-américaine, réellement malade et tenant ici le rôle de *deus ex machina*, pour que le bon docteur ne soit pas mis à pied. Comédie d'allure un peu lente, mais dont plusieurs scènes sont d'un haut comique.

L'ensemble de l'interprétation est très honorable. Citons, aux côtés de l'excellent Arquillière, M. Baconnet qui a campé un type saisissant de vieil homme de loi.

*La Passion* de M. Edmond Haraucourt, que la Comédie-Française a montée avec un grand luxe de mise en scène pour la semaine pascalle, n'est pas à proprement parler une nouveauté, la représentation en ayant été interdite voilà quelque quarante ans. Depuis lors, ce drame sacré a été maintes fois représenté dans divers théâtres. La Comédie-Française vient de lui donner la suprême consécration. Elle l'a encadré de décors et d'une figuration qui forment autant de tableaux, pour la plupart copiés sur des tableaux célèbres évoquant tour à tour Léonard, Rembrandt et quelques autres.

Les interprètes ont fait preuve d'une extrême bonne volonté. Si M. Alexandre était un peu inattendu dans le rôle du Christ, et M<sup>lle</sup> Roch dans celui de la Vierge Marie, c'est une raison de plus pour applaudir à l'effort auquel se sont prêtés ces excellents artistes. M. Denis d'Inès a dessiné une très pittoresque figure de Judas. L'accueil du public a été des plus favorables. Pièce, interprétation, mise en scène ont obtenu un beau succès.

RENÉ DOUMIC.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

L'Union des républiques soviétiques socialistes nous a habitués à des oscillations politiques qui, semblables à celles d'un pendule, la portent alternativement vers deux pôles opposés sans qu'elle puisse s'arrêter à un juste milieu d'équilibre et de modération. Il est important de comprendre les raisons profondes de chacune de ces oscillations. Ce ne sont, d'ailleurs, que des convulsions intérieures qui ne modifient nullement le caractère fondamental de l'État soviétique, ni l'assiette de ses relations avec les autres pays.

Il ne s'agit en réalité que de questions d'opportunité, de divergences de vues sur les moyens d'atteindre un objectif invariable qui est la révolution universelle, c'est-à-dire la réalisation intégrale du communisme avec, comme résultat, l'entrée de tous les États du monde dans l'U. R. S. S. qui, par sa nature même, est indéfiniment extensible. Cette formule d'impérialisme révolutionnaire se combine avec un élément important de nationalisme plus ou moins conscient. La réalisation de l'idéal bolchéviste continue, en la transformant, l'aspiration spécifiquement russe dont Dostoïevski et les panslavistes du XIX<sup>e</sup> siècle ont esquissé la théorie : la troisième Rome ou, si l'on veut, le troisième stade de la civilisation humaine sera l'œuvre de la Russie. On trouve de tout cela, et encore d'autres choses, dans le trouble et formidable courant qui porte le bolchévisme et prépare le triomphe de Moscou sur l'Occident dégénéré. La lutte acharnée entreprise par le communisme contre les religions trouve là son principe et vient s'insérer dans un ensemble extrêmement dangereux pour la paix, pour l'avenir des nations occidentales, et pour toutes ces libertés essentielles, morales ou politiques, qui sont le précieux héritage des civilisations chrétiennes.

La révolution communiste d'octobre 1917 est suivie d'une période de destruction générale où les nouveaux maîtres de la Russie so

préoccupent surtout d'abolir les vestiges du passé et de consolider leur pouvoir. L'ancien capital, grâce auquel la Russie avait créé ses chemins de fer et ses usines, est à peu près anéanti. Lénine s'aperçoit que les résultats sont désastreux et il inaugure, dans l'hiver 1920-1921, la nouvelle politique économique, la Nep, qui laisse se former un capital nouveau. On peut croire que la Russie va se relever, que la révolution va se stabiliser, se consolider, s'humaniser en même temps, par la formation d'une classe moyenne, c'est-à-dire précisément de ce qui manquait le plus à l'équilibre social et politique de l'ancienne Russie. De 1925 à 1928, l'État bolchéviste cherche à utiliser à plein le capital existant. Trotzki et ses amis se lancent dans une violente campagne : d'après eux l'idéal marxiste est abandonné et il faut opérer une nouvelle révolution contre le capitalisme renaissant et la nouvelle bourgeoisie en formation. Trotzki est écarté, exilé, mais Staline, maître du pouvoir, s'empresse, après s'être débarrassé de l'homme, d'appliquer le programme. Et c'est la période actuelle, où le gouvernement s'efforce d'appliquer le « plan quinquennal » établi en 1928 et déjà en cours d'exécution.

Qu'est-ce que le plan quinquennal ? Est-ce simplement un programme de restauration économique destiné à relever la Russie de ses ruines ? C'est beaucoup plus que cela. Il faut ici entrer dans quelques explications (1). Le plan quinquennal consiste en un formidable effort du gouvernement soviétique pour l'équipement économique complet de l'U. R. S. S. selon les principes du marxisme et pour la plus grande gloire et puissance du bolchévisme. Il s'agit de dépasser, dans de larges proportions, l'étiage de la production d'avant-guerre. La fabrication de certains produits nécessaires a déjà augmenté (cotonnades, lainages, sucre, sel, etc.), mais, dans le même laps de temps, la population, malgré les famines, l'exil, les massacres, s'est accrue de 8,3 pour 100. Certaines matières premières ou objets d'alimentation (métaux, céréales) sont en quantité

(1) Voyez, entre autres, l'étude remarquable de M. Max Hirschler : suppléments au *Bulletin quotidien de la Société d'études et d'informations économiques*, n° 6 et 7 ; — *Staline et l'avenir russe. Une conversation avec M. Bessedowski*, par G.-M. Ostroga, dans le *Mercure de France* du 15 février 1930 (M. Bessedowski est ce secrétaire de l'Ambassade soviétique à Paris dont on n'a pas oublié les aventures) ; — les deux conférences, si poignantes, de Mgr Michel d'Herbigny : *Le front antireligieux en Russie soviétique et la Guerre antireligieuse en Russie soviétique* (Éditions Spes) ; — Cf. de M. G. Goyau : *Dieu chez les Soviets* (Flammarion) ; etc.



insuffisante, très inférieure au niveau de 1913. Le plan quinquennal ne comporte pas seulement un accroissement de la production, mais surtout une transformation radicale de la structure économique de l'U. R. S. S. D'un pays essentiellement agricole, où l'industrie ne faisait que commencer à se développer et se groupait sporadiquement par îlots autour de quelques centres, il s'agit de faire un pays de type industriel. Pour cela, non seulement on développera l'outillage national par la création de nouvelles industries, mais surtout on changera les méthodes de l'agriculture pour l'industrialiser; on détruira ce produit de l'ancienne civilisation, imparfait sans doute, mais doué de si belles qualités qu'il suffisait de cultiver, le paysan russe, pour en faire un ouvrier, un déraciné, un prolétaire. Le sol et les instruments de travail appartiendront à l'État, comme les industries et leur outillage; l'État produira le blé et la pomme de terre comme il produit des clous et des rails.

Cette transformation complète doit être, sinon achevée, du moins très avancée, dans des proportions fixées d'avance, le 1<sup>er</sup> octobre 1933. Le plan quinquennal prévoit tous les détails: il est exposé dans quatre gros volumes de 1634 pages, sans compter un important supplément. A la base est naturellement préparé l'accroissement des sources d'énergie mécanique: extraction des matières premières, équipement des chutes d'eau, usines électriques, transports, etc. Nous ne saurions entrer ici dans le détail; il suffira de noter l'ampleur du plan et la précision, — théorique, — des détails. Encore moins discuterons-nous les possibilités de réalisation, le manque de capitaux, de techniciens, d'ingénieurs, d'ouvriers qualifiés. Retenons seulement que le succès, même partiel, dépend, pour une large part, du concours des étrangers et de leurs capitaux, en particulier du concours des Américains, qui ne l'accordent que trop volontiers. Mais il convient d'insister davantage sur le programme agraire, parce qu'il est l'origine des difficultés politiques actuelles.

Il s'agit de soumettre au contrôle de l'État la plupart des exploitants ruraux, tout en dépossédant les paysans aisés (les *koulaki*). C'est par là que le gouvernement compte assurer lui-même le ravitaillement des villes, des usines, de l'armée. D'une part, on constitue sur les terres en friche des grands domaines de l'État (anciens domaines confisqués de la couronne, des monastères, etc.) de vastes exploitations d'État (*Sovkhose*) où tout le travail serait fait, à l'aide de machines, par des salariés. La surface de ces domaines de l'État, actuellement de 2 300 000 hectares, devra être

portée, au moyen de confiscations, à 20 millions d'hectares qui devront produire 8 millions de tonnes. D'autre part, les paysans sont engagés à mettre en commun leurs lopins, leur bétail, leurs outils, et à constituer, sous forme de coopératives de production agricole (*Kolkhose*), des exploitations collectivistes. C'est la réalisation, à la campagne, de la socialisation des moyens de production préconisée par Marx. Là où s'organisent des *Kolkhose*, la loi autorise la confiscation des biens des paysans aisés. La production des exploitations coopératives doit être tout entière livrée à l'État; grâce à l'emploi des machines, on compte qu'elle s'accroîtra dans des proportions considérables.

En régime soviétique, le désir de l'État est un ordre et les agents du Guépéou veillent à ce qu'il soit exécuté sans délai et intégralement. On devait engager les paysans à entrer dans ces coopératives agricoles et à leur abandonner leurs biens; en fait, le zèle des agents locaux a transformé cette exhortation en un ordre; qui refuse de s'y soumettre est suspect d'être un ennemi du communisme et la déportation s'en suit, quand ce n'est pas pire. Le paysan soupçonné de résistance est, sous un prétexte facile à imaginer, transféré comme salarié sur les domaines de l'État, parfois à des milliers de kilomètres de son village. Les *Koulaki* spoliés, maltraités, condamnés aux travaux forcés, cherchent à gagner les frontières ou à se réfugier dans les villes où la police les traque. Voilà d'où naissent, dans les campagnes russes et plus encore peut-être parmi les populations du Turkestan et de Transcaucasie, certaines velléités de résistance. Le *moujik*, si habitué qu'il soit à l'usage des coopératives et à la pratique du *mir* (au moins dans certaines régions), tient à sa terre, surtout depuis que la révolution la lui a donnée ou laissé prendre. Il commence à résister : presque partout passivement, par l'inertie; le refus de semer, les malfaçons; en certains endroits, activement, par la révolte. Ainsi l'expérience agraire se révèle, dès le début, comme un échec.

Le plan quinquennal, dans toutes ses parties, dépasse les capacités techniques de l'U. R. S. S; mais, dans l'expérience de socialisation agraire particulièrement, il va à l'encontre de la nature géographique du sol russe, de toutes les lois de la vie rurale et de la psychologie paysanne. On remarque, dans ce plan grandiose qui pourrait bien, s'il n'est pas amendé, n'aboutir qu'à une grandiose faillite, cette tendance générale à considérer comme scientifique-ment établies les hypothèses les plus contestables du marxisme et

à ne tenir aucun compte des sentiments humains. Pour le moment, la Russie souffre de la disette du blé, et la famine s'annonce plus menaçante encore, surtout dans les villes, pour l'année prochaine. Or, tout le plan repose sur l'accroissement du rendement de la terre et de la prospérité des campagnes. Les prix de détail ne cessent de monter; l'indice des produits agricoles s'est élevé, dans les derniers mois de 1929, de 16 pour 100, et il a continué de monter. « Les prix des produits agricoles sur le marché libre, avouent les *Izvestia* du 8 février, continuent à monter rapidement, atteignant un niveau monstrueux, dépassant les prix fixés par les coopératives de deux à quatre fois. » Voilà la première et la principale explication du revirement de la politique de Staline.

L'attitude des paysans commande l'avenir. On n'augmente pas le rendement de l'agriculture, on n'acclimate pas l'usage des machines et des procédés perfectionnés d'exploitation en fusillant, en déportant, en tracassant les paysans. La nature des choses et les meilleures tendances des hommes reprennent leurs droits. La doctrine de la lutte des classes que les agents du gouvernement soviétique cherchent à propager en excitant la haine et l'envie du paysan pauvre contre le paysan aisé, se heurte au sentiment inné, que renforce l'expérience de la vie et du travail, de la solidarité de tous ceux qui vivent de la terre; il s'unissent pour la défendre. Le paysan pauvre d'aujourd'hui ne sera-t-il pas le *koulak* de demain? La vertu de la terre transforme tout ce qu'elle touche, même les cellules communistes qui, souvent, dans les campagnes, dégénèrent. Le serf d'autrefois disait à son seigneur : « Nous sommes à toi, mais la terre est à nous »; attaché à la glèbe, il considérait la glèbe comme attachée à lui : quand on prétend aujourd'hui le mobiliser, le transporter d'un pays dans un autre, lui arracher son champ, il se redresse, si abject soit-il, et il résiste. Le lamentable exode des Mennonites allemands, établis depuis des siècles en Russie où ils vivaient en colons modèles, illustre cette vérité; il a permis à l'Europe civilisée de juger des souffrances des paysans de Russie.

Le danger est si pressant pour le régime bolchéviste que Staline prend peur et donne un brusque coup de frein. Le 2 mars, il publie dans les journaux un article où il explique que « le vertige du succès » a troublé l'esprit des hommes qui dirigent le mouvement de socialisation de la terre et de formation des coopératives. Ils ont trop accéléré le rythme de l'opération. A l'avenir, il sera interdit

d'employer les moyens de coercition pour obliger les paysans à entrer dans les *Kolkhose*. Dans le Turkestan, dans les provinces du nord, on a menacé les paysans de leur supprimer l'eau, de ne plus rien leur vendre. Il faut renoncer aux méthodes de force; c'est volontairement que les paysans doivent apporter aux coopératives de production leur petit bien. On devra, là où les paysans ne sont pas mûrs pour les *Kolkhose*, organiser des *Artels* qui laissent au paysan sa maison, son jardin, ses volailles et une vache.

Il est facile de lire entre les lignes de ces instructions nouvelles. A la veille des semailles de printemps, d'où dépend la récolte, Staline cherche à calmer l'agitation des campagnes et à rassurer les paysans. Mais il ne renonce nullement à ses méthodes, encore moins à son objectif; il ne tempère même pas la lutte odieuse et désastreuse contre les cultivateurs aisés, c'est-à-dire les plus laborieux et les plus intelligents. Dans les cellules communistes et parmi les jeunes propagandistes, les uns ont bien compris qu'il s'agissait surtout d'un trompe-l'œil, d'une mesure temporaire, et ils n'en ont guère tenu compte; le zèle des autres est si intempérant qu'ils en ont su mauvais gré au dictateur. La situation politique de Staline apparaît ainsi très précaire; elle est menacée par le mécontentement des communistes les plus ardents qui lui reprochent ces mesures d'apaisement relatif; elle l'est aussi et plus encore par la colère grandissante des paysans qui abandonnent en masse les coopératives de production. En Ukraine, 53 membres du parti communiste ont été arrêtés et vont être jugés pour « tendances exagérées vers la gauche ». L'insubordination fait des progrès parmi les agents bolchévistes. En Azerbaïdjan, 8 000 Tatars en armes ont attaqué et vaincu un détachement de l'armée rouge.

Ainsi se multiplient les difficultés et s'aggravent les périls. Les mouvements du secrétaire général du Comité exécutif du parti communiste, qui, en cette qualité, est le maître absolu de l'U. R. S. S., le géorgien Staline, prennent maintenant une allure saccadée, brutale, qui révèle le trouble et l'inquiétude. Ses adversaires, Rykof, Tomski, Boukharine, qui ont prédit ce qui maintenant se réalise, travaillent contre lui, dénoncent son incapacité et réclament une détente, une nouvelle *Nep*. Mais abandonner la politique de Staline, ajourner la réalisation du plan quinquennal, n'est-ce pas, du même coup, renoncer à la révolution mondiale ou au moins l'ajourner? L'objet du plan quinquennal est moins de sauver l'économie soviétique que de préparer cette révolution universelle toujours annoncée

et qui paraît s'éloigner chaque fois que Moscou croit la tenir. L'État, par la réalisation du plan, deviendrait plus que jamais le principal producteur, l'unique commerçant, l'unique exportateur. Maître des prix, il pratiquera, il pratique déjà, une politique de *dumping* afin de ruiner certaines industries dans les pays qu'il espère révolutionner, d'y provoquer du chômage, d'y amener une baisse des salaires et, en mécontentant les ouvriers, de préparer le terrain à la propagande communiste.

Le commerce d'État vend à perte, à l'étranger, avec une arrière-pensée politique; produisant à bas prix, parce qu'il paie mal ses ouvriers, il peut, si l'on n'y prend garde, inonder tel ou tel pays étranger de tel ou tel article à l'heure qui lui paraîtra opportune pour la réalisation de ses desseins subversifs. Déjà la concurrence soviétique n'est pas étrangère à la crise économique et au chômage qui inquiètent l'Allemagne. Telle est aujourd'hui, telle sera surtout demain la forme la plus dangereuse de la propagande bolchéviste. Cette propagande, aucune fraction du parti communiste russe n'entend y renoncer, surtout à l'heure où la désagrégation des partis communistes, dans la plupart des États européens, s'accroît, et c'est peut-être là, malgré les graves difficultés qui l'assaillent, ce qui sauvera la dictature de Staline et sa politique.

En même temps que la destruction du capitalisme et de la propriété privée, les communistes de l'U. R. S. S. ont entrepris la suppression des religions. La religion, quelle qu'en soit la forme, n'est-elle pas, selon Marx, « l'opium du peuple »? N'est-elle pas le plus puissant instrument de paix et d'entraide humaine, tandis que l'application du communisme requiert la lutte des classes et que les théoriciens du bolchévisme ne croient qu'à la vertu créatrice de la haine? L'organisation économique, si désastreuse qu'elle puisse paraître pour un pays, ne peut, au dehors, léser que des intérêts; mais la persécution des religions blesse des consciences et heurte les sentiments les plus nobles. La Russie bolchéviste, par ses pratiques économiques et surtout par sa guerre hypocrite et cruelle contre toutes les formes de la vie religieuse, se place elle-même dans un état d'isolement politique et de réprobation morale qui entraîne les plus fâcheuses conséquences pour sa prospérité matérielle.

La guerre du bolchévisme contre les religions, en particulier contre l'orthodoxie russe et le catholicisme romain, était une fatalité de l'histoire, car le bolchévisme est lui-même une religion, une



Église; bien mieux, le communisme est organisé à l'instar d'une congrégation où l'on n'entre qu'après un noviciat, qui a ses dogmes, ses règles, sa discipline, qui a créé la plus formidable inquisition que le monde ait jamais connue. Mais il fallait d'abord ménager les paysans chrétiens, très attachés à leurs pratiques et à leurs rites, ne pas heurter non plus les musulmans, convaincre enfin les Américains que le gouvernement soviétique ne voulait que la liberté des cultes, et qu'il ne verrait pas d'un mauvais œil la propagande baptiste qui libérerait la Russie du byzantinisme religieux. On procéda donc par étapes, en prenant soin d'agir d'abord sur la jeunesse et de former, si l'on peut dire, des bataillons d'assaut de jeunes athées militants et agressifs. Nos lecteurs n'ont pas oublié les études si précises où le comte Kokovtsoff a retracé les dramatiques étapes de cette lutte où l'un des adversaires est désarmé et ne cherche pas à se défendre par les moyens humains (1).

C'est dans ces derniers mois surtout que l'offensive du gouvernement soviétique est devenue plus intense et plus méthodique. Rarement, jamais peut-être, dans l'histoire, persécution religieuse n'a été conduite avec plus d'esprit de suite et une pire hypocrisie. Une très peu nombreuse mais très active minorité, à qui tout est permis et à qui l'autorité donne toujours raison, terrorise les paysans comme les citoyens, provoque des pétitions qui conduisent en prison ou en Sibérie ceux qui s'abstiennent de les signer, s'en prend d'abord aux icones, puis aux cloches, pour finir par la fermeture des églises. « Pas de martyrs, des apostats », c'est le mot d'ordre officiel; on provoque, par la terreur ou l'intérêt, des apostasies, d'ailleurs rares, mais l'on ne se prive pas de faire des martyrs; il suffit pour cela de mettre en branle l'atroce comédie de la justice de classe, c'est-à-dire d'une juridiction qui doit se prononcer d'après ce que le pouvoir estime être l'intérêt de la classe ouvrière; les déportations équivalent à des condamnations à mort ou aux travaux forcés.

Dans la politique contemporaine, cette guerre sans merci pour l'anéantissement des religions et le triomphe d'une formule d'étatisme matérialiste, est un phénomène inédit. Qu'il ait pu se manifester avec une pareille violence à notre époque, nous montre combien restent précaires les conquêtes de l'esprit de paix et de tolérance, et combien demeurent précieuses ces libertés que certaines

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1<sup>er</sup> février 1930.



écoles affectent de dédaigner, et dont on n'apprécie tout le prix que lorsqu'on en est privé.

Contre cette oppression des consciences, les plus hautes autorités morales ont élevé des voix qui ne sont pas restées sans écho. Ce fut d'abord la lettre si mesurée de ton, si généreuse d'intentions, si juste en ses formules, que le pape Pie XI a adressée le 2 février au cardinal-vicaire pour inviter toute la catholicité à de fraternelles prières, afin que prennent fin les douloureuses tribulations du christianisme russe. Le Pape n'intervient pas dans le gouvernement des États, mais lorsque les consciences souffrent, lorsque les vérités éternelles dont il a la garde et qui sont le bien précieux de l'humanité tout entière sont menacées, comment sa charité resterait-elle silencieuse ? Les chefs de l'Église anglicane, de la plupart des confessions protestantes, du judaïsme ont, eux aussi, fait entendre le cri éloquent de leur tristesse et de leur indignation.

Les grands actes moraux se transforment toujours en faits politiques. La lettre du Pape, lue et commentée jusque dans les villages de la Russie, a produit une impression durable et profonde ; les Russes, dans leur détresse, ont eu, pour la première fois peut-être, le sentiment que d'autres hommes pensent avec amitié et compassion à leurs souffrances et que ni l'Europe, ni l'Amérique ne sont indifférentes à leurs misères. Presque aussitôt s'est accentuée, en Russie, cette « résistance à l'oppression » dont la Révolution française avait fait l'un des droits de l'homme. Menacé dans la possession de sa terre, molesté dans la pratique de sa foi, le paysan russe oppose, aux atroces expériences dont il est la victime, une force d'inertie particulièrement redoutable, parce qu'elle engendre la famine avec toutes ses conséquences.

La destruction des églises est poursuivie avec un acharnement particulier en Ukraine, à la suite de la suppression de l'Église ukrainienne autocéphale. Nous sommes ici en présence d'un épisode de la lutte sourde qui se poursuit entre la politique centralisatrice des communistes et le puissant courant du particularisme ukrainien. Le bolchévisme agit comme le plus nationaliste des gouvernements. Sous couleur de complot contre la sûreté de l'État soviétique, ce sont, en réalité, les tendances autonomistes de toute l'élite pensante qui sont l'objet du procès « monstre » de *l'Union pour la libération de l'Ukraine*, dont les audiences scandaleuses se poursuivent depuis près d'un mois à Kharkov et où sont

impliqués les plus notoires des écrivains, des savants, des professeurs ukrainiens. Quand on connaît les pratiques de la justice soviétique, on ne peut que trembler pour le sort de ces hommes poursuivis pour d'insaisissables délits d'opinion ou pour avoir pensé ce que pensent tous leurs compatriotes. A l'une des dernières audiences le ministère public a réclamé la peine de mort contre les quarante-cinq accusés et il a osé menacer des vengeances du Guépéou les Ukrainiens réfugiés à l'étranger en désignant par leur nom certaines personnalités. « Ils périront comme Koutepoff », cria une voix dans l'auditoire. Les universités, les corps savants du monde entier s'émeuvent pour le sort des accusés de Kharkov. Et c'est ainsi de tous les représentants qualifiés de la pensée humaine que monte vers Moscou un appel qui reste amical parce qu'il s'adresse au peuple russe, mais où l'indignation se mêle à la pitié.

Ainsi l'U. R. S. S. entre dans une phase de son histoire qui décidera de la direction de son avenir. Les nations d'Europe ou d'Amérique, pourvu qu'elles se protègent tant bien que mal, plutôt mal que bien, contre la propagande bolchéviste, se préoccupent assez peu de ce qui se passe dans la république soviétique et attendent patiemment que son évolution interne y ramène un régime à leurs yeux plus normal. Trompeuse quiétude, en vérité, car le gouvernement communiste, lui, est surtout préoccupé de provoquer la révolution chez les autres, puisqu'il s'est convaincu que son système ne peut être viable que s'il devient universel. On ne craint jamais assez les hommes d'une seule idée et d'un seul livre ! L'absurdité scientifique de la doctrine de Lénine, les malheurs dont elle accable la Russie ne sont pas une raison suffisante pour que sa force de propagande ne soit pas dangereuse, car ni la logique ni la raison ne mènent les hommes.

L'Europe doit enfin prendre conscience que sa tranquillité dépend de la ruine non pas de la Russie, au contraire, mais des projets subversifs de la minorité qui l'opprime. Entre les démocraties telles que l'Europe et l'Amérique les conçoivent, quels que puissent d'ailleurs être leurs défauts, et l'oligarchie autocratique qu'ont instaurée les bolchévistes, il y a incompatibilité radicale et impossible cohabitation. Il faudra que, tôt ou tard, l'un des deux systèmes l'emporte. Ne croyons pas la lutte aisée ni la victoire certaine. Au moment où M. Briand cherche les fondements raisonnables d'une organisation fédérative de l'Europe, voilà un objet digne de ses méditations, car on ne créera une fédération des peuples de civilisation européenne

qu'en face d'un péril à écarter ou d'un ennemi à vaincre; on ne s'organise sérieusement que pour la lutte en face du danger.

Ces derniers jours ont vu se terminer certaines affaires qui, depuis longtemps, préoccupaient les hommes d'État et l'opinion. Le plan Young a été ratifié par les parlements d'Allemagne et de France. Ce fut, à Paris, après un excellent discours de M. Tardieu au Sénat, dont nous aurons l'occasion de reparler parce qu'il éclaire pour l'avenir l'application du plan. La Chambre et le Sénat ont voté le budget. La loi sur les assurances sociales s'achemine dans la confusion vers l'achèvement et la session est sur le point de prendre fin sans que l'hostilité violente des radicaux-socialistes contre le ministère ait réussi à autre chose qu'à le consolider.

Enfin, — tout arrive ! — la Conférence de Londres est close, ce qui ne veut pas dire que soient résolus les problèmes qu'elle a imprudemment et maladroitement posés. Mais le traité naval de Londres, — c'est l'appellation officielle de l'acte final, — a été signé au palais Saint-James le 22 avril. Grâce à la bonne volonté des cinq Puissances, la Conférence s'achève moins mal qu'on n'aurait pu le craindre; du moins aucun désaccord flagrant n'est constaté; la Conférence s'ajourne seulement, après des paroles lénitives des chefs des cinq délégations. Certains résultats positifs sont même acquis, dont nous n'estimons pas d'ailleurs, pour les raisons que nous avons développées dans les précédentes chroniques, qu'il y ait lieu de se féliciter outre mesure. S'il est bon que le conflit pour le Pacifique, entre les États-Unis et le Japon, dont l'appréhension pesait sur la politique générale, paraisse écarté pour longtemps, nous n'avons rien à gagner à ce que l'Angleterre renonce à sa suprématie navale. C'est là, pour l'histoire universelle, une date de capitale importance. La renonciation, à l'égard des États-Unis, est d'ailleurs plus apparente que réelle, car les Américains seront satisfaits de se contenter d'une parité de principe qu'ils n'ont aucun intérêt à rendre effective; il en résultera pour eux une économie de l'ordre de un milliard de dollars sans que leur sécurité puisse se trouver, en aucun cas, compromise. Il faut le répéter, la politique navale anglo-américaine, c'est de l'impérialisme au rabais. Quoi qu'il en soit, le grave désaccord entre les deux grandes démocraties anglo-saxonnes qui, en 1927, avait fait échouer à Genève la conférence à trois, n'existe plus. Le Japon, de son côté, sauvegarde l'essentiel de sa puissance navale et réserve l'avenir.

M. Briand, dans le substantiel discours qu'il a prononcé le jour de la signature, a rappelé que, pour le gouvernement de la République, la solution du problème naval dépend de l'organisation de la sécurité internationale et conditionne à son tour la conférence générale du désarmement qui est toujours en préparation à Genève. « La France n'a jamais demandé, n'a jamais recherché des garanties pour elle seule; elle s'est toujours montrée soucieuse de la sécurité de tous les peuples appelés solidairement à se prêter assistance pour prévenir la guerre ou la combattre; elle a toujours pensé qu'une telle garantie mutuelle permettrait la réduction simultanée des armements. » Quant au différend avec l'Italie, qui a empêché la Conférence d'aboutir à un résultat plus complet, M. Briand ne le croit pas irréductible. « Le mécanisme est désormais créé qui, manié avec la souplesse nécessaire, permettra l'établissement, entre un plus grand nombre d'États, d'une convention de limitation des armements navals... La Conférence reste ouverte et l'effort diplomatique va continuer pour assurer le règlement de cette dernière difficulté. »

En somme, on a réussi à éviter de plus graves malentendus. Les Américains sont satisfaits; ils se sont imposé un heureux effort pour comprendre le point de vue français. M. MacDonald obtient le succès électoral dont il avait besoin. L'Italie a la satisfaction de maintenir sa position de prestige, et la France, dans la bagarre, ne laisse pas de plumes. Nous pensons, à l'encontre de M. Briand, qu'une solide alliance des Puissances occidentales pour le maintien de la paix et des traités serait beaucoup plus efficace pour rendre possible un désarmement relatif. Il faut reconnaître que, de moins en moins, l'Angleterre s'oriente dans cette voie démodée : l'opinion publique, stylée par la presse, ne le permettrait à aucun gouvernement. Les Anglais se défient comme du feu de tout « engagement automatique »; les Français considèrent que par là seulement ils recevraient une garantie efficace de sécurité. La divergence est irréductible.

RENÉ PINON.

de  
no,  
ca-  
ale  
la  
our  
de  
our  
due  
ne  
fé-  
pas  
e la  
ins  
ne-  
que  
é. »  
Les  
our  
cén  
nir  
sue  
ne  
la  
ble  
ns.  
ue,  
Les  
na-  
ent